565
26

OEUVRES

CHOISIES

DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

De l'Imprimerie de C. F. Patris, rue de la Colombe, n° 4.

OEUVRES

CHOISIES

DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE,

PUBLIEES

PAR M. DE PROPIAC,

FAISANT suite aux Lettres et Pensées du même Auteur, *publiées* par Madame la Baronne de Staël-Holstein.

UNIVERSIDAD FRANCISCO MARROQUIN
BIBLIOTECA DE JOSE CECILIO DEL VALLE
Guatemala, C.A.

A PARIS,

Chez JOSEPH CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

1809.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Universidad Francisco Marroquín

https://archive.org/details/uvreschoisiesdum00liguat

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Tous les Littérateurs, en payant à madame la baronne de Staël un juste tribut d'éloges pour n'avoir pas dédaigné la modeste fonction d'éditeur, ont été étonnés de voir *l'esprit* d'un des hommes qui en a le plus, resserré dans un seul livre ; et cet étonnement a été d'autant plus naturel, que tout le monde sait que les OEuvres complètes du maréchal prince de Ligne forment vingt-huit volumes (1). Le plai-

(1) Les OEuvres complètes du prince de Ligne se composent de quatorze volumes d'*OEuvres mêlées* et de quatorze d'*OEuvres militaires*.

OEuvres mêlées. Coup-d'œil sur Bel-OEil et sur une grande partie des jardins de l'Europe, tom. 1 et 2 — Discours, Lettres, tom. 3. — Lettres à Eulalie s r les théâtres, tom. 4. Mes Ecarts, ou Ma Tête en liberté, tom. 5 et 6. — Pièces de théâtre, tom. 7. — Supplément à mes Ecarts et Portraits, tom. 8. — Lettres et Poésies, tom. 9 et 10. — Contes Immoraux et Poésies, tom. 11. — Poésies et Pièces de théâtre, tom. 12. — Mémoires sur Bonneval, tome 13. — Sur la Correspondance Littéraire adressée au grand duc de Russie par M. de la Harpe, tom. 14.

OEuvres Militaires. Préjugés Militaires, tom. 1. — Fantaisies Militaires, tom. 2. — Mémoires sur les Campagnes du prince Louis

sir qu'on a éprouvé, en lisant les morceaux choisis par madame de Staël, a inspiré le désir de faire une plus ample connoissance avec l'aimable auteur qui offre, dans des lettres spirituelles et des pensées ingénieuses, le rare assemblage du goût, de l'abandon et de l'originalité. Satisfaire à ce désir m'a paru une œuvre méritoire, et j'ai aussitôt parcouru le vaste champ où madame de Staël a fait une si jolie récolte, pour y chercher les fleurs que sa main trop délicate n'a pas jugé à propos de cueillir.

Les Œuvres du prince de Ligne, comme on peut le voir dans la note ci-contre, ne se bornent pas à des lettres et à des pensées. Une

---

de Bade en Hongrie, et sur le Rhin, tom. 3 et 4. — Mémoires sur les Campagnes faites en Hongrie par le comte de Bussy-Rabutin, tome 5. — Mémoires sur la guerre des Turcs, de 1736 à 1739, et sur les maréchaux de Lacy; et Mémoires sur le roi de Prusse Frédéric II, tom. 6. — Instruction de S. M. le roi de Prusse aux officiers de son armée, avec des notes; et Lettres sur la dernière guerre des Turcs, tom. 7. — Mon Journal de la guerre de sept ans, et Campagnes de 1757 et 1758, tom. 8. — Campagnes de 1759 et 1760, tom. 9. — Campagnes de 1760, 1761 et 1762, tom. 10. — Mon Journal de la guerre de sept mois, ou de Bavière en 1778; et celle de sept jours aux Pays-Bas en 1784, tom. 11. Mémoires sur les grands généraux de la guerre de trente ans, tom. 12. — Relation de ma Campagne de 1788 et 1789, contre les Turcs, tom. 13. — Catalogue raisonné des Livres militaires de ma bibliothèque, tom. 14.

imagination ardente, un esprit inventif, un grand usage du monde, et un talent particulier de bien juger les hommes, lui ont fait parcourir une plus brillante carrière. Dans sa correspondance avec MM. de la Harpe et Schœpfflin sur César et sur les Romains, il déploie de la science et de l'érudition ; dans celle avec Eulalie sur les spectacles, du goût et du tact ; dans sa lettre à MM. mes frères et amis, une aimable philosophie.

Ses Mémoires pour les nouveaux Grecs, ceux sur les Bohémiens, les Cretins, les Juifs et la Pologne, le placent au rang des hommes d'État les plus distingués et des Législateurs les plus sages. Celui qu'il a publié sur M. de Bonneval est un hommage qu'il rend à la vérité et à la mémoire de cet homme extraordinaire.

Assez raisonnable et assez judicieux pour mettre de la différence entre des pensées que le tems et l'expérience ont mûries, et des idées qui naissent du moment, le prince de Ligne a fait, à part des pensées qu'il a jetées çà et là dans ses Œuvres mêlées, deux volumes qu'il a intitulés : *Mes Écarts*, ou *Ma Tête en liberté*. J'ai cru devoir me conformer à cette ligne de démarcation qu'il a tracée.

Mais quelle douce et saine morale se trouve

répandue dans ses petits fragmens sur les *différentes sortes d'amour*, sur *la mort*, sur les *grâces d'état*, sur *les mouches*, dites *mouches du coche*, etc., etc., dans ses anecdotes, ses bons mots et ses jugemens! Quelle vérité, quelle délicatesse dans ses portraits d'une Esther, d'Iphise, de Rosamonde, des princesses Louise Radzivil, Angélique Radzivil, Radzivil d'Arcadie, et de l impératrice de Russie!

Quelle noblesse, quelle chaleur, quel enthousiasme dans sa *Vie d'un militaire*, et ses conseils aux chefs des militaires des provinces! Il paroît inspiré par le dieu des armées qui se plaît sans doute à le récompenser ainsi du culte qu'il lui a rendu.

Si madame de Staël n'eût pas dit, dans une préface beaucoup trop courte pour le plaisir de ses lecteurs, que le prince de Ligne étoit adoré de sa famille, chéri de ses concitoyens, qui voient en lui l'ornement de leur ville, et s'en parent comme d'un don de la nature, le goût qu'il montre et qu'il inspire pour les jardins, les avis, les conseils qu'il donne à ceux dont il veut faire ses prosélytes, le tableau délicieux qu'il leur présente de la félicité qui les attend, suffiroient pour bien faire juger de son cœur. On reconnoît, on admire dans ses lettres

et ses pensées, le grand seigneur, l'homme aimable et spirituel, le brave soldat, le galant et courtois chevalier. Dans son *Coup-d'œil* sur les jardins de l'Europe, on aime, on estime l'honnête homme et l'excellent citoyen.

Si je n'avois consulté que mon goût, ou plutôt cet empressement des auteurs à multiplier les volumes, j'aurois donné bien plus d'extension au choix que j'ai fait; mais la crainte de répéter ce que j'ai lu dans plusieurs ouvrages m'a retenu. Par exemple, les détails qui concernent le prince Eugène se trouvent dans toutes les histoires de France; et la vie de Waldstein se lit à la suite de la tragédie de ce nom qui vient de paroître. Cependant je puis assurer que ce recueil et le volume publié par madame de Staël contiennent généralement tout ce que le prince de Ligne a écrit de plus intéressant et de plus digne de plaire au lecteur (1).

J'ai cru aussi devoir passer ses Mémoires sur l'ancienne et la nouvelle armée française. Nos guerriers, depuis qu'un Héros les conduit de victoire en victoire, donnent plutôt des exemples, qu'ils n'ont besoin de leçons.

---

(1) Il seroit possible de tirer un volume des OEuvres Militaires du prince de Ligne; mais il n'auroit de prix qu'aux yeux des gens du métier.

Je me serois bien gardé de tenter de faire la biographie du maréchal prince de Ligne. Qu'aurois-je pu dire qui eût valu ce qu'il a lui-même si élégamment écrit dans sa lettre à madame de Coigny, *C'est sur la rive argentée de la mer Noire*, etc., et le portrait charmant que fait madame de Staël, de son esprit, de ses qualités et de ses vertus ?

Comme je suis bien loin d'avoir les titres de madame la baronne de Staël à la confiance du public, je termine cette préface qu'on trouvera peut-être trop longue, en le priant de ne voir dans cette entreprise que le seul désir de lui être agréable. Tous mes vœux seront satisfaits, si j'ai pu y réussir.

OEUVRES

CHOISIES

DU PRINCE DE LIGNE.

LETTRES.

Fragment d'une Lettre à l'Impératrice de Russie, en 1792.

MADAME,

JE le crois bien, M. de Meilhan fera oublier à V. M. I. les visites, les conversations et les correspondances des gens en *istes*, comme elle les appelle. Il n'y avoit, du tems de Louis XIV, que les ébénistes. M. de Meilhan n'est pas orfévre non plus; mais il montera à jour vos dia-

mans. Avec ceux que V. M. I. a ajoutés à sa couronne, et ceux qu'il trouvera dans ses tiroirs, la Russie paroîtra aussi éclatante qu'elle est. Que V. M. écrive, que M. Nicolaï traduise, et que M. Tacite de Meilhan ajoute encore à sa propre réputation. Il faut être homme de bonne compagnie pour écrire l'histoire. Je parie que je suis le premier qui ait risqué cette belle phrase.

*Lettre à M. ***.*

Vous désirez, Monsieur, savoir mon opinion sur le duc de Penthièvre et le duc d'Orléans ; je vais vous satisfaire.

Le duc de Penthièvre qui, à l'âge de quinze ans, montra de la bravoure à la bataille de Dettingen, étoit poli dans le monde, facile dans la société, un peu trop révérencieux, quoique ayant l'air grand seigneur. Sa dévotion étoit douce. Il aimoit M. le duc d'Orléans, à cause des égards qu'il a eus pour sa femme pendant plus de dix ans, qu'il étoit excellent mari. Il ne l'a jamais accusé d'avoir entraîné M. de Lamballe, son fils, dans la débauche, car il ne l'a jamais voulu avoir dans sa société qui, jusqu'un an avant la révolution, étoit composée de tout ce qu'il y avoit de mieux en hommes.

Quantùm mutatus ab illo! maudit esprit de vengeance incalculable quand on s'y livre!

Qu'y avoit-il de plus pur dans le monde que le chevalier de Durfort? Lui, MM. de Pons, de Thiars, de Coigny, de Ségur, père et fils, de Lauzun, de Chabot, de Fitz-James, quelques autres encore et moi, l'aurions-nous jamais vu, s'il y avoit eu apparence qu'il devînt un monstre? Nous lui avions vu exposer sa vie, pour sauver celle d'un de ses gens. Nous l'avons vu renoncer à tirer, et pleurer parce que son coureur, par étourderie, se levant d'un fossé, reçut de lui quelques grains de plomb dans le cou. Je lui ai vu proposer de se battre en bon gentilhomme ; très-difficile en délicatesse sur le compte de bien des gens ; hasardeux et de sang froid dans un ballon ; et de bon exemple à Ouessant, quoi qu'on en dise ; par amour-propre, trop circonspect et peut-être avide en paris ; avare en petites choses, mais généreux dans les grandes. Fatal effet de la légèreté, du peu de prix à l'opinion, qui conduit au crime sans qu'on s'en doute ! fatal effet de l'ambition, peu soutenue par le mérite, à la vérité ! Il étoit superstitieux. Je le conduisis un jour chez un sorcier, à un cinquième, rue Froidmanteau, le grand Étrella. Il lui prédit des choses étonnantes, auxquelles

mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix, et par conséquent de les retenir ; je sais en gros qu'il y avoit du Versailles et du Royaume, et je suis persuadé que cela lui a tourné la tête. Fatal effet de mon imprudence, si cela est ! Le sorcier m'annonça que je mourrois sept jours après avoir entendu un grand bruit ; j'attends : mais comme depuis ce tems-là j'ai entendu celui de deux siéges et du saut de deux magasins, je crois qu'il s'est trompé.

Les orgies de M. le duc d'Orléans étoient des fables. Il étoit de bonne compagnie, même au milieu de la mauvaise ; poli, avec un peu de hauteur pourtant avec les hommes ; presque respectueux et attentif pour les femmes ; gai pour lui-même, de bon goût dans les plaisanteries : il avoit plus de trait que de conversation. Dans d'autres circonstances, il auroit tenu du régent ; il avoit de son genre d'esprit. Il étoit bien tourné, bien fait, avec de jolis yeux. Ses intrigues infâmes révolutionnaires auront sûrement rendu son visage rouge et boutonné, affreux ; car ce qui se passe dans l'âme s'y peint ordinairement. Quand on a été son ami (mot dont il connoissoit la valeur), il faut le pleurer avant de le détester, oublier l'homme aimable, et abhorrer le scélérat qui a voté la mort du roi.

Fragment d'une lettre.

Nous ne sommes pas du même avis sur le roi de Prusse, mon cher monsieur Q.... Si Frédéric II avoit été sur le trône de France, il auroit été chevalier comme François Ier, fin comme Louis XI, juste comme Louis XII, bon administrateur comme Louis IX, sans aller faire le paladin ; bonhomme comme Henri IV, amant de ses mignons comme Henri III, et magnifique comme Louis XIV. Il auroit fait de meilleurs vers que les siens, et aussi bien que Charles IX, sans faire de Saint-Barthélemy. Il auroit suivi son goût pour les lettres et la musique ; il auroit rectifié son goût pour les beaux arts : car il s'entendoit mieux à déployer des colonnes, qu'à en placer dans ses bâtimens, où il y a beaucoup plus de confusion que de goût. Il n'auroit pas aimé les tableaux de Pater et de Watteau, et les meubles couleur de rose, petit vert et argent : il auroit défendu à son cuisinier le musc, la cannelle, l'ambre et le gingembre.

Le tems et le contenu des lettres du prince royal, l'annoncent indépendamment de ce que j'ai remarqué moi-même de celui qui, ne pouvant pas être le premier et le meilleur des rois, l'a été des généraux et des soldats. Arrivé à son

petit trône du nord et de sable, il voit jour à lui donner une base. Il demande ce qu'il a à prétendre, et offre les secours d'un génie actif, et d'une bonne armée, à Marie-Thérèse, pour défendre le reste de ses États ; on le refuse avec dédain : il prend ce qu'il demande, et plus encore pour s'en venger.

La paix et la sainte Trinité, dont il croit que les autres souverains font plus de cas que lui, lui assurent ce qu'il a pris.

Le prince de Kaunitz avoit à se venger des plaisanteries du roi sur sa toilette, madame de Pompadour sur son air ministériel, l'impératrice Elisabeth sur sa mauvaise jouissance, le comte de Brühl sur sa garde-robe, l'empire sur l'inutilité de ses moyens, la Suède sur ce qu'il n'y trouvoit plus de Charles XII. Toute l'Europe s'arma pour lui reprendre cette Silésie, en 1757 ; il la prévient, et commence à la battre en 1756.

Après chaque victoire il offre la paix ; il y a dans sa lettre au marquis d'Argens, en 1760, après la bataille de Liegnitz, les sentiments du prince royal de 1738 ; toujours victorieux, après avoir lassé l'Europe et s'être lassé lui-même de ses triomphes, il finit, en ne demandant que ce qu'il avoit avant la guerre.

Il voit un empire s'élever chaque jour, et

prêt à l'engloutir; il lui propose de s'agrandir, en s'agrandissant lui-même (avec cette différence que son acquisition lioit tellement ses États, que de puissance secondaire il passoit au premier rang), et le rend également coupable d'un partage immoral pour trois cours, impolitique pour deux grandes impératrices, dont l'une passoit pourtant ses jours au pied des autels.

La probité arrive avec ses moyens; il peut se livrer à son penchant pour la vertu, et dépense, quelques années après, vingt-cinq millions et vingt-cinq mille hommes pour empêcher l'Autriche de prendre toute la Bavière.

Voilà l'histoire de ses trois guerres. On lui en propose une quatrième au sujet de la liberté de l'Escaut; il fait des plaisanteries sur M. de Vergennes et la république de Hollande, et ne s'occupe plus que de bâtir des villages et donner du grain, des outils et des chevaux à ses défricheurs. Ce n'est pas de sa faute s'il fut mal aidé et entendu pour quelques points de tabac, fermes, impôts et de législation; c'étoit pourtant son unique étude et désir. Il ne punit point l'officier qu'il avoit envoyé pour arrêter le baron silésien, qui avoit voulu le livrer à M. de Loudon, et qui l'avoit laissé échapper; il fit donner à un soldat, sur qui on trouva une

balle pour le tuer, son congé, en disant que c'étoit un fou ; et il avoit eu le courage de commander l'exercice, quoiqu'il le sût. Il avoit des amis, et beaucoup de douceur dans la vie privée ; il donnoit beaucoup, et à propos ; et a laissé malgré, cela, moyennant la plus grande économie, des centaines de tonneaux de ducats. Il répondoit lui-même de sa main, et écoutoit tout le monde ; il ne faisoit mourir personne ; il adoroit les beaux tems et les grands hommes en tous genres de la France, dont la langue étoit la seule qu'il sût, et dont il trouvoit la littérature et le génie au-dessus de toutes les autres nations.

Il eut tort sans doute de se permettre quelques gaîtés sur la religion ; mais il s'en déclara le soutien pour ses intérêts et la liaison qu'elle avoit avec ses principes de gouvernement.

Il eut plus grand tort encore de douter de son âme ; mais il mit en pratique à sa mort la spéculation des autres philosophes ; et finissant avec insouciance là-dessus, il mit, mal-à-propos, sur la même ligne de dédain, les prêtres et les médecins.

Fragment d'une lettre à madame de V., qui me demandoit, après la mort de son mari, si elle feroit bien d'être dévote.

Commencez d'abord par croire, car il me semble que vous priez quelqu'un que vous n'adorez pas; et moi je ne prie pas quelqu'un que j'adore. Voilà mon tort; si ma pratique étoit comme ma théorie, je serois un saint; mais ma chienne de paresse m'empêche d'exercer son culte. Quand même il n'y auroit pas du bien à remplir ses devoirs, il n'y a au moins aucun inconvénient. De toutes les religions, la catholique me paroît la meilleure à suivre; il y a une marche, il y a des pratiques qui occupent; il y a des preuves pour ceux qui les trouvent, de la foi pour ceux qui ne les trouvent pas, et des consolations pour les uns et pour les autres. Mettant les choses au pis, son illusion est encore agréable et utile; et de toutes les ivresses, celle de la religion, quand même elle en seroit une, peut contribuer le plus au bonheur. En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver, pour qu'on dise : Cette femme ne va jamais à la messe, et rebute sur les sacremens. Vous voulez, dites-vous, vous établir à Hambourg; eh bien! si vous louez

cette maison pour trois ans, louez votre âme à Dieu aussi pour ce tems-là : essayez de cette manière de faire cesser vos douleurs. Cette occupation les ralentira sûrement sans éteindre votre sensibilité, présent fatal et précieux de la divinité dont il ne faut pourtant pas se guérir. Si la foi vous arrive pendant ces trois ans, vous pouvez continuer un régime dont vous vous trouverez bien ; si elle n'arrive pas, abandonnez votre âme et votre maison, venez vous établir ici près de moi à Vienne, et essayez d'une philosophie douce et permise entre les mains de la confiance et de l'amitié. Je ne veux point profaner votre situation par un mot qui ne lui conviendroit pas à présent : ou Dieu qui guérisse vos malheurs, ou un ami qui les partage. Encore une fois, une onction bien rare et la mysticité de sainte Thérèse; ou un sentiment (pour moi par exemple) que vous appellerez comme vous voudrez, peuvent seuls remplir ce vide immense, que la perte que vous avez faite va vous laisser. Voilà ce que je mets sous les plus beaux yeux du monde humectés de larmes, et qui m'en arrachent dans ce moment-ci. Enfin, quand on a votre imagination, amour de la divinité ou amour de l'humanité, sachez vous-même que celui-ci mène souvent à l'autre. Nous nous

chargeons, Madame, des malheurs qui vous y conduisent. Soyez d'abord plus tendre que vous n'êtes ; cela vous servira à tout.

Ne croyez pas qu'il y ait de la personnalité dans tout ce que je vous dis ici. Mon cœur a bien besoin du vôtre ; mais la vie occupée ou dissipée que mènent les hommes n'y met jamais une nécessité indispensable ; et vous, vous ne pouvez pas vous passer absolument d'une communication intéressante et sûre. Pouvez-vous vivre isolée ?

Lettre à M. L.... S....

Vienne 16 Octobre 1790.

L..... S..... , votre cachet n'est pas celui d'un anonyme, et cependant ce n'est pas le vôtre ; car c'est celui de l'erreur. Vos armes vous alloient à merveille. C'étoit alors le cachet du génie. Votre *nous nous tirerons d'affaire* m'a alarmé. L'audace vile et stupide qui a fait attaquer l'honneur de votre respectable père par des gens sans honneur, et le peu de cas qu'ils font des bras emportés, empêcheront, me disois-je, mon ami de se jeter dans les leurs. Hélas ! je me suis trompé : quand on

connoît la chaleur de votre âme, on doit en craindre l'exagération, et que l'amour d'un bien imaginaire ne fasse quitter celui qui est possible. La Grèce avoit des sages, mais ils n'étoient que sept : vous en avez douze cents à dix-huit francs par jour, qui sont, sans le savoir, la fable de l'Europe. Sans mission que d'eux-mêmes, sans marche aux affaires, sans connoissance des pays étrangers, sans plan général, sans intérêt public, quoique ce nom colore l'intérêt particulier ; sans élévation, sans respect pour cette noblesse qui fut dans tous les tems brillante, utile et chère ; je sais que l'on compte sur l'Océan qui peut, dans un pays dont il fait le tour, protéger les faiseurs de phrases et de lois. Mais comment pourra-t-on se soutenir? supposé que, pour le malheur de la France, il n'y eût plus que des philosophes décharnés qui n'aiment ni les fêtes ni la chasse, qui vous répondra que leurs enfans seront sourds aux cris du plaisir, et de l'amour qui seul est capable de détruire l'égalité ?

Messieurs les beaux esprits d'ailleurs très-estimables
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

Une nation si jeune, si vive, si exaltée, qui dans ce moment fait une litière d'épines au dessus des roses qu'elle veut étouffer, tiendra-

t-elle des engagemens de manége ? Je suppose un cas horrible, imprévoyable, et possible pourtant à des tigres-singes, comme vous a appelés M. de Voltaire : on peut culbuter un roi, mais jamais le trône.

Si ce n'est pas tout de suite un Bourbon, peut-être que le plus beau, le plus brave, le plus aimable, et le plus aimé des Français, montera un jour sur ce trône, qui jadis étoit ombragé de myrtes et de lauriers; et la roture de noms et de principes fuira devant un jeune prince ou dictateur, qui aura lu plutôt la bataille de Coutras, les Amulettes des jeunes gens de la cour, et les chiffres amoureux, que les visions du Contrat social. Il maudira le moment d'erreur où la France insignifiante a tiré autour d'elle un cordon de nullité, que le premier voisin percera quand il le voudra. Un sceptre de fer empêchera de revenir aux horreurs, et sera nécessaire. Voilà le résultat de la liberté. On effacera jusqu'au nom des sages d'aujourd'hui qui croyent que l'univers a les yeux attachés sur eux. On sautera dans l'histoire cent pages ennuyeuses de déclamation ; et de Clostercamp, après avoir passé par quelques jolies fêtes du petit Trianon, et le bal paré pour M. le comte du Nord, on ira chercher de nouveaux combats et de nouveaux

plaisirs sous un autre règne. Platon n'étoit pas bon à suivre, mon ami, ni en amour, ni en république. J'aime encore mieux les Barri que les tonneaux. Diogène en France eût brisé sa lanterne. On s'est trompé sur son compte ; ce n'étoit pas des hommes qu'il cherchoit : il y en avoit à Athènes ainsi qu'à Paris. C'étoit de petits garçons ; car il avoit peur de se tromper, l'habit des grues en pouvant favoriser la méprise. Êtes-vous faits pour être des hommes, mes enfans, les plus jolis enfans du monde ? Si les rois, pour venger la majesté du trône, veulent vous écraser, je vous défie d'avoir le tems de vous y opposer. Il faudroit vous en donner beaucoup pour ramasser vos corps, vos cœurs et vos esprits dans une plaine. Je sais que votre nation peut s'aguerrir, et qu'elle est capable des plus grandes choses par la supériorité de talens en tout genre : mais on ne sera pas assez maladroit, j'espère, pour vous laisser faire. Sans se donner la peine de vous faire la guerre, qu'on tire autour de la France un grand cercle, comme contre la peste ; et toutes les puissances armées jusqu'aux dents sur vos frontières, vous ôtant tout commerce et communication, vous obligeront à vous entretuer par une guerre civile, ou à faire ce qu'elles voudront.

L'ami de l'heureuse Catherine et du malheureux Joseph l'emportera sur l'homme de lettres et le philosophe qui, dans la spéculation du cabinet, oublie ce qui se passe dans le salon d'un ministre et l'œil de bœuf d'un roi; quand même ce seroit quelquefois l'œil du maître. Que d'abus de plus, grand Dieu, si on les corrige! le représentant d'un jadis grand roi, se ressouvenant d'un traité important et difficile qu'il a fait, dédaignera les petits résultats des imaginations vagues et égarées. L... S... n'ira jamais aussi loin que le comte de S... Adieu donc, beaux vers et chansons! adieu, divine poésie, fines et méchantes épigrammes, et vos madrigaux bien français; adieu, amours et galanterie. Virgile, Horace, Ovide, n'auroient été que des hommes sévères et médiocres, sans la mollesse, la volupté, la flatterie et les abus. Vous serez tous bien ennuyeux, et vous-même vous ne commencez pas mal.

Quittez un pays où l'on est toujours au-dessus ou au-dessous de son rôle; où la destruction des armes prouve qu'on les portera bien mal, quand il faudra les prendre; où les écussons sont rompus, les devises effacées, et l'esprit chevaleresque aux Petites-Maisons. Quittez un pays où l'orage, qui gronde au-

dehors et au-dedans sur vos têtes, s'annoncera bientôt par la foudre et les éclairs. Ceux de la prétendue raison ne sont que des feux follets qui conduisent les pauvres voyageurs aux précipices. Quittez un pays où, plus vous êtes supérieur, plus vous serez jalousé, contrarié, arrêté, et moins vous serez cru. Attendez, pour y revenir, que les Français redeviennent aimables, et n'y soyez pas le seul.

Dites comme le Russe à Paris : Eh bien, je reviendrai quand ils seront changés. Servez-vous des amis méprisables que vous ne devez point avoir, pour vous tirer de tout cela ; et, après avoir fait voir clair le plus que vous aurez pu, faites-vous faire ambassadeur ici, d'où vous acheverez de remettre tout, au moins dans un état plus modéré; car je vois déjà les crimes jugés nécessaires pour s'y soutenir. Quelles expressions horribles ! « nécessité du crime, grand malheur des individus pour aller au bien général, à la lanterne. » Hélas ! je ne pourrois plus revoir, je crois, votre Paris déjà souillé du sang de quelques malheureux. Jugez de l'aversion de tous les honnêtes gens de l'Europe, s'il en coule encore. Ah ! L.... S...., que ce nom de baptême, que vous avez si ingénieusement retrouvé, vous rappelle les beaux tems du grand Louis, où vous auriez mieux figuré qu'où vous

êtes. Les collets-montés de morale et d'austérité ne valent pas ceux des fêtes qu'on donnoit aux vainqueurs du Rhin ; donnez la main à Louis XVI pour remonter sur son trône, au lieu de l'aider à en descendre. Soyez tous plus royalistes que lui. Hélas ! vous devriez lui dire, au lieu de le tenir prisonnier : « Une chute toujours entraîne une autre chute ». Que deviendrez-vous, Messieurs, si elle est complète, et si vous êtes réduits à vous gouverner vous-mêmes ? Sous quels auspices avez-vous marché jusqu'à présent ? Les dames de la halle ont remplacé les Longueville, les Chevreuse et les Montbazon. Je crois que vous ne vous crotterez jamais dans ces affreux égouts de Paris, mais vous y êtes enfoncés jusqu'aux genoux. Sortez-en, mon ami, je vous en conjure : et dites, avant de partir : Messieurs, votre dette nationale et votre déficit sont un mémoire de blanchisseuse. Conservez vos prêtres, ils vous payeront. Votre roi a été trop bon : votre reine trop indulgente pour les ennemis qu'elle a eus sans savoir comment. Votre peuple sera soulagé. On ne pendra plus les gens qu'on croit riches : mais on fera du bien à ceux qui ne le seront pas : et la France et l'Europe seront heureuses et tranquilles.

Pensez-y, L.... S...., il en est encore tems ; et si vous le faites avec succès, ou même si

vous y travaillez, aimez-moi comme auparavant.

Au Prince de Kaunitz, à Belgrade, ce 10 novembre 1789.

MON PRINCE,

C'est parce que les estaffettes sont négligens, lents, paresseux, ivrognes, et quelquefois assassinés, comme un des miens, dont on m'a rapporté la malle et tous les papiers ensanglantés, que j'ai envoyé un de mes adjudans à S. M. l'Empereur.

Il m'a écrit là-dessus la lettre la plus dure, en assez mauvais français. Je m'en suis consolé aisément, parce que je suis sûr qu'il en est fâché; et que je me suis rappelé ce passage d'une lettre de Frédéric-le-Grand, à un général qu'il aimoit beaucoup: *Je maudis, Monsieur, le jour où je vous ai pris à mon service*; il lui en demanda pardon ensuite.

J'ai exécuté les ordres de V. A. au sujet des précautions à prendre pour que cet envoi de courriers de M. de Choiseul à moi soit bien secret. Quoique l'Empereur n'ait pas été content du *mezzo-termine* que j'ai pris de n'envoyer

mon officier que jusqu'à la dernière poste, je m'applaudis de mon expédient, puisqu'il est impossible que les ministres étrangers en soient informés et que M. de Choiseul m'a encore recommandé la plus prompte et la plus sûre expédition.

C'est parce que la France existe encore un peu, que je crois qu'on peut s'en servir pour une bonne paix. Elle pourroit se faire avant que la Porte sût que le roi est détrôné ; car Louis XVI aux Tuileries est même en chemin pour l'échafaud. Pensée horrible ! et chose si incroyable, que j'ai assuré à l'archiduc que cela n'étoit pas vrai. Ce n'est que lorsqu'il m'a montré la lettre de l'empereur, que je l'ai cru.

Raison de plus, mon prince, pour faire la paix. Tout ce que l'impératrice redoute, c'est la médiation de la Prusse. Elle se feroit à son insu. Le tefterdar de Belgrade, qui est chez moi en ôtage, m'assure qu'on la désire au divan.

Quand même les Russes prendroient Ismael, Praïlow et Gallacz ; quand même nous prendrions Giurgewo, Widden et Nissa, nous n'en serions pas plus avancés, car on ne pourroit pas les garder.

Dussions-nous même rendre Belgrade (dont le nom plaît à Constantinople), pourvu que nous conservions Orsova qui va tomber par

le blocus (la clef du Bannat), Sabretsch qu'il faudroit encore fortifier, Sabacz, Berbir, Dubiza et Novi, avec l'Unna et la Save, nous aurons une excellente frontière. Le Danube seroit celle des Turcs. La tête de pont de Sabretsch serviroit à passer pour les châtier, si l'on étoit mécontent.

Avec Bender, le Niester sera aussi la frontière naturelle des Russes.

Pardon, mon prince, d'oser vous parler de tout cela; c'est parce que j'ai vu, la campagne passée, les orages du Nord qui se préparent; que, depuis que la France a soutenu une révolution en Amérique, essayé une en Hollande, elle en éprouve une elle-même; et que, grâces à l'imbécillité des généraux des Pays-Bas qui ne savent pas qu'au lieu de se fourrer dans une ville, c'est en faisant des sorties qu'on en reste le maître, que je crois qu'il faut retourner chez soi pour que ce maudit esprit révolutionnaire ne gagne pas.

Celui qui existe toujours en Hongrie et dont on parle à présent plus que jamais, n'est pas à craindre. Il faudroit que six esprits opposés se réunissent; les grecs, les protestans, le clergé catholique, les grands-seigneurs, les gentilshommes et les paysans. Il sera toujours aisé à la cour d'avoir plus de la moitié de cela à soi.

Lettres à M. de la Harpe.

Vos notes, M. de la Harpe, sont bien peu de choses ; je dis plus, sont tout ce que j'ai vu de plus mauvais. Même vous êtes encore pire, à mon avis, que votre historien Suétone. Qu'est-ce que cette histoire de César ? Un libelle diffamatoire. Ce n'est pas comme cela qu'il falloit voir ce grand homme. Qu'est-ce que cette comparaison avec Henri IV ? Il n'est pas possible de se moins ressembler. César ne ressemble à personne plus qu'au roi de Prusse. Henri IV, dans sa vie privée, sa gaîté, son honnêteté, sa douceur, sa loyauté, son air de gentilhomme, ressemble au prince Charles de Lorraine. En gouvernement, il ressembloit un peu au bon empereur que nous avons perdu. Comme lui, il avoit le désir de rendre tout le monde heureux par sa justice et son économie. Il ne m'appartient pas de savoir si François a aimé ; mais je parie, si cela est, que ses lettres étoient tendres comme celles de Henri, qui demandoit toujours la charité à ses maîtresses. Il avoit l'air de prier qu'on l'aimât pour l'amour de Dieu.

César est toujours vainqueur. Frédéric aussi.

Titurius est défait. C'est Foucquet à Landshut. César jure de s'en venger, et s'en venge; c'est la bataille de Liegnitz. Le roi ne laissa pas croître sa barbe, voilà la seule différence. Aurunculcius est Finck à Maxen. Cicéron est le prince de Bevern à Breslau. Ces deux grands hommes, en arrivant, rétablissoient les affaires gâtées par leurs lieutenans.

Cicéron, l'orateur, ne croyait pas que César devînt quelque chose. Son air efféminé..... Sa coquetterie..... M. de Voltaire, que je ne crois pas plus brave que Cicéron, mais qui a autant d'esprit, m'a dit qu'il ne s'étoit jamais attendu à tout ce qu'on a vu du roi. Il avoit l'air de ne pas se soucier des affaires, encore moins du militaire. Il polissonnoit à la parade avec les jeunes officiers, dessinoit dans le sable avec sa canne, par distraction, quand la garde passoit. César et Frédéric lisoient beaucoup au même âge, et acquirent la grande connoissance des hommes, à ce qu'on dit. Catulle fit des vers là-dessus. César n'en dînoit pas moins avec lui. Les beaux esprits français, attirés à Berlin, firent de mauvaises plaisanteries sur le goût de Frédéric pour la lecture. Il n'en soupait pas moins avec eux. César et Frédéric pardonnèrent des outrages bien plus sanglans, même des perfidies. Le premier ne chercha pas à trou-

ver les auteurs de plusieurs entreprises contre lui. Le second n'a pas fait mourir son baron Silésien, qui vouloit nous le livrer. César prit dans le Capitole trois mille livres pesant d'or. Frédéric prit une vaisselle d'or à l'abbaye de Melck. César y substitua une pareille quantité de cuivre doré. Ephraïm de Frédéric s'est servi utilement de ce métal ; et l'alliage le soutint contre nos alliés.

César punit la neuvième légion à Plaisance ; Frédéric, le régiment de Bernbourg à Dresde. César inspiroit de l'enthousiasme à ses soldats, témoin Acilius, et un certain centurion, dont le nom commence par une S, et que j'ai oublié.....

César battu à Durazzo, Frédéric à Kolin, ne songent qu'à consoler leurs armées. Ils s'accusent du malheur de la journée ; ils la réparent à merveille.

César appeloit ses soldats ses compagnons ; Frédéric, ses enfants. Ils sont durs sur la désertion, la désobéissance ; ils ferment les yeux sur le reste. Ils leur laissent la liberté, et permettent quelquefois le pillage pour se faire aimer, et récompenser des peines extraordinaires.

César aime mieux grossir les difficultés et les forces des ennemis. Il apprend à son armée

la marche de Juba, le nombre considérable de ses troupes et ses desseins. Frédéric instruit la sienne de la victoire du prince Charles, de la prise du général, du camp, de la ville, et de toute la Silésie. Il fait entrevoir à ses soldats des efforts presque surnaturels, des impossibilités; la supériorité des Autrichiens, la fortune, l'habitude de vaincre depuis six mois. Il dit que ceux qui ont peur n'ont qu'à sortir de son camp. On pleure, on s'anime, on marche, on nous bat, on nous chasse en Bohême.

César rallie lui-même. Frédéric ramène sa cavalerie entre le petit bois et le village de Czeczor. César est surpris près de la Sambre, et bat ceux qui l'ont surpris. Frédéric fait de même à Trautenau.

Les Mémoires de Brandebourg valent bien les Anti-Catons. Les Œuvres du Philosophe de Sans-Souci, l'Analogie; l'Art de la guerre, le Voyage; et l'Instruction aux Généraux, les Commentaires.

Asinius Pollion en parle comme quelques frondeurs m'ont parlé du ceux du roi. Les mêmes reproches précisément. Il prenoit de l'argent quand il pouvoit; mais c'étoit pour le distribuer: Frédéric aussi. Enfin tous les deux ont réformé les lois, ont été sobres, braves, poètes, orateurs, et ce que vous savez. Oui,

encore une fois, le roi se bat, écrit et aime comme César. Ils étoient beaux tous les deux dans leur jeunesse, ils s'avançoient le toupet tous les deux quand ils en avoient, et ont réparé par leur art ce qui leur manquoit de cheveux. Il y a une sorte de coquetterie militaire dans la manière de se mettre.

On faisoit des chansons militaires sur César; les soldats qui appellent Frédéric, Fritz, nom d'amitié, lui disent les choses les plus fortes, dont il ne fait que rire.

Il aimeroit les fêtes et la magnificence, s'il osoit; mais il n'a pas la cent millième partie des richesses de César. Il aime aussi les spectacles. L'un et l'autre ont fait servir la religion à leurs desseins.

La seule différence qu'il y a entre ces deux demi-dieux, c'est que César fut cocu et assassiné, et que Frédéric ne sera ni l'un ni l'autre.

Au même.

Encore un parallèle de César avec Henri IV. C'est donc une gageure. Personne n'aime plus ce prince que moi; et je sais bon gré à la Nation douce, sensible et enthousiaste qui

l'a assassiné ; de s'être amouraché de lui depuis quatre ans.

Mais César avoit bien plus de moyens. Une plus grande étendue de génie, plus de connoissances, plus de talens, plus de séduction, plus de magie.

Henri étoit plus honnête, aussi brave, plus naïf ; il avoit une manière de dire les choses qui n'a jamais ressemblé à personne. Il n'avoit pas eu le tems d'avoir de l'éducation ; il étoit ignorant et Gascon en propos, autant qu'en origine. Quelle différence dans leur façon d'aimer ! César méprisoit les femmes. Et j'ai vu le moment que Henri alloit estimer même la sienne. Personne ne servoit César ; Henri étoit bien servi par Sully. César excitoit plus d'admiration, Henri plus de confiance. César plus d'enthousiasme, Henri plus d'amitié. César a de plus grandes choses, Henri en a de meilleures. César savoit qu'on vouloit le tuer et s'en moquoit ; Henri en parloit un peu trop souvent. Victimes tous les deux du fanatisme, ils doivent avoir part à nos regrets et à nos éloges. Ce n'est presque que là que je les retrouve. Dieu me préserve des jugemens de M. de la Harpe !

Lettres à M. Schoepfflin.

J'ai eu peur de vous, Monsieur; je n'aime pas les savans qui ne sont que savans. J'ai peu de considération pour ces messieurs, parce qu'il me semble qu'il n'y a qu'à s'enfermer chez soi pour le devenir. Je ne connois personne qui ne sût parfaitement une chose, dont il s'occuperoit pendant six mois de suite. Il n'a fallu rien moins que l'aménité de vos mœurs et votre philosophie douce et consolante, pour me rassurer sur votre compte. J'ai oublié que vous aviez cette profondeur de connoissances qui vous met au-dessus des autres. Et je m'instruis tous les jours avec vous sans y penser.

Vous aimez César, qui est tout ce que j'aime. Vous voulez que je vous en parle. Si je vous disois tout ce que je pense de vous, vous vous en fâcheriez. Les égards que la place que vous occupez vous force d'avoir pour les préjugés, m'empêchent de vous dire que j'ai été bien étonné de ne vous en trouver aucun. Votre fermeté sur quelques articles, et votre insouciance sur celui de la mort, qui tourne la

tête à tous les vivans, m'a transporté pour vous. Vous me dites déjà : *aut Cæsar, aut nihil.* Eh bien, Monsieur, je ne vous parlerai que de lui.

Je ne vous dirai même rien du respect que je partage avec tous ceux qui vous connoissent autant que moi. J'ai l'amour-propre de croire, à la vérité, que je vous connois mieux que les autres.

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Au même.

J'ai dit, Monsieur, qu'au lieu de vous apprendre quelques choses, je vous en demanderois beaucoup. Je commence déjà. Au commencement du second livre de la Guerre des Gaules, je vois Labienus écrire de Franche-Comté en Lombardie; il étoit aussi essentiel à César d'être promptement instruit que d'arriver promptement. Voudriez-vous m'apprendre les arrangemens qu'on faisoit pour cela ? Il n'y a pas long-tems que les postes sont établies. Nous voyons, avant ce tems-là, les rois et les grands seigneurs voyager très-longuement à cheval.

Et depuis cette vitesse des Romains à parcourir l'Europe et l'Asie, je n'en ai plus trouvé d'exemple.

Je voudrois que vous voulussiez bien m'éclairer au sujet des *Missarii*. C'étoit ce que nous appelons *messagers* à présent. Il devait y avoir des relais et des lieux fixes pour la correspondance. Je n'en ai rien pu trouver. Nous connoissons la nature des chevaux qu'ils avoient; ils n'étoient point différens des nôtres. Les Numides, dont Annibal se servit si habilement contre eux, et qu'ils eurent ensuite, ressembloient à nos housards. Ils étoient montés aussi légèrement. C'étoit la même façon de servir. Les postes, les avant-gardes, les escortes, les escarmouches, les harcelemens, les poursuites, le désordre, les rapports, les courses, etc., et c'étoit la seule espèce de chevaux qui pouvoit faire beaucoup de chemin dans un jour.

Ce fut l'an 697 de la fondation de Rome, sous le consulat de je ne sais qui, que César vint s'emparer de la Gaule-Belgique. Elle était composée des *Nervii*, des *Atrebates*, *Ambiani*, *Morini*, *Menapii*, *Aduatici*, *Segni*, *Condrusi*, *Eburones*, qui furent remplacés par les *Tungri*, *Cœrisi*; *Pœmani*. Il ne parle point des Hollandais dans ses commentaires, parce que je

m'imagine que nos provinces maritimes étoient si marécageuses, que personne n'y demeuroit.

Que ne feroit-on pas pour fuir l'oppression et la cruauté ? Sans les horreurs des Espagnols, on aurait laissé ces provinces submergées ; et c'est à la valeur et ensuite à l'industrie qu'elles doivent leur naissance. Cependant, au commencement du quatrième livre, César dit qu'il a défait les peuples de Bergue et de Zutphen ; je ne sais trop pourquoi il met les uns avec les autres : car si les traducteurs et les géographes ont raison, il y a tout ce que j'ai nommé tantôt, entre le pays de Bergue et cet autre qui fait à présent partie de la Hollande. C'est à la persécution qu'elle dut ses premiers habitans, puisque les Souabes firent alors ce que les Espagnols firent depuis. Et il est clair qu'ils n'existoient pas, lorsque César vint la première fois chez les Belges, car il nous auroit dit qu'il les avoit soumis comme les autres.

Il étoit bien difficile de ne pas l'être par lui. Il ne connoissoit point d'obstacles. Cette manière d'abattis, par exemple, qu'il fit dans ces forêts où les peuples de Térouanne et de Gueldre se retirèrent, est ce que le roi de Prusse nous a appris, cette guerre-ci, à mettre en usage.

Je voudrois tirer au clair tout ce que nous

ne savons que par la tradition. Ce qu'on appelle dans ce pays-ci la Flandre flamingante, prétend, malgré tout ce que je viens de dire, avoir résisté à César. Sur quoi cela est-il fondé ? Je n'en sais rien. C'est ce petit pays qui tient aux Morins, aux Ménapiens, aux Nerviens. Cela me paroît incompréhensible. J'ai deux villages dans ma forêt qui prétendent avoir été nommés par César ; l'un, *Stagnum Bruti*, *Estambruges* en vallon, ce qui vient d'un étang immense qui est connu sous le nom de mer d'Estrambruges ; et l'autre, *Campus equorum*, Quévaucamp. On a trouvé plusieurs fois dans mes terres de l'ancienne monnaie des Romains, mais rien qui pût satisfaire mon envie d'avoir quelques particularités sur le séjour qu'ils firent chez moi. Toutes mes chaussées Brunehault me mènent fort mal, et ne me mènent à rien.

Je vous suis obligé, Monsieur, de m'avoir assuré ce que je croyois et que je n'osois pas dire. Comment une reine barbare, d'un pays alors bien barbare, auroit-elle été se charger de raccommoder des chemins qui valent mieux que tous ceux qu'on a faits depuis ? Comment les successeurs de cette Brunehault, toujours plus puissans, ne les auroient-ils pas entrete-

tenus ? Cela étoit bien plus aisé, le plus fort étant fait.

Renouvelés après les dégâts des Goths, des Huns et des Vandales, ils devenoient nécessaires au commerce, que, je m'imagine, on chercha à introduire, dès qu'on fut un peu en repos ; et à la communication nécessaire, quand même ce n'eût été que pour les voyageurs. Il seroit bien singulier que cette Brunehault, dont on a fait Bruno, pour avoir raison, en eût plus su que tout le monde jusqu'au commencement de ce siècle qu'on a fait en France ces grands chemins qui annoncent si bien la grandeur du royaume et celle du monarque.

Je ne sais pourquoi M. de Rohan dit que la ville des Aduatiques est Bois-le-Duc. On est d'accord que c'est Namur, et cela est bien plus naturel, car cette fameuse bataille de la Sambre s'est donnée assez près de là. Et un confluent comme celui de cette rivière avec la Meuse, étoit trop intéressant pour ne pas être occupé. D'ailleurs c'est un pays de postes : il est clair que les Aduatiques y avoient des villes dans le voisinage des Nerviens. Je fais ici, Monsieur, sans m'en douter, des commentaires. Il est bien hardi d'en faire sur M. de Rohan, qui en a fait sur César, qui en a fait sur lui. Ils sont trop courts l'un et l'autre, mais qui osera être

long, si des gens comme cela en ont peur. Comment dire qu'ils ont eu tort ?

J'en meurs d'envie cependant quelquefois. César ne prenoit pas toujours assez de précautions. Je loue sa clémence ; je suis fâché même qu'il en ait manqué en Gascogne ; mais je ne lui passe pas de partir d'un pays, après en avoir battu les habitans, sans être sûr de les avoir soumis. Il devoit prendre leurs armes, emmener tous leurs chefs, faire des colonies ailleurs, mêler toutes les nations, etc.

Ce M. de Rohan dit trop de bien des retranchemens. Nous sommes tous d'accord à présent qu'ils sont toujours emportés, et qu'on est perdu quand on ne compte que sur cela. Nous aimons mieux un beau terrein bien rasant, une pente légère, quelques redoutes de tems en tems, et si l'on veut, en deuxième ligne par exemple ; mais si l'on s'enfermoit à présent comme du tems de César, on seroit obligé souvent de mettre bas les armes.

Je suis, avec tous les sentimens qui vous sont dus,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Au même.

Au ! Monsieur, qu'il en coûte pour vous faire sa cour ! Je viens de fatiguer mes pauvres yeux à chercher ce que je n'ai pas trouvé. Les titres fastueux des livres en imposent. J'ai cru que celui des grands chemins de l'empire romain alloit me mettre au fait de tout plein de choses. Des fables, des chroniques de moines, quelques mots grecs, pas même une mauvaise traduction dont je fais encore plus de cas. Des préjugés, des croyances à l'auteur ; voilà tout. Il nous assure que César n'a point trouvé de villes dans ce pays-ci ; il ne lui accorde que celle des Aduatiques, parce qu'il n'a lu que le troisième livre de ses Commentaires apparemment. Comment peut-il supposer que des provinces qui mettoient cent mille hommes sous les armes, n'eussent point d'habitations, et nier l'existence de bavai ? Qu'avons-nous besoin de son Bavo, de ses dieux, de ses démons, et du roi Brunehault ?

Je ne crois pas plus aux uns qu'aux autres ; mais il est bien singulier qu'on ait trouvé du gravier dans ce pays-ci. Je ne sais si les Romains peut-être avoient une manière de calciner les pierres, de les réduire en poussière pour fortifier leur ciment. Tout ce que l'on dit

des œufs qui entroient dans leur composition, est un conte. C'eût été une façon bien chère de bâtir.

Je savois sans lui que Suétone nous parloit des coureurs à pied institués par Auguste, et ensuite des coureurs à cheval; mais tout cela n'est pas clair, et ne fait rien d'ailleurs à ma question sur les moyens qu'employoit César long-tems avant ce tems-là.

L'expédition de Corbulon en Hollande est la seule chose que ce livre m'ait rappelée. J'avois oublié aussi le canal de Drusus. C'est à présent l'endroit que le Rhin a choisi pour son lit.

C'est avec tant de respect que je vois encore sur quelques-uns de nos grands chemins les pyramides de terre, que je suis persuadé que ce sont les mânes respectables des anciens qui me l'inspirent. C'est encore à vous, Monsieur, que j'aurai recours. Est-ce, comme on l'a pensé, le tombeau de quelques généraux? et cette montagne se faisoit-elle, comme on l'a cru, c'est-à-dire que chaque soldat portait de la terre dans son casque pour en couvrir le corps d'un de ces chefs?

Il est malheureux de ne savoir en quel auteur avoir confiance. L'amour du merveilleux perd tous ceux qui écrivent. Il est dur de trouver dans Dion que le sang sortit de dessous terre,

que des spectres se faisoient voir aux ouvriers qui travailloient à la jonction de la Grèce au Péloponèse ; et dans Pline, que Néron et tous ceux qui s'en mêlèrent firent une mauvaise fin.

Les prêtres anciens et modernes ont de tout tems défiguré l'Histoire. Le peu de ceux de notre Église à qui l'oisiveté permettoit d'en ouvrir les archives, a été intéressé à toutes les fables qui se sont débitées ; la superstition les a fait croire. L'ignorance a empêché d'y substituer autre chose, et la paresse de chercher la vérité ; de là ce chaos de doutes immenses sur l'histoire de ce pays-ci.

Nous ignorons même jusqu'à l'origine de nos noms. Personne ne peut dire pourquoi celui de *Vallons* nous est venu ; c'est ce que les Romains appeloient *Nerviens*, et ce ne peut être que cela. Mais, par l'usage que l'Histoire en a fait depuis, il paroît qu'on a appelé ainsi tout ce qui parle français dans les Pays-bas autrichiens ; et les voisins des Nerviens, comme les Éburons, les Aduatiques, y sont compris. De là ces anciennes bandes vallonnes si fameuses autrefois ; les gardes-vallonnes qui se sont fait tant d'honneur à un service où on se connoît en bravoure, et les régimens vallons qui ont servi avec tant d'honneur dans nos armées. Il

y en a qui portent ce nom encore dans celles de Naples, de France et de Hollande. On dit, dans ce pays-là, l'église vallonne ; et vallon, qui vient de je ne sais où, est assurément bien connu. Dans le pays où l'on parle vallon, c'est-à-dire mauvais français, on prononce *oual-lon*, et il y en a qui l'écrivent par un W.

Depuis cette expédition de César, on ne voit plus que quelques courses de Barbares, qu'on dit toujours avoir ruiné tout ce qui a rapport aux sciences. On leur fait faire encore plus de mal qu'ils n'ont fait. On croit ici que ce sont les Sarrasins, comme si ces gens-là avoient su seulement que ce pays existât.

Tout ce que l'on apprend des seigneurs particuliers de nos tristes villes particulières, tous ces souverains de Brabant et comtes de Louvain, et puis ces Baudouins de Flandre et de Hainault qui couroient aux Croisades, nous prouvent qu'ils étoient si mauvaise compagnie, qu'on ne s'est guère soucié de savoir ce qui les regardoit. On les a punis du peu de soin qu'ils ont mis à nous faire parvenir ce qu'ils pouvoient plutôt savoir des gens qui valoient mieux qu'eux. La bonté d'un duc de Bourgogne, la bravoure et la magnificence de l'autre, mille traits particuliers de la vie privée de Charles-Quint, né parmi nous ; les cruautés de son

monstre de fils, la force d'une partie de ses sujets, la foiblesse de l'autre ; tout cela nous a rendus plus intéressans. Mais c'est aussi tout ce qu'on sait sur notre compte. Me voilà bien loin, Monsieur, du point d'où je suis parti. Les chaussées *Brunehault*, et les grands chemins de l'empire romain m'ont mené en Palestine, et puis à tous ces champs de bataille arrosés du sang des défenseurs de la liberté.

Ce moment glorieux de notre Histoire a été défiguré par le superstitieux et fanatique Strada, mal expliqué par le politique Bentivoglio, et méritoit un historien militaire. On voit de belles actions de guerre, mais on ne sait pas comment elles se sont faites. Avant cela je vois Saint-Quentin, et Gravelines du comte d'Egmont. Mais où sont ses ordres de bataille et ses manœuvres ? J'aurois voulu regretter au moins un homme de guerre, qui étoit un bien mauvais homme d'État, qui est mort en bon chrétien, mais en pauvre citoyen, et ni en soldat, ni en grand seigneur, demandant pardon des torts qu'il n'avoit pas eu la force d'avoir. Sa lettre, son bonnet par-dessus les yeux, sa question à don Julien de Romero... Tout cela m'a brouillé avec lui. J'aurois été plus content de Jean de Ligne, premier comte d'Arenberg, s'il ne s'étoit pas rendu à la demande de sa

petite armée, pour aller s'enfoncer avec elle et périr dans les marais. Nos bons vieux parens étoient bien braves, mais j'aurois mieux aimé qu'on eût eu de grands généraux et une école de guerre dans ce pays-ci, que notre école flamande de peinture.

J'en suis d'autant plus fâché, que je ne connois point de nation plus courageuse que la nôtre; que je crois qu'il y a eu de grands hommes qui savoient se battre et qui ne savoient point écrire. D'ailleurs ils n'en auroient pas eu le tems, ils étoient toujours à cheval. Mais pourquoi n'a-t-on su ni transmettre ni détailler ce qu'ils ont fait? Retournons à César, nous ferons mieux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Au même.

Je suis bien porté, Monsieur, à admirer les faits d'armes et les relations de César. Mais je crois qu'il s'est surpassé dans son second livre de la guerre des Gaules. C'est celui où je le trouve meilleur général et meilleur historien. Quel feu il met à combattre et à écrire! On

croit y être. Je voudrois bien savoir pourtant comment la dixième légion, avec laquelle il combattit d'abord (puisque ce fut là qu'il arracha un bouclier), se trouva tout d'un coup sous les ordres de Labienus. Apparemment qu'après s'être battue d'abord avec lui, elle passa la Sambre. Car le camp des Nerviens étoit de l'autre côté, et c'est de là qu'elle courut au secours de celui des Romains, qui avoit été pillé en même tems qu'ils pilloient celui de ces pauvres malheureux qui périrent tous à cette bataille.

On y prend tant de part, qu'on s'imagine qu'il n'en paroîtra plus. Cependant on les voit reparoître, plus brillans que jamais, dans le livre cinquième. Ils punirent César de son trop de confiance. Quoiqu'il ne mît pas ses troupes en garnison, que chaque légion passât son hiver dans un camp retranché, et que ce fût vraisemblablement pour la facilité des vivres, il ne devoit pas tant les séparer. César dit, pour s'excuser, qu'elles n'occupoient que vingt-cinq lieues, mais il y en avoit davantage; et quand même il n'y en eût eu que quinze, c'étoit encore trop. Ambiorix alla trouver des Nerviens et des Aduatiques. C'est à Tongres qu'il défit Titurius Sabinus, et Aurunculcius Cotta. On voit encore à présent des restes de

leur camp retranché. Le pays des Eburons est ce qui rappelle le mieux l'histoire de ce tems-là. Le camp de Saint-Pierre, près de Mastricht, est fameux aujourd'hui comme il l'étoit alors. Le château de Caster, qui y est situé, est un ancien poste des Romains. Les cités sont détruites, les empires sont renversés, mais les positions militaires sont toujours les mêmes. Chivermont, par exemple, près de Chaufontaine, fut occupé par César, comme nous l'occuperions si nous faisions la guerre dans ce pays-là. Enbourg est située vis-à-vis, de l'autre côté de la petite rivière de Vèse qui, avant de se joindre à la petite rivière d'Ourte à Chenée, forme les camps que les légions prirent alors. On y reconnoît à merveille, sur les hauteurs du parc du château, celui que Cicéron prit, et où il manqua de l'être.

A propos de tout cela, Monsieur, j'ai envoyé un officier intelligent me chercher la bataille de la Sambre; et si je la découvre; si, en suivant les bords de cette rivière, il rencontre quelque vestige; ou si, en fouillant, il trouve encore quelqu'un de ces sujets que je révère, j'aurai soin de vous en instruire.

Après la défaite de Sabinus et de Cotta, Ambiorix alla à Namur, qui en étoit proche; et le lendemain dans le pays d'Hainaut, et à la tête

de ses vallons, il se bat avec Cicéron, le frère de celui qui ne se battoit avec personne. Il se rendoit entièrement sans l'arrivée de César qui mena avec lui deux légions. Mais, Monsieur, ce Labienus m'étonne toujours. Comme il se conduisit alors ! on lui ordonne de venir au secours de Cicéron, il n'en fait rien, parce qu'il faisoit la guerre à ceux de Trèves, qui étoient à trois quarts de lieue de lui et à quinze de Cicéron, à qui il auroit amené encore des ennemis de plus, et puis il les défait. Quel homme !

Les commentaires nous apprennent la diligence, la ruse, la valeur de César. J'aurois voulu que Cicéron eût attaqué les ennemis en dos, pendant qu'ils attaquoient César. Celui-ci n'en dit rien ; peut-être que cela ne se fit pas, parce qu'il étoit trop foible ; car nous apprenons qu'il n'y avoit pas plus que la dixième partie de sa légion en état de combattre.

N'importe. Cent hommes qui chargent, ou sur les derrières ou sur un flanc, en battent mille. Car avant de se retourner, avant de juger la force, le désordre et le découragement ont déjà passé dans tous les rangs. Il étoit bien plus aisé de l'y introduire alors qu'à présent. La profondeur de leur formation étoit ce qui les empêchoit souvent de se remuer ; et comme

je m'imagine qu'il y avoit des poltrons du tems de César comme du mien, je crois qu'il arrivoit souvent à la troupe d'être doublée en file, sans qu'on s'y attendît, puisque ceux qui ont peur se mettent même encore actuellement derrière les autres, au lieu de marcher à côté, comme si les coups de fusil, et surtout les boulets, n'attrapoient pas les derniers comme les premiers. C'est pourquoi nous voyons très-souvent dans les commentaires de ce grand homme, qu'il fit ouvrir les rangs pour donner plus de jeu au maniement des armes. Je ne profane pas ce mot par ce qu'on entend aujourd'hui, que nous appelons en allemand, *handgriff*, et qui n'est qu'une charlatanerie d'exercice. Il se servit bien à propos de cette manière de s'ouvrir, à cette bataille de la Sambre, où ses gens étoient trop pressés. La cavalerie devoit avoir beau jeu; car, dans une affaire de plaine, je ne doute point que, par la raison que je viens de dire, il n'y ait eu des vides considérables dans la ligne.

César a fait souvent semblant d'avoir peur. C'est encore le moyen qu'il a employé pour se faire attaquer en désordre. Mais il faut être bien sûr de ses soldats pour le risquer; il faut être bien hardi pour oser ne pas l'être. L'audace, à la guerre, fait les deux tiers de la

besogne. La timidité fait les deux tiers de la défaite. On la donne en recevant la bataille, on l'augmente en paroissant la craindre : l'air de déroute est toujours un mauvais air ; mais César connoissoit ceux qu'il menoit au combat et ceux qu'il combattoit. Je me flatte qu'il aura eu assez mauvaise opinion de Verticon, qui le servit contre sa patrie. Je ne pardonnerois pas à un historien qui me parleroit d'un rempart de douze pieds, d'un fossé de quinze, d'une circonvallation de deux lieues et demie, faite en trois heures de tems, si ce n'étoit César, le seul homme qui est en droit de dire des choses extraordinaires, car il en a fait tous les jours de sa vie!

Je ne pardonnerois pas à une troupe qui laisseroit faire tout cela autour d'elle, si ce n'étoient pas des Romains. Mais je crois cependant que les vallons, se servant de leurs épées pour couper le gazon, et de leurs casques pour porter la terre, auroient été battus, si on les avoit chargés vigoureusement; c'étoit le seul moyen de rendre la partie égale.

Celui de se fortifier n'étoit pas le plus prompt. Car, ce que ces environneurs pouvoient tenir de terre dans leurs mains et dans le pan de leurs casaques ne devoit pas être considérable. Ils auroient bien mieux fait de tenter l'as-

saut tout de suite, sans donner le tems à Cicéron de se reconnoître. Avec autant de fausses attaques que de véritables, ils auroient pris dans un quart-d'heure la petite légion.

Ce pays-ci a été de tout tems le théâtre de la guerre. Il en est question dans tous les livres de la guerre des Gaules, excepté le premier où il n'y a que la défaite des Suisses et d'Arioviste, et le dernier, où il fit tous les siéges de Bourges, de Clermont et d'Alexie. Il y a bien dans les cinq autres quelques petites expéditions en Picardie, dans le Valois, en Bretagne, en Normandie, en Gascogne, dans le pays de Sens et de Chartres; tout cela mêlé de deux passages du Rhin et de deux expéditions en Angleterre; mais le plus fort de sa besogne a toujours été ici.

J'aime à voir nos peuples du Hainaut et de Namur toujours disposés à la guerre. Ils alloient attaquer les Romains, lorsque Induciamore, le Mithridate de ce tems-là, convoqua les États en armes. Leurs forces et celles des Liégeois qui s'étoient assemblés, se dissipèrent à la nouvelle de sa mort. Ceci est la fin du cinquième livre de César.

Je suis étonné qu'il soit venu si aisément à bout de tous ces gens-là, au commencement de son sixième livre. Mais aussi il les surprit,

et cette fois-là il les désarma tout-à-fait, car il se ressouvint vraisemblablement du courage des Aduatiques, qu'il appelle une trahison, je ne sais trop pourquoi.

Il s'aventure bien légèrement, à ce qu'il me semble, dans le pays de Gueldres. Je ne conçois pas qu'un peuple qui avoit eu la force de ne pas envoyer des députés à César, n'ait pas eu celle de défendre un terrein défendu par la nature. Malgré tous les Fabius et les Crassus du monde, il pouvoit lui résister; et, quoique les Romains se fussent partagés en trois corps, ils ne devoient pénétrer dans leurs forêts et leurs marécages que pour y périr. O César! grand César ! vous êtes bien habile, mais aussi vous êtes bien heureux.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Au même.

Je vous avoue, Monsieur, que de tous les passages de César, celui de la forêt des Ardennes me surprend le plus. Elle étoit épaisse et montagneuse. Il n'y avoit point de chemins alors, et il y en a encore bien peu. C'étoit de

quoi y faire périr son armée de faim; et, quoiqu'Ambiorix fût un ennemi bien redoutable, il ne falloit pas exposer tant de monde pour s'assurer de sa personne; encore Basilius le manqua-t-il. Je ne sais si ce qu'on a dit de la forêt Charbonnière est vrai. Elle se joignoit à la forêt des Ardennes, et occupoit, à ce qu'on dit, tout le Hainaut. On prétend que ce qu'on appelle à présent le mont Parizel, auprès de Mons, s'appeloit auparavant Panizel, parce qu'il y avoit un temple en l'honneur du dieu Pan. Il y a grande apparence que l'on adoroit ici tout ce qu'on adoroit en France, et vraisemblablement César auroit parlé de nos mœurs, de notre culte et de celui des Suisses, s'il avoit été différent de celui des Gaulois.

Je suis d'autant plus porté à croire à cette grande forêt, que presque toutes les affaires que les Romains ont eues avec nous se sont passées entre la Sambre et la Meuse, et la Meuse et le Rhin. Les Liégeois échappoient à tout moment à César; il les fit demander aux Luxembourgeois, chez qui ils s'étoient réfugiés, et qui étoient plus aisés à vivre.

Je voudrois savoir s'il n'y eût pas des uns et des autres à la seconde attaque que Cicéron essuya à Tongres, et dont il ne se tira pas aussi bien. Il n'y est parlé que des Sycambres

et des Teuctériens et Usypètes ; mais comme c'étoit entre la Meuse et le Rhin, je ne doute point qu'il n'ait joint aux Sycambres tout ce qui s'étoit trouvé à la première attaque de Cicéron et à la défaite de Sabinus et de Cotta. C'est précisément dans le même camp que Cicéron fit la faute qu'on sait ; il se rendit à l'impatience de ses soldats. La valeur de ce Publius Sextus Baculus, qui s'étoit distingué à la défaite des Nerviens et encore ailleurs, et celle de Trebonius, empêchèrent la perte. Cette formation en triangle, dont parle César, que les troupes séparées du camp voulurent employer pour percer, étoit apparemment le Cunæus des anciens, la tête de porc des Grecs, et elle étoit immanquable. Tout cela tourna à l'avantage de César, qui fit ruiner toutes les terres et manger tout le blé qui n'avoit pas été gâté par les pluies continuelles qu'il fit alors.

Aussi depuis ce tems-là il n'est plus question de nous dans les commentaires. Soit que nous fussions morts de faim, ou accablés sous le nombre des peuples voisins qu'il amena contre nous, ne voulant plus faire tuer ses Romains, il nous oublia tout-à-fait pour aller s'assurer de la France qu'il n'eut pas tant de peine à soumettre que la Belgique. Ah ! Monsieur,

qu'il en connoissoit bien les habitans, et que les Gaulois de ce tems-là ressemblent aux Gaulois de ce tems-ci ! Vous souvenez-vous de ce qu'il dit de leur légèreté, de la facilité qu'ils ont à tout croire, à en être la dupe, et à changer d'avis et de volonté. Il les peint si bien, arrêtant les passans sur les grands chemins pour savoir des nouvelles, que je les vois d'ici. Et c'est ce goût pour ce qu'il y a de nouveau, qui fait qu'il y en a toujours chez eux dans l'administration et dans les modes.

Il y a encore un autre endroit de l'Histoire Romaine où je reconnois bien nos Français. C'est à leur entrée dans Rome, où, après un petit moment de respect et d'admiration pour ces beaux vieillards sénateurs, ils les tirent par la barbe. Le coup de bâton que méritoit bien le premier qui fit cette polissonnerie, est le signal du massacre. Ils passent de l'enthousiasme à la cruauté, et ils égorgent ceux qu'ils avoient pris pour des dieux.

Les voilà, Monsieur, les voilà ces Français; mais ils sont braves et aimables, et ils commencent à aller à vos leçons. Je leur pardonne tout. Vous les fixerez, vous leur donnerez ce qui leur manque. Ils déposeront leurs grâces en vos mains, et vous leur ferez passer le Rhin, car nos Germains en ont furieuse-

ment besoin. Vous êtes situé le plus heureusement du monde pour faire du bien à ces deux grandes nations. Vous êtes connu de toutes celles qui sont connues ; on vous aime comme si l'on ne vous admiroit pas. Vous avez de la santé, de la philosophie et des amis. Tout va bien. Vous me montrez des bontés. Tout va à merveille.

Je suis très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Au même.

Voici, Monsieur, ma dernière lettre. Vous avez peut-être cru être débarrassé de moi ; mais je viens de faire une petite tournée dans mes terres, dans l'espoir d'apprendre quelque chose qui fût digne de vous être communiqué. J'ai vu de loin, en allant voir le champ de bataille de Fontenoi, une vieille ferme qu'on appelle *le château César* ; elle n'en a que le nom. Personne n'a pu m'en apprendre l'histoire. Il y a une grande arche sur l'Escaut à Tournai, qu'on prétend avoir été faite par les Romains. J'avoue que je ne les ai pas reconnus.

C'est tout au plus l'ouvrage des Goths, encore plus défiguré par un plus mauvais goût, s'il est possible, qui pouvoit exister à Tournai du tems des anciens rois de France, des saints et des évêques qui y ont demeuré. C'est à quelque signe à peu près semblable d'architecture arabesque, qui y est pourtant bien supérieure, que l'on remarque que le *château César* de Louvain n'a point été bâti par lui. J'ai découvert dans un coin la devise et les colonnes d'Hercule de Charles-Quint. Il a tout au moins renouvelé ces bâtimens. C'est ainsi que ce nom de *César*, qu'on a donné à tant d'empereurs qui n'en étoient pas, a souvent séduit les amateurs.

Que le difficile à croire des Commentaires de César ne nous empêche pas d'en faire le *Bréviaire des militaires*, et qu'on y joigne l'*Alexandre* de Quinte-Curce. Ce sont les deux meilleurs livres de guerre que je connoisse pour faire des héros. Pour moi, leur garçon guerrier, et votre garçon historien, je ne désire rien de plus que de vous voir m'agrandir les idées par vos réflexions sur le plus grand homme qu'il y ait jamais eu, et que j'aurois autant aimé qu'il l'étoit des maris et des femmes de son pays.

Je suis, etc.

Lettre à MM. mes frères et amis, avec qui je parlois souvent de Jean-Jacques, dont nous venions de lire ensemble les Lettres sur l'Héroïsme.

Carissimi Fratres, vous avez toujours raison d'aimer un homme qui souvent a tort. On est enlevé par la force de son éloquence; et c'est un héros, s'il ne faut que de la force pour le constituer; il a celle du génie, car il est créateur; il a celle de l'esprit, car il a fait passer tous les paradoxes; il a celle de l'âme, car il cherche des simples dans les montagnes du Dauphiné. Il n'a jamais fait le mal; il veut le bien. Vous m'avouerez cependant que Jean-Jacques n'est pas un héros.

Quelquefois sage dans ses égarements, et plus dangereux alors, il ne se laisse pas aller tout-à-fait au feu divin qui semble l'embraser. Ici, par exemple, il ne va pas au point de refuser de l'éclat au héros. Mais qui peut donner plus d'éclat que les vertus guerrières? Et n'est-ce pas toujours les armes à la main qu'ils nous ont obligés à leur accorder ce nom? L'héroïsme, dit-il, est le bien du monde.... Trop de héros en feroient le malheur..... Le héros

est pur..., le héros est personnel.... Entendez-vous, entendons-nous, et entendez-moi. Et puis le sage pense comme moi... L'ignorance parle autrement.... Le préjugé vulgaire..., le peuple...; eh bien, je suis peuple, et j'ose dire : C'est à la tête de cent mille hommes qu'on voit la force du génie et de l'âme; on voit l'un par les moyens qu'on prend pour être vainqueur, on voit l'autre par les ressources dictées par la fermeté quand on est vaincu. Il ne faut pas être heureux pour être un héros; le prince d'Orange l'étoit peut-être davantage que M. de Luxembourg.

Il est beaucoup plus aisé d'être un héros à tête reposée dans son cabinet; je n'ai jamais vu César avoir peur, quoi qu'il en dise. Je l'ai vu céder aux circonstances; et je l'aime autant, passant la mer à la nage, que triomphant des Anglais, des Français, des Africains et des Italiens. Je ne m'étois jamais imaginé qu'Auguste fût un héros, pour avoir eu l'adresse de faire oublier des horreurs par des bienfaits. S'il avoit combattu à Actium, où il laissa tout faire à ses généraux; s'il n'avoit pas paru à Philippe presque aussi peureux qu'Horace, qui y jeta son bouclier, il eût peut-être eu des droits à l'héroïsme.

Ce n'est point par des vertus de sang-froid

qu'on y monte ; il étoit plus aisé de pardonner à Cinna que de combattre tout seul dans la ville des Oxidraques, comme fit Alexandre. Ce n'est point la valeur que je considère dans ce parti-là, puisque je ne veux pas qu'elle seule constitue le héros ; c'est le parti d'une grande âme qui voit des ressources où d'autres n'en verroient pas. Qui a jamais prétendu que Marius, Tamerlan, Totila, dont il parle, et Attila, dont il ne parle pas, ayent été des héros.

Aura-t-on toujours la fureur de nous ôter ce que nous avons de mieux. Lorsque du sein des plaisirs nous passons au sein des alarmes, et que nous nous exposons à terminer tout-à-coup une carrière brillante, par les espérances flatteuses dont nous sommes enivrés, entendrai-je toujours dire : Le grand mérite que d'être brave ! Qui ne l'est pas ? D'autres, comme Rousseau, répètent le mauvais propos des Espagnols.

Il est malheureux, mes chers frères, que parmi ceux qui peuvent juger de cela, dans ces brillantes occasions de guerre et de combats, il y ait aussi peu de gens qui réfléchissent sur eux et sur les autres, et encore moins de gens qui ayent pu dessiller les yeux du monde entier, qui nous juge tout de travers.

J'ai vu les mêmes généraux, les mêmes officiers, se distinguer dans une affaire, et se déshonorer dans une autre. Je n'ai jamais dit : Cet homme fut brave à la bataille de..... J'ai dit : Il a voulu faire fortune, il étoit examiné, il s'est bien conduit.

Belle raison encore que le physique de la journée. Il en est des dispositions du corps, un jour de combat, pour le courage, comme de celles de l'esprit dans la société ; celui qui en a beaucoup n'y passera jamais pour un sot pour avoir mal digéré, et celui à qui l'humeur pesante de la journée ôtera peut-être un peu du brillant qu'il est accoutumé d'avoir ne cessera jamais d'être brave.

J'ai souvent trouvé que le tems, la saison, la santé, donnoient quelquefois un air, une volonté qu'on n'a pas quand il fait vilain, qu'on est fatigué, ou qu'on se porte mal; et c'est lorsque tout cela est réuni, qu'on tient au soldat ces bons propos qui l'engagent à mourir gaîment.

La nuit inspire une sorte d'horreur qui peut diminuer la fierté des combattants. Elle arrêtera tout-à-fait celle de ces Espagnols, que Jean-Jacques prétend, si mal-à-propos, excellens connaisseurs; mais elle n'empêchera

pas la vraie valeur; et ceux qui, sous mes ordres, se jetoient sur les Prussiens, surpris dans leur camp à Hochkirchen, ont couru risque, pendant plus de trois quarts-d'heure, de ne point être remarqués, puisque ce ne fut que lorsque le jour parut que je vis ce qu'ils avoient fait de si valeureux contre le régiment de Retzow, à qui nous avions affaire sans le savoir.

Le courage le plus sûr est sans contredit celui du tempérament, lorsqu'il est soutenu par l'honneur. Celui-là ne peut jamais se démentir; il n'y en auroit pas d'assez incorporé à notre existence, si ce n'étoit l'amour de la gloire qui le conduisit, puisqu'on répugne à sa destruction; mais la crainte de ses remords mène le guerrier honnête homme au haut de la brèche à minuit, comme s'il étoit à la face du soleil.

Je ne veux point renouveler cet ancien parallèle du grand homme et du héros, qui a été aussi épuisé que les parallèles continuels de Turenne et de Condé, de Bossuet et de Fénélon, de Corneille et de Racine, d'Eugène et de Vendôme. Mais pourquoi Rousseau laisse-t-il presque passer Cromwel pour un grand homme? Ce ne peut être tout au plus

qu'un héros. C'est bien lui qui avoit la force du génie et de l'âme (1)!

On étoit autrefois moins délicat sur ce titre-là. Je sais bien que Rome et Athènes comptoient pour héros leurs premiers brigands ; on devint ensuite plus difficile ; et, laissant là ceux qui n'étoient que des guerriers, des conquérans illustres, ou des tyrans heureux, on a voulu de braves gens qui fussent honnêtes. On sait bien que les héros sont des malheureux ; mais ce n'est pas dans le dessein d'en faire. Ce sont des ambitieux qui, en allant à leur but, sont obligés de porter souvent le trouble et la désolation.

Non, mes chers frères, je ne crois point que Caton soit un héros ; il avoit plus d'humeur que de courage ; et on a beau dire, il faut des batailles.

Non, Messieurs, Porus n'en étoit point un, ni Antoine, ni Valois, ni Coligni ; François Ier

---

(1) Deux pages plus bas il dit qu'avec quelques crimes de moins, il n'eût été qu'un homme, ainsi que Catilina ; et qu'avec quelques vertus de plus, ils eussent peut-être été des héros. Il a de la peine même à en convenir. O Jean-Jacques ! ô rhéteur sublime et le premier écrivain du monde ! pourquoi voulez-vous si souvent vous écarter du vrai ?

n'étoit qu'un chevalier, et Charles-Quint un homme d'esprit.

Non. *carissimi fratres*, César n'eût jamais été un esclave ; et si je voulois assurer aussi, si j'en avois le droit, comme ce grand prosateur, je dirois qu'Epictète n'eût pas été César. Ce ne sont que des mots. Je défie à Rousseau de me prouver l'un ; il m'est tout aussi impossible de prouver l'autre.

Je ne veux pas que le héros soit un modèle de vertu, cela n'est pas nécessaire ; mais je ne veux pas non plus qu'il soit un monstre. Un peu moins de délicatesse encore dans Annibal lui feroit perdre dans mon esprit la qualité de héros dont il jouit.

Que Jean-Jacques, au moins, s'accorde avec lui-même. Il prétend d'abord que l'héroïsme est la qualité de l'âme la plus nécessaire pour bien gouverner ; et, vers la fin de son discours, il se plaint de ce que rarement les héros sont justes, prudens, modérés. Il fait craindre même sur le compte de la prudence ; j'aurois cru que rien n'étoit plus utile que d'en avoir, quand on est au-dessus des autres ; et que, si c'est avoir de l'héroïsme que de bien gouverner, la prudence en est la vertu caractéristique.

J'ai peur que ceci ne soit qu'une dispute de

mots, comme presque toutes les disputes ; c'est affaire de définition.

Mais jusqu'à ce que je me trouve condamné par vous-mêmes, *carissimi fratres*, à qui j'en appelle de vous-mêmes et de votre protégé, je croirai que l'héroïsme exclut la perfidie, qui, étant un petit moyen, prouve non seulement de la foiblesse, mais un homme foible. Je croirai, avec Jean-Jacques, qu'on peut se passer de sagesse et de modération ; je croirai, sans lui, qu'on ne peut pas se passer de courage, et qu'il n'y a pas de plus grande marque de force à donner. Je croirai avec lui qu'il faut celle du génie et de l'âme ; je croirai sans lui que si l'on est bien cruel, bien méchant, on n'est pas un héros : c'est la classe des monstres, comme je l'ai dit tantôt, lorsque j'ai reconnu aussi celle des conquérans. Je croirai, avec Jean-Jacques, qu'il faut être célèbre ; je croirai sans lui qu'il ne faut pas avoir une opinion tout seul sur tant de sujets différens. Je croirai avec lui que les hommes sont plus aveugles que méchans ; je croirai sans lui qu'il y en a qui ne sont ni l'un ni l'autre. Lui, par exemple ; mais, s'il n'est point aveugle, il en a bien fait dans sa vie ! Tous ceux qui, à genoux devant lui, s'imaginent voir clair sur tout ce qu'il dit ; ils veulent toujours accorder

avec lui-même un homme qui ne l'a jamais voulu; ils s'imaginent qu'on peut très-bien arranger des contradictions manifestes, et deviennent de mauvaise foi, de la meilleure foi du monde. N'êtes-vous pas un peu de ces gens-là, mes chers frères; sans doute que, le principe posé, il aura toujours raison; mais examinez le principe auparavant. On est séduit par cet air prophétique, inspiré, ou magistral; ensuite on est entraîné par une éloquence que personne n'a jamais eue, et qu'il n'a jamais recherchée. Cela lui vient tout seul; on aime mieux se rendre que disputer. La logique paroît bien sèche auprès de l'imagination la plus chaude et du style le plus brillant. Admirez-le toujours; mais ne le croyez qu'à moitié, puisqu'il ne peut pas se croire lui-même tout entier, quand il soutient, dans un ouvrage, le contraire de ce qu'il avance dans un autre. Méfiez-vous de ses définitions; il change à son gré les conventions généralement reçues. Ne vous méfiez jamais de son âme; elle est pure, elle est vive; mais celle des autres sera souvent tourmentée, de même que la sienne, par l'esprit inquiet qui le gouverne. C'est à cela qu'on peut attribuer ses ennemis et ses malheurs imaginaires, qui en sont devenus de réels, puisque celui qui se croit malade le devient.

Les hypocondres de la tête (si jamais on peut se servir de cette expression) sont vraiment affectés : je les plains. Qu'il plaigne ceux qui ne lui rendront pas justice, s'il y en a ; mais je lui vois un peuple d'enthousiastes ; j'en suis un moi-même. Je les défie tous d'être plus sensibles, lorsqu'il se donne la peine de l'être. Mais, pour ne point arrêter ma dévotion à son égard, j'aime à me garantir des piéges qu'il m'a tendus sans le vouloir ; il s'en est tendus à lui-même. Il est de bonne foi ; une chose vivement sentie par lui trouve une abondance de choses pour la soutenir. Mais quand est-il assez de sang-froid pour examiner la matière première? Est-il jamais convenu qu'il avoit eu tort? L'âge, les circonstances, l'expérience, changent quelquefois les idées. Il n'est jamais revenu sur rien. Il ne console jamais, il ne rassure pas ; il fait ce reproche à M. de Voltaire, dans sa lettre au sujet du désastre de Lisbonne ; et c'est précisément celui qui, en disant que tout va mal, fait tout aller bien, et renvoie tout le monde content. Rousseau laisse l'amertume dans le cœur ; qu'il la chasse du sien ; qu'il ne dise plus d'injures au monde qui l'honore ; que ses yeux perçans pénètrent le mien, et il le verra pénétré d'admiration et presque de tendresse pour lui.

Encore un mot sur son compte. On n'en veut souvent qu'aux gens qu'on aime. L'article le plus intéressant, l'amour, n'a-t-il donc pas à se plaindre de lui? Apôtre de la sensibilité, qu'il lui laisse donc un libre cours. Je ne veux pas l'être du désordre dans la société; mais ne l'y établit-il pas davantage par la liberté qu'il donne à tout ce qui n'est point lié par les nœuds d'un sacrement? Les pauvres mères qui ont passé leur vie à retenir le cœur de leurs filles, doivent s'alarmer d'une charmante Julie qui a remis au mariage la réparation de sa vertu, pour pouvoir s'en dispenser jusqu'alors.

Rousseau, plus sévère que Jésus ne le fut pour cette pauvre femme adultère, lance l'anathème, et ne songe pas que c'est un résultat quelquefois inévitable, et tout au moins excusable, d'un contrat civil passé devant les hommes plutôt que devant Dieu. L'intérêt, ce vil artisan des alliances, l'ambition, l'autorité, dispensent presque toujours du choix: la jeune femme qui, au milieu des contrariétés d'un mariage disproportionné pour son cœur, trouve le sien en même tems que celui d'un jeune homme à qui le ciel l'avoit peut-être destinée, est-elle donc un être si méprisable pour réparer l'injustice de son sort? Criez toutes, âmes vertueuses, appelez le divorce; et conciliez,

si vous pouvez, les lois et la vertu. Mais, n'étant pas encore établi, plaignez ces pauvres femmes si elles font un mauvais choix; ne les blâmez pas si, par leur décence, elles ne troublent pas la paix de leur intérieur. Volmar, déjà instruit de l'amour de Saint-Preux et de Julie, auroit acheté deux amis, en en souffrant la continuation; et peut-on payer assez cher l'amitié? Volmar auroit joui peut-être du bonheur des deux amans, faits l'un pour l'autre; ils n'auroient trompé personne. Leur bonheur auroit été pur; car il n'y a que la fausseté et l'air de fausseté qui puissent l'empoisonner.

J'ose, ô Jean-Jacques, vous interroger. Cette pudeur, si vantée par vous, ne vous demande-t-elle pas compte du bosquet de Clarens? Comment ose-t-on pousser plus loin les outrages, nécessaires cependant à la volupté? Ce qui ressemble à la brutalité des sens ne déshonore-t-il pas l'amour, en le dépouillant de sa délicatesse?

Et vous, ses partisans, voyez les larmes d'une jeune beauté qui, revenue d'un délire, dont on ne peut profiter qu'en conservant toute sa tête, maudit le moment où elle a perdu la sienne. Le tableau, dont le souvenir effraye la décence, se présente sans cesse à ses yeux

inondés de pleurs; ce même tableau peut se représenter avec l'idée du crime à la jeune femme infidèle. Mais c'est pourtant celui que l'autorité des parens, des lois, et deux hommes vêtus de noir, lui ont fait connoître; il ne peut plus effaroucher autant sa pudeur que le brutal pouvoir d'un époux a déjà mise en fuite.

Mais comment, sans être revêtu du nom même d'un devoir sacré, ose-t-on..... s'approcher..... de l'innocence? Quel est le séducteur le plus condamnable? Celui qui porte le trouble dans une famille entière, qui l'expose à..... des suites déshonorantes? ou celui qui, sans déranger l'ordre de la société, rétablit celui de la providence? Qu'on couvre de l'opprobre public le misérable qui cherche à faire cesser le bonheur de deux époux qui se conviennent; qu'il soit puni, si ce n'est que cet indigne projet qui l'y porte, si même c'est une légèreté de sa part; mais qu'on excuse l'amour qui vient au secours de l'hymen malheureux et mal assorti. O Julie! n'épousez point M. de Volmar, ou, si vous l'épousez, ayez recours à sa philosophie, j'ose dire à son estime, par un aveu qui ne vous mette pas dans le cas de le tromper, ou à la dispense de vos ministres de Genève, ou Savoyards, pour revoler dans

les bras d'un homme plus tendre, plus exact, plus sensible, plus parfait que vous encore.

Après ces deux aimables créatures parfaitement heureuses, il n'y avoit que moi qui eût pu l'être presque autant en lisant leur histoire.

J'ai voulu me consoler, en lisant celle de milord Edouard, à qui pourtant je ne m'intéresse pas. J'ai lu celle de Sophie dans le petit ouvrage qui a pour titre : *Suite d'Émile ;* je suis plus malheureux qu'eux tous. Je vais lire la *Réponse à l'archevêque de Paris*, et puis j'irai au *Devin du village*. Saint Paul, *carissimi fratres*, n'étoit pas si long dans ses Épîtres à ceux d'Éphèse. Je serois excusable, si vous regardiez tout ceci pour un évangile; mais je doute de moi-même. Doutez de Jean-Jacques; doutons presque de tout; tout est douteux dans le monde, excepté mon amitié pour vous.

Lettres sur les Spectacles.

Vous êtes une des meilleures actrices de société que je connoisse ; vous avez vingt-trois ans ; vous êtes jolie comme un ange. On joue chez vous la comédie à merveille. Je ne puis pas dire votre nom ; vous ne vous

souciez pas d'être imprimée. Laissez-moi vous appeler *Eulalie*. C'est un joli nom, qui a l'air d'être un nom de comédie. Ce ne seront plus des lettres d'amour; l'Amour n'a point d'imprimeur; il s'imprime où il peut. Mais ce seront des lettres sur le spectacle, à l'usage des spectacles de société. C'est la suite du goût que vous m'avez donné pour le théâtre, et peut-être de nos conversations, car vous étiez déjà à dix-sept ans un joli petit docteur.

Wiedman m'enverra peut-être un traité sur la guerre; ce n'est pourtant pas la même proportion gardée; car le monde est une comédie,

> Là sur la Scène, en habits différens,
> Brillent Prélats, Ministres, Conquérans....

dit *Rousseau*. Nous sommes plus comédiens que ceux qui se montrent à nous depuis six heures jusqu'à neuf; et, en vérité, quand on a un peu couru les cours et les armées, on peut se flatter de réussir. Sans corset de baleine et sans oripeau, nous jouons les rois tous les jours; nous jouons les amoureux, nous jouons les maris, les honnêtes gens. C'est souvent de ce rôle que nous nous acquittons le plus mal. Peu importe; je vais au fait. J'ai lu les Rai-

mond de Saint-Albine, Riccoboni, Garrick, ou les auteurs anglais, et le charmant et léger Dorat. Celui-ci n'a eu que l'intention de plaire et de peindre avec son joli pastel, qui s'efface un peu trop tôt; il a réussi; les autres en ont eu de plus sérieuses, et ont manqué leur but. J'ai lu les vieux d'Aubignac, les anciennes gens à maximes, et même les nouveaux, comme Cailhava, dont l'ouvrage est admirable. Mais ils traitent plutôt de l'action que des acteurs, et ces arts du théâtre sont plutôt pour faire des pièces que pour les jouer.

Il y a quantité de comédiens qui, bons seulement pour eux-mêmes, ne sont point capables d'en former, d'élever l'imagination des débutans dans leur carrière, de rassurer leurs pas chancelans, de guider leur bonne volonté, de corriger par l'art leurs imperfections, de donner enfin des maximes sûres pour faire revivre les Roscius et les Baron.

Il faudroit fixer, assurer, assujettir le talent à une marche sûre. Le spectacle n'est pas une chose indifférente. Outre le plaisir, qui en est une des plus essentielles, l'utilité qui en résulte prendroit sa source dans le mérite des acteurs. Après avoir ri, on profiteroit; on éviteroit les ridicules, et peut-être cela iroit

jusqu'à prendre de l'éloignement pour les vices. La figure, la physionomie, l'organe, la grâce, commencent; l'intelligence, l'étude, le raisonnement, achèvent. On plaît par les premières qualités; on subjugue par les secondes. Si l'on convenoit des grands principes de l'art, et qu'on en étudiât les effets sur le public, on parviendroit à la sublimité; il n'y auroit plus qu'à adapter aux individus le genre qui leur convient; car ce qui va bien à un acteur ne va pas à un autre.

A la même.

C'est à vous que je parle, vous qui ne vous enrôlez peut-être dans les troupes de Thalie, que pour vous parler dans les coulisses, changer d'amant, tromper une maman ou un mari, rire aux répétitions, faire les agréables sur la scène en ne sachant pas vos rôles, et enfin impatienter le public qui ne perd pas son argent pour vous voir, mais bien son tems qui est plus précieux. Aussi il vous juge plus sévèrement que les acteurs de profession. Les jeunes gens du parterre, craignant que ceux du théâtre ne fassent trop d'effet, par leurs talens, les déjouent dès qu'il y en a la plus petite occasion. Les femmes, c'est bien

pis. Une plume mal mise, un chiffon mal placé, une inflexion de voix mal appliquée, la moindre gaucherie, un défaut de mémoire, trop ou trop peu d'aisance sur la scène, tout cela est saisi. Les malheureuses actrices sont mises en pièces encore plus que les auteurs qu'elles ont joués; cela n'empêche pas qu'on ne leur dise, quand elles arrivent dans le salon : « Ah! mon cœur, comme un ange! » mais applaudissez donc. Comment peut-on » jouer comme cela? c'est étonnant (*et puis* » *à une autre*). Ah! mon Dieu, Madame, » quelle grâce! vous avez la plus belle mé- » moire (*à une autre*)! Ne me faites donc » pas pleurer comme ça. Savez-vous que je » n'en puis plus (*à part à un de ses amis*)? » Mon Dieu, qu'elle a été gauche! mais réel- » lement, c'est que ce n'est pas un compli- » ment; on ne joue pas comme cela à la co- » médie française. »

Après cela, on vous arrange, Mesdames, d'une rude manière. Les hommes ont leurs complimens aussi. Les meilleurs amis les embrassent; « comme un Dieu! mais qu'est-ce » que vous aviez? il vous a passé quelque » chose par la tête (*à un autre*). Oh! par » exemple, tu as été étonnant; je ne t'ai » jamais vu jouer comme cela; mais veux-tu

» que je te dise ? tu as manqué ce trait.... » là.... t'en souviens-tu ? ah! mon Dieu, où » Molé est si charmant (*à un autre*) ! Vous » allez voir que je suis franc ; les deux pre- » miers actes à merveille, mais le troisième » à la diable. Vous êtes excellent, mais jour- » nalier ; vous avez été meilleur l'autre jour » (*à un autre*). Apprenez donc mieux vos » rôles ; c'est dommage, car d'honneur vous » êtes parfait. »

La pauvre troupe de société qui à peine a déjeuné, pour être plus sûre de son organe, charmée d'entendre dire *Ces Dames sont servies*, se dérobe aux louanges pour courir se mettre à table. Mais hélas ! tout ce qu'on leur a dit, et la manière dont on le leur a dit, leur reviennent dans l'esprit ; elles ne savent plus à quoi s'en tenir. Une glace fait voir à une ou deux femmes, en passant, que leur rouge n'est pas remis également, et que deux épingles sont tombées. On pense aux fautes qu'on se ressouvient d'avoir commises. On se dit : J'aurois dû dire ceci autrement. On se rappelle deux personnes qui sont bien ensemble, et qui se sont parlé sur le troisième banc. On ne soupe pas, on boit un verre d'eau, et on va se coucher de la plus mauvaise humeur du monde. Voilà le fruit d'un travail de six semaines,

de quinze répétitions, d'une toilette de six heures, et d'un jeûne de vingt-quatre.

Voulez-vous retrouver l'honneur, l'appétit et le sommeil, évitez tout ce que je viens de vous dire. Venez répéter à l'heure convenue; point d'amour, de coquetterie, de jaserie, de gentillesse, ni de déjeuner au théâtre. Ne vous y asseyez pas. Dès le premier jour, ne manquez pas vos entrées. Je vous permets de ne vous rassembler que pour savoir si vous savez vos rôles; mais, dès le second jour, jouez tout votre jeu, et changez-y tout ce que vous trouverez et ce qu'on trouvera de médiocre ou de défectueux. Accordez vos organes : on peut en avoir un excellent; et si l'on ne prend pas l'unisson de celui des autres, il ne fait aucun plaisir. Évitez tous les défauts ordinaires à ceux qui n'ont pas l'usage du théâtre. Celui, par exemple, d'y rencoigner l'acteur à qui l'on parle, de se dépêcher dans tous les momens de sensibilité, et d'être embarrassé de son éventail, ou de son chapeau et de son épée. Il faut, au moins deux jours avant la représentation, être costumés comme on doit l'être. C'est faute de tous ces petits riens que j'ai vu des acteurs, détestables à la comédie de la ville, paroître supérieurs au milieu d'une troupe de société, qui avoit bien plus de

talent qu'eux. Les acteurs de société se perdent souvent par ambition. Ne jouant pas souvent, ils veulent déployer, dans un jour, beaucoup trop de mérite. S'ils aiment les vers, ils les font ronfler pour faire croire qu'ils en savent faire. S'ils ont un morceau de tendresse, ils font les Orosmanes ; un morceau de colère, ce sont des Orestes ; ainsi des autres. L'un se fait montrer, et, voulant imiter, perd le naturel qu'il auroit eu. L'autre dit : Je me laisserai aller au mien ; et sans tradition, réflexion, méditation, érudition, va son train, et manque tous les effets. C'est souvent un caractère reconnu dans la physionomie qui détermine les comédiens de profession d'abord à l'être, et puis aux rôles qu'ils prennent. Dans le monde, on a assez généralement assez peu de physionomie. Si l'on en a, il est d'assez mauvais goût d'en jouer. Les gens gais deviendroient des bouffons italiens ; les sensibles, des bergers ; les vifs, des pétulans, des pétillans, des incommodes; les froids, des glacières. Au lieu de se livrer aux sentimens trop prononcés, la bonne compagnie en égalise l'expression par un ton qui devient presque uniforme, en ne conservant pour chacun que le piquant qu'on a peut-être reçu en naissant. C'est par ces deux raisons

que la physionomie manque toujours aux acteurs de société. Ils ont presque tous l'air mouton sur le théâtre. Ils disent et sentent à merveille; mais leurs yeux et leurs gestes démentent tout ce qu'ils disent et veulent inspirer. Comme ils sentent qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un jeu de physionomie exagéré ou mal placé, ils ne se permettent pas le peu même dont ils sont par hasard susceptibles. J'en demande pardon à M. Lavater...., quoique je le sois un peu moi-même, et que je l'aime à la folie. J'ai vu des Achilles aux coups de fusils, qui auroient été des Thersites sur un théâtre de société, s'ils avoient voulu jouer l'Achille d'Iphigénie. J'ai vu des yeux morts en ville, tout de feu en campagne. Le Kain, si brave dans Zamore, ne l'auroit pas été autant, je crois, si Guzman l'avoit rencontré l'épée à la main. Je m'écarte un peu de mon sujet, et j'y reviens.

Ne pouvant donc pas avoir ces airs de gaîté, de jalousie, de fureur, de méfiance, d'inquiétude, de sensibilité, qu'on a même dans le monde, sans pouvoir les faire sentir sur le théâtre, et auxquels un visage d'habitude n'a pas soumis ses traits, il faut tirer tout le parti qu'on peut du sien, en évitant la charge. Une

des choses qui gêne messieurs les amans, c'est peut-être de l'être. On confond sa personne et son rôle ; on ne fait rien qui vaille. Dailleurs, ces amans n'ont sûrement pas entre eux précisément la même affaire que dans la pièce. La peur que les mères et les maris ne se mettent ainsi de la confidence, les gêne quelquefois.

S'il y a des rôles de charge, les acteurs de société, qui ont envie de plaire plus à la ville qu'au théâtre, en prennent rarement le costume, s'il est désavantageux ; et la jolie femme qu'on entraîne tout de suite, après le spectacle, dans le salon, craignant d'y paroître mal avec les habits ou la coiffure de son rôle, ainsi que l'acteur en perruque, se donnent bien de garde de paroître sur la scène comme ils le doivent.

C'est encore en ceci que les acteurs de société sont souvent insupportables ; surtout s'ils ne sont pas au service, ils veulent être en uniforme, parce qu'ils croient que cela leur va bien. Molière et Regnard seroient bien étonnés de retrouver leurs Erastes et leurs Valères, officiers de dragons prussiens. Bientôt ces messieurs arriveront en hussards. Le frac même n'est permis au théâtre que pour

bien peu de pièces. Mais l'habitude de s'habiller ainsi prise nouvellement dans le monde, à la ville, et à plus forte raison à la campagne, doit céder au respect public. Cela est si vrai et si consacré, qu'à la comédie française le comte d'Olban, quoique dans son château, a un habit brodé sur toutes les coutures.

Il faut observer de même des égards pour une femme, un père, un magistrat, et ne mettre le chapeau sur la tête que dans les petites pièces de village ou avec son valet, et bien prendre garde, lorsqu'on est valet déguisé, ou soubrette, comme Bourguignon et Lisette des Jeux de l'amour et du hasard, qu'on en ait trop l'air. Il ne faut pas non plus y faire le seigneur et la dame; mais il y a un juste milieu que le tact le plus fin doit saisir. Il faut de l'intelligence.

Je ne vous dirai plus qu'un mot, acteurs et actrices de société: si vous n'avez pas pour directeur de votre troupe un tyran éclairé, vous ne réussirez jamais; vous n'aurez pas d'ensemble, qualité précieuse qui vous manque toujours. Un sceptre de fer peut seul mettre entre les mains de vos femmes surtout, le sceptre de myrtes et de roses, qui vous fera régner sur toute la salle, et enlever

les suffrages, les applaudissemens, l'admiration et les cœurs.

A la même.

Heureux les hommes nés avec le talent de leur état! heureux ceux à qui les circonsconstances font embrasser celui qui est fait pour eux! La Providence, toujours juste, a disposé une case pour un chacun. Il n'y a personne qui n'ait la sienne. Mais la difficulté est de la savoir, et l'adresse est de s'y placer.

Ce talent de l'état vaut bien mieux que de l'esprit. Avec de l'esprit, tous les jours on voit une quantité de gens qui ne réussissent en rien. Avec la conformité de vocation, de disposition et de profession, on voit des gens médiocres venir à bout de tout ce qu'ils entreprennent. Ce que j'explique ici est en sous-ordre, et produit souvent un effet plus assuré. Il y a des officiers-généraux qui n'ont pas le sens commun, lorsqu'on ne leur parle pas guerre; mais leurs yeux s'animent aux propos de leur métier, et ils font encore mieux qu'ils ne disent.

C'est pour cela qu'il se peut très-bien que

mademoiselle le Maure ait été aussi bête qu'on l'a dit, et que d'autres excellentes actrices ne soient pas aimables. Tous les talens de spectacle dépendent d'un certain tact qui ne se donne pas. Les comparaisons, les retours sur soi-même, l'instruction, les conseils, corrigent, adoucissent, échauffent, marquent, développent les dispositions. Il y a les coups de fouet de l'art; il y a les traditions, les différentes sortes de public, les ressorts reconnus qu'on peut employer pour s'assurer des succès; mais très-souvent la réflexion y nuira. Que l'on se méfie du travail, il fait trop entrevoir d'obstacles. Ceux qui n'ont que l'instinct dont j'ai parlé, sautent à pieds joints les barrières qui arrêteroient des gens d'esprit. Ceux-ci sont froids, ne se livrent pas, voient à tout moment les écueils que tous les autres franchissent sans les voir. D'un côté, diront-ils, est le ridicule s'ils manquent le trait, la crainte du bas s'ils sont gais, celle de la charge s'ils sont chauds; de l'autre, celle du public qui veut être amusé et réchauffé. La comédie, ajouteront-ils, est la représentation de ce qui arrive tous les jours. Soyons donc naturels. Oui, mais si nous le sommes, nous nous ne valons plus la peine qu'on paye pour nous voir. Il n'y a rien de plus naturel que

les tableaux ordinaires de la société. Personne n'y rit cependant ; personne n'y est intéressé. Calculons. Voilà l'éloignement de l'optique ; voici la hauteur des planches. Qu'on étudie les effets de ces deux causes sans les exagérer. Oui,..... mais l'affectation ?..... le précieux ?..... le forcé !..... Oui,..... mais le jeu de physionomie ? la grimace ;..... encore une fois les distances. Tout cela trouble le cerveau de celui qui, n'ayant point ce talent inné, cherche à s'en faire un, ou qui, l'ayant, le méconnoît, et change la nature contre l'art. Quel marché ! quel troc !.....

Certain bout d'oreille échappé par malheur... On s'agite, on se module, on se transporte, on crie, on pleure ou l'on fait semblant de rire, et on dépense ainsi une somme d'intérêt, de fureur, de tendresse, de fausse gaîté, de crainte, de froid et de chaud. Dieu sait sur qui tout cela tombe. Mais le parterre applaudit ; il voit des soins, de la variété, des efforts ; on y est aisément trompé. On vante l'acteur, ou célèbre l'actrice : on gâte l'un et l'autre.

Essayez, jeunes talens ; livrez-vous, surtout vous, acteurs et jolies actrices du grand monde ; allez trop loin même, cela sera plus aisé que de rester au but. Eh bien ! passez-le donc, puisqu'il le faut pour commencer ; mais

que ce soit la nature qui vous conduise à tout cela ; que l'art vienne la seconder ; qu'il l'embellisse sans la faire disparoître. Ce livre qui s'appelle Garrick, qui se perd à tout moment dans sa métaphysique, veut que l'art perfectionne la sensibilité. Je n'aime pas ces deux mots ensemble.

Il y a mille ruses permises. La manière de finir un couplet, de le jeter et de faire apercevoir que c'est pour plaire. Le public en sait gré. Il n'est pas toujours bien délicat. Il faut le connoître. On lasse plus aisément dans les provinces et dans les pays étrangers, parce qu'on n'y est point partagé en plusieurs spectacles. Le parterre, toujours le même, prend de l'humeur très-aisément : il devine, il prévient, il attend, il ne sait si c'est de la pièce qu'il voit souvent, ou de l'acteur qu'il voit toujours, qu'il est ennuyé ; mais il bâille, il gronde ou se plaint.

Si l'on avoit affaire toujours à des gens justes, on ne seroit pas tenté de se servir de quelques moyens peu délicats. Celui, par exemple, d'escamoter l'applaudissement à un autre, ou de l'empêcher de le faire valoir. Il y a une manière de favoriser l'acteur et l'actrice, à qui on veut du bien, qui est connue par les connoisseurs. On ne peut pas décider à quel point

on peut, pour réussir, ressembler à son rôle. Je sens bien que personne ne se souciera de passer pour un assassin et un empoisonneur de son métier, dans le courant de la société ; et qu'un ministre même, ou un seigneur de la Cour, ne voudra pas ressembler à *Narcisse*, si on lui fait jouer la tragédie. Si l'amant et l'amoureuse s'aiment de tout leur cœur, et sans crainte, cela ajoute certainement beaucoup à leur jeu. N'avons-nous pas vu tout Paris prendre part aux amours et à la fin des amours de quelques acteurs ? la confidence où est le parterre presque toujours, des aventures et du caractère des actrices, contribue encore à son plaisir, dès que les mêmes circonstances se retrouvent à peu près sur la scène. C'est bien plus fort dans les spectacles de société, où le parterre et les loges vivent avec ce qui est sur le théâtre. La petite malice, la petite gaîté un peu méchante, l'anecdote du jour, l'illusion, l'application, sont ramassées dans l'instant. Dufresne étoit glorieux. Ribou étoit joueur. Molé est un Desronais, un Dormilly. Bellecourt est toujours Valsain. Je sens bien qu'il ne faudroit jamais reconnoître l'acteur. Mais le moyen qu'on se détache assez de soi-même, pour n'être pas précieux au théâtre, si on l'est dans le monde. C'est pour cela qu'on devroit faire les rôles des

pièces nouvelles pour chaque acteur ou actrice en état de les jouer, sans qu'on dise : J'ai été engagé pour cet autre rôle, il m'appartient. J'entends déjà les murmures du foyer, les plaintes aux habilleuses, les plats complimens des plats adorateurs, les reproches à l'entrepreneur, les duretés à l'inspecteur, les gros mots aux gagistes. Il y a des rôles où j'ai vu un troisième se distinguer, et les premiers rangs s'éclipser aux seconds. Je ne trouverois pas absolument mauvais que les grands talens eussent des jours de fantaisie. Il seroit bien difficile d'avoir tous les avantages du mérite, sans en avoir les inconvénients; mais il faut imaginer des châtimens pour l'amour-propre. Si on manque dans les grandes occasions, il faut qu'on soit puni par où on a péché; et une petite mortification, faite à propos par un rôle en sous-ordre, fera plus d'effet que les cachots, dont il ne faut jamais parler au génie.

Qu'on les forme par la conversation. Les écoles dramatiques ne peuvent point réussir. On ne devient pas comédien comme géomètre. Mais que les acteurs s'assemblent pour se demander leur avis mutuel, et mieux convenir de leur fait encore que dans une répétition, où l'on bredouille son rôle, sans le jouer, et où l'on s'accoutume à la négligence.

Que des gens de lettres y président, et fassent faire réflexion aux plus petites choses. Qu'ils demandent ce qu'on entend ; qu'ils le fassent même écrire sur chaque rôle de tous les emplois, et qu'ils en donnent l'esprit. Je ne veux pas de grands moyens comme autrefois. Mondory, dit Daubignac, se promenoit, s'agitoit, puis branloit la tête, etc. Je ne veux pas qu'on branle la tête, ni qu'on songe à la tourner, ce qui arrive quand on n'est pas à la scène ; ni la faire tourner, ce qui arrive quand on est un peu coquette ; et sans noter, comme autrefois la comédie de l'hôtel de Bourgogne, qui ressembloit, je crois, au récitatif de nos grands opéras, je veux que la sensibilité ou la terreur se chargent des tragédies ; et les égards, le naturel, la grâce et la légèreté, de l'acteur comique.

Je reviens à la manière de tirer parti de son organe. C'est le plein de la voix qu'il faut prendre. Le clair est tout ce qu'il y a de pis. Il n'y a plus d'autre intonation à prendre. Les nuances ne se font plus sentir : on ne peut plus faire ressortir ce qui donne tant de finesse au jeu.

Je voudrois qu'on imprimât en lettres italiques ce qui doit être détaché par l'acteur, et par des points le tems qu'on doit prendre.....

C'est souvent comme un point en musique. Après la pause on s'élance. Comme mademoiselle Clairon jetoit : *d'où le sait-il?* C'est de la magie que cela, et les magiciens sont rares à présent. Ce moyen-là, pourtant, serviroit bien à l'instruction des uns, et suppléeroit à l'intelligence des autres.

De s'enfler la voix, s'en faire une factice, est encore un défaut aussi considérable. On s'accoutume trop à grasseyer. Je ne conçois pas que l'exemple de ce fameux Grec ne soit pas suivi. Par le travail on y suppléeroit, comme au bégaiement. Si l'on savoit combien la prononciation des R est utile, comme cela ajoute quelquefois au plaisant, comme on peut, en se donnant de la peine, remédier à son organe, ou le faire valoir, ... l'on ne se négligeroit pas, je crois, là-dessus; mais c'est que souvent on le croit joli. Mon Dieu, que cela est bête!

Etes-vous de l'avis que l'imitation soit utile? Etes-vous persuadé que ce qui va à un acteur peut aller à l'autre? Je crois que ce qui peut convenir à la même manière, la même tournure, aura du succès partout. Mais il faut songer à se le rendre propre. Comme il n'y a jamais deux personnes qui se ressemblent assez, pour se suivre d'assez près dans leur jeu, il faut que l'intelligence y mette la différence né-

cessaire. Qu'on se méfie surtout de la contrefaction, à moins qu'on ne s'en serve pour faire rire aux dépens d'un autre, ou rire aux dépens de celui qui s'en servira.

Il n'y a point d'art où l'on soit aussi près des deux extrémités. On va se perdre bientôt en discutant. On discute trop, on raisonne, on craint, on détruit, et l'on ne met rien à la place. C'est bien fait, sans doute, de jouer sous soi. Les mains dans la veste, dans les poches, valent mieux que des gestes de pantins, et donnent beaucoup plus de jeu au visage; il est obligé d'exprimer davantage. J'ai vu des physionomies qui jouoient malgré elles. Mais aussi cette facilité, nouvellement introduite, devient insensiblement du froid. Les acteurs aimés passeront bientôt. Leurs exemples restent. Malheur à ceux qui les suivront! Le public vieillit avec les anciens. On s'accoutume si bien à eux, qu'ils changent sans qu'on s'en aperçoive. Ils font des essais, on les encourage; ils plaisent davantage; et les malheureux débutans y échoueront.

Il n'y a rien de pis non plus que ces énergumènes qui veulent tout peindre, qui ont le geste à la chose, qui jouent le mot, qui se démènent, roulent des yeux terribles, s'agitent des bras et des jambes, et ressemblent plutôt

à des convulsionnaires qu'à des comédiens. Qu'on lise à ce sujet le poème du père Sanlec, sur les mouvemens de la tête, des yeux et du corps des prédicateurs.

C'est ainsi que Carybde est près de Scylla. C'est encore entre le chant et la monotonie dont j'ai déjà parlé, qu'il y a de quoi trembler. On y est conduit par la nouvelle façon, tant recommandée, de lier les vers. Qu'en arrive-t-il? De tout bourgeoiser. Ni détails, ni pompe: toujours de la sécheresse dans la déclamation; moins d'inflexion dans les plaisanteries du comique; trop de vitesse dans le débit, et souvent des contre-sens.

Toutes ces réflexions ne vous paroîtront pas étonnantes à vous, Eulalie, parce que vous êtes une réfléchisseuse. Mais qu'en dites-vous, acteurs de société, pour qui j'écris? N'êtes-vous pas effrayés de ce que vous devez encore savoir? Si vos actrices sont jolies, qu'elles aillent leur train, elles plairont; car une chose dont je vous avertis, c'est de ne rien faire à demi. Pas de demi-connaissance. N'en prenez plutôt aucune; et, encore une fois, allez votre train. J'ai nommé une fois Aufresne; c'est le meilleur des acteurs pour ceux qui s'y connoissent; mais point pour les autres, parce que c'est le plus hardi, le moins prévu. Ses yeux,

son feu, réparent la familiarité de ce qu'il risque quelquefois. Si un autre vouloit dire comme lui : *Prends un siége*, *Cinna*, il auroit l'air d'un marchand qui fait asseoir quelqu'un dans son comptoir. Qu'il est supérieur, lorsque dans la comédie, où, touchant son habit de Lycandre et du *Procureur arbitre*, il surprend et enchante toujours !

Pauvres gens ! qui prenez sa simplicité pour de l'insensibilité ! qu'il est grand, lorsqu'il parle à Dieu dans le *Père de famille !* On diroit qu'il perce la voûte des cieux, et qu'il veut présenter à l'Éternel l'enfant qu'il lui offre pour le lui faire reprendre.

N'y a-t-il qu'une manière de bien jouer ? Si cela est, chaque acteur la prendra. Si cela n'est pas, on ne peut réussir également en changeant, et certainement il y a une façon qui est la meilleure. Je crois qu'il faut souvent s'y tenir ; mais que, quand on joue souvent devant le même public, on peut se permettre quelque variété, les comiques surtout ; il faut qu'ils se sentent en gaîté pour cela, et ils peuvent imaginer quantité de jeux de théâtre, auxquels il seroit froid et déplaisant de se livrer ce jour-là, s'ils ne sont pas de bien parfaite humeur.

Je dis plus. Quand on est sûr de plaire, on

peut se permettre quelque contre-sens. C'est comme cela qu'on passe à un triste comte, de prendre un tems dans la *Surprise de l'Amour*, et de sortir brusquement, plaisamment, de la scène, où il avoit été bien ennuyeux : avec l'air de ne plus se soucier de tout ce qu'il a dit.

Le premier caractère, tel qu'il soit, peut toujours conserver son caractère de glorieux, de distrait, de singulier, etc., et être aimable. Pourquoi l'un ne se divertiroit-il pas un moment de Philinte ? pourquoi l'autre ne se moqueroit-il pas du chevalier ? pourquoi ce dernier ne plaisanteroit-il pas ceux qui veulent le plaisanter? Le petit vernis de ridicule qu'on donne ou au personnage, ou à celui qui le joue (je crois l'avoir déjà dit), fait toujours plaisir. On est autre chose encore que le titre de la pièce ; et sur le théâtre, comme dans la société, on est bien aise de trouver quelqu'un de gai. Trop heureux quand on l'est !

Malheureusement cela dépend trop de la digestion, des affaires, des passions. La première ne se donne pas. Pour la seconde, le public et le gouvernement doivent s'en charger ; et pour la troisième, c'est l'affaire de ses conquêtes. Je permets de chercher à en faire, mais point de ces grandes..... grandes amours, qui

font qu'on s'occupe plus des loges, des coulisses, que du parterre.

Trop de raison gâte tout. Les Anglais, les Allemands ne s'en laissent pas imposer par elle. Mais ils badinent trop avec l'invraisemblance. Je ne veux pas trop de liberté pour les auteurs et les acteurs, mais qu'ils songent aux effets. Bien des choses sont mal dans le fond, mais elles font de l'effet; tout est pardonné. Voyez Rubens, voyez Sedaine et Molé, auquel je suis obligé souvent de revenir.

Qu'on sorte, par exemple, de certains usages; qu'on cache le souffleur dans la coulisse, au lieu de le montrer; les lampions, et les soi-disant ciel ou plafond. Je déteste les entre-actes surtout, à cause des cotillons, des gigues, et des contredanses au milieu de la tragédie.

Pourquoi la scène ne seroit-elle pas toujours occupée? il n'est pas nécessaire de s'arrêter. Je ne vois pas que les acteurs soient jamais assez fatigués, pour ne pouvoir pas continuer, à moins qu'ils ne crient, comme on crie à présent, à la vérité, presque partout. C'est une furieuse manie que celle de s'égosiller presque encore dans les coulisses. On veut finir la scène en furibond. Au lieu d'inspirer la douleur, on inspire la pitié. Agamemnon ne doit

pas sortir enrhumé, et Hippolite ne doit pas être en sueur, pour faire sa charmante déclaration.

Qu'est-ce que aussi que ces bégaiemens répétés sans cesse ? je veux bien que la vivacité, l'étourderie, la jeunesse, l'embarras et l'irrésolution, s'arrêtent quelquefois sur la première syllabe, et recommencent même, sans pouvoir achever tout de suite ; mais si cela est répété souvent, et que l'on regarde cela pour un moyen, on manque, on déplaît même, au lieu d'être trouvé charmant, vrai, intéressant. Cela ne va bien qu'à Molé, lorsqu'il lit : *la petite fille*, dans une certaine lettre qui regarde les *Dupuis*, et qu'il dit : *pour tout le monde*, dans la Mère jalouse. Il y a bien peu de théâtres, où on conserve la décence avec les femmes. On ne sait pas leur parler. J'y ai vu manquer même à Paris ; on s'approche trop, on les touche en parlant, on prend les mains, ou, quand on les tient, on les garde trop long-tems ; il y a tout plein de mots hasardés ou à équivoques, qui se trouvent dans des pièces, qu'un acteur, avec de la grâce et de l'adresse, sait présenter au public sans l'embarrasser.

Les théâtres étrangers offrent bien des réflexions utiles pour perfectionner les spectacles. Je n'entends pas l'anglais, je sais très-

peu l'italien, je parle l'allemand assez mal. Cependant j'aperçois des talens supérieurs aux nôtres, sur ces trois théâtres de différentes nations, qui sont inondés tous les jours de nouveautés, avec une abondance qui marque peu de délicatesse et des auteurs qui les donnent, et des acteurs qui les jouent, et du public qui les reçoit. Je ne conçois pourtant pas que Riccoboni, qui lui-même étoit excellent comédien, ait assuré dans ses Réflexions sur les Théâtres de l'Europe, que tous les acteurs français et italiens étoient au-dessous des anglais. J'ai vu les meilleurs après Garrick, maussades et exagérés dans les deux genres; j'ai vu plutôt du naturel chez les Allemands, et toujours du comique chez les Italiens. Ce n'est jamais, par exemple, ni chez les uns ni chez les autres, qu'on peut chercher les grâces; et si quelquefois, à la faveur de la jeunesse et de la naïveté, on en trouve en quelque tableau de village, on n'en trouvera pas au moins dans la peinture du grand monde de ce pays-là. Il y a en revanche des mœurs et des ridicules qui sont plus plaisans et plus comiques que ce que l'on fait en France depuis très-longtems.

Acteurs de société allemands, acteurs de profession, c'est égal. Les pères nobles, les

confidens, les raisonneurs, les valets, les paysans, sont parfaits. Je n'en vois jamais manquer les rôles, même dans les plus mauvaises troupes. Ils ont une aisance et un naturel que nous n'avons pas. Ils savent s'asseoir, causer les jambes croisées, se lever, se rasseoir, prendre du tabac, interrompre, reprendre, regarder, prendre une main, marcher jusqu'aux lampions, se tourner, enfin risquer mille choses qu'on ne connoît pas ailleurs. Les amoureux au théâtre seroient bien aussi, s'ils avoient des modèles dans la société. Mais la France, la France, je le répète, c'est le seul pays où il y ait eu autrefois du goût. On n'y étoit peut-être pas aussi riche qu'ailleurs, et c'est souvent faute de fonds ou de crédit, qu'on fait l'éloge d'une voiture, d'un meuble, d'un habit qui ne perdroit rien à être plus magnifique. En tout cas, supposé que les étrangers, et surtout les Espagnols, surpassassent les Français en richesses (car ce sont des volcans d'imagination), ceux-ci peuvent s'en consoler par la médiocrité d'or dont parle Horace; et sans ce choix heureux, cette délicatesse, ce discernement, cette sagesse, quelquefois cette sévérité, et toujours l'agrément, tous les trésors ne sont rien. Que cela n'aille pas cependant jusqu'au scrupule de pruderie pédan-

tesque, pour faire l'homme de bon ton ; s'il y en a un qui dit quelquefois qu'une pièce, ou un acteur qui vous ont amusé, ont un mauvais ton, ne le croyez pas toujours. Cela dépend du cadre de la société, et du tems. *S'il vient à roter*, il lui dit : *Dieu vous aide*, seroit de mauvais ton dans une autre occasion, et dans une autre bouche ; et dans celle de Dorine, c'est un trait excellent qui dit beaucoup. Le tutoiement seroit de mauvais ton dans une pièce moderne ; il ne l'est pas dans les anciennes. Les femmes du Cercle ont tort ; celles de Baron n'en ont pas. Une polissonnerie un peu forte de Crispin, n'alarme point ; et celle d'un jeune homme qui entre dans le monde, seroit odieuse ; mais qu'on prenne garde, à force de tout épurer, de tout affadir.

Nous pourrions avancer l'art du théâtre sur nos théâtres à nous, en sortant des règles ou des usages quand nous voulons, quitte à y rentrer quand on a tort ; il faudroit faire des essais continuels, en jouant de plusieurs façons des rôles qui peuvent se voir sous plusieurs formes. Houzey feroit peut-être plus d'effet, s'il étoit pris avec feu, comme un petit Anglais vif de lui-même, et qui veut l'être encore, outre cela, comme Français ; il est si jeune, et si amateur de leçon de politesse et

du lion rouge, qu'on n'est pas lent alors. Son étourderie maladroite plaira même beaucoup. Je crois de même que si l'on fait le Médecin du Cercle, vif, bouillant, moitié capable, moitié agréable, il sera plus aisé à jouer. Toutes les fois qu'on pourra donner le ton du monde, et même l'air enjoué, au plus mauvais rôle d'amoureux, on le fera passer. Mais on se courbe sous le malheur de le jouer, et il devient encore plus mauvais par celui qui le prend tristement. C'est un des talens d'un acteur nommé Chevalier. On croit que ce n'est pas un mauvais rôle qu'il a joué. *Les grandes aventures* de la gageure, et son *je n'étois pas le vôtre* ; son air de dire au baron de s'en aller, dans le Français à Londres, sans le regarder, sont d'une insolence charmante, et bien adroits. Il enlève dans Gaston ; joue avec le même soin dans une petite pièce pour cinquante personnes, que dans Jenneval pour quinze cents ; il n'y a que mademoiselle Doligny, aussi soigneuse que lui, qui, à la perfection dont elle est partout, ajoute cette exactitude continuelle, qui est du plus grand prix.

PENSÉES DIVERSES.

La seule manière de lire un livre de pensées, sans s'ennuyer, c'est de l'ouvrir à tout hasard, et, après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, le fermer au bout d'une ou deux pages, et de méditer. Si on le lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu qu'une.

Je prie le lecteur de commencer cette épreuve.

Le mal est nécessaire au bien, comme l'alliage est nécessaire à l'or, et la bile nécessaire au sang. La fausse monnoie et la fièvre bilieuse prendroient le dessus, s'il n'y avoit pas assez d'or et de sang pour les contenir. Tel est le mélange des défauts aux vertus. Dépouillez celles-ci de tout genre de foiblesse, elles seront d'une sécheressse rebutante, et dépériront faute de nourriture.

Ivrognes, ne faites plus les sobres; libertins,

ne jouez pas les chastes ; médisantes, allez votre train, sans vous servir du *mais* si fatal à la fin de l'éloge d'une autre femme. Vos péchés vous seront remis, et, n'étant plus cachés, diminueront à vue d'œil, par le tort que vous verrez qu'ils vous feront dans le monde.

Je voudrois que dans une ville il y eût une chaire de morale, où se rendroit à dix ou onze heures du matin celui qui, pénétré d'une grande vérité, se sentiroit des forces à l'aller communiquer au peuple. On se feroit écrire pour parler ce jour-là ; ce seroit rétablir à la fois l'éloquence de la chaire et du barreau. Si un beau parleur vouloit y mêler quelque phrase sur la grandeur et la bienfaisance de Dieu, ou faire un plaidoyer adroit entre le vice et la vertu, pourvu que ce fût à l'avantage de celle-ci, cela lui seroit permis. On lui conseilleroit aussi de chercher à plaire par des traits, des exemples de grandes et belles actions, de l'enthousiasme et de la sensibilité. On ne parleroit pas plus d'une heure ; on révéleroit les noms, et on publieroit les belles choses inconnues. On feroit aimer le bon père, le bon fils, le bon mari, le bon officier : on prouveroit, par un fait, le bien qu'on diroit d'un tel

ou d'un tel. Si quelqu'un avoit le courage d'y lire ses vers, pourvu qu'il n'y eût ni satire ni irréligion, à lui permis aussi, on trouveroit moyen d'y mêler les beaux arts, comme une branche de bonheur et de vertu pour un État, où cette étude adoucit les mœurs, toujours exposées d'ailleurs à être corrompues par l'oisiveté. Ce seroit là que le tiers pourroit s'élever au-dessus de la noblesse, sans renverser la monarchie. Ce seroit là que la noblesse, honteuse de voir les succès des autres, chercheroit à les surpasser par l'éloquence et l'amour du bien. Elle seroit forcée à renoncer à l'ignorance qui entre souvent dans ses priviléges. Le gouvernement apprendroit à connoître les sujets distingués, et se formeroit ainsi une pépinière de gens de mérite.

On riroit peut-être si l'orateur ne se tiroit pas bien d'affaire; mais on ne le hueroit pas : les applaudissemens le combleroient de joie et d'honneur, et encourageroient l'établissement le plus honorable et le plus utile.

Que de vérités renfermées, de découvertes cachées, de pensées sublimes qui, faute d'occasion et de droit à les mettre au jour, ne sont pas développées ! L'un craint les frais de l'im-

pression, l'autre craint de n'être pas écouté, l'autre le ridicule de se mettre en avant; comme il y en auroit d'autres dans cette institution, il les braveroit en les partageant.

Ces sortes de lumières, qu'on propageroit, n'auroient aucune sorte de danger. On apprendroit au contraire à respecter les autorités, à se classer dans son état, à ne pas se mêler d'affaires, à ne pas murmurer, et à ne songer qu'à passer ses jours à remplir ses devoirs dans tel état que l'on fût.

Il y a une manière bien dure d'être supérieur aux événemens; c'est de l'acheter par un grand malheur de sensibilité. Si l'âme a été émue par la perte de tout ce que l'on a de plus cher, je défie tous les chagrins d'arriver. Fortune perdue, ruine totale, persécution, injustice, tout semble insignifiant.

Ne pouvant pas être fin, on est faux. Ne pouvant pas être fort, on est violent. Ne voulant pas sentir, ni récompenser, on est ingrat.

Il faut de la vertu pour être un grand homme,

mais pas tant de ces petites vertus qui rétrécissent le génie quand on s'y livre trop.

Il n'y avoit rien de si impertinent que Diogène. Il se contentoit de dire une sottise à un Alexandre, et une bonne grosse injure à un homme en place ; mais il ne disoit pas qu'il gouvernoit mieux que lui, et ne songeoit pas à déplacer les autorités.

Si l'on avoit dit à Voltaire : Tout dépend de vous ; que voulez-vous qu'on mette à la place de Dieu. *Eh ! rien*, auroit-il dit d'une voix de tonnerre, *qu'on l'adore à la place du pape, et qu'on laisse celui-ci à Rome.*

Je ne suis pas un très-honorable membre qui, après avoir voulu enlever les Pays-Bas à la maison d'Autriche en les révolutionnant, et révolutionné la France pendant quatre ou cinq ans, me suis fait royaliste par esprit de contradiction ou de mercantillerie. Je ne suis pas un marquis qui croit que, sans son marquisat, de même que cet abbé sans son abbaye, ce président sans son parlement, tout est perdu en Europe. Mais je dis qu'il faut rattraper de

tout cela ce qu'on pourra, point pour l'avantage de chaque individu, quoique cela ne soit que juste, mais pour celui du grand ensemble. Plus il y aura de classes et de chaînons, depuis le roi jusqu'au portefaix, et plus il y aura de tranquillité dans le monde. Périsse plutôt encore un million d'hommes, dira une vieille comtesse de province, que je ne perde l'eau bénite de mon curé au bout de son goupillon. Je veux qu'on vous la rende, Madame, non pour votre amour pour l'humanité, mais parce que la chose, où vous mettez tant de prix parce qu'elle vous concerne, sert au bien général. Point d'exagération, parce qu'elle a fait bien du mal. Soyez sûre qu'il n'y a point un pays qui n'ait appris, aux dépens du vôtre, à être fidèle à son roi. Quelle est la femme qui, en en voyant une autre en convulsion, désire de se trouver dans cet état. On verra plutôt des républiques devenir des royaumes, que des royaumes devenir républiques. On pleurera le meilleur des hommes dans Louis XVI, la plus belle et la plus parfaite des reines, des milliers de victimes; on servira Dieu mieux qu'auparavant, et on respectera plus son souverain.

Un auteur est un pauvre diable qui fait face

à dix mille hommes. Comment ne seroit-il pas battu ? Il ne peut pas même se défendre ; il ne voit pas ceux qui l'attaquent. Un sot peut lui porter une botte qui le transperce. Ces dix mille personnes doivent voir mieux et plus loin qu'une seule. Ainsi, tel habile qu'on soit, on doit s'attendre à être critiqué, censuré.

Le premier égoïsme donné par la nature, apprend à ne pas faire du mal de crainte qu'on ne vous le rende. Le deuxième donné par l'esprit, apprend à se faire du bien aux dépens des autres, et à les prévenir pour le mal qu'ils peuvent faire, en commençant les premiers.

On vous dit à cela. Brûlons donc tous les livres ; rentrons dans l'ignorance. Point du tout ; puisque vous en êtes sortis, je veux au contraire que vous soyiez plus éclairés. Vous ne l'êtes qu'à demi. Soyez-le tout-à-fait : à force d'esprit et de connaissance, vous redeviendrez bonnes gens. La comparaison, le jugement, et les lumières, vous rendront à l'état de nature ; mais n'en tirez pas ceux qui ont encore le bonheur d'y être.

On vient de couper la corde à un homme

qui venoit de se pendre. J'ai conseillé de la lui remettre au cou, comme à un assassin, puisqu'il l'étoit de lui-même. Je parie qu'il s'y refuseroit.

Quelle économie bienfaisante de la grâce d'état qu'on reçoit du créateur! Les assiégés dans une place s'accoutument au danger et n'y pensent plus. L'homme qui ne vit que par grâce, dès qu'il a passé cinquante-cinq ans, ne s'en aperçoit pas. Son âge cependant a fini. Il n'a plus que le moins de souffrances qu'il se pourra à désirer. Il ne pense pas même à quatre-vingts ans qu'il n'a peut-être plus que huit jours à vivre. Il plante, il bâtit, il dîne chez les ministres, il va à la cour.

Le disgracié de la nature croit qu'il a de l'esprit. Le disgracié de la cour croit qu'il a du mérite : les beaux sont toujours bêtes, dit le premier : les gens médiocres sont toujours en faveur, dit le second.

Qu'on donne de la vanité aux animaux, et qu'on leur délie la langue, on en fera des hommes.

La vérité reçoit des échecs, même quelquefois des honnêtes gens, parce que, pour avoir la gloire de plaire à quelqu'un difficile à vivre, on devient son flatteur.

Étourderie jusqu'à vingt-cinq ans, légèreté jusqu'à quarante, philosophie ensuite jusqu'au terme de votre vie; vous vous tirerez d'affaire.

Devant sortir de l'état de sagesse pour être heureux, choisissez bien votre folie; mais sachez que c'en est une. La gloire, par exemple, qui, à la vérité, dépeuple la terre, et l'amour qui en remplacera la perte.

C'est à vous, homme puissant sur la terre, mais insecte aux yeux de Dieu, ainsi que la fourmi, à diriger assez bien les causes secondes qui vous sont confiées, pour que le bon prospère, et le méchant périsse; et ne croyez pas, par une piété blasphématoire, que le ciel soit obligé de faire un miracle pour réparer les suites de votre stupidité.

Il n'y a que le génie qui puisse comprendre le génie. J'ai vu tout plein d'officiers qui, ayant entendu parler d'Arbelles et de Pharsale,

ont cru que c'étoit une fable, puisqu'ils n'ont trouvé nulle part qu'Alexandre ait été sous-lieutenant de grenadiers, et Pompée capitaine de cavalerie.

Si j'avois été destiné à être roi, j'aurois voulu prendre un peu de Catherine II, de Frédéric-le-Grand et de l'empereur Joseph. Il ne faut pas de grand génie pour être un grand souverain. Un règne de marqueterie, comme je le propose, seroit glorieux et heureux.

L'éducation n'est qu'une serinette. J'aime mieux le chant de l'alouette que celui de l'oiseau le mieux appris.

Je l'ai dit vingt fois ; ce sexe charmant est supérieur au nôtre en tout plein de choses. Mais c'est un arbre à fruit, qui doit être étayé. Le bâton qui soutient ce corps frêle, dont la couronne est toute en fleurs au printems, en attendant les présens de l'automne, est bien moins intéressant, sans doute, mais est nécessaire ; et nous sommes le bâton.

Je crois qu'on peut diviser la vie en trois parties. Le passé est l'histoire ; le présent, le

poème ; l'avenir, le roman. Que le premier, qui est vrai, serve à vous réjouir par vos souvenirs, s'ils sont agréables, ou à vous corriger et vous instruire. Qu'une imagination un peu échauffée dans le second, prête des charmes à tout ce que vous faites ; et que tout ce qu'il y a de beau, de brillant et d'heureux, se présente à vous pour la suite.

Il faut faire bien des chutes pour attraper la raison. Elle se sauve, parce qu'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. Elle passe par les endroits les plus glissans, et veut éprouver ses véritables amans. Celui qui prétend l'avoir eue tout de suite, est un fat.

A la guerre et en amour, il faut savoir ce qu'on veut. Les demi-partis sont détestables ; les repentirs, pitoyables. Qu'on combatte et qu'on aime par instinct ; qu'on choisisse pour ces deux genres un beau champ de bataille ; et que la raison, appelée par cet instinct qu'elle ne peut pas détruire, et qu'on n'appelle instinct qu'à cause de cela, vienne en diriger les opérations.

Malheur à celui ou à celle qui court après la sagesse! On ne l'attrape pas, si elle ne vient pas toute seule.

La raison est souvent une passion malheureuse. Elle n'aime pas qu'on l'ennuie, et elle s'échappe quand elle voit qu'on court après elle. Attendez-la, elle viendra peut-être vous trouver. C'est comme le bonheur qui est à votre porte, et que vous allez chercher ailleurs.

Pour juger des gens et des choses, il faut se transporter dans leur état: il ne faut pas juger le tort d'un portefaix comme celui d'un homme bien élevé. Le manque d'éducation et de réflexion justifie, ou du moins rend le premier bien moins coupable.

Quel triste souvenir que le passé! S'il a été malheureux, il est affreux de se le rappeler: s'il a été heureux, qu'il est dur de dire: Je l'ai été! Si l'on pense à ses beaux momens de gloire et de plaisir, à ses succès, à sa jeunesse, même à ses premières occupations, et aux jeux de son enfance, qui rappellent qu'on étoit alors

bien éloigné de la mort, il y a de quoi mourir tout de suite de regrets. Mon Dieu ! que les mythologiens étoient profonds dans leurs allégories ! Le fleuve Léthé dit tout ce que je viens de dire.

Quand l'indignation du mal, ou le désir du bien, arrachent une épigramme, dangereuse pourtant pour la suite de la vengeance à craindre, ce n'est plus mon sot qui fait de l'esprit ; c'est un homme zélé pour la chose publique, ou pour la justice en général.

On peut me dire une bonne raison que je connois : » Tout tend à un grand but, et le mal passager entre dans les calculs de l'ensemble pour le grand bien ». Cela est extrêmement clair, mais le village est pillé, et les malheureux paysans réduits à la misère.

Si Guillot est arrêté comme braconnier pour la vingtième fois, ce n'est pas comme passionné ; c'est qu'il veut faire enrager son seigneur, ou qu'il aime les lapins.

Pour ne pas se tromper soi-même, et mar-

cher à la raison, il faudroit souvent se dire : Qui suis-je, que suis-je, et que serai-je ?

Les impuissans en ouvrages sont comme les impuissans en femmes qu'ils détestent ordinairement ; les premiers sont les critiques les plus amers.

Les flatteurs des anciens ne le sont que pour tomber à bras raccourcis sur les modernes ; et quand on vante Horace, Archimède, Annibal, Sophocle, avec exagération, c'est pour dire qu'il n'y a plus de poète, de général, de mécanicien et d'auteur tragique.

Les flatteurs des modernes qu'on ménage sont bien loin de l'être de ceux dont ils n'ont pas besoin. Ils font hommage aux premiers des seconds qu'ils sacrifient.

Si l'on ôtoit des jugemens sur les ouvrages une certaine quantité de mots connus, on serait bien attrapé.

Il y a un telle économie dans les peines de la vie, qu'on y succomberoit si on les avoit

toutes en même temps ; mais celles de l'ambition succèdent à celles de l'amour, et sont remplacées par celles de la prodigalité ou de l'avarice. Chaque âge à les siennes, ainsi que les plaisirs d'où elles résultent. La sagesse est à garder ceux-ci et à éviter celles-là; c'est-à-dire, à désirer et jouir de tout, sans se désoler de n'obtenir ni ne jouir de rien.

Parmi les bavards, celui qui l'emporte fait des autres ses ennemis ; c'est amusant de voir leur chagrin de devoir livrer la conversation : c'est un général obligé d'abandonner le champ de bataille.

On n'aplanit pas assez le chemin de la vertu. On se fait des monstres pour les combattre. Il faut tirer parti des défauts mêmes qu'a peut-être un jeune homme mal né. Prenez-le par sa personnalité, son amour-propre, et ses vices s'il en a. Faites-lui voir le danger qu'il y a à s'y livrer. Heureux celui qui fait le bien sans calcul! celui qui en fait un, n'a pas autant de mérite ; mais les résultats sont bons.

Il n'y a rien qui m'amuse tant que les gens qui disent qu'ils ne se sont jamais trompés, et que,

croyant sur leur parole, on appelle *bonnes têtes* et *bons conseils*.

Qu'un chacun examine ce qu'il a souhaité toute sa vie. S'il est heureux, c'est parce que ses vœux n'ont point été exaucés.

Le bonheur a des ailes; et le malheur, des pieds de plomb.

On dit qu'il faut éprouver ses amis. Ne les éprouvez pas, si vous voulez les conserver.

Des différentes sortes d'Amours.

On nomme toujours l'amour, comme s'il n'y en avoit qu'un. Il y en a une centaine de milliards de milliards, car chacun a le sien. C'est encore comme le visage qui ne ressemble pas à un autre visage.

A. N'aime pas, s'il n'a pas espérance de réussir.
B. N'aime que lorsqu'il a réussi.
C. Si on l'aime, sans le faire réussir.

D. N'aime plus, quand il a réussi.
E. Aime davantage.
F. Est furieux contre celle auprès de qui il a réussi.
G. Ne l'est que le premier moment après, semblable à l'eunuque du Sérail ; mais une heure après il se remet encore à aimer.
H. Veut aimer sans être aimé.
I. Veut être aimé sans aimer.
K. Est plus jaloux qu'amant.
L. Est celui-ci sans être celui-là ;
M. Est enthousiaste.
N. Est froid.
O. Est soupçonneux.
P. Est confiant.
Q. Est despote.
R. Est toujours galant.
S. A de l'humeur, et prend tout au tragique ; il est prude, toujours occupé de sa réputation et de celle de la femme qu'il aime.
T. Est gai et insouciant sur tout cela.
U. Fait un métier de ce personnage d'amant.
V. Craint la constance et l'air ménage.
X. A besoin de la variété et content d'aimer et d'être aimé dans une société, sans réussir, la recherche dans les autres.

Z. Cherche l'égalité dans l'amour, c'est-à-dire à aimer dans la classe, où le sort l'a fait naître.

Je pourrois compter depuis un jusqu'au centième milliard de milliards d'amours, si je voulois encore nuancer tout cela. Occupé, épris, aimant, amoureux, amant passionné, fanatique... voyez ce que chacun de ces mots peut produire encore de différences imperceptibles, voyez ce que les coutumes, les préjugés, les climats produisent encore dans les divers genres d'amour; cela ne finit pas. On entend dire : Ces deux personnes sont faites l'une pour l'autre, tant elles se ressemblent. On dit : Il ne faut pas que les deux caractères soient de même, pour se convenir. Il y en a qui écrivent trois fois par jour, d'autres qui n'écrivent jamais; il y a des assidus, il y a des négligens. Les gens de guerre, les politiques, les artistes, ont tous la même marche à peu près. Il y a une école, et la différence de manière tient à un peu plus ou un peu moins de conception. Mais, dans ce métier d'amour, les cent milliards de milliards d'individus ont chacun leur manière; c'est comme leur nez, plus ou moins grand, aquilin, camus, etc.

Il y a l'amour poète, l'amour journaliste,

ou journalier ; c'est-à-dire, qui rend compte de tout, tant il est minutieux. Il y a l'amour financier, qui est le plus mauvais genre ; l'amour théâtral, qui est le plus dangereux ; l'amour de galerie, qui est le plus fat ; l'amour de maintien, de circonstances ou d'oisiveté.

Voilà pour les hommes. Quel'on compte à présent l'amour de la part des femmes. Avec leur mobilité, leur imagination, leur constitution, le plus ou moins de principes, préjugés, pudeur, honneur, coquetterie, dissimulation, et par-ci par-là naïveté, de combien de couleurs doit être cet amour ? Entendez leurs confidences entre elles, voyez la fin de toutes les lettres : on aime à la folie, à la raison, à tort et à travers, etc. La partie du roman est encore mieux traitée par ces Dames que par ces Messieurs. Elles cherchent leur héroïne ; chacune la choisit pour son genre ; chacune enfin nomme son cœur, mais l'habille à sa façon.

MÉMOIRES.

Mémoire sur M. le comte de Bonneval, ci-devant général-feldzeugmeister des empereurs Joseph et Charles VI, et puis d'Achmet Bacha.

QUAND on écrit ses Mémoires soi-même, il me semble qu'on peut donner le titre de *Mémoires d'un tel*, et ordinairement alors on dit : *J'ai fait telle ou telle chose.* Il n'y a qu'à César et à Frédéric, l'un dans ses Commentaires, l'autre dans l'Histoire de son tems, qu'il sied bien de dire en parlant d'eux : *César fit marcher ; le roi fit une faute*, etc. ; mais l'historien doit intituler son ouvrage : *Mémoires sur un général, sur un ministre.*

Il sera facile de prouver que presque tous les faits contenus dans les prétendus Mémoires du comte de Bonneval sont faux ; car est-il vraisemblable que Bonneval ait écrit que l'empereur lui a dit, en parlant de la bataille d'Hochtedt : *Tallard et tous les pensionnaires des*

jésuïtes sont perdus. L'empereur, d'ailleurs, très-inaccessible, pensoit presque comme ces Messieurs.

Comment Bonneval auroit-il raconté ce mensonge si plausible d'un assassinat à Venise et à Vienne. La première scène paroît vraisemblable, mais ce n'est pas un moyen qui ressemblât à notre cour; et pourquoi l'auroit-elle fait? Pour la seconde scène, le lieu seul en indique la fausseté. Il n'y a pas un pays où l'on connoisse moins un crime comme celui-là. La bonté du peuple le plus éloigné de vengeance, de haine et de dissimulation, suffit pour démontrer une fausseté que jamais Bonneval n'auroit été capable d'avancer.

Comment auroit-il été assez monstre pour faire part à un mari de l'histoire du cadenat (qui en lui-même est déjà une fable), et assez bête pour faire part des terribles suites de cette indiscrétion?

Conviendroit-il qu'il a pillé l'empire et s'est fait entretenir par une femme? Et diroit-il ensuite qu'il ne s'est jamais écarté du plus petit principe d'honneur, et surtout de désintéressement?

Un homme, comme Bonneval, diroit-il qu'il a réussi à introduire la baïonnette chez les Ja-

nissaires, et les bottes-fortes chez les Spahis ? C'est quelque réfugié français, point au courant de Vienne ni de Constantinople, qui aura écrit cette rapsodie.

Est-il rien de plus absurde que le reproche que lui firent le divan, le muphti, le visir, je ne sais qui encore, de n'avoir pas un sérail digne d'un bacha. D'abord sérail signifie *palais ;* et ce qu'il veut dire par ce mot mal employé, est *harem.*

Cependant, comme un menteur rencontre quelquefois par hasard, je crois à ce singulier orage (je crois même l'avoir entendu dire à mon père) qui, au moment de sa naissance, écrasa la croix du clocher de sa paroisse, et à l'horoscope de l'aigle, tenant dans son bec une fleur de lys, surmontée d'un croissant ; et quand je dis que j'y crois, c'est-à-dire que je crois que cela s'est dit, je sais bien que ce sont des prédictions faites après coup, mais j'en ai une idée confuse.

Je crois à la lettre à Chamillard ; c'est à la vérité une autre que celle que j'ai : mais dans celle-là c'est son style, sa fierté et sa mauvaise tête.

Je crois à l'avertissement du prince Eugène,

pour qu'il s'en corrigeât et se conformât aux manières de ce pays-ci.

Je crois aux douze excellens points de son premier mémoire sur la tactique et aux quatorze du second qui regardoit la guerre avec la maison d'Autriche.

Pour les mémoires, les factum, les lettres, les gros mots, les injures et le rabachage de la ridicule affaire avec cette ennuyeuse famille de Prié, cela n'est que trop vrai, et a été imprimé si souvent partout, que l'auteur, quelque peu instruit qu'il soit, n'a pas pu s'empêcher de raconter la vérité.

Pour un voyage de mer (que je prouverai ailleurs qu'il n'a pas fait), son île de Chio, son combat maltais, ses deux turcs prisonniers jadis et reconnus par lui, sa prétendue circoncision, son capucin, sa messe, ses trois espèces de femmes, et avant cela ses bonnes fortunes de lingères et boulangères, c'est pitoyable, et c'est le cachet d'un mauvais roman d'antichambre.

Celui qui a encore fait pire, s'il est possible, c'est l'auteur de la suite de ces prétendus Mémoires, sous le titre d'*Anecdotes Vénitiennes et Turques*, où l'on n'a pas même l'air de vouloir être cru. Ce sont de petites his-

toires invraisemblables, sans qu'il y ait les écarts du merveilleux. On m'a dit que c'étoit du marquis d'Argens. J'en serois fâché pour lui. Cela ne vaut pas la peine d'entrer dans aucun détail pour le discuter.

Le premier romancier le fait mousquetaire, et le fait trouver à Fleurus, Steinkerque, Nerwinde, au service de France ; et puis à Chiari, Cassano, Luzzara, au service d'Autriche. Point du tout, il ne se trouva pas aux premières affaires ; mais il se conduisit si bien aux dernières, que l'on verra ce qui s'ensuivit, et ce qui le fit devenir enfin général d'infanterie de l'empereur, ou feld-zeugmeister, appelé ainsi improprement. C'est peut-être ce nom, qui veut dire *général d'artillerie*, qui le fit mettre à la tête de celle des Turcs, où il fut revêtu de la charge de chef des bombardiers. Quand on lira les raisons du prince de se l'attacher, on ne croira plus que ce soit un petit agent, comme un M. de Prié, flatteur des gens en place, et fils d'un petit banquier de Turin, qui l'a fait prendre au service. Ainsi je sauve au moins Bonneval du reproche d'ingratitude ; pour le reproche d'irréligion, il n'y a pas moyen de le justifier.

J'ai réfléchi à ce qui y a le plus contribué.

Je crois que ce sont les ouvrages de Bayle, le plus fameux pyrrhonien. Comme du doute à l'incrédulité il n'y a qu'un pas, c'est ce qui lui fit faire tant de progrès. Ainsi qu'on n'en accuse point les cinq ou six hommes d'esprit qu'on nomme pour avoir perverti l'Europe. Bonneval ne connaissoit ni les plaisanteries de Voltaire, ni les contradictions de Jean-Jacques Rousseau, ni les déclamations de Diderot, ni la philosophie de d'Alembert.

Si le comte de Bonneval, qui étoit homme de qualité, de cour et de bonne compagnie, eût écrit ses Mémoires, le style n'en seroit pas détestable ; et, sans qu'il eût cherché à le vanter, son éloge seroit mieux fait. Il n'auroit eu, pour le rendre complet, qu'à raconter la grande part qu'il a eue aux victoires de Turin, de Péterwaradin et de Belgrade. On auroit vu l'homme d'esprit et de guerre qui se seroit peint dans le détail de ses manœuvres et l'exécution des dispositions et des ordres de bataille du grand Eugène. Quel livre instructif!

C'est au comte d'Antraigues à qui je dois la plus grande partie de mes autorités. Je me suis servi de tout ce qu'il a trouvé sur ce sujet pendant son séjour à Constantinople, et avec d'autres papiers que j'ai eus d'ailleurs, et ce que

j'ai entendu dire à mon père, à mes oncles, au chevalier d'Argoult, au comte d'Ulefeld, ambassadeur à Constantinople, à un général de Vicq, qui l'y a accompagné, et à Cazanova, qui y a vu Bonneval; je garantis la vérité de ces Mémoires-ci. Je renvoie aux anciens pour le mémoire de son procès. Quant aux deux sur la tactique, je les crois de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

Mémoire sur Bonneval.

La maison de Bonneval est l'une des plus anciennes du Limousin. Il y avoit trois frères; l'aîné mourut; le second, dont il sera quelquefois question, s'appeloit César Phébus; et le troisième, Alexandre, qui méritoit bien ce nom-là, naquit le 14 juillet 1675, l'année de la mort de M. de Turenne. Son père étant mort, sa mère le mit au collége des Jésuites. Le maréchal de Tourville, son parent, le Turenne de la marine, l'y fit entrer à onze ans. Il prit du goût pour la lecture. Il possédoit les auteurs de la bonne latinité; et, à l'aide d'une prodigieuse mémoire, il s'étoit rendu profond dans la science de l'histoire. Le comte

de Levass, envoyé extraordinaire des Deux-Siciles à la Porte Ottomane, où il a particulièrement connu le comte de Bonneval, dont les papiers ont passé entre ses mains, en cite à cet égard une surprenante preuve de mémoire dont il a été témoin. On parloit du don qu'avoit fait Philippe II, roi d'Espagne, de la ville de Sienne au grand-duc de Toscane, et des conditions qu'y mit ce monarque ; Bonneval prit la parole et en récita mot pour mot le diplome, quoique fort long.

La guerre se déclara en 1688. Le marquis de Seignelai, ministre de la marine, faisant sa visite des ports, passa en revue les gardes de la marine. Il vouloit réformer le comte de Bonneval, parce qu'il n'avoit que treize ans. Celui-ci lui répliqua qu'on ne cassoit pas un homme de son nom ; cette repartie plut si fort au marquis de Seignelai, qu'il lui dit : N'importe, Monsieur, le roi casse le garde de la marine, mais le fait enseigne de vaisseau. Le jeune officier paya bien partout de sa personne. Il se trouva à toutes les affaires navales de cette époque, et se distingua aux fameux combats de Dieppe, de la Hogue et de Cadix, où Tourville commandoit la flotte française.

La paix de Ryswick mit fin à cette guerre en 1697. Bonneval se destinoit à suivre la carrière

maritime, pour laquelle il annonçoit du talent, lorsqu'une affaire d'honneur le mit dans le cas de la quitter.

Le comte de Baumont, lieutenant de vaisseau, voulut traiter Bonneval en enfant; il s'adressoit mal; l'enfant étoit mutin, il lui en demanda raison et le blessa de trois coups d'épée. Il n'en mourut pas : l'affaire fut étouffée; mais la parenté de ce M. de Beaumont fut assez bête pour lui en vouloir, et étant fort liée avec M. de Pontchartrain, alors secrétaire d'état de la marine, Bonneval vit bien qu'il n'auroit plus aussi beau jeu dans ce service; il acheta en 1698 un emploi dans le régiment des gardes françaises, où il demeura jusqu'en 1701.

A l'ouverture de la guerre de la succession, il obtint l'agrément d'acheter, pour la somme de 33,000 livres, un régiment d'infanterie qui passa en Italie aux ordres du maréchal de Catinat.

Ce général, comme on sait, fut rappelé l'année d'après, et remplacé par le duc de Villeroi, qui se fit prendre l'hiver d'ensuite à Crémone, et auquel succéda le duc de Vendôme; Bonneval servit avec distinction sous ces trois généraux, dont le dernier l'aimoit à la folie. Bonneval étoit fait pour lui plaire. Aussi on eut assez de confiance en lui à la bataille

de Luzzara, pour qu'il s'y fît remarquer par le prince Eugène qui commandoit l'armée impériale. C'est à sa conduite sur la Digue qu'il dut ses prévenances et l'accueil honorable qu'il en reçut dans la suite.

Bonneval, dans un écrit qu'on a de sa main, dit avoir proposé au duc de Vendôme, en 1704, de faire marcher son armée par les montagnes du Tyrol, pour se réunir à l'électeur de Bavière, ce qui auroit prévenu la fatale bataille d'Hochstedt. Le général, qui parut d'abord goûter ce projet, l'exposa dans un conseil de guerre, où il fut rejeté. « La présomption de » nos officiers généraux et ma jeunesse, re- » marque Bonneval, firent tourner la chose » en ridicule. Ces Messieurs trouvèrent cela » risible; et, tout persuadé que j'étois et suis » encore de la bonté de ce plan, il ne me resta » d'autre parti à prendre que d'en rire moi- » même. » J'éprouvai la même chose en 1759. On étoit embarrassé au milieu d'une plaine, où l'on tint conseil. Je donnai mon petit avis; comme il étoit un peu hardi, on me trouva un peu jeune pour parler; on ne le suivit pas; on fit une sottise. Un parti hasardeux passe rarement dans un conseil de guerre: chacun cherche à esquiver un danger dont l'honneur ne lui appartiendroit pas en cas de succès.

M. de Bonneval ne se découragea pas apparemment de dire son sentiment et de voir en grand ; car il avoit déjà eu le même dégoût lorsqu'avant cela il proposa au duc de Villeroi, successeur de Catinat, de porter l'armée dans le Frioul pour donner la main aux rebelles de Hongrie, et forcer par là les Impériaux à sortir de l'Italie. Cela fut encore jugé téméraire, quoique, à dire vrai, ce ne fût que prudent. Ce n'étoit plus le tems où Turenne, ne consultant que lui-même, annonçoit à Louis XIV qu'il avoit battu l'électeur de Brandebourg, avant que ce monarque apprît la marche de son armée ; mais alors il n'y avoit pas de Chamillard.

Le duc de Vendôme, ayant pris Ivrée au mois de septembre 1704, y mit, aux ordres du marquis Darennes, lieutenant-général, une garnison considérable. Le régiment de Bonneval en étoit. Bonneval fut détaché avec un corps d'infanterie et huit cents dragons, pour contenir les paysans du canton du Biélois, qui incommodoient l'armée française, occupée au siége de Verue. Il réussit à déposter trois mille de ces paysans qui tenoient les bords de la Cerra, et s'empara de la ville de Bieva haute et basse, ce qui lui soumit le pays. Il fit prêter serment de fidélité aux soixante-douze com-

munautés dont il est composé, et les assujettit aux mêmes taxes envers la France, que celles qu'elles payaient précédemment à leur souverain. Alors les paysans s'armèrent pour se préserver de fournir des fourrages à l'armée impériale qui occupoit le Crescentin. La communication d'Ivrée à Verue en devint libre, et facilita l'arrivée des recrues françaises et espagnoles à l'armée du siége. Le président Hénault, dans son *Abrégé de l'Histoire de France*, dit que le duc de Vendôme ne réussit à prendre Verue qu'en coupant la communication avec le Crescentin.

Ce succès, dû à Bonneval, devoit avancer sa fortune, et ce fut ce qui l'arrêta. La capitulation du Biélois avoit bien eu l'approbation du duc de Vendôme, mais non pas celle de Grigné, intendant de l'armée, qui revendiqua tout ce qui appartenoit à l'administration, prétendant la diriger en chef. Chamillard, que Louis XIV croyoit former et diriger, persuadoit à ce prince que la division des pouvoirs rendoit les généraux plus dépendans sans nuire à la besogne. Grigné, usant de ses prétendus droits, envoya au Biélois un commissaire de guerre, nommé Carit, qui déclara nulle la capitulation faite par Bonneval, manda les chefs des communautés, les taxa au-delà des con-

tributions fixées, et, pour ne pas s'oublier, s'en réserva une bonne portion.

Bonneval, qui continuoit de commander dans ce canton, se plaignit au duc de Vendôme des opérations de Carit, et reçut en réponse ordre de ce général de ne pas souffrir que les habitans du Biélois fussent vexés tant qu'ils demeureroient fidèles aux deux couronnes. On juge aisément qu'il y tint la main. Le commissaire se voyant contrarié, se retira, abandonnant le soin des recrues et de l'hôpital militaire ; double objet auquel Bonneval pourvut par un entrepreneur, qui en reçut une avance de 3,000 livres. L'intendant de l'armée en refusa le remboursement ; et Bonneval, pour l'y contraindre, s'adressa à M. de Vendôme, que je ne reconnois point là. Il aimoit Bonneval, la justice, l'autorité ; que ne se servoit-il de la sienne ? Il lui conseilla d'en écrire au secrétaire d'État de la guerre, ce qu'il fit d'une manière assez simple, quant au rapport du fait ; mais cependant en finissant par cette phrase :

« Je ne croyois pas qu'une dépense, faite » avec le consentement et l'approbation de » monseigneur le duc de Vendôme, fût su- » jette à la révision des gens de plume ; et

» plutôt que de m'y soumettre, je la payerai » moi-même. »

Voici la réponse de Chamillard :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous » avez pris la peine de m'écrire au sujet des » comptes du Biélois. Si la somme avoit été » véritablement employée, vous n'offririez » pas d'en faire le remboursement à vos dé- » pens; et comme vous n'êtes pas assez grand » seigneur pour faire des présens au roi, il » me paroît que vous ne voulez éviter de » compter avec les gens de plume que parce » qu'ils savent trop bien compter. »

Il faut convenir qu'un ministre ne peut écrire une lettre plus grossière, plus injuste et plus insultante. Louvois maîtrisoit et bravoit les militaires; il étoit réservé à Chamillard de les outrager.

C'étoit plus qu'il ne falloit pour faire sauter hors des gonds un homme aussi bouillant que Bonneval. Sans se donner le tems de la réflexion, il y fit sur-le-champ cette réplique :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous avez » pris la peine de m'écrire, où vous me man- » dez que je crains les gens de plume, parce » qu'ils savent trop bien compter. Je dois vous » apprendre que la grande noblesse du royau- » me sacrifie volontiers sa vie et ses biens pour

» le service du roi, mais que nous ne lui de-
» vons rien contre notre honneur ; ainsi, si,
» dans le terme de trois mois, je ne reçois
» pas une satisfaction raisonnable sur l'affront
» que vous me faites, j'irai au service de l'em-
» pereur, où tous les ministres sont gens de
» qualité et savent comment il faut traiter leurs
» semblables. »

Quelle lettre ! je conçois qu'on ait eu envie de l'écrire ; que ne méritoit pas l'impertinence du ministre ! mais il pouvoit y voir une espèce de menace de déserter ! On dit que Bonneval écrivit d'abord après pour jeter cette phrase sur le compte d'un premier mouvement. Je n'en suis pas sûr ; mais je le suis qu'on ne fit aucune réponse. Bonneval, craignant d'être arrêté, demanda au duc de Vendôme un congé pour voyager en Italie, et y employa l'hiver de 1705 à 1706. Au mois de mars, il se rendit à Venise, et s'adressa à l'abbé de Pompone, alors ambassadeur de France auprès de la république, pour l'engager à solliciter en sa faveur. Cet abbé, dit Bonneval, qui ne pensoit ordinairement qu'à se pomponner, au lieu de lui rendre de bons offices, ne s'occupa qu'à empoisonner ses démarches, pour servir la rancune de Chamillard. L'ambassadeur rendit compte des liaisons de Bonneval avec le mar-

quis de Langallerie, qui, de lieutenant-général en France, avoit passé avec le même grade au service de l'empereur. C'est celui qui devint si fameux par le projet de rassembler le peuple juif, et qui finit ses jours en prison. Ce marquis fit ce qu'il put pour déterminer Bonneval à passer au service impérial : le comte résista tant qu'il lui resta de l'argent; mais, lorsque ses ressources furent épuisées et qu'il n'entrevit plus d'espoir de se raccommoder en France, il imita l'exemple de Langallerie, en portant les armes contre sa patrie; faute énorme, mais qu'avaient faite avant eux Condé, Turenne, et plusieurs autres guerriers distingués. On n'étoit pas encore bien éloigné du tems de la Ligue et de la Fronde, où une portion de la noblesse de France s'unissoit aux drapeaux des ennemis de l'État.

Bonneval perdit la finance de son régiment, et abandonna plus de cent mille écus de bien qui lui revenoient. Le prince Eugène, qui en avoit conçu bonne opinion, ainsi que je l'ai dit, lui procura, au service de l'empereur, le grade de général-major. Il servit en cette qualité à l'attaque des lignes de Turin. Quel charmant début pour un étranger ! qu'il justifia bien le choix du prince. Bonneval fut plus brillant que jamais; il fut chargé de l'attaque du

centre, dont le succès, acheté par beaucoup de morts, décida la déroute générale de l'armée, qui repassa les Alpes si vite, qu'elle n'eut pas le tems de retirer ses garnisons.

Le marquis de Bonneval, l'aîné du comte, fut pris à la bataille. Un vieux officier qui y avoit été, et qui me la racontoit, lorsque j'étois encore bien jeune, m'a dit qu'il alloit être sabré par des grenadiers hongrois d'un régiment qu'on appeloit encore *Heyducks* dans ce tems-là, lorsque notre Bonneval arriva assez à propos pour le sauver. Singulier hasard dans une mêlée, où c'est une preuve d'abor dqu'il étoit partout, et puis de l'empire qu'il prit d'abord, par son ton et son bon exemple, sur le cœur et l'esprit des soldats de l'empereur.

Le prince Eugène fit le siége d'Alexandrie, et employa Bonneval, instruit dans les différentes parties de l'art militaire, à en conduire les travaux. La garnison se rendit prisonnière de guerre.

La citadelle de Tortone, attaquée en même tems, résista davantage; et le général autrichien, chargé de cette entreprise et rebuté par les difficultés, proposa de l'abandonner. Bonneval, choisi pour le relever, en fort peu de tems fut en état de donner un assaut qui réussit.

Il y monta le premier et tua de sa main les deux principaux officiers ennemis. Cet exploit rappelant ceux qui avoient précédé, valut au comte de Bonneval une lettre très-flatteuse de l'empereur Joseph Ier, qui venoit de monter sur le trône impérial. Elle contenoit la promesse de récompenser ce service important, et ceux que ce général lui rendroit à l'avenir. Il eut le commandement de Tortone l'hiver de 1706 à 1707, et fit la campagne suivante dans l'armée que le duc de Savoie et le prince Eugène menèrent en Provence, où ils ne purent prendre Toulon.

Les désastres de la France en Italie déterminèrent Louis XIV au parti de renoncer à y faire la guerre. Il se décida pour le seul profit d'en retirer les troupes qu'il y avoit encore, et y abandonna ses alliés; mesure qui ne pouvoit trouver son excuse que dans l'absolue nécessité. Les Impériaux ne manquèrent pas d'en tirer avantage. Le prince Eugène, à la tête d'une armée, entra en Dauphiné, où cependant il fit peu de progrès. Bonneval y servit sous ses ordres.

L'année d'après, au mois de mars 1708, le comte eut le commandement d'un corps de troupes destiné contre l'état de l'Église. Clé-

ment XI avoit reconnu Philippe V roi des Deux-Siciles, qui faisoient partie de sa succession d'Espagne dont il avait hérité, à l'expulsion des Français de l'Italie. Les Espagnols furent chassés de Naples, et ce royaume reconnut pour roi l'archiduc Charles, frère de l'empereur et cessionnaire de ses droits sur la monarchie espagnole. Joseph Ier exigeoit du pape l'investiture des Deux-Siciles en faveur de l'archiduc, et sur son refus le parti fut pris de l'y contraindre. Bonneval, sous prétexte de simple passage, s'introduisit à Comacchio, où il se fortifia, ainsi que dans d'autres postes voisins. Il fit publier un ban pour soumettre au désarmement les habitans du Bolonois et du Ferrarois, à peine d'être punis par le fer et le feu. Les troupes impériales y vécurent à discrétion. Cette manière de prouver parut d'autant plus violente aux sujets du pape, qu'ils étoient moins accoutumés aux exécutions militaires.

On dit que Bonneval se fit faire de la vaisselle d'argent, à ses armes, avec deux clefs pour support, emblême du pontificat. Qui auroit dit alors à Bonneval que, quarante ans après, il regarderoit Rome et le Saint-Siége comme son dernier asyle, et qu'après y avoir pensé, il préférât Mahomet au vicaire de Jésus-

Christ? Pauvres humains que nous sommes, sans cesse balottés par le sort et nos passions! Au reste, dans cette ridicule guerre, il eut le bras fracassé d'un coup de fusil, en attaquant quelques milices papistes dans un poste retranché. Il prétend que c'étoit à l'abbé de Pompone qu'il en eût l'obligation ; instruit de son projet, il en avoit donné avis de Venise aux généraux de Sa Sainteté par un prêtre que Bonneval fit pendre ensuite. Il reçut à Comacchio le roi de Pologne, Auguste II, qu'il accueillit très-magnifiquement et à grands frais.

L'affaire de Naples s'arrangea, et les troupes furent retirées. Bonneval servit en Savoie et en Dauphiné sous le maréchal de Daun en 1709.

L'année suivante, à sa vive satisfaction, il fut attiré en Flandres par le prince Eugène, pour y faire la campagne en 1710, sous ses ordres, au siége d'Aire. Le marquis de Rothelin, fait prisonnier après avoir eu les deux jambes cassées, dut en partie sa guérison aux soins du comte de Bonneval, son ami, qui le reçut chez lui. Il donna aussi l'hospitalité au chevalier de Fénélon, son parent, ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers français de marque. Les succès des Confédérés dans la campagne de 1711 ne répondirent pas à ceux

des précédentes. Bonneval continua d'y être employé, ainsi qu'à celle de l'année 1712, qui fut l'époque fameuse de la victoire de Denain, remportée par le maréchal de Villars et le terme des malheurs de la France dans cette guerre. La défection de l'Angleterre fit, comme tout le monde sait, essuyer cette défaite au prince Eugène, et fut en partie cause de la paix d'Utrecht la même année. C'est dans le tems de cette négociation que le comte de Bonneval soutint à milord Stafford que Louis XIV aspiroit à la monarchie universelle, et qu'il se battit avec un Français qui l'avoit trouvé mauvais. A quelques jours de distance, il appela en duel un officier-général prussien qui en avoit dit autant et parloit indécemment du même roi. Cette mobilité dans l'esprit annonce une inconséquence aimable bien soutenue par le courage. Inconsidéré, vif, indiscret (lorsqu'il ne s'agissoit pas de guerre ni de politique), le comte avoit plus de cœur que de jugement.

Charles VI, parvenu à l'empire après la mort de son frère, fut forcé de faire sa paix avec la France à Rastadt, en 1714. Bonneval assista à l'entrevue du maréchal de Villars et du prince Eugène, plénipotentiaires de leur cour.

Le nouvel empereur acquitta la promesse que son prédécesseur avoit faite à Bonneval. Il obtint le grade de lieutenant-général, et un des plus anciens régimens de l'armée impériale. Deux ans après il devint membre du conseil aulique de guerre de Vienne.

La maison d'Autriche ne jouit pas long-tems de son repos ; la Porte Ottomane attaqua en 1715 le royaume de Morée qu'elle avoit cédé par le traité de Carlowitz à la république de Venise. Celle-ci réclama de l'empereur le *casus fœderis*, aux termes de l'alliance de 1684 entre les deux puissances ; et, après quelques tentatives pour un accommodement, Charles VI déclara la guerre au Grand-Seigneur.

Le prince Eugène commanda l'armée impériale en Hongrie, et Bonneval y fut employé sous ses ordres. Il se distingua à la victoire de Peterwaradin, où il fut blessé d'un coup de lance au bas-ventre, qui l'assujettit à porter un bandage de fer le reste de sa vie. Le prince Eugène, en donnant à la marquise de Bonneval des nouvelles de son fils, lui manda qu'il s'étoit conduit en grand capitaine. L'empereur lui écrivit à cette occasion dans les termes les plus flatteurs. Selon le comte, les Turcs ne perdirent la bataille

que par la faute de leurs généraux, et il a toujours vanté depuis la bravoure des troupes ottomanes.

Après cette glorieuse campagne, Bonneval retourna à Vienne et y parut avec beaucoup d'éclat. Le comte du Luc, son parent, y étoit alors ambassadeur de France. Il sonda l'abbé Dubois, ministre et favori du duc d'Orléans, régent du royaume, sur les moyens à prendre pour que Bonneval pût rentrer en France. Cet abbé, fils d'un barbier de Brives-la-Gaillarde, en Limousin, se fit un plaisir de s'intéresser pour son compatriote, et suggéra au comte du Luc d'engager le prince Eugène, auquel on se piquoit alors en France de marquer beaucoup de considération à solliciter cette grâce; il s'y prêta sans difficulté. Sur sa demande, le régent fit expédier à Bonneval des lettres de rémission, et il vint en France pour les faire entériner. Cette formalité fut remplie à Paris, le 5 février 1717. Quoique humiliante de sa nature, elle fut pour Bonneval l'occasion d'une distinction; au lieu d'être assis sur une sellette, selon l'usage, le premier président lui fit donner un carreau de velours, en raison de sa blessure de l'année précédente.

C'est le premier et le seul voyage que le comte ait fait dans sa patrie depuis qu'il en étoit sorti, en 1701. La marquise, sa mère, l'entreprit sur-le-champ, et le prit sur le tems pour se marier. Il y étoit si peu disposé, qu'il dit à son frère et à sa belle-sœur, dans une visite qu'il leur rendit à la campagne : « La » folie de ma mère est de me faire prendre » femme; si elle y persiste, je ne réponds » point de ne pas nous épargner les adieux, » en partant la veille de la célébration pour » retourner en Allemagne. »

Mais cette résolution ne tint pas contre l'obstination de la marquise; elle avoit jeté les yeux sur mademoiselle de Biron, fille du marquis de ce nom, depuis duc et pair et maréchal de France, et alors premier écuyer du régent. On étoit d'accord, lorsque tout d'un coup la marquise de Bonneval, aussi inconséquente que son fils apparemment, changea d'avis au moment de la cérémonie. Elle disparut de l'hôtel de Biron et se rendit chez le duc de Béthune, qui eut beaucoup de peine à la ramener pour assister au mariage. Dès le lendemain la marquise de Biron voyant son gendre rêveur, lui en fit la guerre. C'est que je suis bien malheureux, lui répondit-il, de m'être

marié. Vous auriez mieux fait de le dire hier, repartit sèchement la marquise. Il n'endura pas long-tems ses reproches, et partit au bout de quelques jours pour retourner en Hongrie, abandonnant sa femme qu'il n'a jamais revue depuis. Bonneval l'estimoit et n'avoit pas eu le tems de l'aimer. Le cœur d'une femme n'a pas besoin d'en avoir davantage. Il part plus vite, à ce qu'on dit. La comtesse entretint un commerce de lettres avec son époux, jusqu'au moment où il prit le turban. Bonneval, qui comptoit pour rien ses torts avec elle, se plaignit à un ami commun de cette interruption ; ce qui engagea la comtesse à lui écrire une dernière fois. Elle mourut en 1741.

Une réflexion qui se présente sur tout cela, c'est un rassemblement de têtes extraordinaires; celle de la comtesse de Bonneval qui s'est montée si vite ; celle de la marquise de Bonneval qui se démonte, parce que ce qu'elle souhaitoit a réussi ; celle du comte qui refuse une femme, l'accepte, s'en repent, l'estime et la quitte ; et celle de madame de Biron qui dit des injures à son gendre, parce qu'il a consenti à l'être.

M. de Bonneval, en arrivant à Vienne,

apprit sa promotion au grade de général d'infanterie, et partit pour aller servir en cette qualité dans l'armée du prince Eugène qui ouvrit la campagne par le siége de Belgrade. On sait que son armée, affoiblie par les maladies, se vit entourée par celle des Turcs qui étoit fort nombreuse. Ils n'en furent pas moins complétement battus. Bonneval commandoit l'aile gauche, et y fit des merveilles. J'ai dit ailleurs que le prince avoit nommé Bonneval, avant la bataille, dans le petit nombre de généraux qui avoient envie qu'il la gagnât. C'est encore mon père qui l'entendit et qui me raconta avoir vu les prodiges de valeur et de talent que M. de Bonneval y déploya. Il reçut une balle sur sa ceinture, et cette contusion lui fit autant de mal que sa blessure de l'année précédente. La ville se rendit. La Porte demanda la paix, et elle se conclut au commencement de 1718, à Passarowitz.

Ce fut à cette époque que le cardinal Alberoni, devenu premier ministre en Espagne, entama l'exécution de ses projets qui devoient bouleverser l'Europe. Une armée espagnole envahit la Sardaigne, et attaqua ensuite la Sicile; l'empereur destina deux armées pour défendre l'une et reprendre l'autre; et Bon-

neval devoit commander celle de Sardaigne. Mais le général Mercy ayant trouvé plus de résistance au siége de Messine qu'on ne s'y étoit attendu, le comte eut ordre de s'y rendre. Il s'embarqua à Voya, dans les États de Gênes, et arriva, le 8 octobre 1719, avec ses troupes, à Messine, qui ne tarda pas de capituler. Peu après la paix se fit; la Sicile retourna à l'empereur; le duc de Savoie eut la Sardaigne, et Alberoni fut culbuté.

La tranquillité de l'Europe étant rétablie, le comte n'avoit qu'à jouir de sa brillante position et attendre le commandement en chef des armées impériales qui ne pouvoit lui manquer un jour. Mais des imprudences réitérées finirent par renverser sa fortune.

La première et la plus funeste pour lui a été de se brouiller avec le prince Eugène. Bonneval, membre du conseil de guerre dont le prince Eugène étoit président, s'avisa de lui faire des représentations sur l'ascendant qu'il laissoit prendre sur lui à la comtesse Bathiany, qui en abusoit un peu, à la vérité. Mais le prince prit très-mal la chose, et en fit part à son amie, qui dès-lors eut Bonneval en aversion. Elle influa peut-être beaucoup sur l'inflexibilité d'Eugène à son égard dans l'affaire qui le perdit.

Bonneval recevoit chez lui plus de femmes que de prêtres ; il n'alloit jamais à la messe ; et ce qui étoit encore pis, c'est qu'il tenoit de mauvais propos sur la religion qu'il auroit dû, chrétiennement, moralement, respecter, d'abord pour lui, et puis politiquement pour les autres. Il y avoit à Vienne, outre les bons principes de catholicité qui y sont toujours, un peu de superstition espagnole.

Bonneval étoit gai, facile, aimable, franc, sûr dans la société, couvert de gloire, estimé des ennemis, aimé des soldats, respecté des officiers, envié des généraux, chéri des bourgeois par son affabilité, adoré de la canaille par sa générosité ; incapable de bassesse : voilà encore de quoi lui chercher des torts. Heureux à la guerre, on tombe souvent à la paix ; on n'a plus besoin de la valeur et du talent. Si Bonneval avoit voulu se gêner, faire la partie de trictrac d'un ministre, s'attacher à quelque femme d'assemblée, jouer avec elle, faire semblant de l'aimer, toute sa famille l'auroit soutenu ; il avoit trop bon goût pour être libertin ou crapuleux, mais il préféroit une jolie petite aventure de quelques jours au dégoût des classes inférieures et à l'ennui des classes supérieures.

Voilà plus qu'il n'en falloit pour lui casser

le cou; malgré la prière que lui avoit faite autrefois le prince Eugène, de quitter ses manières trop libres, il les avoit conservées. Il n'avoit pas eu le temps d'être un fat dans sa jeunesse, puisqu'il avoit été enfant au service, et au service de mer, où l'on n'en connoît pas. Il avoit, dès son entrée dans le monde, dédaigné les airs qu'on reprochoit autrefois aux Français; mais c'étoit par imprudence et par indiscrétion qu'il l'étoit quelquefois, et surtout à souper, entre de l'esprit et du vin de Champagne.

Ce n'est pas que Bonneval aimât à boire; il n'avoit pas du tout ce défaut qu'on reprochoit autrefois à plusieurs de nos généraux; mais alors on aimoit le cabaret à Vienne, en France et partout.

Une chanson piquante que Bonneval fit alors, et dans laquelle l'empereur Charles VI lui-même ne fut pas ménagé, causa sa disgrâce. Le prince Eugène, offensé des gaîtés qu'il s'étoit permises, et qu'il se permettoit chaque jour sur madame Bathiany, oublia ses services, son attachement, et l'éloigna de sa personne. Enfin, soit que le comte eût demandé, comme je l'ai trouvé dans mes papiers, ou qu'il eût reçu l'ordre de quitter Vienne, où il ne pou-

voit plus avoir d'agrément, il fut employé à Bruxelles comme feld-zeugmeister.

Son régiment, composé d'étrangers, jeunes gens distingués, aimables, bien choisis, bien étourdis, dont le comte de Latour, son fils naturel, fut colonel commandant après le prince de Salm, y étoit en garnison.

Cela lui fit d'abord une espèce de cour, et alarma celle du ministre, composée de petits ambitieux d'antichambre et de garde-robe. Sa charge et représentation lui attiroient, outre cela, toute la belle, noble et grande compagnie; mais l'amabilité de Bonneval, l'aisance de sa maison, la bonne chère, deux concerts par semaine, des soupers où régnoit la liberté, partagèrent bientôt le beau monde, et le firent presque déserter tout-à-fait de chez le marquis de Prié, qui chercha à s'en venger.

Le comte de Bonneval lui en fournit lui-même l'occasion; au lieu de se borner à faire des couplets sur lui et sa famille, il l'accusa de malversation et d'abus d'autorité, sans en pouvoir administrer les preuves. Bonneval fut alors conduit à la frontière d'Italie, avec défense, sous peine de la vie, de remettre le pied dans les pays de la domination autrichienne. Oublier tant d'actions, de talens, de services, de blessures, et se punir soi-même en se privant d'un

homme qui, au lieu de faire des sottises comme les Hildbourghausen, Philippi, Kœnigsegg, Seckendorf, Wallis et Neuperg, auroit battu les Turcs dans cette guerre et les Chrétiens dans celle de Succession, est à la fois ingrat, trop maladroit et impardonnable.

Wrangel, gouverneur de Bruxelles, n'étoit pas un mauvais homme, mais un pauvre homme, ce qui revient souvent au même par les résultats. S'il avoit su son devoir, s'il n'avoit pas eu peur de M. de Prié, il ne lui auroit ordonné que les arrêts chez lui, pour avoir manqué trop essentiellement au ministre, et en auroit fait son rapport au conseil de guerre.

On l'en eût fait sortir; ou lui eût lavé la tête, on lui eût écrit qu'il étoit temps de commencer à être sage une fois dans sa vie, et tout eût été dit.

Les bourgeois de Bruxelles s'assemblèrent devant l'hôtel de Ligne, lorsqu'on y arrêta M. de Bonneval; mon père les calma comme il put. La présence de son père à lui, en se promenant à cheval dans les rues, au milieu des balles qu'on tiroit des maisons, avoit appaisé autrefois une sédition tout-à-fait prononcée; il empêcha, et Bonneval lui-même aussi, que celle-ci le fût. Ainsi avoit fait, en 1697, le prince Eugène à Vienne, quand il fut arrêté

et mené au conseil de guerre pour avoir remporté une victoire.

Un autre mouvement bien touchant encore à l'égard du comte de Bonneval, ce fut le désespoir de son brave régiment, quand il fut réformé sur la grande place. Les soldats découvroient leurs poitrines cicatrisées, montroient les marques glorieuses de tant de batailles qu'ils avoient le plus contribué à faire gagner, pleuroient, prononçoient le nom de Bonneval, et brisoient leurs crosses de fusil sur le pavé, avant de mettre bas les armes devant le commissaire chargé d'en faire l'odieuse cérémonie.

Que de tristes réflexions ne dut pas faire Bonneval dans ses prisons, et ensuite errant d'hôtellerie en hôtellerie, de pays en pays, sur un métier où l'on est perdu pour une chanson ou pour un propos! où l'on est jugé par les sots, les femmes, les enfans de la capitale, et les bavards des pays étrangers, qui ôtent ou défigurent le mérite militaire pour l'accorder à ceux qui n'en ont pas! On a fait tuer les témoins de sa gloire; ses compagnons d'armes disparoissent; on est ignoré; on craint de passer pour un vantard ou un menteur; on est modeste malgré soi; les charlatans triomphent.

Je ne vois rien de plus sage que de faire

parler le comte lui-même. Si les éditeurs ne gâtoient pas souvent ce qu'ils ont de précieux entre les mains, les ouvrages seroient plus fidèles et plus intéressans. Il faut conserver le même ton, disent-ils; et, pour avoir l'air d'avoir appris tout plein de choses plus difficiles, ils défigurent. Lisez ce qui est en partie de l'écriture du comte, assez difficile à lire, et en partie d'un de ses secrétaires, à qui il dicta, le 14 juin 1739, cette relation de son voyage après le Spielberg, et sa prise du turban qu'on trouvera à la fin dans les Pièces justificatives; lisez : ceux que les autres Mémoires ont accoutumés à des histoires de filles, de tempêtes, de corsaires, de duels, de rencontres invraisemblables, depuis l'entrée de Bonneval aux mousquetaires, où il n'a jamais été, vont bien s'ennuyer de ces détails politiques, dans lesquels je n'entre que pour faire voir combien il étoit bon à tout. On va voir encore l'homme de génie, génie remuant à la vérité. Si les Turcs avoient été remuables, ils auroient bouleversé l'Europe, ou ils s'en seroient fait chasser.

Bonneval fut chargé de former un corps pour servir de modèle à d'autres. En conséquence, on le nomma général des bombardiers et des mineurs, avec le titre de pacha à deux queues, en y attachant un revenu de 30,000 florins dont

il a joui toute sa vie. C'est à quoi s'est réduite la fortune qu'il a faite en Turquie.

Bonneval, dont la passion étoit de se venger de l'empereur, et de combattre, à la tête des armées ottomanes, le prince Eugène, s'occupa de son objet. Il porta le corps des bombardiers à quatre mille hommes disciplinés, armés et exercés à l'européenne. Ce fut d'abord un sujet de curiosité pour les Turcs. On alloit à Scutari, vis-à-vis de la ville, où se faisoient les exercices, et ce spectacle amusoit; mais bientôt les janissaires en conçurent de la jalousie. Ils craignoient ce qui étoit arrivé aux strelitz en Russie sous Pierre-le-Grand, et que la nouvelle milice ne fût destinée à remplacer un jour l'ancienne. Des murmures se firent entendre, et ce fut assez pour alarmer le foible sultan. Le grand-visir fut obligé de renoncer au système de Bonneval, et, pour le faire sans éclat, on fit partir les quatre mille hommes, sans leur chef, pour la frontière de la Perse, avec qui la Porte étoit en guerre. Ils s'y éteignirent successivement; ceux qui périrent n'ayant pas été remplacés, les bombardiers furent mis sur le pied de trois cents hommes, et le corps des mineurs à deux cents.

Outre les deux mémoires qui sont dans le roman dont j'ai parlé, j'en ai trouvé un où Bon-

neval représentoit, 1° que les Allemands entroient toujours en campagne avant les Musulmans ; 2° qu'ils se retranchoient sur les bords du Danube, se doutant bien que le courage bouillant des Turcs les feroit attaquer avec le plus grand désavantage ; 3° qu'en tirant toutes les munitions et provisions par ce fleuve, il falloit les attirer loin de là, et que ce n'est qu'à ces trois choses que le duc de Lorraine a dû la reprise de tant de provinces depuis le siége de Vienne ; qu'on n'auroit pas été battu en 1716, si le visir Ali avoit marché sur Temeswar ou vers l'Esclavonie, ou pénétré en Transilvanie ; et en 1717, si l'on avoit passé le Danube pour marcher dans le Bannat, ou la Save pour se porter vers Esseck, et faire ainsi lever le siége de Belgrade au prince Eugène.

Bonneval, pour donner bonne idée de ses talens militaires, envoya ces réflexions en arrivant à Serrajo, en promettant de se venger de l'empereur et des chrétiens qui l'avoient offensé. On verra la lettre qu'il écrivit, outre cela, de cette ville au grand-visir, le 23 juin 1729, pour le prévenir en sa faveur.

Le début de Bonneval à la Porte fit du bruit dans toute l'Europe. On le regarda comme le restaurateur de l'empire ottoman. Il recevoit

des lettres de tout plein de gens qui s'offroient à venir le joindre, et il ne manquoit pas en réponse de les en dissuader. Trois jeunes gens de naissance vinrent pour le même objet en droiture à Constantinople en 1733. L'un Français, nommé Mormai; le second Écossais, appelé Ramsay; et le troisieme Irlandais, l'abbé Macarty. Ils s'adressèrent d'abord au comte de Bonneval; ils prirent le turban à son insu. La chose faite, il n'en tâcha pas moins de leur rendre service, mais il obtint si peu pour eux, qu'ils se dégoûtèrent bien vite de la Turquie, et s'évadèrent successivement. L'abbé se retira en Portugal, où il mourut long-tems après. La Porte ne manquoit guère d'adresser à Bonneval tous les nouveaux prosélytes; mais comme ils lui étoient à charge, il s'en débarrassoit promptement, en les faisant secrètement partir pour retourner à leur religion et dans leur patrie.

Bonneval reçut une lettre du roi de Suède, qui avoit servi et vécu avec lui à l'armée impériale dans une sorte de liaison. Ce monarque avoit chargé Saïd-Effendi, dépêché par la Porte à Stockholm en 1732, pour y réclamer le payement des dettes de Charles XII en Turquie, de faire son compliment à Bonneval sur ce qu'il avoit enfin une religion. Le comte, flatté de ce

souvenir, trouvant la plaisanterie de bon goût apparemment, se mit en tête d'allier la Turquie à la Suède. Il s'engagea si avant dans les intérêts de cette dernière puissance, qu'il la fit toujours entrer dans ses projets politiques.

MM. Hopkin et Carlson, revenus (si l'on veut les en croire) à Constantinople en voyageurs, repartirent avec le plan de Bonneval; mais il échoua du côté de la France. Le cardinal de Fleury, qui la gouvernoit alors, étoit trop mesuré et trop timide pour des vues si étendues. Il ne voulut pas autoriser le marquis de Villeneuve à y entrer, et le visir s'y refusa. La Porte et la Suède ne firent aucun mouvement, et Stanislas fut heureux de pouvoir s'échapper de Dantzig avant la prise de cette ville par une armée russe.

Les Turcs étoient en guerre avec la Perse depuis 1732. Thamas Koulikan, usurpateur de Shal Thamas, vaincu à sa première bataille par Topal Osman, ex-grand-visir, le battit et le tua à la seconde.

Abdula bacha le remplace, donne et perd la bataille d'Erivan, malgré l'avis de Bonneval qui craignoit les talens de Thamas, qui savoit qu'il ne pourroit pas tenir long-tems la campagne à cause des troubles intérieurs. Constantinople murmure; le grand-seigneur tremble;

le grand-visir est déposé ; Ali-Bacha (c'est son nom) presque étranglé ; la Perse triomphe ; la Porte demande la paix, elle rend tout ; le sultan Mahmoud obéit au kislar-aga ; ce favori, chef des eunuques noirs, change, dépose, dispose.

La Russie commence brusquement les hostilités, s'empare d'Azoph, cherche la querelle ordinaire de violation de territoire par les Tartares, dont le kan marche à la tête de ses hordes et d'une armée turque.

C'est, je crois, à Bonneval qu'on dut cette guerre subite, car la Russie savoit ses projets contre elle. Bonneval crut commander ; mais, soit jalousie des bacha, soit égards pour l'empereur d'Allemagne, qui, de médiateur, devint (suivant l'usage) acteur très-mal-à-propos, il ne commanda pas. Les puissances maritimes proposent et médiation, et alliance, et bons offices, et amitié au grand-visir ; il est prêt à y donner. Bonneval lui représente que celle de la France suffit. On lui dit d'en parler à Villeneuve ; il répond foiblement qu'il en écrira. Bonneval décide ou fait décider. Les deux ambassadeurs d'Hollande et d'Angleterre (suivant l'usage encore) cherchent à tout embrouiller. Ils se rendent au camp ottoman, et Méhémet bacha prend ce jour-là, le 17 juillet 1737, pour écrire au cardinal de Fleury.

Le prince Ragotzy étoit mort en 1736, et avoit laissé deux fils en France, où leur éducation venoit de finir. Bonneval, fertile en projets, forma celui d'attirer le fils aîné à Constantinople, et le fit goûter à son ministère ottoman. Le jeune prince y arriva en 1737. Le plan du comte étoit de l'employer à susciter des troubles en Hongrie et en Transylvanie, en ranimant par sa présence les anciens partisans de sa maison, et d'appuyer ces mouvemens par le corps de troupes ottomanes qui se trouvoit à la frontière : mais le nouveau grand-visir, Jeghem pacha, se contenta de faire faire au jeune Ragotzy une entrée publique dans la capitale, et de signer avec lui une convention par laquelle la Porte le reconnoissoit souverain de Transylvanie et chef des Hongrois, sous la redevance d'un léger tribut; après quoi, il le fit partir pour l'armée. Le comte de Bonneval eut ordre de l'accompagner ; mais son approche de la frontière n'excita personne à se déclarer en sa faveur, et ne servit qu'à fournir au prince de Lobkowitz, qui y commandoit pour l'empereur, l'occasion de faire arrêter tous les gens suspects. Ragotzy, dans cette situation, commençoit à devenir un personnage embarrassant, lorsqu'une maladie aiguë vint à propos l'emporter.

Bonneval lui-même ne savoit qu'en faire. Il l'avoit trouvé fort au-dessous du rôle qu'il avoit voulu lui faire jouer.

Depuis long-tems ce ne sont plus les cabales des sultanes et des eunuques de qui dépendent les événemens de l'empire. Mais les Grecs, qui sont les plus déliés de tous ses sujets, et même de ceux des autres pays, y ont la plus grande influence. On ne sait souvent pas d'où partent les coups qui s'y portent. Les drogmans de la Porte, ces apprentis hospodars de Moldavie et Valachie, gouvernent souvent les principaux personnages du divan. Enfin la cour du grand-turc, si barbare à tout plein d'égards, c'est-à-dire si éloignée des manières des autres cours, leur ressemble en intrigue et finesse. C'est en cela qu'ils ont mis tous leurs talens, au lieu d'en avoir en guerre et en politique. Les bachas, jaloux de leur camarade Achmet pour ce premier genre, et les ministres pour le second, cherchèrent à le perdre, les uns en disant qu'il étoit encore attaché aux Allemands et détestoit les Français (ce que fit semblant de croire l'ambassadeur de France), et les autres qu'il étoit tout dévoué à son pays natal, et lui sacrifieroit les intérêts de l'empire ottoman, en l'engageant dans des guerres continuelles avec l'Autriche.

Il est vrai qu'à la mort de Charles VI, il fit ce qu'il put pour cela ; et voyant qu'il ne pouvoit armer sa cour en guerre, il voulut l'armer en protestation contre l'élection de l'empereur François Ier. Au moins, écrivoit-il, il faut lui ôter le titre de roi de Jérusalem. Cela peut un jour faire du tort au grand-seigneur. J'ai vu, outre cela, un véritable écart de son imagination embrasée dans un autre plan qu'il présentoit à sa sublime cour, sur la nécessité d'exiger au moins l'abolition de l'ordre de Saint-Étienne de Toscane, qui promet, écrivoit-il, encore plus que les chevaliers de Malte, de détruire la Turquie. Cet ordre ne s'attendoit sûrement pas qu'on lui eût fait l'honneur de le craindre.

Toujours occupé de politique, l'actif bacha, ne pouvant plus faire la guerre, réussit à un traité avec la cour de Naples, à l'insu de Villeneuve, qu'il eut bien du plaisir à faire enrager.

M. de Castellane succéda à M. de Villeneuve. M. de Bonneval se brouilla avec lui, comme de raison. Il intrigua avec M. d'Argenson, par un M. Billet, pour faire un traité avec le Mogol contre la Perse. Celle-ci ne lui en donna pas le tems, car elle fit sa paix.

L'Europe étoit trop petite pour la tête du

bacha français. Il voulut tirer une ligne de la pointe de l'Épire au golfe de Tripoli, pour déclarer invalables toutes les prises en-deçà. Mais cela ne prit pas ; et laissant là l'Asie et l'Afrique, il voulut se mêler des affaires de la Prusse, alliée naturelle, disoit-il, du grand-seigneur. Son dernier projet étoit d'accorder à la France la navigation de la mer Noire. Sa tête ne se reposoit jamais. Il ne fut pas tranquille un seul jour de sa vie.

Il avoit toujours quelque projet sur le tapis pour amuser son loisir. Entre autres, il s'occupa d'un modèle de bateau pour servir en France à une de ces descentes en Angleterre, sans cesse proposées et jamais exécutées, quoique, d'après un plan que j'ai vu du comte de Broglie, et mes autres renseignemens là-dessus, je la croye très-possible. Il vouloit perfectionner le genre des bateaux de Pierre Ier contre les Suédois. Son grand chagrin étoit de ne pas voir dans le comte de Castellane et dans le chevalier de Maya, ministre des Deux-Siciles, des coopérateurs aussi ardens que lui ; l'un, disoit-il dans une de ses lettres à M. d'Argenson, ne pense qu'à son argent, et l'autre à son salut. Il lui demanda son neveu, le fils du marquis de Bonneval, pour remplacer M. de Castellane. Je pourrai, écrivoit-il, dirigeant

cet ambassadeur tout à moi, servir à la fois mon empire et ma patrie. Cette idée plut à la France. On prit des informations ; le jeune Bonneval se trouva aussi bête que le jeune Ragotzy : il étoit abruti par le vin.

Malgré la gaîté naturelle du comte de Bonneval, on le voyoit quelquefois absorbé dans une rêverie profonde. Le chevalier de Maya lui donna un jour à dîner avec une virtuose italienne. On fut très-étonné de voir tout-à-coup Bonneval fondre en larmes au milieu d'une ariette. Il n'en dit pas le sujet ; mais on conjectura que cet air lui avoit rappelé des souvenirs que son état actuel rendoit amers.

Parvenu à sa soixante-dixième année, il écrivit au marquis de Bonneval, son frère : « Je suis souvent bien loin de moi par des ré-» flexions fatigantes. De fréquentes attaques » de goutte, d'autres infirmités réelles, me » forcent à vous demander conseil, comme » au chef de la maison, sur un parti à pren-» dre. » Le marquis lui répondit de la manière la plus touchante : « Si votre vocation fut for-» cée, vous êtes devenu libre ; il faut la chan-» ger. Songez que vous et moi nous n'avons » plus que quelques momens à vivre, je vous » fournirai tout l'argent que vous voudrez. »

Bonneval s'adressa à la cour des Deux-Si-

ciles pour favoriser son évasion. Il fut convenu qu'une frégate napolitaine viendroit croiser dans l'Archipel, et que le comte iroit la joindre, de là passer à Rome, où le pape avoit promis de l'accueillir, et où il auroit subsisté par les bienfaits du roi de Naples. Mais l'exécution de ce plan fut prévenue par une goutte remontée, qui termina les jours de ce personnage célèbre le 23 mars 1747.

Le comte de Castellane et le chevalier de Maya introduisirent chez lui un jésuite, nommé le père Charots, travesti en médecin : mais, soit que ce missionnaire fût gêné dans ses exhortations par la présence de l'iman du comte, qu'il appeloit plaisamment son chapelain, et de quelques Turcs de son voisinage qui s'y étoient rassemblés; soit que le mourant n'eût réellement aucun sentiment de résipiscence, la vérité est que le comte Ludolf et le secrétaire d'ambassade de France le virent expirer ayant conservé sa connoissance jusqu'à la fin, sans donner aucun signe de préférence pour l'une ou l'autre religion, ce qui s'étoit manifesté pendant sa vie. Sa sépulture est dans un cimetière turc, voisin de sa maison. Son épitaphe en cette langue dit que c'étoit un seigneur distingué parmi les Francs, qui fut assez heureux pour embrasser la vraie foi, et pour

mourir le jour de la naissance du prophète.

Ainsi finit l'homme extraordinaire, infortuné, et intéressant malgré ses torts, ce brave général Bonneval, le politique bacha Achmet, après une carrière glorieuse, longue et agitée. Il étoit beau, grand, bien fait, avoit l'air noble et soldat. Il lui fut aisé avec cela d'être un beau Turc, et surtout avec cet habillement et une grande barbe blanche. Il avoit auparavant ses cheveux en rond, comme ensuite Charles XII qui les porta, peut-être d'après son portrait, car ce roi étoit plus jeune que lui.

C'est Casanova, homme de beaucoup d'esprit et d'une érudition profonde, connu par son fameux duel avec Branicki, grand-général de Pologne, sa fuite des Plombs de Venise, et quantité d'ouvrages et d'aventures ; frère du grand peintre de batailles du même nom ; mort à Dux en Bohême; bibliothécaire de mon neveu, le comte de Waldstein, qui m'a dit, entre autres choses, qu'un des plaisirs du comte de Bonneval étoit, lorsqu'il étoit sûr de ne voir personne, de s'habiller à la française. Il se donnoit la peine de mettre des souliers et des bas blancs, ce qui faisoit un singulier contraste avec sa tête rasée et son menton si bien garni.

Le comte de Ludolf, envoyé extraordi-

naire des Deux-Siciles, après le chevalier de Maya, qui a connu long-temps à Constantinople le comte de Bonneval, dit qu'il sortoit peu de chez lui, quoiqu'il allât quelquefois dîner chez les ambassadeurs d'Hollande et d'Angleterre. Les ministres de Suède et de Sicile mangeoient chez lui très-souvent. On n'y voyoit point de viande défendue par l'Alcoran ; mais, quoique servi par des domestiques turcs, il ne se gênoit pas sur le vin et les liqueurs. Sa table étoit toujours à la française, et il avoit un cuisinier de sa nation ; c'est où il jouissoit davantage, et il y entonnoit souvent sa chanson favorite :

Jouissons du présent,
L'avenir est aux fols, etc.

En public il observoit le Romazan ; mais il se dédommageoit en particulier avec des biscuits et des liqueurs qu'il avoit sous clef dans une armoire. Hors de chez lui, il mangeoit de tout. Sa maison étoit à Pera, dans le quartier des ministres étrangers.

Il avoit adopté un Italien, son ancien valet de chambre, qui avoit pris le turban avant lui, et se nommoit Soliman Bey. Cet homme gouvernoit sa maison et lui en imposoit, lorsqu'on avoit à se défier de quelque indiscrétion

du comte de Bonneval, qui y étoit sujet, surtout en le prenant par la flatterie. On donnoit le mot à Soliman Bey, qui ne le perdoit pas de vue ; ce dernier s'étant marié a laissé des enfans, dont l'aîné a succédé, après son père, à la charge du comte de Bonneval, mais en a été privé depuis.

Le comte ne s'est point marié en Turquie, et n'avoit même de femme chez lui que celle de Soliman Bey. Une bourgeoise de Rochefort lui avoit donné, dans sa jeunesse, un fils naturel qu'il nomma La Tour, dont j'ai déjà parlé, et qu'il prit auprès de lui dès qu'il eut atteint l'âge de dix ans. Il le plaça ensuite dans son régiment, au service de l'empereur, où, de grade en grade, il parvint à celui de colonel commandant; enfin, devenu général-major, il mourut d'une blessure à la jambe, qu'il reçut à la bataille de Parme, en 1734, s'étant acquis beaucoup de réputation.

Tels sont les faits qu'on a pu rassembler sur la vie du comte de Bonneval. On l'a souvent sollicité d'écrire son histoire, mais il s'y est refusé constamment. Il s'est borné à faire une relation de son Voyage ; la voici :

Relation du Voyage de M. le Comte de Bonneval en Turquie, dictée et quelquefois écrite par lui-même, le 14 juin 1739, où l'on voit les motifs qui l'obligèrent à faire ce voyage, et comment il a été forcé par les Allemands de prendre le Turban.

Pendant son séjour en Hollande, le marquis de Monteleon lui fit proposer par le Juif Dulis d'entrer au service d'Espagne. Il y consentit, sans pourtant s'y être engagé absolument, n'ayant jamais voulu en rien recevoir, quoique, par la suite, le même Monteleon, qui étoit ambassadeur d'Espagne à Venise, lorsque M. le comte de Bonneval se rendit dans cette république, lui offrît de nouveau, de la part du roi d'Espagne, de lui compter tout ce dont il auroit besoin. Le marquis de Lapas, premier ministre d'Espagne, lui ayant aussi écrit que ledit ambassadeur avoit ordre de lui remettre tout ce qu'il souhaiteroit, M. le comte de Bonneval se contenta d'entretenir une correspondance suivie avec le marquis de Lapas et M. Patigno. Pendant ce tems, M. le comte de Bonneval, qui recevoit continuellement de Vienne des avis très-sûrs de tous les desseins de la cour de l'empereur sur les

affaires d'alors, écrivit à la cour d'Espagne de ne se fier nullement à toutes les belles promesses de la cour de Vienne, qu'elle ne cherchoit qu'à la tromper, et que l'empereur ne permettroit jamais que don Carlos passât en Italie. Il en déduisoit les motifs, et conseilloit à la cour d'Espagne de prendre des mesures, avec la France et l'Angleterre, pour hâter le départ de don Carlos. Entre autres, il disoit dans sa lettre : « L'empereur est un fort honnête homme, qui ne refusera pas que sa fille, seconde archiduchesse, épouse don Carlos aux conditions convenues ; mais vous devez être assuré que le prince Eugène, ennemi irréconciliable de toute la famille des Bourbons, s'y opposera ; et, comme chef du conseil, il entraînera, tant qu'il pourra, les autres dans son parti. Cependant le comte Louis de Sinzendorf, grand chancelier, peut être gagné, car il aime beaucoup l'argent (1). Le

(1) Je sais que cela s'est dit, et même on vouloit que je lui susse mauvais gré d'avoir perdu 70 actions dans la Compagnie d'Ostende, qu'il avoit fait réformer, disoient ses ennemis, parce que les Anglais et les Hollandais, à qui elle faisoit du tort, lui avoient donné de quoi acheter la terre de Silwitz en Moravie. Mais je n'en crois rien, et ce n'est point parce que j'ai été ami de ses fils et de toute sa famille, c'est

comte Gundacker Staremberg n'est point intéressé, et ne peut pas être acquis par les dons ; mais sa femme prend de toutes mains ; elle le gouverne et lui fait faire ce qu'elle veut. M. de Penterrider est un homme de probité à tous égards ; et, quoiqu'il soit parvenu d'un bas état au poste de vice-chancelier qu'il occupe, il est né avec des sentimens tout-à-fait nobles, un esprit infini, et une fidélité inviolable pour les intérêts de l'empereur ; mais si vous pouvez arriver à lui persuader que rien n'est plus avantageux à S. M. I. que l'accomplissement de ce mariage, vous aurez alors un partisan très-habile et fort accrédité. »

Les ministres d'Espagne le remercièrent en termes très-obligeans de tous ses bons avis. Quelques-unes de ses lettres parvinrent au comte de Konigsegg, alors ambassadeur de l'empereur à Madrid, lequel en envoya à

---

parce que je m'en suis informé. Un d'eux, le commandeur, un des hommes le plus aimable que j'aye connu, me l'auroit dit, car il étoit sans préjugés ; il m'a parlé de son père comme d'un étranger. Je l'aurois bien su d'ailleurs aussi. Il auroit été gagné plutôt par l'esprit que par l'argent. Il avoit beaucoup de l'un et de l'autre. Sa plus grande dépense étoit en bonne chère. Il étoit fort gourmand, mais très-bien payé, sociable, aimé et estimé.

Vienne, soit les originaux, soit des copies très-exactes, sans que M. le comte de Bonneval ait jamais pu savoir au juste comment M. le comte de Konigsegg s'y étoit pris pour les avoir. Il a toujours supposé que le marquis de Monteleon instruisoit la cour de Vienne de tout ce que le comte de Bonneval conseilloit à celle de Madrid, et cela afin de s'attirer le bien-vouloir et la protection de l'empereur, et ainsi conserver des biens considérables qu'il avoit dans le Milanais; et que ses avis furent la cause que le comte de Konigsegg eut ordre de faire tous ses efforts à Madrid, pour y avoir quelque lettre du comte de Bonneval. En effet, il réussit à avoir quelques-unes des plus essentielles.

La fête de l'Ascension 1729 à Venise, où la coutume est de se promener et de se divertir sous le masque, le comte de Boulogne, ambassadeur de l'empereur, reconnut M. le comte de Bonneval qui étoit aussi masqué, l'accosta et se fit connoître à lui. Il le mena fort à l'écart, et lui dit : Vous donnez des avis à l'Espagne tout-à-fait contraires aux intérêts de l'empereur, il en est informé. Vous avez écrit telle et telle chose. Il lui en fit un détail circonstancié et si précis, que M. le comte de Bonneval l'avoua en lui disant : Je crois que vous avez mes

lettres dans votre poche. L'ambassadeur continua de lui parler en termes très-modérés et d'un fort galant homme. Il lui conseilla de cesser tel commerce, lui dit qu'il devoit connoître que, dans une ville toute ouverte comme Venise, il seroit facile à l'empereur de le faire enlever; mais qu'eu égard à ses grands services, S. M. I. ne lui feroit aucune peine, et que s'il ne donnoit plus sujet de plainte, il pouvoit l'assurer que ses affaires se raccommoderoient à Vienne, tant celles qu'il avoit avec le prince Eugène que toute autre (1). Cette conversation fut un avis à M. le comte de Bonneval pour se tenir sur ses gardes; il ne sortit plus de son logis qu'avec précaution, et pensa très-sérieusement sur la réflexion que Venise étoit toute ouverte et qu'il étoit possible d'y être enlevé. Il conclut de là que, si on ne l'avoit pas fait, on le pouvoit faire. Il mit en déli-

(1) Voilà le plus grand tort qu'eut Bonneval de ne pas y croire. Je suis persuadé qu'on lui auroit tenu parole. Le prince Eugène seroit revenu à lui. Il auroit servi sous lui sur le Rhin, l'auroit soutenu lui-même contre la cabale autrichienne, son ennemie; et, par le besoin que la cour de Vienne auroit senti avoir de ses talens, auroit commandé ses armées contre les Turcs dans la guerre qui arriva après la mort du prince.

bération s'il se réfugieroit chez les Suisses protestans ou catholiques, ou en Hollande, ou en Angleterre. Il n'avoit pas assez d'argent pour figurer à Londres un certain tems selon son rang : et il ne se croyoit pas assez en sûreté chez les Suisses, ni chez les Hollandais. Il avoit eu depuis long-tems envie de voir Constantinople ; et lorsque le comte de Wirmond y fut en 1719, pour ratifier la paix de Passarowitz, il demanda à l'empereur d'y aller avec lui : ce qui lui fut refusé, par la considération qu'étant général de l'infanterie impériale, il ne pouvoit paroître que selon son rang : ce qui n'étoit pas compatible à la suite d'un ambassadeur. Il en forma de nouveau le projet en 1729, pour satisfaire sa curiosité, se mettre à l'abri contre la cour de Vienne, en cas qu'elle tentât de lui faire de la peine, et dans ce voyage entretenir toujours sa négociation pour passer en Espagne à des conditions convenables, et voir la tournure des affaires entre cette cour et celle de Vienne. Il prétexta d'aller à Corfou auprès du général Schulembourg, qui, effectivement, l'avoit invité à y aller voir ses nouvelles fortifications ; mais au lieu d'aller à Corfou, il fut à Raguse ; et, en faveur d'un passeport du duc de Richelieu, alors ambassadeur de France à Vienne, qui ne le désignoit

que comme gentilhomme qui avoit dessein de voyager (et lequel passeport on ne regarda presque point à Raguse), il passa en Bosnie avec cinq ou six personnes de sa suite. En arrivant à Bosna Seraï, forteresse et ville frontière appartenant aux Turcs, il fut reconnu par le major du régiment Odward. Cet officier étoit venu d'Esseck, forteresse frontière appartenant à l'empereur, pour quelques raisons d'affaires concernant son régiment, alors à Esseck, et étoit assis à la porte d'une hôtellerie, fumant sa pipe. Il reconnut M. le comte de Bonneval, se leva et le salua très-profondément, en lui faisant son compliment en allemand. M. le comte ne fit pas mine de le voir, et continua sa route pour se rendre au logement que lui avoit retenu un de ses gens qui avoit pris les devants. Cet officier ne perdit point de tems, mais courut promptement chez le commandant de la ville et forteresse de Seraï. C'étoit alors un nommé Achmet pacha Gazi. L'officier allemand lui dit : Vous avez dans la ville un homme de la première distinction, et général de l'infanterie de l'empereur, mon maître, nommé M. le comte de Bonneval, qui est arrivé aujourd'hui ; je le soupçonne de ne se réfugier dans les États du grand-seigneur, que pour y venir offrir ses

services à la Porte Ottomane, ce qui ne pourroit être que très-préjudiciable à S. M. I. Ainsi je viens protester entre vos mains que vous ayiez à nous assurer de ce seigneur ; que vous ne lui laissiez point poursuivre sa route, et que vous le gardiez pour le remettre à la cour impériale, lorsqu'elle le redemandera à la Porte Ottomane. Je pars, dit l'officier, tout-à-l'heure, pour en donner avis à Vienne, et je vous laisse ma protestation par écrit, en turc et en allemand, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance ; et j'en emporte avec moi copie. Le commandant de Seraï fit assembler tous les principaux du lieu ; et tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. La conclusion fut que Achmet pacha Gazi ne pouvoit point laisser aller M. le comte de Bonneval ; cette résolution fut un effet de la crainte qu'avoient alors les Turcs des Allemands.

Le pacha envoya à M. le comte son intendant, avec deux autres Turcs de marque, lesquels lui dirent qu'il ne pouvoit point sortir de Seraï ; qu'il y avoit été reconnu par un officier allemand, lequel avoit protesté entre les mains du pacha et qu'il étoit parti pour en donner avis à Vienne. M. le comte eut diverses conférences avec le gouverneur qui le traita très-civilement, lui fit offre de tout ce dont il

auroit besoin, que rien ne lui manqueroit, qu'il n'avoit qu'à parler. M. de Bonneval ne voulut rien accepter, n'en ayant pas besoin. Il étoit parti de Venise avec 1500 ducats d'or et de bons effets qui, en les vendant à très-bas prix, lui auroient rendu au moins 3000 ducats. Il n'épargna rien pour faire connoître au pacha qu'il le retenoit injustement et contre le droit des gens; qu'il n'étoit plus au service de l'empereur; qu'il étoit libre, et n'étoit pas son sujet, étant né Français. La crainte de désobliger les Allemands rendit toutes ses bonnes raisons inutiles. La cour de Vienne faisoit agir vivement M. Talman, son résident à Constantinople, pour que la Sublime Porte lui rendît M. le comte de Bonneval; elle faisoit aussi tramer à Seraï pour l'enlever mort ou vif. L'on avoit fait entrer dans ce complot l'intendant ou kiaja d'Achmet pacha Gazi. Un Grec, fort bigot dans sa religion, et très-riche, établi à Esseck, étoit le chef du projet, et avoit promis 5000 piastres de récompense audit kiaja, s'il pouvoit faire enlever M. le comte, et promettoit de bien payer divers Grecs qui devoient faciliter l'entreprise. On avoit même donné à M. le comte de Bonneval un logement écarté, afin d'avoir plus d'aisance pour l'exécution. Il s'étoit fait ami des gens du

pays, et particulièrement des chefs des janissaires, lesquels font en Bosnie la loi aux pachas. Il faisoit aux uns de petits présens, et les traitoit tous très-affablement. On le tenoit au courant de toutes les démarches que ses ennemis faisoient contre lui à Constantinople et en Bosnie. Il commença par attirer autour de sa maison environ trente gros chiens vagabonds qu'il faisoit nourrir avec soin ; ce fut là sa première garde ; mais elle ne pouvoit pas le préserver du poison (1), dont son chef de cuisine, qui étoit natif de Paris, l'avoit préservé trois fois ; entre autres une, dans du lait caillé, où il aperçut une fente qui lui dénotoit quelque

(1) Si cela est vrai, comme le croit certainement Bonneval, puisqu'il le dit, cet ordre-là auroit été donné par quelque Turc trop obligeant pour notre cour, ou quelque consul grec ou italien des environs. Mais sans compter notre ministère qui n'a jamais employé de moyens pareils, ils ont été inconnus de la maison d'Autriche. On n'en peut pas citer un trait de cruauté; la mort de Waldstein seule pouvoit être un peu plus légale. Mais Charles VI étoit un des meilleurs souverains qu'il y ait jamais eu. Il étoit grave en public et polissonnoit en particulier, bon pour tous ses alentours, ses voisins, ses sujets, et même ses ennemis; car on sait que ce fut lui qui empêcha Frédéric-Guillaume de couper la tête au grand Frédéric son fils.

chose d'extraordinaire; le cuisinier empêcha que le riz ne fût servi sur la table et le fit donner à des chiens, dont quatre qui en mangèrent moururent immédiatement. Toutes ces opérarations se faisoient par ledit kiaja. Le pacha, gouverneur de Seraï, en avoit quelques soupçons, et avoit dit souvent à M. le comte de Bonneval : Ne buvez du café nulle part, pas même chez moi, et encore moins chez mon kiaja. M. le comte voyant tant de fureur dans ses ennemis, et user de moyens si abominables pour le perdre, chercha à prendre des précautions plus sûres contre eux ; il déclara à un des janissaires de Bosnie tout ce que l'on machinoit contre lui, tous les risques qu'il avoit courus depuis qu'il étoit à Seraï. Ce chef en fut touché. Je pars dans l'instant, lui dit-il, et je vous promets que dans trois jours vous aurez de mes nouvelles, et que je trouverai moyen de vous délivrer de vos ennemis; comptez sur moi. Il lui tint parole, revint à point nommé, accompagné de trois de ses collègues qui lui dirent: « Nous sommes quarante » chefs à la tête des janissaires bosniaques ; » notre corps est au moins de six mille hommes, » qui vous prend sous sa protection, et nous » vous amenons une garde de dix hommes fi- » dèles et déterminés qui viennent à pied et

» seront ici ce soir, qui ne vous quitteront » point, et nous les ferons relever tous les huit » jours par dix autres. Faites sur-le-champ » réparer cette maison ici près de la vôtre, pour » loger quand ils arriveront (ce qui fut exécuté sur-le-champ), et venez avec nous chez » Achmet pacha ; nous voulons lui signifier, » ainsi qu'à son kiaja, quelle est notre réso- » lution. » M. le comte de Bonneval fut avec eux ; ils dirent au pacha, le kiaja présent avec divers autres Turcs de marque : « Nous avons » appris que quelques personnes tendent à » faire enlever et perdre par le feu ou le » poison cet étranger ; nous savons tout ce qui » se machine contre lui, et nous connoissons » les personnes qui y ont part ; nous vous dé- » clarons que notre corps de janissaires le » prend sous sa protection, et que nous lui » donnons une garde de dix hommes. S'il lui » est fait la moindre insulte et qu'il lui mésar- » rive, nous ferons main-basse sur ceux qui » en seront les auteurs ; nous les mettrons en » pièces, et alors nous ne répondons pas de » vous-même, seigneur pacha. Nous vous » prions donc de nous aider à lui sauver la » vie, et à le traiter avec tout l'honneur et la » distinction que méritent son rang et sa di- » gnité. » Le pacha fut frappé de cette dé-

marche, à laquelle il ne s'attendoit pas ; et, bien qu'il fût l'ami de M. le comte de Bonneval, et très-porté à l'aider en tout et partout, il craignit d'abord que ce procédé ne produisît quelque effet fâcheux. Celui qui eut la plus grande peur ce fut le kiaja, qui, dès-lors, avec sa séquelle, ne parut plus s'occuper de M. le comte de Bonneval. Ainsi, pendant quelque tems, il eut un peu de tranquillité. Il recevoit continuellement des avis de Constantinople, comme M. Talman y faisoit des efforts pour obtenir de la Porte qu'elle le rendît à l'empereur.

M. le comte de Bonneval avoit écrit une lettre au prince Rakotzi et une autre à M. de Villeneuve, ambassadeur de France, lesquels ne lui firent aucune réponse. Le prince, parce que M. de Bonneval avoit oublié le titre d'Altesse dans sa lettre. M. de Villeneuve garda le silence, par déférence pour l'empereur. M. le comte a de fortes préventions que M. Talman avoit su gagner cet ambassadeur par quelque motif d'intérêt, afin qu'il ne réclamât point M. le comte de Bonneval comme Français. Il y avoit environ sept mois qu'il étoit à Seraï lorsqu'il se détermina, n'ayant point de réponse auxdites lettres, d'envoyer à Constantinople un de ses gens pour y faire tous

ses efforts pour qu'il ne fût point livré aux Allemands. Tout cela n'aboutit à rien; et dans plusieurs audiences que son envoyé eut des ministres de la Porte, particulièrement avec Mehemet, kiaja du grand-visir, lequel dit: Je ne puis pas croire que M. le comte de Bonneval soit Français, ainsi qu'il l'a débité et que vous l'assurez vous-même. Il a quitté le service de l'empereur d'Allemagne, il est libre, et cependant l'ambassadeur de France ne le réclame point et ne donne aucun signe de vie à son sujet. Comment se peut-il, s'il est de sa nation, qu'il ne redemande pas un homme de sa considération, pendant que tous les jours il se donne tous les soins possibles pour se faire rendre des gens de rien qui se réfugient chez nous et qu'il sait être Français. Si cela étoit, auroit-il dû ne faire aucune attention à la lettre que lui a écrite votre maître. Sept mois se passèrent encore, sans que M. de Bonneval ne vît rien arriver qui pût le garantir des Allemands. Enfin, au bout de quatorze, un courrier arriva à Seraï, expédié de la part du grand-visir au pacha de la province de Bosnie, pour des affaires qui regardoient son département. Ce même courrier, d'abord après avoir remis son paquet au pacha, fut chez M. le comte de Bonneval, et lui dit qu'il avoit laissé,

chez le grand-visir, à Constantinople, un ordre ou commandement tout prêt de la part du grand-seigneur, qui devoit être envoyé audit Achmet pacha Gazi, afin de le livrer, sur les frontières, et en toute sûreté, aux Allemands; qu'il en avoit donné avis par une lettre audit pacha; et que l'ordre seroit apporté par un courrier exprès, qui devoit partir trois jours après lui. M. le comte demanda à celui-ci combien il en avoit mis pour se rendre de Constantinople à Seraï? Il répondit : neuf jours; qu'il avoit fait beaucoup de diligence, et que celui qui devoit arriver après lui ne pourroit pas s'y rendre en moins de tems. Il lui demanda encore s'il pouvoit lui procurer de voir la lettre d'avis qu'il avoit apportée de la part de la Porte au pacha; il répondit qu'il croyoit qu'on la lui accorderoit et qu'il l'alloit chercher. En effet le pacha la lui remit; et il la porta à M le comte de Bonneval qui se la fit lire et interpréter trois fois de suite, afin d'en mieux comprendre le sens; il fut convaincu qu'il alloit être livré à ses ennemis au plus tard dans trois jours (1). Il récompensa le cour-

(1) Je ne répondrois pas que cet avis ne lui eût été donné par M. de Prié, s'il étoit encore en vie; car je ne sais ce qu'est devenu ce vil et bas intrigant que j'ai puni

rier, et le renvoya rendre la lettre au pacha; il passa le reste du jour et de la nuit dans de très-grandes agitations. Il se rappeloit la correspondance qu'il avoit eue avec la cour d'Espagne, quand il étoit à Venise; que celle de Vienne en avoit une exacte connoissance; qu'on lui imputeroit son passage en Turquie comme un crime, quoique le vrai motif fût d'éviter de tomber entre les mains de ses ennemis, et que la curiosité et la dissipation y avoient bonne part, jusqu'à un tems convenable pour passer au service d'Espagne; et qu'on le chargeroit d'avoir voulu prendre parti chez les Turcs. Il se voyoit près d'être à la disposition de l'empereur, de subir une mort honteuse ou une prison dure et cruelle, pire que la mort. Il voyoit que l'ambassadeur de France n'avoit pas daigné dire un mot à la Porte qui, sans commettre en rien cet ambassadeur, auroit pu sauver M. le comte de Bonneval des mains de ses ennemis. Alors, dans une si cruelle extrémité, il prit le parti de se déclarer Turc, et

---

dans la personne de son petit-fils, en étant amoureux de sa femme. Peut-être quelqu'autre homme pareil, une espèce, un subalterne des subalternes, que Bonneval avoit désobligé autrefois à Vienne, craignant qu'il ne revînt, fut-il capable de cela.

voici comme il l'exécuta. Ce fut quatorze mois après son arrivée dans les États du grand-seigneur. Il avoit fait rencontre à Seraï d'un Turc qu'il avoit connu autrefois à Milan au service d'une dame, sa parente. Ce domestique fut pris dans les guerres de Hongrie, et ensuite se fit mahométan. M. le comte de Bonneval le tenoit auprès de lui, et l'employoit à servir. Il se confia à lui, et lui demanda s'il connoissoit quelqu'un à Seraï qui fût bon musulman, et capable de garder un secret. Celui-ci dit qu'oui; allez-moi chercher cet homme, et l'amenez ici. Il s'enferma avec eux dans une chambre, n'y ayant nul autre qu'eux trois. Il ordonna à celui qui étoit à son service de demander à celui qu'il avoit amené, s'il savoit positivement les paroles qui désignent la profession de foi des mahométans. La question fut faite, et la réponse fut qu'oui, qu'il savoit ces paroles; dites-lui qu'il les prononce, et je les répéterai après lui : ce qui s'exécuta immédiatement. Cela fait, M. le comte de Bonneval ordonna de nouveau à ces deux hommes de se taire et de le suivre chez le pacha, où ils furent tous trois; et là il leur dit de déclarer à ce pacha, comme lui, comte de Bonneval, étoit musulman (1).

(1) Voici comme il évita la circoncision. Il pria à dîner les gens de marque, les fit boire de la liqueur et

La déclaration faite, le pacha l'embrassa, le baisa et lui fit mille caresses. Le commandement du grand-seigneur pour le livrer aux Allemands, arriva effectivement deux jours après; il ne put plus être mis en exécution. Le pacha avoit expédié à la Porte Ottomane promptement pour lui donner avis du changement de M. le comte de Bonneval; et sur cet avis, la Sublime Porte ordonna au même pacha de lui donner une somme de 250 piastres par mois, à compter depuis le jour de son arrivée dans les États du grand-seigneur. Mais le fourbe de kiaja, qui avoit promis de le livrer mort ou vif aux Allemands, s'appropria les quatorze mois écoulés depuis l'arrivée de M. le comte de Bonneval. Le kiaja a été ensuite puni de ses perfidies. M. de Bonneval, étant arrivé à la Porte, fit connoître ce fourbe, et prouva que, de quatre mille Spahis qui

---

beaucoup de vin, sous le nom de sorbet. Alors Bonneval passa dans sa chambre avec les deux affidés qui avoient attesté sa religion et qui parurent destinés à lui faire l'opération par laquelle tout musulman est légal. Mais par une supercherie adroitement combinée, l'opération n'eut pas lieu; et le néophyle, afin de mieux jouer son rôle de circoncis, garda le lit pendant quelques jours.

avoient été commandés pour rétablir la forteresse de Seraï, à peine y en avoit-il eu quelquefois la moitié, et dans d'autres tems le quart; qu'il recevoit de l'argent de ces mêmes Spahis, pour les exempter du travail, et qu'il s'approprioit une bonne partie des deniers que la Sublime Porte destinoit au rétablissement de cette forteresse. L'on fit faire des informations sur les lieux, et l'on trouva vrai l'exposé de M. le comte de Bonneval. Le kiaja fut emprisonné; on lui trouva six cents bourses de bien qu'on lui ôta, et il est mort dans les fers.

M. le comte de Bonneval déclara à tout le monde que c'est le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople, à qui il est redevable d'avoir pris le turban; il seroit à souhaiter, dit-il, que cela ne me fût point arrivé; mais, puisqu'une étoile fatale m'y a conduit, j'y soutiendrai la qualité d'honnête homme. Il a fallu, par une violence inouïe, prendre ce parti; j'y serai fidèle, ainsi que je l'ai été, quand j'ai servi la France et l'empereur.

Ses ennemis ne s'en tinrent pas là pour le persécuter. Les révolutions, arrivées dans l'empire ottoman, qui firent descendre du trône Achmet III pour y mettre le sultan régnant, ne permirent pas qu'on appelât alors à Cons-

tantinople le comte de Bonneval. Après que tout fut calmé, Topal Osman Pacha, visir en 1731, et qui défit l'armée de Perse commandée par Thamas Kouli-Khan en 1733, fut celui qui le fit venir. M. Talman, qui en fut informé, fut au visir et lui porta des plaintes vives, lui disant que s'il appeloit à Constantinople M. le comte de Bonneval, cela irriteroit la cour de Vienne, et qu'elle se porteroit à rompre avec la Porte, et à lui déclarer la guerre. Topal Osman Visir, homme très-habile, mais vif et peu endurant, répondit à M. Talman: « Si vous avez des ordres de la » part de votre maître, pour me parler sur ce » ton, produisez-les-moi, j'accepte ce parti. » Je lui déclare aussi la guerre, et par pro- » vision je vais vous envoyer prisonnier aux » sept tours. La cour de Vienne n'a rien à voir » à la conduite que tient le grand-seigneur » mon maître. Il lui est permis de faire aller » les musulmans, et particulièrement M. le » comte de Bonneval, où bon lui semble, » dans l'étendue de son empire. Si vous avan- » cez témérairement et sans ordre ce que vous « me dites, vous abusez de votre autorité, » et vous me jugez tel que quelques-uns de » mes prédécesseurs, ignorans sur leurs de- » voirs, foibles et timides. Je ne suis point

» tel : expliquez-vous, et montrez-moi vos » ordres. » M. Talman, voyant qu'il avoit à qui parler, radoucit ses termes. Le visir rehaussa sa voix, et lui dit d'un ton dur par trois fois : Sortez, sortez, sortez. Tout d'un coup les gens du visir prirent par les épaules M. Talman et toute sa suite, et le firent sortir de l'appartement du visir ; c'est Topal Osman qui fit lui-même le récit de cette scène au comte de Bonneval (1).

Voici la raison pour laquelle M. le comte de Bonneval fut exilé le 30 novembre 1738,

---

(1) Il n'y a que peu de personnes qui pourront croire qu'un Turc soit capable de parler ainsi. Mais moi qui les connois, qui ai eu affaire à eux en écriture, en paroles et en actions, je n'en doute pas ; et je fus obligé de convenir qu'il n'y a rien de plus fin et de plus noble à la fois que cette superbe réponse. Outre son grand caractère, Topal Osman avoit une grande prédilection pour les Français. En voici l'origine. Pris par un corsaire maltais, étant chargé d'une commission pour l'Égypte, dans sa jeunesse, un négociant, nommé Armand, le racheta, en eut le plus grand soin, et le renvoya à son pays, au risque de perdre la somme qu'il lui avoit coûté, mais qu'il rendit dès l'instant de son retour à Constantinople. Tout cela se passa si rapidement, qu'on n'y sut pas sa captivité, et qu'il eut le tems de s'acquitter de ce dont il avoit été chargé en Égypte. La fortune se plaisoit à se jouer de lui.

au château de Castambol en Asie, à 110 lieues de Constantinople. Il connoissoit toutes les menées de M. de Villeneuve, ambassadeur de France, qui étoit tout-à-fait d'accord avec le grand-visir, nommé Mehemet Yegen, pour engager la Porte à faire la paix à tout prix; et, afin d'y disposer les plus opposés, cet ambassadeur avoit en son pouvoir, de la part des Allemands et des Moscovites, une somme de 3,000 bourses ou 4,500,000 livres argent de France, pour la distribuer à son choix. Le grand-visir devoit en avoir le plus gros lot, et les autres officiers de la Porte à proportion, bien entendu que M. de Villeneuve ne devoit pas s'oublier. Dans ces vues de paix, ils firent tant qu'ils empêchèrent la Suède de se déclarer en 1738 contre les Moscovites, ainsi que le projet en avoit été formé. M. le comte de Bonneval, qui étoit très-bien instruit de tout, disoit : La France ne parle jamais deux langages différens ; l'ambassadeur qu'elle a à Stockolm, raisonne et agit tout différemment de celui qui est à Constantinople. M. le comte de Bonneval forma le projet d'user de son droit comme pacha, de pouvoir représenter à Sa Hautesse tout ce qui est plus convenable à l'honneur et à l'avantage de son empire. Comme il ne pouvoit pas parler correctement

le turc, et encore moins l'écrire, il appela pour cet effet son premier interprète, nommé Damira, à qui il donnoit mille livres argent de France par année d'appointement. Il lui dicta un mémoire en français pour le traduire en turc. C'était un jeudi. Ce traître d'interprète fut le montrer à M. de Villeneuve qui en fit d'abord part à Mehemet Yegen Visir, lui faisant dire : M. de Bonneval connoît tous nos desseins. Il veut les faire échouer par un mémoire qu'il destine pour le grand-seigneur. La délibération contre lui fut bientôt prise. Le samedi suivant du susdit mois, il fut envoyé en exil ; il n'y resta que six mois. MM. les ministres de Suède, nommés le baron d'Hoepken et Carlson, furent les premiers qui donnèrent avis à M. de Villeneuve que M. le comte de Bonneval étoit rappelé de son exil, et devoit bientôt être à Constantinople. En effet il y rentra le 23 mai 1739. A cette nouvelle, M. de Villeneuve fut saisi d'étonnement. Mais revenant à soi, il dit : J'en suis pourtant bien aise. Ce *pourtant* étoit une réponse qu'il faisoit au combat qu'il avoit dans l'âme sur ce retour inopiné, ce qui intérieurement fit rire les ministres de Suède. Ils en rirent bien en le récitant à M. le comte de Bonneval.

Sur la mort.

A qui la mort ne va-t-elle pas bien? elle convient à tout le monde:

1° Aux bonnes consciences qui sont sûres d'avoir leur récompense dans l'autre;

2° Aux mauvaises consciences qui n'y croient pas, et qui, bourrelées dans celui-ci, ne sont pas fâchées de le quitter, pour n'être plus rien, ainsi que le leur persuade leur incrédulité;

3° Aux âmes sensibles qui, ayant fait une perte que rien ne peut faire oublier, espèrent, par une illusion pardonnable, joindre l'objet de leurs pensées;

4° Aux insensibles; car ils ne perdent pas une vie, dont ils n'ont pas senti le prix, et sont à charge à eux et aux autres;

5° Aux gens heureux: car s'ils ne finissent pas leurs jours dans l'espace de leur bonheur, sa fin viendra bientôt les empoisonner;

6° Aux véritablement malheureux de santé, de fortune et dépendance;

7° Aux sots malheureux des Cours et de l'amour, quoiqu'ils ne soient martyrs de leur

goût pour la faveur et les faveurs, que par leur faute ;

8° Aux gens sages, ennuyés de rencontrer tant de fous ;

9° Aux gens vertueux, fatigués de rencontrer tant de méchans ;

10° Aux gens de goût, contrariés de rencontrer ceux qui n'en ont pas ;

11° Aux gens de guerre, désolés de voir que ceux qui n'ont rien vu, rien lu, rien su et rien pu, sont crus plutôt qu'eux ;

12° Aux gens justes qui souffrent de voir les injustices, les promesses, les mensonges des uns, et l'intrigue, l'importance, l'intérêt, la rancune et la médiocrité des autres qui les approchent ;

12° Aux gens qui ont trompé, ou qui ont été trompés, ou qui se sont trompés eux-mêmes ;

14° Aux gens qui sont blasés sur les plaisirs, qui ont éprouvé des ingratitudes, et qui connoissent trop l'espèce humaine, pour l'estimer, à l'exception d'un petit nombre de créatures privilégiées.

De ce qu'on nomme vulgairement grâce d'état.

Grâce d'état d'un militaire qui ne s'exposeroit pas dix fois dans le cours d'une campagne, s'il ne croyoit pas que toute l'Europe le saura, ou au moins que toute sa cour ne l'oubliera pas.

Grâce d'état de l'auteur qui croit qu'il sera lu et admiré, sans se douter qu'il sera mal copié par son copiste, mal entendu, ou critiqué par les sots.

Grâce d'état de mari qui croit que sa femme seule au monde est fidèle.

Grâce d'état du père qui ne voit pas la bosse de sa fille, et que son petit enfant ennuie toute la société.

Grâce d'état du chasseur qui se paye de sa clavicule cassée, et de vingt branches dans l'œil, parce qu'il croit que, pour avoir démêlé le change du cerf, on le croit rusé comme Annibal; et brave comme Alexandre, pour avoir donné un coup de couteau de chasse à un sanglier qui faisoit tête aux chiens.

Grâce d'état du courtisan qui se paye de dix heures par jour sur ses jambes, parce que,

lorsqu'il salue, d'un air riant, les badauds qui voient passer la cour, allant à l'église, il s'imagine qu'ils disent : Voilà un grand seigneur bien affable.

Grâce d'état du prélat qui dit : Admirez ma puissance intermédiaire entre Dieu et vous, pauvres misérables !

Grâce d'état du magistrat qui dit : C'est moi qui protége la vie et la fortune des citoyens.

Coup-d'œil sur les Jardins.

Je voudrois échauffer tout l'univers de mon goût pour les jardins. Il me semble qu'il est impossible qu'un méchant puisse l'avoir. Il n'est même susceptible d'aucun. Mais si par cette raison j'estime le sauvage herboriseur, le leste et sautillant conquérant de papillons, le minutieux scrutateur de coquillages, le sombre amant des minéraux, le glacial géomètre, les trois fous de la poésie, de la musique et de la peinture, l'auteur distrait, le penseur abstrait et le chimiste discret ; il n'est point de vertus que je ne suppose à celui qui aime à parler et à faire des jardins. Absorbé par cette passion, qui est la seule qui augmente avec l'âge, il perd tous les jours celles qui dérangent le

calme de l'âme ou l'ordre des sociétés. Quand il a passé le pont-levis de la porte de la ville, l'asyle de la corruption morale et physique, pour aller travailler, ou jouir de sa campagne, son cœur rit à la nature, et éprouve la même sensation que ses poumons, à la réception d'un vent frais, qui vient les rafraîchir.

Pères de famille, inspirez la jardinomanie à vos enfans. Ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche. Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper un ruisseau à la course, on a trop à faire, pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant, et courtisan cabaleur. Si l'on vouloit écrire contre les lois, se plaindre au conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la cour, on arriveroit trop tard; puisqu'on auroit dans la tête son bouquet d'arbres de Judée, ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. A peine arriveroit-on à tems pour profiter de la foiblesse de la femme d'un de ses amis, et on partiroit bien vite après pour aller expier dans les champs le plus joli des forfaits.

Vous qui, des belles montagnes d'Autriche, ne pouvez planer sur le Danube et les belles plaines de Vienne qu'il arrose : vous qui ne

pouvez vous élever au-dessus de la terre, sur les monts helvétiques ; vous qui ne pouvez vous mettre à l'abri du Sirocco, dans le creux des vallons embaumés de la Provence; vous enfin à qui des escortes de cosaques, et des camps dressés exprès, ne feront pas traverser les déserts des Budzyack et des Nogais; vous tous qui, ne pouvant vous trouver des jardins tout faits, voulez-vous en faire dans des pays ingrats; méditez, calculez les effets, n'exagérez rien et ayez de la logique, si vous ne pouvez pas avoir du génie et du goût, si vous ne pouvez pas avoir mieux. Mais que d'observations à faire ! que d'essais !.. Je sais bien qu'on ne peut pas effacer des bosquets, comme quelques arbres qu'on a mal placés dans un dessein de crayon : mais cependant ôtez, reculez, tournez, regardez de tous les côtés les effets, pour changer vos plantations.

Une ode, une bataille gagnée et un grand et hardi coup de pinceau, sont la suite de l'inspiration. Mais ici les voyages, la lecture, le coup-d'œil, la comparaison, la réunion de tous les arts, voilà ce qu'il faut. Une cascade est, par exemple, ce qu'il y a de plus difficile à arranger. En gradins, c'est effroyable. Sur un rocher, à moins que le terrein par hasard ne l'y porte, ou ne s'y prête, c'est presque

ridicule. S'il est grand, il exige une quantité d'eau prodigieuse; s'il est petit, il ressemble à ce qu'on met quelquefois au milieu d'un dessert, ou aux Bethlehems des enfants. Si l'eau tombe d'une grande hauteur, elle est plus large en haut qu'en bas, et finit, après s'être séparée au tiers et fendue à la moitié, par être au bout tout-à-fait effilée. Qui croiroit qu'au milieu du plus mauvais goût de moines de mauvais goût, j'en ai vu une charmante, en Bohême, sous un berceau naturel, traverser un hermitage, ensuite faire un ruisseau dans le reste du jardin d'Osseg, qui, à cela près, est affreux ?

Ou ce sont des escaliers ou des nappes. Les premiers économisent l'eau, mais sont trop égaux. Les autres en dépensent beaucoup et sont trop régulières. Les obstacles qu'on imagine, sont trop rocailleux et uniformes. Un torrent roule trop de gros cailloux, et a un lit de pierres qui déchire les yeux et les oreilles. Que l'art, après l'avoir caché dans le bois, à vingt pas du sentier, lui dérobe ses eaux pour un lit de gazon, et l'abandonne ensuite à ses caprices, et à l'excrescence qui dépend des pluies et de la fonte des neiges. Il faut que tout soit chute, mais si insensible que les

obstacles soient cachés par le bouillonnement des eaux.

Les îles demandent de l'intelligence. Trop nues, elles ne font pas d'effet, et paroissent petites. Trop plantées, elles ont l'air de tenir aux bords de la rivière ou de l'étang. J'ai remarqué qu'il n'y faut que des arbres de haute futaye, pour qu'on puisse voir l'eau au travers.

Corrigez la nature, au lieu d'employer l'art à faire la nature. Il y a peu de ruisseaux dont le cours nous convienne. Il faut lui en donner un facile. Il faut l'enfermer dans une scène particulière, et meubler ses bords agréablement. Les enclos sont fâcheux à rencontrer, et ne sont bons à voir que d'une hauteur qui les domine. Les barrières ordinaires qui les séparent, pour être celles des villageois, n'en sont pas moins vilaines. Les vignes présentent un aspect désagréable pendant huit mois ; les champs pendant six, les fleurs pendant dix, si l'on ne les renouvelle ; car on ne voit que la terre.

Le velouté des fleurs, le ton de différentes verdures et des fruits, peuvent donner à un jardin une grande supériorité sur les autres ; mais, après bien des expériences, je trouve qu'il faut faire des taches ; sans cela il y a trop de papillotage dans les couleurs. De grandes

masses de roses, et d'œillets, ou de tulipes ; et que cela se renouvelle, par des pots cachés s'il le faut. Mais point de buffets en gradins, comme pour la fête du saint de la paroisse, ou d'une chapelle de vierge. De même vingt arbres à la fois, tout gris-de-lin, tout violets, ou roses, ou blancs, ou jaunes, ou incarnats, comme, par exemple, les Corettiers.

Je sais que tout cela est subordonné aux coups de lumière et aux heures du jour ; mais c'est un travail nécessaire. Qu'on n'en soit pas alarmé. C'est au soleil à protéger ce qu'on ne fait que pour qu'il y mette la dernière main.

Que l'art des maçons ne vienne pas mal-à-propos surcharger la terre, sous prétexte de la soutenir ; que leur chaux ne vienne pas brûler l'émail des prairies ; que leur ciment ne fasse pas coucher la marguerite, la violette et la pensée, et que leurs pieds ne foulent pas le lit des nymphes.

J'aime à les voir rouler avec de jeunes sylvains, pour qui elles commencent à avoir une passion naissante, mais encore inconnue. Les escaliers m'alarment. Ce sont des rampes douces qu'il faut à leurs jeux. Tantôt elles sont le sujet de leurs espiègleries, tantôt elles servent de théâtre à leur punition ; car c'est dans le

lieu qu'on commet la faute (si tant est que c'en soit une) qu'il faut la réparer.

Qu'on chasse tous les métiers des jardins ; qu'il n'y ait que ceux qui sacrifient à Priape qui ayent leurs entrées. Surtout point de charpente, point de treillages, de peintures, de cerceaux ; que les branches, de leur plein gré, cherchent à se lier les unes aux autres.

Je ne vois pas d'autre règle pour les ponts, que de ne pas en faire deux qui se ressemblent. On peut s'y livrer à tout ce que son imagination fournira d'extravagant. L'architecture heureusement ne s'en est point emparé, dans le tems de son usurpation sur les jardins ; si cependant un beau morceau extrêmement peigné, et voisin de quelque temple auguste, exigeoit un pont décoré, sans copier celui de Czarskozelo et de Wilton, on peut s'y permettre une colonnade. Sans cela, plus ils seront fous, et plus ils feront plaisir ; qu'ils soient tous assez hauts pour ne pas gêner la navigation, mais pas assez pointus pour qu'on n'y passe pas sans glisser. Le goût, ou plutôt la situation, déterminera s'il faut les cacher en partie, ou les découvrir tout-à-fait. Le blanc leur va bien, lorsqu'ils ont de la verdure pour repoussoir. Le blanc va bien aussi aux palissades minces, pointues, courtes et demi-cou-

chées que je recommande, si l'on est nécessité à un enclos, pour des fleurs, pour le bétail, ou une ménagerie, ou un jardin d'abeilles, ou une pépinière d'arbres étrangers. Une petite barrière, et une rampe, ou garde-fou bariolé, détache très-bien de la pelouse et des arbres, et marque un soin qui, avec très-peu de dépense, pare à merveille le passage du jardin à ses environs. La rampe sur une montagne, point loin d'un précipice, rassurera les promeneuses, et leur fera croire à un danger qui n'existeroit pas même sans cela, mais qui les flatte, sans les alarmer. Les femmes aiment à être trompées; peut-être qu'elles s'en vengent quelquefois. Occupez-vous-en dans vos jardins. Ménagez, promenez, amusez ce sexe charmant; que des sentiers bien battus, pour qu'il ne mouille pas ses jolis pieds, et que des berceaux irréguliers, étroits et odoriférans, en roses, jasmins, orangers, violettes et chèvre-feuille, mènent ces dames au bain, ou à des repos, où elles trouvent leur métier, leur tricot, leur filet, et surtout leur écritoire noire en pupître, où il manque toujours du sable, ou quelque chose, mais qui renferme les secrets ignorés des amans et des maris, et qui, posée sur leurs genoux, leur sert à écrire de jolis mensonges, avec une plume de corbeau.

Je vois quelquefois des ronces et des épines plantées avec soin. Je vois caresser les chardons, protéger les joncs et les roseaux. Ce n'est point aimer la nature en beau. Je vois préférer une bruyère à un pays cultivé. Ne croyez pas non plus, milords atrabilaires, que tout est dit lorsque vous avez été chercher un bois bien épais, une campagne bien déserte, pour y placer un château.

Vous voulez que cela s'appelle un parc, et plus loin vous appelez jardin ce qui chez nous ne seroit qu'un verger ! c'est ainsi que j'ai jugé une grande maison de campagne, où les princes d'Angleterre ont été élevés, à ce qu'on m'a dit, et celle du duc de Beaufort.

Je déteste les esquisses de grandes choses. Il ne faut point les manquer, quand on s'en mêle. Point de ruines de Palmyre, dans le goût de celle du général Conwai. Leur blancheur, leurs colonnes basses, sont de mauvais exemple. Leurs voûtes, trop bien tenues, sont ridicules. Les ruines devroient offrir une idée des choses respectables qui s'y sont passées, et des gens célèbres qui les habitoient ; mais quand on voit la *grécie* de plusieurs Anglais, et la *gothie* de M. Walpole, on est tenté de croire que c'est le délire d'un mauvais rêve qui a conduit leur ouvrage. J'aime autant son

château d'Otrante que celui de la Tamise, qui est aussi fou, et n'est pas plus gai.

Les temples doivent inspirer la volupté, ou rappeler cette secrète terreur qu'on sentoit en y entrant autrefois. Mais que sent-on, lorsqu'on voit les uns sur les autres, et gâter par une *templomanie* ceux qui, comme le temple de l'amitié, mériteroient nos éloges. Milord Temple s'est trop laissé aller à son nom.

Je ferois grand cas d'une maison d'un milord Batitor, près de Bristol, mais il n'a que l'eau qui lui tombe du ciel. En vain fait-on souvent des ponts chinois sur des creux, pour faire croire qu'il y a quelque chose là-dessous. On n'est pas long-tems la dupe ; et ce que j'ai vu chez milord Mansfield, des fenêtres de sa maison, ne fait que montrer la privation la plus fâcheuse pour plusieurs des jardins d'Angleterre.

Ils la diminueroient s'ils n'avoient pas la fureur de s'éloigner de la Tamise. Ils n'en savent pas profiter. Le duc de Marlborough y supplée bien par la rivière qu'il fait entrer dans son parc, qui y devient grande, rapide, et tombe avec beaucoup de fracas. Je ne passe pas à milord Pembrocke, de faire couler la sienne en manière de canal.

Wimmeton a très-peu de mérite à mes yeux,

quoique j'en entende dire beaucoup de bien. La maison devroit être bâtie plus haut, et le bois mieux fourré. Tout y a l'air maigre et décharné. Oh! ce n'est pas là la belle nature. On aime les grottes en Angleterre, à ce qu'il me semble; celle de milord Tillney lui coûte en vérité trop cher pour le plaisir qu'elle procure. Je n'aime celle de Twickenham que parce que je m'y représente Pope travaillant sur l'homme. Il travailloit presque aussi bien en jardins; car le sien, quoique petit, qui appartient à présent à madame Stanhope, est fort agréable.

Je n'aime pas les demi-étrangers. Le duc de Devonshire a rapporté de ses voyages, des beautés qui ne vont pas à son pays, et le peu de français et d'italien qu'il y a à Chifswig ne m'a pas plu du tout. Mais qu'y a-t-il de plus beau que Kings-Westen et la vue du fleuve Hersan et de tout le pays de Galles? Qu'y a-t-il de plus superbe que Windsor? Quelle forêt! quelle majesté!

Tels autrefois ces vieux chênes de la forêt de Dodone rendoient des oracles. J'étois tenté de consulter ceux-ci. Ils imprimoient le respect dont on étoit pénétré à l'approche de la divinité.

Blenheim et Kew sont ce qu'il y a de mieux

pour les plate-bandes et les arbustes précieux. Wilton, après cela, en faveur de son pont, et de son moulin, et des bustes, peut-être trop nombreux, qui se trouvent dans sa maison, et que j'aimerois mieux dans le jardin, et les loges du duc de Cumberland; voilà ce qui m'a fait le plus de plaisir en Angleterre.

Je ne parle pas de l'architecture de ce pays. La pesanteur du chevalier Vanbrugh est connue, aussi bien que son épitaphe, qui est une excellente plaisanterie. Inigo Jones, noble et simple dans ses ouvrages, est le dernier qui a fait honneur à l'Angleterre dans ce genre. Il a un peu trop imité l'antique par rapport à ses fenêtres et à ses portes étroites. Greenwich lui auroit bien fait de l'honneur, à ce qu'il me semble, s'il avoit joint ces deux corps de logis tout au fond dans un bois qui auroit représenté les Champs-Élysées, par un superbe temple en mausolée, rempli d'urnes, pour recueillir les cendres des braves matelots qui font l'honneur et la richesse du royaume, et l'admiration des étrangers.

Je ne dis rien de Sion, jadis couvent catholique, puis maison du cardinal Wolsey, et à présent appartenant à la duchesse de Northumberland. Il n'étoit pas achevé; mais quand il le sera, il méritera sûrement qu'on en dise du

bien. C'est au bord de la Tamise, près de la superbe vue de Richmond et de la petite maison de milady Harrington.

Ceux qui ont produit les scènes sublimes et gigantesques de Shakespear et les grotesques de Hudibras, s'en ressentent, en jardins, comme en morale, en médecine et en philosophie : cela n'empêche pas qu'on n'ait aux Anglais les plus grandes obligations. Leurs défauts sont même des bienfaits pour les autres : et je défie qu'on travaille bien sans avoir été en Angleterre, pour y apprendre la propreté ; par exemple, qu'on parcoure les plus beaux palais de la France, les résidences de l'Empire. Je fais plus de cas de la guinguette d'un savetier de Londres, dont les meubles sont comme une tabatière, et le gazon comme un billard, et les arbustes soignés comme les cheveux d'une jolie femme. C'est la propreté que je recommande le plus. Sans cela, qu'on quitte les champs, qu'on n'est pas digne d'habiter, pour contribuer à augmenter la saleté des grandes villes, où l'âme s'en ressent, et perd de sa pureté.

L'Angleterre seroit peut-être le pays des Églogues, s'il n'y faisoit pas si humide. J'étois tenté d'y chercher Tityre, ce mauvais sujet de Menalque et Méliboé. Il me sembloit en-

tendre leurs défis de science et d'amour. Je prêtois l'oreille à des concerts de flûte, que je n'entendois pas, et c'est sur ces beaux tapis de gazon que je voulois voir chanter aux bergers la fidélité de leurs maîtresses et de leurs chiens; mais en Angleterre, les bergers ne sont pas si doux que leurs moutons, et le son tendre des flageolets est peu fait pour ces insulaires. Ce n'est que dans des climats plus heureux, qu'on peut célébrer la flamme de Corydon et les rigueurs d'Alexis. La chaleur met une sorte de volupté dans l'abattement qu'elle inspire. Il y a presque du plaisir à en souffrir. C'est à elle que sont dus ces sentiments qui ne vont pas à d'autres pays.

Le goût des jardins a disparu de l'Italie; qu'y fait-on à présent? Plus de gazon, plus de vallée de Sabine, comme du tems d'Horace; plus ce même charmant Tibur. Qu'est devenu le lieu qu'il peint si bien en jardin naturel? *Quâ pinus ingens, albaque populus umbram hospitalem consociare amant ramis, et obliquo laborat lympha fugax, trepidare rivo* (1). C'est peut-être cette ode qui a donné aux Anglais

(1) Où le pin à la tête altière et le blanc peuplier se plaisent à marier leur ombre hospitalière, et le ruisseau limpide à faire entendre son murmure, en fuyant loin du rivage.

l'idée de leurs jardins, car ils ont tous Horace dans la tête, ainsi qu'Homère et Virgile. Il paroît que le climat est changé ; mais cet amour des jardins a passé du midi de l'Europe dans le nord. En arrivant, il a eu audience de l'impératrice de Russie. Ils se sont convenus d'abord. Il est devenu son Bostangy Bacha, ou plutôt la triomphatrice des Turcs est elle-même la jardinière de Czarskozelo. La législatrice du plus grand des empires, l'appui ou la terreur des empires voisins, sème elle-même ses gazons. L'hommage que sa grande âme rend à ceux qui ont étendu sa gloire jusqu'aux portes de l'Orient, lui fait autant d'honneur qu'à ses heureux généraux. Czarskozelo, où il y a ce que l'impératrice appelle ses caprices, présente de tous les côtés des tableaux charmans. Ces caprices soi-disant sont des effets d'eau ou d'optique toujours bien saisis et bien variés. Un pont de marbre de Sibérie, d'une architecture dans le genre du Palladio ; les bains, le pavillon turc, l'amirauté, une espèce de petite ville qu'on construit, la porte de fer, la ruine, les monumens des victoires de Romanzow et d'Orlow, la superbe colonne rostrale pour celle de Czesma au milieu du lac, un joli bâtiment sur les bords, d'agréables contours, beau-

coup de fleurs et d'arbustes étrangers, un gazon mieux tenu, et aussi beau que celui d'Angleterre ; des ponts et des kiosks chinois, un temple de trente-deux colonnes de marbre ; la colonnade, outre cela, vers le jardin ; le grand escalier d'Hercule : voilà ce qui rend ce jardin le plus intéressant du monde. C'est ainsi que, laissant un instant les rênes du gouvernement, cette grande princesse a pris le crayon, le râteau et la serpette, qu'elle ne tient pas, malgré tout cela, aussi bien qu'elle eût tenu l'épée, si le destin, pour l'honneur de son sexe, n'en eût pas fait une femme.

Peterhof est à deux lieues de là. C'est la demeure la plus impériale, et par conséquent la moins gaie des résidences d'été de la cour. On y voit la petite manière hollandaise que Pierre premier avoit commencé par avoir, l'agrandissant ensuite par ce qu'il avoit vu depuis dans ses voyages. C'est ainsi que, dans le premier genre, il avoit bâti lui-même, sur le bord de la mer, sa maison qu'on appelle *Monplaisir*, et que, dans des bosquets mal dessinés, mal plantés, il y a des attrapes, des horloges, des clavecins, des carillons, des orgues, des musiciens, des canards, des chiens, et des chasses en mouvement par l'eau.

C'est ainsi que, dans le second genre, les cascades l'emportent sur celles de Versailles, allant toujours, et fournissant les plus gros volumes d'eau que j'aye vus. Si l'on revêtit tous les canaux de granite, ou plutôt de gazon, au lieu de la brique qui y donne l'air le plus bourgeois ; si l'on met en marbre les piédestaux des deux colonnes d'eau qui imitent les deux colonnes de marbre qui sont à Rome ; si l'on en fait autant au bassin de la pyramide, dont le jet représente de même le plus bel obélisque ; si l'on fait des goulotes serpentantes dans une forêt d'orangers à encaisser dans une espèce d'amphithéâtre, où il y a à présent une vilaine cascade de bois ; si l'on ôte les haies, et si l'on met tous les chemins en gazon ; si l'on fait quelque chose d'irrégulier pour en former une bâtisse utile et agréable, qui est un moulin pour les minéraux ; si l'on joint tout cela au nouveau jardin naturel que l'on fait de l'autre côté du château, le vieux Peterhof ajoutera de l'intérêt à l'admiration qu'il inspire déjà. Il y a dans ce nouveau, que l'on forme, un chalais qui représente un tas de foin ; quelques bottes en bouchent la porte et les fenêtres : il faut les ôter pour y entrer. On s'y méprend toujours ; on pardonne aisément cette supercherie, en entrant dans un salon orné dans le

meilleur goût de Paris. La mer, qui baigne les bords du jardin du vieux Peterhof, et qu'on découvre de nouveau, répand un charme inexprimable sur tout cela.

Je passe de la Russie en Pologne. Le prince Casimir Poniatowski, à Schoulé, par des remuemens de terre considérables, a produit des effets charmans. Les montagnes enveloppent des salons d'un goût parfait; on en rencontre un par hasard, mais on ne peut l'éviter ce hasard. On s'enfonce dans une grotte où l'on a besoin d'un peu de jour pour en sortir; on croit en apercevoir une lueur; on avance, et l'on trouve une salle décorée à merveille, peinte, meublée magnifiquement, des colonnes de stuc, des bas-reliefs, etc. Il y en a une autre sur une glacière, où toute une société se communique sans être ensemble. Il y a deux étages, l'un pour les gens qui aiment à jouer, l'autre pour ceux qui aiment à causer. Cette espèce de séparation qui n'en est pas une, est tout-à-fait neuve, et je compte bien m'en servir quelque part. Il y a un *minaret* d'une grande beauté, c'est une tour turque où il y a des cloches pour la prière. On y voit aussi des temples; ce qui donne le jour au salon du rocher, à l'air d'en être un. Il y a une superbe colonnade, et près de là, un

magnifique théâtre, dont l'extérieur est une église gothique. Je voudrois un pont qui passât au-dessus du grand chemin pour joindre les deux jardins qui ont tort d'être séparés et qui sont d'une grande beauté. On y voit aussi une île qui est une ville d'enfans. C'est la plus jolie plaisanterie du monde. Le prince y rassemble tous ceux qu'il peut trouver pour y donner des fêtes ; et l'importance qu'ils mettent à toutes leurs occupations, désignées par les costumes de tous les métiers, est très-plaisante. Il y a une garnison, un clergé. Le chœur de la paroisse est un théâtre de marionnettes. Cela m'a donné l'idée d'une île où je ferai cet établissement. Je me plais d'avance à en voir en robes et en uniforme. J'en rencontre tous les jours qui ne sont pas aussi gais que le seront les miens et que je ne voudrois pas avoir. Il me semble déjà les voir recevoir leurs visites. Des chaînes longues et légères les arrêteront dans une partie de leurs prévenances. Il n'y aura que leur galenterie qu'il est difficile d'empêcher.

Dans les conseils que je distribue sans qu'on m'en demande (car le plus mauvais petit auteur ou faiseur de jardins croit n'en avoir pas besoin), je dis toujours : C'est en faisant, réfléchissant, se promenant et écrivant, qu'on voit ce que les gens à préceptes diffus ne voient

jamais. Que vos yeux ne se lassent point d'errer sur les beautés de la nature pour tâcher de les rassembler. J'ai bien regardé la campagne, et j'ai trouvé que le rouge des coquelicots, les couleurs d'un champ de pavots, le bleu des bluets et le jaune de la navette, faisaient la palette la plus heureuse qu'on puisse trouver. Tout cela réuni avec le petit vert du lin, le mêlé, le tacheté du sarrasin, le petit jaune du blé, le gros verd de l'orge, et bien d'autres espèces que je ne connois pas encore, produit un effet charmant; et comme je ne veux point de murailles et que les canaux et les haha suffisent, ce tableau est un bonheur de plus à la campagne.

Faisons-nous du bien, faisons-en aux autres. Faisons vivre; par exemple, augmentons le peuple des airs, de la terre et des eaux. De même que l'on a dit autrefois: *Que la lumière se fasse et la lumière fut faite*, je voudrois qu'on dît: *Faites-nous des oiseaux, des poissons, des cygnes surtout.* J'y cherche toujours un Jupiter, et je n'en vois pas plus que de Léda. Peut-être cependant qu'un dieu voudra encore faire la même facétie; mais on n'est plus galant au ciel d'aujourd'hui. Que sur la rive de mes fontaines tout retentisse des cris d'une augmentation considérable d'animaux; que

toutes les pièces d'eau soient troublées par les sauts de plusieurs milliers de carpes ; que les canards fassent partout des nids ; que l'on rencontre jusqu'à des oies ; que les pigeons, chassés de tous les côtés, viennent se réfugier sur les toits. Il me semble que c'est augmenter les richesses de la nature, que d'augmenter le nombre de ses enfans. Beaucoup de paons surtout, quoique je déteste les orgueilleux. Que tout soit bien habité ; que l'on rencontre beaucoup de gens, n'importe de quelle espèce ils soient. Eh ! mon Dieu ! il y en a bien à quatre pieds qui serviroient d'exemple à ceux qui marchent sur les deux de derrière !

Que le soir on entende le son aigu des trompettes de village, pour faire rentrer les bœufs et les genisses ; qu'on entende aussi le son de leurs clochettes, il est champêtre comme la voix de ceux qui les conduisent. Qu'ils s'arrêtent au bord des rivières, qu'on fait quand on n'en a pas, et qu'ils y boivent eux et leurs troupeaux avant de retourner chez eux.

Bien des gens aiment les jeux. C'est d'un entretien horrible ; et s'ils ne sont pas occupés, s'ils ne sont pas dans les environs d'une ville, au lieu de procurer beaucoup d'agrément, cela devient triste. Je ne les conseille qu'aux grands

souverains. Il faut avoir beaucoup de cour ou des voisins.

Je fais grand cas des statues ; mais celles de marbre se gâtent, celles de pierre se fendent, celles de plâtre ont l'air de misère. Il ne faut de médiocre en rien, surtout dans ce genre-là. A moins d'en mettre, dans un jardin de cent arpens, pour la valeur de cent mille écus, il faut dire qu'on ne les aime pas. C'est ce que je dis moi, par exemple, et j'ai bien menti.

C'est cela qui est noble et qui rend vivant. Cependant on peut placer quelques têtes dans de petites parties, sans prétention. Il faut que cela ait l'air d'être une fantaisie, ou une amitié particulière. Si c'est de l'amour, c'est encore bien mieux. Une statue chère à son cœur, vaut mieux que les chevaux de la Victoire et du Soleil. Mais elle ne pourroit être placée que dans le temple du mystère ; et, mystère pour mystère, il vaut mieux y tenir la beauté qu'on adore. Invoquez-la ensuite pour vos jardins. Après avoir satisfait votre cœur, elle vous inspirera même pour le goût. Il faut aimer et être aimé, pour créer du beau. Tous les ouvrages de l'amour seront toujours parfaits. Les vers et les jardins qui s'en ressentent, ne peuvent manquer de réussir.

Mais est-ce pour effrayer des enfants, qu'on

place symétriquement de grandes figures blanches, colossales, rangées comme un régiment. Ne sait-on pas le tort que leur fait ce volume d'air immense dont elles sont environnées. J'adosserois toutes ces divinités à des massifs obscurs, qui releveroient la blancheur du bloc, et le travail de celui qui a eu la cruauté d'y enfoncer le ciseau; et, au lieu de ces haies d'empereurs romains et de philosophes grecs, avec la tête desquels on est tenté de jouer à la boule, je les placerois dans des bosquets touffus, qui leur seroient consacrés. Une Vénus au milieu d'un groupe de myrtes, un Mars entouré de lauriers et de grenadiers plantés assez près les uns des autres, pour qu'on ne le trouvât pas tout de suite, un Vulcain même protégeant quelque forge, quelque machine à feu, si l'on est assez heureux pour réunir l'utile à l'agréable, seroient bien à leur place.

Et puis ils me font de la peine, ces dieux presque toujours mal bâtis, ces empereurs, ces philosophes toujours debout, toujours au soleil, toujours exposés aux badauds. Qu'on les groupe quelquefois; qu'on les couche, et qu'on leur donne le caractère de bienfaisance, ou de galanterie.

Hélas! si ceux qui sont à la tête de tout,

entendoient leurs intérêts, ils cacheroient l'apathie naturelle ou l'envie orgueilleuse qui prive du noble plaisir d'admirer. Si la vertu est refusée à leur âme, qu'ils paroissent au moins en faire le cas qui lui est dû. Les hommes de génie connoissent le bonheur de l'enthousiasme. C'est lui qui leur inspirera dans leurs jardins un autel, des sacrifices même, à une belle action d'humanité ou de valeur.

Qu'au milieu d'un plantis de chênes sans ordre, on voye s'élever un temple à la Valeur, et que ce ne soit pas un monument de décoration, mais de bienfaisance et d'élévation; qu'on y retire ceux qu'on a eu le bonheur de mener à la victoire ; qu'ils y reçoivent le prix de leurs blessures et de leurs services, et qu'un air sain et des eaux pures y allongent les jours de ces héros. Sans eux, ceux qui en ont le nom ne seroient rien. Ce sont les héros subalternes qui ont fait les demi-dieux. Livrez-vous ensuite à un sentiment triste et noble; et, par un temple à la mort, entouré de cyprès, faites une nouvelle scène, pour recueillir dans de grandes urnes funèbres de marbre les cendres de ces braves guerriers.

D'autres établissemens : des bâtimens pour l'éducation de la jeunesse, pour les enfans de l'Amour même, à qui vous devez vos jardins,

s'ils sont tels que je le désire ; des manufactures en tout genre ; de nombreuses métairies.

Ennoblissez même les ouvrages nécessaires. Que les fossés pour le desséchement se ressentent des anciens aqueducs des maîtres des trois parties du monde qui leur étoient connues. Ne poussez pas trop loin ces desséchemens. Il y a bien des arbres qui, s'ils meurent de soif, s'en prendront à vous.

Passe pour des ravins et même des amphithéâtres, quand on ne sait que faire des terres de l'excavation de ses rivières, ou quand on veut les désencaisser, car l'eau est bonne à voir à fleur de gazon ; il faut y parvenir par un glacis vert, charmant et imperceptible. Point de revêtement de pierres, encore moins de briques, toujours des gazons. Je ne prêche jamais que le gazon, et sur le gazon je prêcherai l'amour. Point de compas ; il n'y en a pas eu pour les contours des Grâces ; et le ceste de Vénus ne l'a jamais enveloppé symétriquement.

Ces portraits frappans des grâces de la nature ; ces glaces fidèles, incapables de flatterie ; ces miroirs des nymphes bocagères, sont toujours trop bien ou trop mal traités. A force de vouloir les faire valoir, on leur ôte tout leur prix. On exige trop d'eux : on les retient

toute la nuit, pour les faire paroître le jour avec plus d'éclat, pendant quelques heures seulement.

J'aime mieux le plus petit murmure de ruisseau, la plus petite chute qui va toujours, que les plus grands effets de ce qu'un Liégeois ignorant, et trop long-tems admiré, a imaginé pour la prison magnifique des rois du plus beau pays du monde. Que dire de ce lieu presque parfait, et tout au moins intéressant? Si j'en dis ce que je pense, on ne me lira plus. On ira voir, admirer, imiter.

J'ai été à Ermenonville; il faisoit chaud. J'y ai tout parcouru. C'est un pays immense; j'étois rendu. L'enthousiasme m'a consolé et délassé. La science de se servir des différens niveaux d'eaux, par des chutes agréables et de la plus grande noblesse; la tour de Gabrielle, quoiqu'un peu manquée, le petit jardin, et les îles, m'ont consolé de ce que les petits bâtimens, la maison du philosophe, la grotte, les bas-reliefs, le tombeau de J. J. Rousseau, l'hermitage, le billard et les inscriptions triviales, ou pédantesques, ou de mauvais goût, ou trop nombreuses, ou mal placées, n'étoient pas tels que ce bel endroit les exigeoit.

Tout cela fit sur moi un effet surprenant.

Je ne me souvins que long-tems après que le désert n'étoit qu'une triste bruyère inégale et trop insignifiante, pour y promener les gens qui vont à Ermenonville. A cela près, revoyons les mêmes lieux, me suis-je dit. Je suis retourné à Ermenonville; je n'ai pensé qu'à Julie; je crois que je l'ai pleurée; j'ai béni son historien; je me suis assis sur son banc. On m'a montré les canards que sa main a nourris. Il m'a semblé que leur cri étoit plus agréable, mais guère plus juste. Je me suis remis à penser à Julie; je me suis défendu la remarque du peu de ressemblance que j'ai trouvé entre ce Clarens et le véritable que je connois. Mais hélas! ô Saint-Preux; j'y ai envié ton sort. Ta lettre cinquante-cinquième m'a fait pardonner l'âcreté de ta lettre quatorzième. Heureux! mille fois heureux ceux qui y sont exposés.

Voici un lieu peut-être encore plus selon mon cœur, et plus près de Paris. C'est en quittant un jour son vain tourbillon, qu'errant à l'aventure, le long de la Seine, je le perdis de vue au Moulin joli, et que je me trouvai moi-même, car ce n'est qu'aux champs qu'on peut se trouver. Qui que vous soyiez, si vous n'êtes pas des cœurs endurcis, asseyez-vous entre les bras d'un saule, au Moulin joli, sur le bord de la rivière. Lisez, voyez et pleurez,

ce ne sera pas de tristesse, mais d'une sensibilité délicieuse. Le tableau de votre âme viendra s'offrir à vous. Votre bonheur passé, si vous en avez eu, celui qui vous arrivera, et le désir d'en avoir, mille pensées là-dessus, des regrets, des joies, des souhaits, c'est ce que vous éprouverez à la fois; des combats.... votre imagination..... le cœur..... des souvenirs..... le moment présent..... Allez-y, incrédules..... Méditez sur les inscriptions que le goût y a dictées. Méditez avec le sage, soupirez avec l'amant, et bénissez M. Watelet.

A Chantilly, j'ai cru voir le grand Condé s'y promener. Mon cœur battit de joie et de tendre admiration. J'ai voulu baiser les pas du génie : mais le génie ne marche pas, il vole.

Mais de tous les jardins que j'ai vus, celui qui m'a le plus étonné est celui de Wœrlitz en Saxe (1). J'ai tort d'appeler jardin ce que le prince de Dessau a traité en pays, et ce qui

(1) J'ai trouvé dans l'auberge de Wœrlitz, maison agréable et commode, bâtie par le prince, faisant décoration et point de vue, un gros livre où les curieux écrivent ce qui leur passe par la tête. Voici ce que je viens d'y mettre :

J'ai vu Wœrlitz, j'ai deviné son maître.
L'âme comme l'esprit se peint dans ce qu'on fait.
Dieu le créa d'abord, pour nous faire connoître,
En vertus, en jardins, un modèle parfait.

même s'étend depuis sa résidence jusqu'à Wœrlitz ; car ses canaux, ses superbes prairies, et les masses de chênes, platanes, peupliers d'Italie, pins, etc., joignent les deux habitations. Il faut trois jours pour tout voir.

Je vais, afin de jeter plus de clarté sur ma description, la diviser en cinq promenades.

Première promenade. On passe par une grande bâtisse, moitié en brique et moitié en rocaille, sur laquelle il y a un petit salon, rempli de livres pour ceux qui veulent lire dans l'Élysée. De là on traverse de belles plantations et des potagers qui y sont cachés, pour aller s'embarquer. On passe sous un pont garni de fleurs; on s'enfonce dans un canal, sur lequel les arbres font berceau, et l'on débarque à la maison gothique. Il n'y a jamais eu rien de si parfait et de si bien suivi : tout y est si conséquent, que l'on croit être plus vieux de trois cents ans. Les armures, les tableaux, les vitraux, les meubles, les bureaux, les ornemens, et jusqu'aux grands verres, anciens gages de la franchise de nos aïeux, tout y est à sa place. Il y a les petits clochers, les petits enclos, et leur air mystérieux et méfiant. Autour de ce château que le prince, qui a hérité de la valeur et de la loyauté chevaleresque, a choisi pour sa

demeure principale, il y a un verger qui est tout ce que les bonnes gens de ce tems-là avoient pu croire de plus beau.

Seconde promenade. Un pont suspendu sur des chaînes, dont l'élasticité donne l'air d'un danseur de corde à celui qui le traverse, conduit au tombeau touchant du père du jardinier, qui le montre les larmes aux yeux, et qui attendrit aussi sur le compte du prince qui l'a fait construire. Il a fallu une grande rocaille pour élever ce pont, de manière à faire peur aux passans. Mais toutes celles qu'on trouve à Wœrlitz n'ont point ce caractère âcre qui fait trop de contrastes ; on tire toutes ces pierres d'une mine de fer qui leur donne sa teinte, et fait un effet agréable, employé sur le gazon, ou mêlé avec la brique, dans les bâtimens. Jouissant du calme des prairies et des forêts dans un pays plat, le prince n'a pas cherché à le tourmenter. Ces rocs ont l'air d'un monceau de pierres qu'on a ramassées à l'endroit même, pour qu'elles ne gênent pas les troupeaux, et ne soient placées que pour fournir des points de vue. Un mouvement qu'on a donné au terrain sur les bords du beau lac, étoit nécessaire à l'amphithéâtre des plantations, et tiré de l'excavation des canaux qui

en sortent, pour pouvoir faire parcourir par eau commodément tous les détails des jardins.

Troisième promenade. Les digues qui font le cadre de ce beau tableau, nécessaires pour empêcher les hostilités du seul ennemi que puisse avoir un prince adoré de tous ses voisins, lui sont utiles pour placer plusieurs bâtimens indispensables pour la sûreté de ces digues, et la surveillance de l'Elbe. Elles ont toutes un style distingué et varié, et ne sont point une imitation des autres pays. C'est aussi sur ces mêmes digues, et en les suivant, qu'on va du temple de Vénus, en douze colonnes d'un bel ordre, au magnifique Panthéon. Par l'impossibilité de donner d'autres conseils ici, où je n'ai rien à désirer, j'ai prié le prince de l'entourer d'arbres : les temples ont toujours besoin d'une sorte de mystère, et sont dévorés par le grand volume d'air, qui les entoure, s'ils ne sont pas encadrés par des groupes de plantations augustes et sérieuses.

Quatrième promenade. On la commence par eau, au pied du Panthéon, et on la finit, après une navigation charmante, au pied du volcan. Ici, c'est une vraie féerie, où l'on a bien observé le précepte qui va à tous les ouvrages :

Il faut que l'intérêt croisse de scène en scène. On traverse en bateau trois grottes d'une immense et belle proportion, dont Neptune avoueroit l'une, Amphitrite l'autre, et Thétis la troisième. Elles peuvent servir de bain, ou de remise pour les barques. On saute de la sienne, et l'on s'enfonce dans des cavernes, des catacombes, et des scènes d'horreur, par une obscurité et des escaliers effrayans. On en sort une fois pour prendre l'air, et l'on trouve un beau cirque romain, avec grand nombre de gradins et la grande loge des consuls.

Voici encore de nouvelles alarmes. On veut s'échapper. On est forcé de monter un petit escalier. L'obscurité redouble. Il finit : on tourne à gauche ; un éclat soudain frappe la vue, une lueur magique se fait apercevoir ; on va voir d'où elle vient. Une porte s'ouvre ; une belle statue, au milieu d'un salon, réfléchit la lumière ; et l'on s'aperçoit, quand on est revenu de son étonnement, qu'elle vient par des étoiles en vitre jaune qui couvrent ce salon, où sont encadrés, dans les pierres noires qui en font la tapisserie, des entablemens étrusques. Le soleil n'y est pour rien. Dans les tems les plus obscurs, ce cabinet, unique dans son genre, est tout aussi éclairé.

On admire le magicien. On bénit le ciel de

ce qu'il n'emploie sa sorcellerie qu'à faire plaisir, ou du bien. On quitte à regret l'effet sublime de la baguette ; on sort à reculons pour en jouir encore le plus long-tems qu'on peut, rire de sa peur, se rappeler sa surprise, et rechercher encore une issue pour s'en aller tout-à-fait. On n'est pas encore au tiers de son voyage. On sort : mais c'est pour rentrer. On passe au pendant de ce cabinet de la Nuit, pour voir le cabinet du Jour, qui n'est pas achevé, mais qui est sans étoiles, comme on s'en doute bien ; il y aura un resplendissant digne des Mille et une Nuits. On passe ensuite à un charmant petit appartement de bain pour le prince, d'où il y a une vue variée et étendue.

On s'est promené une heure dans ce volcan, sans savoir où, comment et pourquoi il en est un : on n'a vu que la cime enfumée du crater qui a l'air moitié cheminée et moitié pyramide. On monte, non sans peur, sur de grosses pierres : on arrive à un bassin qui entoure le premier foyer du volcan, où, lorsqu'on veut le faire jouer, l'on fait un grand feu, pour que la fumée sorte par de petits tuyaux : et puis en grimpant encore, on voit la place de l'artifice qui, mêlé de soufre, de charbon et d'esprit-de-vin, devient, en tombant tout autour du crater, une espèce de lave. Ce bassin,

qui n'est pas encore tout-à-fait achevé, sera entretenu par une pompe qu'un seul homme fera mouvoir; et le superflu du bassin tombera pendant quelques heures, tous les jours, par une cascade extrêmement large, jusqu'au pied de ce rocher, servi à merveille par les quatre élémens. C'est pour le coup qu'on s'imagine avoir tout vu : point du tout. Voici une scène plus douce qui fera oublier les peurs, les enchantemens et les ténèbres. Le gothique n'avoit offert que des tableaux austères qui étoient tempérés encore par quelques objets agréables et consolans. Mais c'est de l'effrayant, et tout au moins du sévère, dans cette masse énorme de ces roches noires, d'un ton calciné. On est étonné de n'avoir pas découvert une habitation sur une autre cime du même rocher, au bout d'une plate-forme d'un côté, qui tient à un jardin d'hiver. C'est une maison du ton le plus simple et le plus propre en dehors, et le plus magnifique en dedans. C'est tout *Herculanum ;* et ce genre est aussi parfaitement coulé à fond, que l'on a vu celui de chevalerie. L'esprit encore exalté, on s'embarque, et on s'en retourne chez soi. On voit que j'ai tenu parole : il n'y a pas un mot de louanges; ce n'est pas ma faute, si cette description exacte les enlève. Je ne puis

pourtant pas m'empêcher de parler de la logique du prince dans tout ce qu'il a fait. Ce sont les seuls jardins où le génie et la raison se promènent de compagnie. Une autre preuve encore de la suite que le prince met dans tout, c'est son manége de Dessau. Il est si bien revêtu de tous les attributs, traits historiques et emblèmes d'équitation, qu'on ne peut rien y ajouter. J'ai oublié de parler des objets intéressans que des bancs et des pauses, dans toutes les parties intérieures et autour du volcan, exposent de toutes parts : une métairie ornée, une maison italienne, la synagogue, les maisons gothiques, le château, la ville, notre auberge, deux moulins, etc.

Ce château fait l'objet de la cinquième promenade. Jusqu'aux offices, tout a de la grâce et des colonnes. Les plantations qui sont autour, sont les seules qui ne sont pas de la main du prince. Le gazon y est superbe, et s'étend en pente douce jusqu'au lac immense qui fait tout plein d'îles dont on ne se doute pas, et dont tous les contours sont gracieux. Ces îles procurent des ponts charmans et variés. Celui de fer, entre autres, est un chef-d'œuvre de légèreté. Après avoir vu de fort beaux tableaux, des ornemens très-précieux, une élégante bibliothèque, un belvéder d'où

l'on découvre quinze lieues à la ronde, et en passant, sans descendre du bateau, sur la droite, le bain de Vénus, la pyramide de fleurs, et le temple des Nymphes, on rentre parfaitement heureux à la maison, et on se livre à toute l'admiration que méritent le prince et ses ouvrages.

Mais quittons les pays de la magie, et revenons aux idées douces et sensibles qu'inspire le goût des jardins. C'est dans les champs que vous trouverez moyen d'exercer l'humanité. Vous la verrez de plus près. Vous apprendrez à soulager ses besoins. Vous lierez vos deux goûts ensemble. L'un aidera l'autre, et le ciel bénira vos ouvrages. Ne forcez pas vos travaux. Prenez votre temps. Choisissez celui qui suit la moisson. Les grandes chaleurs sont passées. Les campagnes sont désertes. On ne voit plus ces charmans tableaux, où l'amant rustique ne trompe sa sauvage amoureuse qu'en faisant les deux tiers de sa besogne. On ne voit plus dans les prés ces montagnes vertes, où l'innocence, l'amour et le plaisir, roulent souvent ensemble. Le vendangeur n'est plus ivre de tendresse, ni du jus que les jolis pieds de sa vendangeuse ont pressé. C'est lorsqu'ils n'ont plus rien à faire, qu'il faut creuser, semer, planter. Renouvelez vos fleurs, greffez, ga-

rantissez, desséchez, arrosez. Les jours sont courts; tant mieux : les artisans de vos plaisirs les feront durer plus long-tems. Les soirées sont longues; tant mieux. Après avoir reçu le salaire de leur journée, ils se mettront à raconter à leurs vieux parens, comme des merveilles, les moindres petites choses qu'auront dites le seigneur du village, ou la demoiselle du château, qui sont venus les voir travailler. Respectez, consultez les saisons et le climat. Eloignez de chez vous la triste image des effets de la pauvreté. Que vos inspecteurs de jardins s'occupent de la santé de vos ouvriers; qu'ils arrêtent leur zèle dans les grandes chaleurs, et les fassent reposer au pied des plus gros arbres, où vous leur ferez apporter du pain et du lait. Ces corps, desséchés par l'ardeur brûlante de l'astre qui nous éclaire, font peine à voir. Exténués de chaud et de fatigue, les pauvres malheureux troublent le bonheur de celui qui les fait travailler, par tout ce que leur misère les oblige à souffrir. Au printems, ou en automne, on se console des peines qu'on leur voit prendre; on ne craint pas pour leur santé, car, en finissant leur journée, ils vont se délasser dans la rivière, où ils entraînent souvent la jeune villageoise qui les a pourtant soulagés pendant le travail, en leur portant

leur goûter champêtre, et aidés peut-être à charger de terre leurs paniers. Ce sexe foible, en comparaison du nôtre qui, profitant souvent de sa foiblesse, l'augmente tous les jours, est charmant à employer dans les jardins. Les instrumens du jardinage vont très-bien à ces bras que le hâle du soleil ne fait qu'animer; et tout ce qui n'est pas trop fort à travailler peut être confié à de jeunes filles qui, en chantant, gagnent de quoi entretenir une vieille mère un peu grondeuse, mais aussi tendre pour sa famille qu'elle l'a été pour celui qui n'a consulté que l'amour et la nature, et point du tout les moyens d'en nourrir les productions.

Chargeons-nous-en encore. Songez à cette petite pépinière. Ces petits enfans, s'ils ont sept ans, peuvent déjà ramasser le matin les feuilles que le vent aura fait tomber la nuit, et arracher les mauvaises herbes que la friandise des moutons dédaigne quelquefois sur la pelouse. Car le luxe de la tenue d'un jardin est ce que je recommande le plus, et fera vivre une trentaine d'individus, grands ou petits, de votre village. Cinq ou six cents ducats par an, employés à cela, assureront la beauté et l'entretien d'une terre, et sont un tribut que la richesse doit à l'indigence. Qu'on employe tous les âges; sans fatiguer quelques vieux soldats

que les blessures et l'âge ont fait rentrer dans leur chaumière, ils peuvent servir à empêcher les enfans de jouer, les jeunes filles de rire, et de jaser tout au moins, au lieu de travailler, les autres ouvriers d'être trop long-tems à leur goûter. Quelques-uns même pourront mener une brouette, à pas lents, mais sûrs, pour réparer les ornières des chemins en-dehors du parc. Les dimanches, ils veilleront à ce que les promeneurs ne cueillent point de fleurs; que les indiscrets ne passent pas au travers des arbustes, et que les jeunes petites étourdies ne dérangent pas les concerts qui se préparent, en troublant une bonne mère dans son nid.

Il devroit entrer dans les vues d'un sage gouvernement de protéger l'art des jardins et ceux qui le cultivent, et d'insinuer aux seigneurs de villages d'y passer au moins six mois. On les renvoie à leurs régimens, et jamais à leurs terres, où ils seroient bien plus utiles. Ils redresseroient les torts, raccommoderoient le curé et le bailli qui se sont brouillés pour la nièce du premier, ou pour avoir repris une carte de son écart, en jouant le soir leur petite partie de piquet. Ils arrêteroient le zèle du jeune médecin commençant, en l'engageant à ne pas faire d'expérience sur les pauvres villageois, pour aller faire ensuite le

docteur en ville. Ils diroient au dépositaire du rebut des chimistes des cités : Ne donnez point ces fatals mélanges des sucs et des jus de l'Amérique ; et allez dans mon petit jardin chercher quelques plantes indigènes et salutaires. Ils prieroient le vicaire de lire peu de livres de théologie, mais beaucoup l'évangile, pour pouvoir l'expliquer et le paraphraser, sans interpréter à sa guise ; et, trouvant les mystères trop sacrés pour y toucher, ils engageroient à l'obéissance au souverain, au seigneur, au curé, au bailli, aux pères et mères, à l'accomplissement des devoirs, et l'union dans la paroisse.

En se promenant, en chassant, ou allant voir ses ouvriers, ce Seigneur, ou gentilhomme, habitant sa campagne, soulageroit peut-être une famille entière par un petit écu ; feroit quelque surprise à de pauvres gens, en déposant, à leur insu, quelque petite somme dans un coin de leur chaumière, et se sauveroit vite ponr se refuser aux bénédictions qu'ils ne lui enverront que de loin.

Par une marche physique au calme moral, et de celui-ci au calme physique, je conseille, d'après mon expérience, d'aimer les jardins au point d'en rêver. Que le ciel vous préserve de penser, en vous couchant, aux femmes, à

la guerre, à la cour, aux méchans, aux sots et a la fortune ; mais si quelque projet de bosquet, de verger ou de ruisseau se met au lit avec vous, vous aurez une excellente nuit. Vos idées seront bercées par l'ondulation des eaux, des épis dorés de Cérès, ou des fleurs agitées doucement par le souffle égal du frais zéphir. Heureux si, ayant très-souvent écrit pour qu'on se fasse un Code, et même un régime de bonheur, je puis présenter une branche à saisir par ceux qui sont près de se noyer dans l'Océan du grand monde ; pour garantir des orages, offrez une ombre hospitalière à ceux qui sont jetés dans la vallée des larmes ; et apprenez à semer de fleurs le court espace qui, ainsi que je l'ai prouvé par mon jardin allégorique, sépare le berceau de l'enfance du cabinet de la mort.

Heureux enfin, si j'avois pu réussir ; si, en embellissant la nature, ou plutôt en m'en rapprochant, disons mieux, en la faisant sentir, je pouvois donner du goût pour elle ; de nos jardins, ainsi que je l'ai annoncé, elle nous meneroit ailleurs ; nos esprits n'auroient plus recours qu'à son pouvoir ; nos cœurs plus purs seroient le temple le plus précieux qu'on pût lui dédier. Nos âmes s'échaufferoient de son mérite ; la vérité reviendroit habiter parmi-

nous ; la justice quitteroit les cieux, et, plus heureux cent fois que dans l'Olympe, les dieux prieroient les hommes de les recevoir parmi eux.

MES ÉCARTS OU MA TÊTE EN LIBERTÉ.

Mon Dieu ! que notre raison a peu d'étendue ! examinez la vie privée des plus grands hommes. Lisez les plus grands génies, Voltaire, Jean-Jacques, et quelques autres. Voyez combien ils ont eu tort. Écoutez raisonner les gens d'esprit. Au bout d'une heure de conversation ils ne savent plus ce qu'ils disent ; et s'ils ne sont pas du même avis, montrent de l'humeur ou de la mauvaise foi, sont en contradiction avec eux-mêmes, pillent quelquefois les idées d'un autre, ou se promènent sur le petit cercle des leurs.

Examinez les meilleurs livres ; pressez-les, distillez, alambiquez. Il y a si peu de vérités dans le monde et si peu de nouveautés, qu'on trouvera peut-être trois pages véritablement intéressantes dans un volume de douze cents. Ce n'est plus le fond qu'on examine, c'est la forme, et de la grâce du style dépend le succès

de l'ouvrage. Voltaire, l'homme que j'aime et admire le plus, a prononcé trois ou quatre grandes vérités.

Horace en dit une couple dont j'ai parlé ailleurs. Ovide n'en a pas dit, ni Virgile non plus. Lucrèce en a cherché et n'en a pas rencontré. Les deux Rousseau en ont embelli ou dénaturé. L'un, avec la magie de la plus belle poésie, et l'autre de la plus belle prose. Voilà à peu près cependant tous les instituteurs du genre humain.

Les deux hommes qui n'ont pas prétendu à cet honneur, sont les deux seuls véritables : c'est La Fontaine et Montaigne. C'est chez eux que vous trouverez le plus de vrai et de neuf, retourné de mille façons différentes par les prétendus précepteurs de nos jours.

C'est par tout ce qu'on a vu et éprouvé dans le monde, que je m'aperçois qu'à mesure qu'on vieillit on s'attache aux bêtes, comme les chiens, les oiseaux et les moutons. On cherche à se dédommager des hommes, en fidélité, en attachement et en reconnoissance. Pardon, animaux raisonnables, selon vous, mes camarades humains. Excusez-moi, mais cherchez ailleurs

vos flatteurs, car je ne vois de bien à dire de personne, et tout aussi peu de moi-même.

La science des étymologies est ordinairement bien sèche et ne peut mettre que des mots dans la tête et des définitions de peu de valeur. Il n'y a que celles des Grecs quelquefois et de la langue illyrienne, qui donne la clef de tout plein de choses.

Je crois cette langue esclavonne la plus ancienne, puisqu'elle est la plus générale dans le monde, quoique ce n'en soit pas tout-à-fait une preuve. Mais je suis fâché qu'on ait déshonoré le nom de son pays par celui qui tient à l'esclavage; c'est un abus. C'est slavon et non pas esclavon; et slave veut dire gloire. Quelle différence! et que je me sais bon gré d'avoir éclairci ceci!

Ce sont les gens qui ne savent pas écrire qui tiennent le mieux leur parole. Qu'on nomme la Sainte-Trinité dans les traités de paix, on se sert pour les rompre d'une autre Trinité qui est la mauvaise foi, l'intérêt et l'ambition.

Le comble de l'amour-propre a été pour J.-J. Rousseau de se croire toujours persé-

cuté, de chercher à l'être plutôt qu'à être ignoré; le comble du malheur a été de finir par être ignoré au milieu de Paris, sans être tourmenté les dix ou douze dernières années de sa vie.

Pardonnons-le lui, adorons-le même quelquefois; lisons-le sans le croire, et admirons sans cesse dans ses ouvrages le comble du génie et de l'éloquence; toujours simple sans familiarité, et noble sans hauteur.

La Bruyère a l'air d'avoir dessiné une cinquantaine de personnes; mais c'est en crayon, et c'est à Paris.

Ce sont des visages connus, et c'étoient des gens assis. Il faut se trouver dans des tempêtes et dans toutes les occasions possibles, pour faire des portraits qui fournissent matière à réflexions.

On devroit défendre d'écrire morale, caractères, hommes, femmes, philosophie, législation, à ceux qui n'ont pas beaucoup voyagé et qui n'ont pas été dans les grandes aventures. Il faut avoir vécu avec les souverains, et avoir soupé depuis eux, jusqu'à la plus petite classe de la société, pour juger le

monde. Il ne suffit pas d'être présenté, il faut avoir été mêlé dans presque tout et partout. Il faut être acteur pour être connoisseur et avoir joué sur bien des théâtres. C'est quand on est affecté de quelque grand mouvement sur la scène, qu'on écrit le mieux et qu'on peut être cru. Voilà où les personnages donnent prise et où on les voit au naturel. Voilà le jeu des passions, voilà les ressorts à découvert. Ce n'est pas une société de l'ancien Versailles, ce n'est pas le souper de Paris, ce n'est pas la matinée de l'homme de lettres, c'est le monde tout entier, et le cœur de l'homme bien mis au jour.

Si ce demi-vers n'avoit pas été trop triste et n'annonçoit pas trop mon projet de rendre l'homme sage malgré lui, j'aurois pris pour épigraphe de cet ouvrage : *Rentre en toi-même, Octave.*

Je n'aime point la morale en fusées ; voyez les comédies, les livres, et les conversations qui sont toutes à l'esprit, cela fait le même effet que les feux d'artifices, on en sort toujours triste. On est fâché de n'avoir eu que du bruit et qu'il n'en reste rien, absolument rien.

J'ai aussi mauvaise idée des grands qui aiment les complaisances, que de ceux-ci qui y sont souvent attrapés. Les premiers sont comme les loups et les ours qu'on apprivoise pendant quelque temps. Ils caressent, ils ont l'air même connoissant et reconnoissant, méfiez-vous-en. Le naturel ne change pas, le coup de patte n'est pas loin, heureux encore si ce n'est pas un coup de dent! Voyez les autres dans leurs petites gaîtés avec vous, il y a toujours du gêné, du contraint, du réservé. Laissez les uns dans leurs bois, les autres dans leurs chambres à estrades dorées, et vivez parmi vous.

Il y a des gens assez ennemis d'eux-mêmes, qui aiment mieux avoir un malheur qu'ils ont prévu, à force d'en prévoir, que jouir d'un bonheur auquel ils ne s'attendoient pas.

Voulez-vous savoir si un homme a beaucoup d'amour-propre, c'est à le faire parler sur son compte pour des choses indifférentes. Si l'on vous dit, avec l'air de ne pas y mettre du prix, qu'on joue à merveille à un jeu, qu'on est plus adroit ou plus vigoureux qu'un autre; j'ai beaucoup de mémoire; je suis très-complai-

sant ; je fais quelquefois des vers assez heureux ; et qu'on ajoute : c'est sans me vanter, car il n'y a pas grand mérite à tout cela ; c'est comme si l'on disoit : j'ai bien plus d'esprit, de raison, de talens, de valeur, de connoissances que personne. Mais je n'ose pas le dire.

On dit quelquefois : Je ne veux pas m'accoutumer à cela, comme si l'on avoit deux mille ans à vivre. A soixante ans, j'entends dire : je ne veux pas m'accoutumer à mettre une pelisse, ou à me chauffer, ou à boire du vin ; ou bien : il fait mauvais tems, mais je sors pour ne pas m'accoutumer à une vie sédentaire. En vérité, l'incertitude et la brièveté de nos jours ne valent pas la peine d'attendre ; il est toujours plus sûr de profiter de ce qui est bon, pour n'avoir rien à regretter ensuite, si, après s'être ménagé sur bien des choses, on s'en trouve privé tout-à-coup.

C'est bien fait de parler de la mort de Turenne, de celle de Socrate, de Sénèque, et de tant d'autres, peintes et gravées. On ne dit rien de celle de Pétrone, qui, pour passer le plus doucement possible de la vie la plus voluptueuse pour les génies doux et gais, se fit

faire, en mourant, une musique charmante, et réciter les plus beaux vers.

Quand je pense que la vie est un si court passage, je ne sais comment j'ai le courage de m'habiller. Il y aura, tôt ou tard, une sorte de philosophes qui diront : laissez-moi dans ce lit, où je dois mourir l'un de ces jours. Jugez combien je ris des empressés et des affairés. Je rirois de moi-même aussi : mais je me dis : je vais mettre mon habit pour jouer la comédie, car je sais que c'en est une : mais les autres croyent être les Hectors, les Achilles, les Homères, et ne sont souvent que des Sinons, des Thersites et des Zoïles.

Ne se moqueroit-on pas d'un homme qui, en allant de Vienne à Paris, se feroit coiffer à chaque poste, en changeant de chevaux ? eh bien, c'est l'histoire des empressés, qui font des projets et se donnent bien du mouvement dans le voyage qu'ils font du berceau au tombeau.

Je trouve qu'on est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque

chose. On dit, quelle nation ! quel climat ! quel tems ! quelle vie !

Je crois, pour l'honneur de l'humanité, que si l'on n'est pas plus sensible, c'est qu'on ne le peut pas ; et que quand on l'est, c'est qu'il y a une telle analogie avec la personne qu'on a perdue, que c'est une partie de soi-même qui est au tombeau.

Quand il arrive un grand événement, les sots pensent à la manière de se conduire d'après cet événement : les gens d'esprit pensent que cela ne durera pas, et se conduisent en raison du changement qui doit arriver.

Si l'on pouvoit se souvenir de ce qu'on a écrit dans sa vie, et avoir tout ensemble dans sa tête ce qui en est sorti, on seroit bien savant ; et si toutes les réflexions qu'on a faites, d'après ce qu'on a vu et senti, se présentoient à l'esprit, on seroit bien profond.

Il y a des consciences de sensibilité, comme de religion. Chacun l'arrange à son gré. Il y a

des femmes qui aiment mieux leurs maris après leur mort, et qui croyent s'acquitter, à leur égard, par des formules de regrets et de petits soins dédiés à leur mémoire.

Si l'amitié existoit parfaitement entre deux personnes, elle les rendroit parfaites ; car l'une diroit à l'autre ce qui lui manque pour l'être. Mais c'est l'amour-propre qui gâte les confidences. La première feroit plaisir ; la seconde attireroit des remercîmens ; la troisième seroit bien reçue ; la quatrième un peu froidement ; la cinquième feroit bâiller ; la sixième impatienteroit ; la septième seroit le sujet d'une explication ; la huitième brouilleroit tout-à-fait ; et la neuvième seroit de faire mettre l'épée à la main aux deux amis.

Essayez la vérité en amour ; vous verrez comme cela réussira. Dites à la personne que vous adorez qu'elle n'est pas bien mise, qu'elle a chanté faux ou manqué la mesure ; qu'elle a mauvais visage, et que la veille elle a été trop gaie, ou trop silencieuse dans la société ; vous serez joliment reçu. Hélas ! l'amour se soutient d'abord par l'aveuglement, et puis par la flatterie.

Il n'y a rien qui me fâche plus que les vertus des gens qui n'ont pas de vertus. Il n'y a rien de plus traître dans le monde, parce que cela fait des dupes, et que le résultat de ce qui n'est qu'une affaire de calcul, étant pourtant utile, on est obligé de dire du bien d'eux, en en pensant du mal.

La plupart des héritiers sont à remuer, garder, donner, ou vendre les bijoux de l'objet chéri, enterré depuis quatre jours. Si c'est un père qu'ils pleurent, ils détruisent, dans la semaine, tout ce que ce père aimoit le mieux : et parce que de temps en temps, en buvant son vin avec les nouveaux amis que leur fait l'héritage, ils disent : Mon pauvre père, on dit que ce sont de bons enfants.

J'ai souvent remarqué que les meilleures idées viennent pendant la nuit, presque en dormant; ou au moment qui précède, ou suit le sommeil. Le calme de la nuit fait qu'elles sont plus nettes, plus fraîches, et plus neuves. Mon avis est qu'on ait à côté de soi des espèces de tablettes rayées, où la main ne peut monter ni descendre; et qu'on écrive quelques lignes sur ce qu'on a pensé. Cela peut

être le canevas de quelque ouvrage excellent, auquel on travaillera, quand il fait jour.

Pourquoi toutes les assemblées qui gouvernent, sont-elles vicieuses ? C'est que chacun y apporte ses défauts : et le rassemblement de cela produit un monstre en morale et en législation, en justice même, en sévérité, entraînant les autres qui ajoutent encore leurs torts de médiocrité. De là tous les maux possibles. Voyez la république romaine, et bien d'autres, et des États, et des conseils, et des magistrats, etc. Les assemblées les moins nombreuses produiront toujours les meilleurs ouvrages.

C'est l'amour propre, la légèreté et l'importance qui, par cette gradation imperceptible, changent, poussent, soutiennent ainsi notre vie. Ce sont ces trois choses qui font le mal. On se propose et on presse une bonne journée, sans faire attention qu'on n'a gagné le soir que d'être plus vieux de vingt-quatre heures.

On n'a que des bonheurs d'enfant. Je ne connois pas de carrière plus heureuse que la mienne. Le remords, l'ambition, la jalousie,

n'en ont jamais troublé le cours, c'est-à-dire que je n'ai pas été malheureux : car de vrais bonheurs, je n'en ai jamais eu que quatre jours : celui où j'ai mis la première fois mon uniforme ; le soir de la première bataille, où je me suis trouvé ; le jour où l'on m'a dit pour la première fois qu'on m'aimoit, et celui où je suis sorti après ma petite vérole. Voilà les quatre jours où j'ai été le plus aise d'être au monde. Le premier et le dernier ne pouvoient pas se répéter ; et les deux autres ayant été répétés une quinzaine de fois, ont bientôt perdu la fraîcheur de la première sensation délicieuse que j'avois éprouvée.

La sagesse d'une femme est une si belle chose, que je veux toujours l'analyser. Si, avec une âme tendre, elle est portée à trouver un vainqueur, et si l'amour de Dieu, plus puissant, le lui fait éviter, ou résister, je respecte et j'adore sa vertu. Que j'aime le combat et la victoire de la religion dans le cœur de Zaïre ! Mais si l'on n'a pas d'amant par *Belle Arsenerie*, c'est-à-dire par fierté, froideur et présomption, j'abhorre le principe et la sotte qui le professe.

C'est bien singulier qu'il faille toujours faire le sacrifice de sa raison ;

1°. Pour avoir de la foi : cela est tout simple : notre âme en vaut bien la peine.

2°. Pour notre corps ; car il faut avoir de la foi dans son médecin.

3°. Pour faire de grandes choses dans le monde. Sans cela on vivroit seul, et on ne seroit utile à rien. Ceux qui trouvent la mort au milieu des combats ; ceux qui quittent une femme adorée ou une compagne charmante, pour aller en ambassade, ou pour se charger d'un ministère ; ces auteurs enfin qui se privent de tous les plaisirs pour ceux de la postérité qui souvent ne reçoit pas de leurs nouvelles, sont-ils raisonnables ?

Comment a-t-on fait un péché capital du mobile envoyé par la providence ? Sans l'orgueil, que deviendroit le monde ? il ne dureroit pas un an.

Les confians ne sont souvent que des importans et des importuns : car le secret qu'ils confient, et qu'on ne leur a pas demandé, est embarrassant. On s'en croit dépositaire : point du tout ; le voilà divulgué par l'exagération de la

confiance. D'où je conclus qu'on devroit demander la permission de faire une confidence, même sur un sujet presque indifférent.

J'aime mieux les gens bornés tout-à-fait, que les demi-éclairés. Les premiers sautent les difficultés, parce qu'ils ne les voient pas. Les derniers s'arrêtent à chaque obstacle, et ils en créent souvent pour avoir l'air fin. Ils disent : Un autre ne verra pas qu'il y a quelque chose là-dessous : en se promenant sur un petit cercle d'idées, ils sont fort contens d'eux.

La poésie a réellement quelque chose de divin, et, quoiqu'enfant de l'art, est recherchée par la nature, comme un besoin d'une âme sensible. J'ai éprouvé, et j'ai vu éprouver à un autre, qu'au milieu des torrens de larmes, on les suspendoit un moment pour répandre en vers des fleurs sur un tombeau. On les avoit écrits avec chaleur, et on ne pouvoit pas les lire. La même douleur qui faisoit voler la plume sur le papier, étouffoit la voix, si on vouloit les montrer à quelqu'un. On les avoit écrits presque d'un œil sec, on ne pouvoit pas se les lire à soi-même. On jetoit ces malheureux vers : on poussoit des sanglots. On les reprenoit, on

les gardoit : on avoit senti, par cet hommage, une espèce de consolation.

Je ne vois plus qu'un moyen de faire renaître la vertu dans un pays quelconque. C'est d'en transplanter les habitans dans un autre, ou, ce qui seroit plus aisé, d'envoyer dans les déserts des grandes et petites Tartaries, que je connois, des colonies d'enfans des deux sexes de quatorze ans ; là, sous un climat excellent, trois ou quatre chefs vertueux, dont l'un auroit de l'autorité sur les autres, s'appelant roi, ou sultan, comme on voudroit, introduire le régime moral et physique dont je parle ailleurs. Le curé et le médecin que je donnerois pour régir mille de ces bonnes petites gens, seroient les seuls qui sauroient lire, et encore bien peu. Il n'y auroit que des laboureurs, des charpentiers, des vignerons, et des soldats pour défendre chaque habitation qui seroit une espèce de camp retranché, en maisons de bois qui sont plus saines que celles de pierre, lorsqu'elles sont doublées aussi d'un bon bois. Point d'Ancien-Testament, à cause des allégories que personne ne seroit assez habile pour expliquer. Évangile pur et simple, expliqué par M. le curé qui appuyeroit sur l'amour du

prochain la pratique de son devoir et le pardon des injures. Chaque petit colon lui donneroit un demi-florin. Cela lui feroit cinq cents florins. Le petit roi, ou sultan, en tireroit autant ; et, supposé qu'il eût cent mille habitans, cela lui feroit cinquante mille florins, avec lesquels il pourroit récompenser et amuser son petit empire, où l'on vivroit à bon marché. Le petit médecin seroit un surveillant des jeux, et des ouvrages, quand il n'en auroit pas en botanique, herborisation, et visites de malades qui lui payeroient un juste et petit salaire. Les mariages ne pourroient avoir d'autre raison que l'amour. Les chants, la poésie et la danse se trouvent dans la nature. Ces enfans en feroient d'autres qui les soigneroient, imiteroient et remplaceroient ; et l'on verroit renaître, ou plutôt naître un siècle d'or qui n'a jamais existé que dans l'imagination des auteurs fabuleux.

L'homme riche, sans religion, a remarqué qu'il étoit volé par des gens sans religion. Il a trouvé qu'il falloit en avoir. C'est une réflexion que son intérêt lui a dictée ; mais cela ne le mène pas à en avoir une. On diroit qu'il veut charger Dieu de son ménage.

Le chien qui vit le plus près de l'homme, a contracté une partie de ses défauts. Il est corrompu, parce qu'on s'occupe de son éducation; il est bas, rampant, flatteur et peureux. Laissez-le à son instinct, il ne sera que fidèle.

Je déteste les rieurs de profession, qui se font rieurs, pour être cités, et être dispensés de parler, faute d'imagination. Quand on dit devant moi : *Comme ce Monsieur est gai, qu'il est fou, ah! mon Dieu, quel enfant!* on pourroit dire en me regardant : *Comme ce Monsieur est triste, et qu'il s'ennuie avec nous.*

On ne sauroit trop lire et relire ce qu'on a écrit, pour voir si l'on est clair et s'il n'y a pas quelque sottise cachée sous quelque belle apparence.

Je trouve horrible à un homme d'esprit d'attraper un sot. Qu'il attrape un autre homme d'esprit, s'il le peut. Celui des deux qui sera l'attrapé, est à coup sûr le plus présomptueux des deux.

J'ai entendu dire à des bêtes qui avoient

beaucoup d'âme, des mots sublimes que des gens d'esprit n'auroient jamais trouvés. Honneur, sensibilité, délicatesse, appartiennent plutôt aux uns qu'aux autres.

La tête d'un grand homme ne se remplit jamais : la pensée la moins essentielle fait tout de suite place à celle qui l'est le plus.

Quand on vous dit une nouvelle, pariez cent louis qu'elle n'est pas vraie ; votre fortune sera faite dans un mois. Pour une fois que vous perdrez votre pari, vous le gagnerez plus de vingt. On vous dira qu'on a vu, qu'on a lu, entendu..... pariez toujours, et vous vous en trouverez bien.

On est aussi désagréable dans la société à quitter tout de suite son avis, qu'à le soutenir avec trop de rudesse. Il faut au moins donner le tems d'avoir été persuadé.

On n'est pas assez monstre pour manquer de gaieté de cœur à la reconnoissance : mais on tâche de la diminuer si bien, de trouver tant de raisons aux bienfaits, et d'intérêt d'obliger

aux bienfaiteurs, que petit à petit on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

Dieu nous préserve des demi-aimables, des demi-honnêtes gens, des demi-savans, ils sont odieux. Les gens à demi-habiles dans leurs affaires, se ruinent toujours. Il vaut mieux, pour soi et pour les autres, une bien bonne et parfaite ignorance, ou un esprit supérieur.

Veut-on savoir pourquoi il y a si peu de personnes qui retiennent ce qu'ils lisent, c'est que la terre où elles sèment n'a pas été préparée.

Une maladie vous sauve peut-être d'une plus grande. Si vous ne vous étiez pas donné cette entorse qui vous a retenu au lit, une tuile, détachée du toit par le dernier ouragan, vous seroit tombée sur la tête. Il y a un enchaînement général dans tout ce qui est arrivé, ou ce qui ne l'est pas.

Je suis fâché que Newton et M. de Gassion soient morts avec leur virginité;

Que M. de Turenne soit devenu amoureux comme un écolier;

Que M. de Luxembourg ait cru aux sorciers ;

Que M. de Voltaire ait voulu avoir part aux affaires d'État ;

Que le roi de Prusse ait brûlé un tant soit peu la ville de Dresde ;

Que Jean-Jacques ait paru en France en Arménien pour n'être pas reconnu ; comme si le moyen le plus sûr de ne pas l'être, n'étoit pas de s'habiller comme tout le monde ;

Que César et Mahomet aient été sujets à l'épilepsie ;

Que Charles-Quint fut en Espagne à régler les étiquettes, lorsque son général flamand prenoit un roi de France ;

Que le comte d'Egmont n'ait pas vécu et ne soit pas mort avec plus de fermeté ;

Qu'il ait mis son bonnet de nuit pour se faire couper la tête, et qu'il ait écrit au roi ;

De voir dans la Henriade Mornay, que je ne connois pas beaucoup, à la place de Sully que j'aime à la folie ;

Qu'un jeune roi, fait pour être aimable, qui a été le premier en France qui ait fait de jolis vers, ait été capable de la Saint-Barthélemy ;

Qu'Alexandre ait tué Clytus, et que Henri ait fait périr Biron ;

Qu'Ovide et Rabutin aient baisé la main qui les châtioit ;

Qu'Annibal n'ait pas marché à Rome après la bataille de Cannes ;

Qu'on ne puisse presque plus rien dire ni faire de neuf ;

Qu'on se lasse des meilleures choses ; qu'on ne soit jamais content de celles qu'on a ;

De voir la moitié du monde attraper l'autre.

Vous avez tort, Montaigne, mon oracle, et S. Paul et Varron aussi ; non, les simples n'entreront pas au royaume des cieux. Ils n'ont pas mauvaise intention ; mais le mal n'en est pas moins fait.

Il y a moins d'hypocrites qu'autrefois, parce qu'on a un peu laissé là le respect humain. Malheur donc à ceux qui le sont encore ! Il faut que ce soit pour faire des dupes, et apparemment bien du mal.

On a tant d'esprit et de courage quand on est loin de ce qu'on aime. On est si bête quand on est près. Si l'on osoit dire tout ce qu'on ose écrire, on réussiroit peut-être. Combien de fois n'ai-je pas effacé des marques trop audacieuses de mon transport ? mais je ne faisois

qu'un trait pour qu'on pût lire ce que j'avois effacé, et qu'on me sût gré de ma réserve.

On donne, on prend, on vend et on achète de l'esprit. A présent on monte des machines qui vont pendant une journée entière : c'est ce qu'on appelle l'éducation.

Si l'on veut obtenir quelque chose d'un sot, qu'on ne lui envoye jamais un homme d'esprit pour négocier. C'est tout ce qu'il y a de plus repoussant pour lui, et il le sent d'aussi loin que le meilleur chien en Angleterre sent le renard.

Si le sot est dévot, il regardera l'homme d'esprit comme un impie; s'il est avare, il le prendra pour prodigue; s'il est triste, pour un fou; s'il est silencieux, pour un bavard; s'il est sobre sur tous les plaisirs, pour un fameux libertin. Ainsi du reste.

Avant de lire un auteur, je voudrois qu'on me dît qui il est, et comment il vit. S'il écrit en faveur des souverains, sans leur faire sa cour et sans rien attendre d'eux, je le croirai

plutôt que celui qui n'écrit contre que parce qu'il n'a pas un emploi conforme à ce qu'il pense de son mérite. Le peuple, dit-il, me rendra plus de justice. Vive le peuple ! et il égare le peuple, trop peuple pour le connoître.

Les étrangers hasardent souvent des mots excellens dans notre langue, qui valent mieux que ce que nous disons à la place; il faudroit les garder. Qu'on cherche aussi dans le jargon des provinces; cela, joint à Montaigne, Montluc, Amiot, les fabliaux et les vieilles romances, rendroit la langue plus riche des trois quarts. Il y a dans les patois des mots inventés par la nature, et qui la peignent à merveille, par une sorte d'imitation de la chose qu'ils expriment.

On pourroit très-bien permettre trois mariages aux hommes et aux femmes. Deux seroient des épreuves. On vivroit dans celui où les humeurs seroient le mieux assorties.

N'est-il pas horrible qu'on ne se soit pas contenté de quelques progrès de la raison, et qu'on ait choisi le tems où elle avoit le plus

gagné pour en abuser, par le plus horrible des abus du philosophisme, et la destruction de tout ce qu'il y a de plus sacré, de plus nécessaire ?

On change de sentiment, parce qu'on change de santé et de sensation.

Il est aisé d'être aimable quand on est encouragé ; mais quand on est contrarié, accablé dans la société, c'est alors qu'on montre de l'esprit, si on en a véritablement.

Une plaisanterie à faire, ou à recevoir, fait souvent des affaires. Une manière de les prendre et de les détourner gaîment, lorsqu'elles peuvent avoir des suites, peut sauver un coup d'épée, ou une brouillerie ; mais il faut avoir l'esprit bien fait et la réputation bien établie. C'est manque de jugement, si l'on en risque avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour : car alors, faute de moyen, ils se fâchent, et croient sauver le petit moment de dégoût qu'ils éprouvent dans la société par une belle scène de colère et de bravoure.

Quand l'on est en fonds, on peut bien laisser échapper une occasion de faire une plai-

santerie. S'il y en a une trop belle pour s'y refuser, il faut que la plaisanterie soit alors si douce et de si bon goût, qu'elle amuse presque celui qui en est l'objet.

Un son de voix agréable est très-propre à séduire, ainsi que tous les talens agréables. Un homme ou une femme qui réussit bien dans un genre, comme la danse, le chant, la comédie, peut très-aisément faire tourner la tête. Les applaudissemens qu'on entend de tous côtés semblent en autoriser le choix. L'occupation de tout le public, l'attention à la scène, le prestige du théâtre, tout contribue à faire naître une passion.

Les femmes les plus honnêtes courent le plus de risques. Elles ne s'attendent pas à ce qui va se passer; elles rougiroient de prendre des précautions. Ce seroit gâter ses affaires, et avoir l'air trop sûr de son fait que d'en prendre avec elles. Aller fermer une porte a deux inconvéniens; d'abord cette annonce d'une entreprise effraye, et la fait manquer: et puis le tems d'y courir peut donner celui de se remettre d'une émotion qui, toujours entretenue, alloit avoir son effet. Le bonheur et l'honneur

de sa vie entière sont pourtant à la merci d'un valet qui entre pour faire du feu. Un mari.... une visite.... peut-être qu'on compte sur les miracles de l'amour qui, à la vérité, fait lui-même sentinelle très-souvent.

Il y a des enfans sérieux : c'est la plus mauvaise espèce. Il y en a qui n'ont jamais ri, qui n'ont aucun goût, aucun plaisir dans le monde. Ils blâment celui des autres ; ils empêchent d'en prendre. Ils n'admirent rien ; ils rabaissent tout. Je sais mieux qu'eux que rien n'est parfait, et que le bon est rare ; mais je le cherche : si j'en trouve un peu chez un homme, ou dans un livre, je suis content. Je ne me plais pas à dire : Cela est détestable. C'est le propos des gens tranchans que je déteste de tout mon cœur, qui, sans écouter les réponses qu'on leur fait, prononcent en dernier ressort, et font le plus grand tort à la littérature, aux spectacles, et souvent aux réputations.

Le trouble de l'âme peut souvent s'annoncer sur la physionomie. Les coquins commençans sont aisés à découvrir ; mais ceux qui sont aimables et qui ont de l'expérience sont indéchiffrables. Il y a les coquins de cour, les

coquins d'armée, les coquins de société. Tout cela a une autre tournure. Il y a les coquins d'affaires, grandes et petites ; mais, comme on s'y attend, on peut s'en garantir. Les coquins de société sont les plus incommodes, parce qu'ils s'y montrent sous le masque de l'amitié; et, par leurs tracasseries, leurs demi-confidences, leur sincérité apparente, ils nuisent beaucoup au bonheur du commerce de la vie.

Je ne sais pas pourquoi les bruits de morts, de ruines et de disgrâces courent si vite? Serions-nous donc si méchans? C'est, je crois, plutôt commererie ; caquets, et l'honneur de savoir le premier une nouvelle, que mauvaise intention. Je le souhaite au moins. Les uns disent qu'on est ruiné, parce qu'ils le craignent ; les autres, pour dire quelque chose ; et avec cela ils contribuent à cette ruine. Les disgrâces même se réalisent. Cela en donne envie ; et les malheurs annoncés, soit par la méchanceté, soit par la bavardise, portent souvent guignon.

Il n'y a que huit jours que j'ai trouvé au milieu des bruyères les plus horribles, des gens contens. Je les plaignois. Ils se sont fa-

chés. Ils m'ont dit que lorsqu'ils n'avoient pas de pain, ils avoient des amis, ils avoient des voisins : qu'ils le leur rendoient, lorsqu'à leur tour leur moisson étoit meilleure, et que c'étoit un grand plaisir pour eux de les prévenir dans un cas pareil. Je leur disois qu'il falloit défricher ces landes stériles. Ils m'ont grondé. Chauffez-vous, m'ont-ils dit, et mangez ce que nous vous donnons. C'est un morceau de notre bruyère qui vous sèche dans ce moment-ci, et un morceau d'agneau qui vous fait grand plaisir à manger, à ce qu'il me semble. Or, cet agneau que vous mangez, mangeoit la la bruyère. Ne criez plus contre nos déserts. Il vaut mieux y nourrir des troupeaux que des moines, qui se sont fait jadis une réputation de culture ; voilà un bon dîner, n'est-ce pas ? et puis un bon dessert, parce que nos agneaux ont mangé de la bruyère, et que nos abeilles sont revenues bien chargées ; ils riaient, et j'ai ri aussi.

On se fait des devoirs, on se fait des chagrins, on se fait des affaires, on se fait des ennemis. On se fait des maux ; on se fait des voyages, on se fait des amours, on se fait des mariages, on se fait.... que ne se fait-on pas ?

C'est faire bien de l'honneur aux titres et aux nobles que de s'en embarrasser. Ils tombent d'eux-mêmes, s'ils sont des gens sans valeur, et discréditent bien mieux la noblesse qu'un sot décret. Cela se voit tous les jours. Si l'on a quelque égard pour un grand nom, c'est comme on en a pour une vieille pièce de monnoie.

Quand, par hypothèse, projet en l'air, dont le résultat seroit peut-être avantageux, j'ai proposé, pour une nouvelle population, qu'on établiroit dans des déserts un gouvernement militaire; j'ai prouvé par-là que je voulois que les autorités fussent entre les mains du mérite, et non de la noblesse, si elle n'en a pas. On fait capitaine le fils d'un laboureur qui a pris une batterie, au lieu du fils du grand-seigneur qui n'a été qu'à l'exercice.

A combien de choses on met de l'honneur? Un homme à avoir des femmes, une femme à n'avoir pas d'hommes; un jeune homme qui entre dans le monde, à avoir des coureurs et des nègres; un autre, à avoir des équipages, des chiens et des chevaux; un troisième, à jouer un jeu horrible, et peu de monde à faire son devoir.

C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime, mais point celle des sots : ils ressemblent à des valets dans une antichambre, où ils deviennent menteurs, médisans, curieux et insolens.

Je voudrois que tous les pays s'entendissent pour corriger les défauts des citoyens. On devroit leur faire changer de patrie : envoyer les élégans à Londres, les sauvages à Paris, les bigots à Berlin, les gens trop sincères à Rome, les mutins à Pétersbourg, les gens trop raisonnables à Varsovie, les gens trop gais à la Haye, et les trop savans à Bruxelles.

En proverbes et en jugemens, je ne connois que Salomon et Sancho Pança ; ils ont tous les deux deux beaux jugemens et beaucoup de proverbes. Les deux meilleurs de Salomon sont : *Infinitus est stultorum numerus*, et l'autre : *Omnis homo mendax.*

On a souvent tort de juger un homme par la manière dont il conduit ses propres affaires. Le prince de Condé ne laissoit rien perdre des intérêts du roi ; et il devoit neuf millions, lorsque Gourville, par hasard, se chargea de ses finances.

L'amour-propre d'un sot est aussi dangereux que celui d'un homme d'esprit est utile. L'un a toujours peur qu'on ne dise qu'il se laisse conduire ; l'autre demande les avis des gens de mérite, et ne suit que les meilleurs.

La jalousie dure plus long-tems que l'amour. On est déjà bien détaché l'un de l'autre ; on est déjà attaché ailleurs. On s'imagine encore avoir des droits ; c'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va.

Si l'on commençoit l'amour par la jalousie, on n'en auroit pas. On n'est pas assez son bourreau pour se chercher des inquiétudes. Il n'y a donc que les commencemens qui soient charmans. Je ne m'étonne pas qu'il y ait du plaisir à recommencer souvent.

Que les menteurs sont bêtes, quand ils ne mentent que sur des choses indifférentes ! qu'ils sont fats, quand c'est pour se vanter ! qu'ils sont à mépriser, quand c'est pour leurs intérêts ! qu'ils sont à pendre, quand c'est pour nuire ! Pourquoi donc le nombre en augmente-t-il partout ?

Ce n'est pas à prendre un amant que les femmes se perdent de réputation ; c'est à hésiter de le rendre heureux. Sans s'en douter, elles sont la fable du public qui les juge déjà avec rigueur. C'est devant lui que les premières scènes se passent ; et il en suppose de plus agréables dans le particulier.

Ce qui achève ces pauvres femmes, c'est de quitter ensuite cet amant qu'elles ont pris. Il faut qu'elles prennent la résolution de s'ennuyer toujours avec lui, ou de n'en pas prendre d'autres ; car, dès qu'on cite une femme pendant deux ou trois ans pour en avoir eu plusieurs, à vingt-quatre ans elle a fini sa carrière, et l'on s'occupe des nouvelles mariées.

Il est terrible de voir soupçonner d'infidélité quelqu'un que l'on aime, et dont on est sûr. On n'en a pas moins l'air dupe en public.

Il y a des femmes que l'on a comme une charge. C'est un rude métier quand on est à l'heure ; il faut de la liberté en amour comme dans le commerce.

Les renouvellemens d'amour sont charmans. On se croit rajeuni de tout le tems de la séparation. On ne peut pas croire qu'il y en ait eu, et surtout quand on attrape son successeur ; cela est encore vingt fois plus agréable ; car il l'est bien plus de tromper un amant qu'un mari : c'est où l'esprit des femmes se déploie.

Que l'homme est méchant et cruel ! L'enfant qui est au monde depuis quelques semaines, bat sa nourrice. A six semaines, il bat tout ce qu'il rencontre, et tourmente ordinairement le petit chien de la maison. Le valet cherche un valet plus valet pour le tourmenter ; l'ouvrier de la ville insulte celui qui travaille au village ; et cel i-ci cherche peut-être encore quelqu'un plus petit à ses yeux pour le maltraiter. Nous sommes toujours opprimés ou opprimans.

Il y a tant de peines pour ceux qui tuent ! pourquoi n'y en a-t-il pas pour ceux qui humilient ? Les premiers enfoncent le poignard ; mais les autres le retournent lentement dans la plaie, pour l'empêcher de se fermer.

L'homme tel que je le désire, capable de grandes choses, ne peut avoir deux mois de raison par an. Je parie que César, Alexandre, le grand Condé, n'en ont jamais eu davantage.

Les Anglais sont comme les lévriers, fous dans leur jeunesse, et puis tristes à mourir. De même qu'eux, ils sautent, dansent, courent, et puis ils ont l'air de rêver toujours.

La délicatesse est comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut point toucher.

L'amour est aveugle, dit-on; j'aimerois mieux qu'il fût sourd: alors, adieu les caquets, les commérages, les demi-amis, et amies surtout; les conseillers. Eh! mon Dieu, de quelle forme ne voit-on pas l'envie se revêtir, pour déranger ce qui est le mieux assorti.

Ce sont de drôles de gens que les amans. Avant d'avoir ce qu'ils cherchent, ils ont toujours l'air de mendians. Il faut alors qu'ils soient bien aimables pour ne pas être ennuyeux, car ils parlent toujours de la même chose.

Il me semble que c'est l'importance qui est ce que nous prenons le plus tôt et quittons le plus tard. Les enfans font les nécessaires ; les vieillards s'imaginent que de vieillir est déjà un mérite. Leur œuvre dernière (leur testament) se fait même avec une sorte d'orgueil.

Quand on est au plus haut degré de gloire, de considération et d'emploi, la seule manière de l'augmenter, c'est de se retirer bien vite.

On ne croit pas que l'on change de figure et d'âge. On se voit le matin à peu près comme on s'est quitté le soir. C'est comme la couleur de rose que les femmes ne quittent pas, parce qu'elles en ont porté la veille.

Il y a peu de femmes que la calomnie ou la légèreté ayent épargnées. Je défie qu'en voyant pour la première fois une jolie femme, on ne dise : *Qui est-ce qui l'aime ?* On répond : *Je ne sais pas trop qui..... mais on croit que.....* Alors les gens qui veulent tout savoir nomment quelqu'un à tout hasard.

Les femmes du plus grand monde sont tou-

jours les plus sévères sur la conduite de celles des ordres en dessous, et se vengent ainsi de ne pouvoir pas mener une vie aussi agréable qu'elles.

On ne voit pas des yeux du corps et de l'esprit, comme on a vu dix ans auparavant, surtout ceux qui sont portés à l'enthousiasme; l'expérience, acquise pendant ce tems-là, change si bien les idées, qu'on m'a souvent combattu par celles que j'ai eues et que j'avois oubliées. Si la Bruyere, la Rochefoucault et Théophraste avoient à recommencer, nous lirions, je parie, souvent le contraire de ce qu'ils ont dit.

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tendent à relâcher leurs nerfs. On en est quitte pour de la malice avec elles; mais qu'elles en ont ! et de la rancune ! Qui est-ce qui en connoît qui pardonnent ? Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle. Qu'on leur donne des armes, il y aura dans une ville cinquante affaires par jour.

De toutes les illusions, la plus agréable c'est

l'espoir d'occuper après qu'on n'existe plus. Cette fumée de gloire n'est pas déraisonnable, et peut faire faire de grandes choses.

Les prétendus philosophes, après avoir dit du mal de Dieu qu'ils ne connoissent point, en disent des souverains qu'ils ne connoissent pas davantage. Il y a deux façons de les punir; l'une, en ne les punissant pas, car ils sont assez fous pour chercher une célébrité de malheur; et l'autre, en défendant la liberté de la presse lorsqu'on en abuse.

La philosophie est l'arrière-garde des malheurs, des goûts et des passions.

Il faudroit, dans toutes les villes, un hôtel de la Médisance. Tous ceux qui auroient quelque chose à se reprocher, y enverroient leurs amis pour savoir s'il n'a pas été question d'eux. Mais s'il y a un hôtel de la Calomnie, qu'il soit rasé.

On a regardé Boileau comme un peintre. Lisez la satire : *D'où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage, etc.;* vous verrez

comme il pense et fait penser. On ne parle pas de Racine comme de Corneille pour l'élévation ; lisez *Mithridate*. De la Fontaine, comme poète, lisez *Philémon et Baucis*.

S'il y a quelque chose qui ne soit pas vain dans le monde, c'est l'admiration ; mais combien dure-t-elle ? On s'y accoutume si bien, que de là on passe souvent à ce qui en est le plus éloigné. Voyez ce brave homme arrivé de la guerre avec une jambe de bois. On apprend qu'il l'a perdue en faisant gagner une bataille ; on est pénétré d'un saint respect qu'inspirent sa valeur, sa vertu, sa modestie peut-être, et son malheur. Six mois après, on dit *le boiteux* en parlant de lui : il paroît ridicule. On le contrefait, ou l'on se plaint de la jambe qu'il n'a pas, parce que sa botte postiche s'est appuyée, dit-on, sur le pied de son voisin.

Il y a des manières d'écouter qui valent mieux que toutes les plus jolies choses qu'on pourroit dire. Pour faire valoir ceux avec qui l'on est, il faut les faire parler sur ce qu'ils savent le mieux, et tirer parti même d'un ennuyeux pour s'amuser ou s'instruire ; il y aura bien vraisemblablement quelque chose

qu'il sait, ou qu'il peut apprendre, ou qu'il aura vu.

L'espérance, qui passe pour un bien, en est-il un réel? La crainte dont elle est toujours accompagnée ne l'empêche-t-elle pas de faire notre bonheur?

En général, ni grilles, ni question, ni potences. De l'instruction à un peuple; la peine du talion : une mort prompte pour un crime de mort, et puis c'est tout.

Avec un roi qui veut l'être pour empêcher ses sujets de se faire du mal, un peu de foi, et très-peu de lois; une nation seroit heureuse et honnête.

N'est-il pas cruel qu'on sache presque tout, excepté ce qu'il y a à savoir? L'histoire des plantes, des animaux, des astres et du monde, et point celle de l'homme.

En quoi fait-on consister le bonheur d'un homme riche? Il n'est jamais riche; il est le fermier de ses valets : il reçoit d'une main pour

distribuer de l'autre. S'il ne donne pas ce qu'il est obligé de donner, il passe pour un fripon; s'il ne donne que cela, il passe pour un avare; s'il donne plus, il passe pour une dupe.

Je ne conçois rien de mieux imaginé au monde que ce mot admirable : *Pardon*; avec lui on peut faire tout ce que l'on veut.

Pourquoi n'y a-t-il pas une école de bonheur, au lieu des écoles de latin et de droit? Qu'on y apprenne le régime de son âme; qu'on dise, si l'on est heureux : Je jouis; si on ne l'est pas : La vie n'est qu'un passage. Il faut savoir manier l'espérance, ne mettre de prix presque à rien, tirer parti de tout; savoir s'occuper, se donner des goûts, et du goût; n'enchaîner sa liberté que par les chaînes légères des roses de l'amour, ou des lauriers de Bellone; faire du bien selon sa puissance, prendre tous les plaisirs de son âge et de sa situation; n'avoir ni méfiance, ni envie, ni méchanceté, ni passions; garder, livrer, ou retirer son cœur, suivant l'occasion; et, quand il n'est plus présentable, se retirer à la campagne, au sein des belles-lettres et de la na-

ture ; et là, dire à la Mort : Je ne vous crains pas.

J'aime les gens distraits ; c'est une marque qu'ils ont des idées et qu'ils sont bons, car les sots et les méchans ont toujours de la présence d'esprit.

Les vieilles gens sont toujours bons à quelque chose ; on peut en tirer parti. Il n'y a qu'à les consulter comme de vieux manuscrits ; il n'est pas possible que, dans un ancien *in-folio*, il n'y ait au moins deux ou trois traits de passables.

Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, ou on a froid en même tems. On est du même sentiment ; on se rencontre dans sa façon de juger. On approuve les mêmes choses ; on a les mêmes goûts, on a les mêmes livres, on aime les mêmes gens, on aime les lieux où on a commencé à s'aimer, et tout cela sans qu'on s'en doute. On a une mémoire excellente pour tout ce qui s'y dit, pour tout ce qui y est arrivé.

Si les ambitieux de cour régloient leurs

têtes, et les ambitieux de cœur leur imagination, il y auroit moins de malheureux dans le monde qu'il y en a.

C'est bien la meilleure façon d'oublier ses maux que de travailler; on est toujours heureux d'avoir le cœur ou l'esprit occupé. Ce sont les deux plus plates choses du monde quand il n'y a rien.

Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savoient seulement pas l'orthographe; à présent je connois dix ou douze Sévignés. Elles n'ont que trop d'esprit; il faudroit les arrêter.

J'ai vu des âmes paresseuses qui auroient aimé, si on les avoit mises en train, comme des gens paresseux qui ne se promènent jamais, si on ne les y entraîne. Il se trouve souvent que ce sont celles-là qui aiment le mieux, et que celles qui y songent d'avance avec une tête romanesque épuisent ce sentiment avant de l'avoir trouvé.

Les bavards sont bonnes gens, mais à force

de bavarder ils font comme s'ils étoient méchans.

Tout va bien, disent les Leibnitz, les Pope, les Shaftsbury, les Bolingbroke, tristement. Tout va mal, disent gaîment les Candide, Memnon et Scarmentado. Le vrai c'est que tout va ni trop bien ni trop mal; par conséquent, chantez.

La cour vous a oublié, chantez. Une jolie femme vous a quitté pour un de vos amis, chantez. Demain vous aurez la sienne, et il sera bien plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il faut chanter.

La grossièreté vaut mieux que la sécheresse honnête d'une réception; et l'impertinence est préférable à l'insolence de la politesse froide, plus écrasante cent fois que la hauteur.

Il m'est arrivé plusieurs fois et à plusieurs cours, de voir ceux que j'avois obligés, en remercier ceux qui ne s'en étoient pas mêlés, et ceux-ci répondre avec bonté : Je suis enchanté d'avoir pu vous rendre service.

Si je revenois au monde, je ferois presque tout ce que j'ai fait, excepté que je ne ferois pas les mêmes ingrats; mais c'est égal, car j'en ferois d'autres ; et la seule chose que je changerois à mon genre, seroit de me donner plus de peine pour mes affaires ; c'est-à-dire, assez pour ne jamais manquer d'argent un seul jour, et assister ceux qui en manquent, quand ce n'est pas par leur faute.

Je hais les gens qui disent: Je suis un honnête homme, vous parlez à un honnête homme ; si vous voulez que je vous dise franchement la vérité, je vais vous parler ingénûment, je vous avouerai tout simplement, etc.... Ce sont toujours des sots ou des fripons qui s'expriment ainsi.

Veut-on juger des grandes choses par des petites, cela est fort aisé : allez dans un couvent, regardez dans l'intérieur de la famille de votre cordonnier, voyez celui d'une compagnie de fusiliers. Portez sur une plus grande échelle tout ce que vous avez remarqué ; ou par carreaux portez tout cela du petit au grand, et vous aurez les résultats des états et des armées.

DE LA VIE D'UN MILITAIRE.

Il faut tout attendre du tems. Un enseigne qui voudra savoir commander une armée ne sera guère capable que d'être enseigne lorsqu'il la commandera; l'étude de ses devoirs est la première règle de tout. Si l'on veut partager son application en deux parties, on n'en fera que mieux. La première seroit celle de ce qu'on doit faire tous les jours, et la seconde celle de ce qu'on doit faire dans la suite : en apprenant le passé, et en observant le présent, on travaille pour l'avenir. Avec l'une, il y a de quoi fournir à ses occupations journalières; avec l'autre, il y a de quoi, par les grands exemples des grands hommes qui sont morts, en devenir un à son tour. Si l'étude d'un réglement est un peu sèche par elle-même, on peut la varier par celle de l'histoire : celle des principes trop didactiques, par des mémoires et des anecdotes de guerre, et se faire, moyennant cela, un plan agréable d'instruction. Que tout le reste du tems soit destiné au plaisir; celui qui n'en sent pas le prix n'est guère capable de connoître celui de la gloire. L'indifférence tient à la paresse, et la paresse à

l'insensibilité : trop de réserve et trop d'économie n'annoncent point les héros. Il y en a eu davantage qui ont péché par les défauts contraires; il faut les éviter. On commande ordinairement de fuir le feu; comme ce sont rarement des philosophes qui maintiennent le bon ordre dans un régiment, on ne pense qu'aux jeux de hasard. Les autres sont tout aussi dangereux, puisqu'ils font perdre le tems, que le tems est beaucoup plus précieux que l'argent, et qu'on a beaucoup plus de tems à soi que d'argent; je ne vois rien d'aussi plat que de jeunes officiers faisant la partie de quelques vieilles femmes dans de tristes assemblées. Quant à l'amour, quel sera le barbare qui osera prêcher contre lui? L'inutilité de ses sermons, et le tort que cela lui feroit dans le monde, l'arrêteroient sûrement. Tout ce que l'on peut faire, c'est de tâcher d'en prévenir les suites, et d'y réussir par le ridicule que l'on peut y jeter; les grandes passions en prêtent tant! Les romans, les exagérations, les petits soins, les services auprès des femmes, cet air subjugé, et..... on peut tirer parti de tout cela pour en dégoûter nos jeunes gens. Point de pastorale; qu'on laisse la moutonnade aux inutiles du grand monde, qui ont une femme, comme on a un régiment, pour être

occupés. Un sentiment, un attachement même, c'est ce que je permets.

Pour le mariage, il tombe tous les jours; il vaudroit presque encore mieux travailler dans le grand genre dont je viens de parler. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce lien légitime, c'est qu'il ne fait pas tourner la tête; mais si l'on y est malhonnête, c'est une mauvaise qualité qui en annonce d'autres; si l'on y est honnête, les embarras du ménage, les enfans, les amies éloignent du service, et c'est du service seul qu'il faut être amoureux. Qu'on mette à la place du mariage des aventures, des fêtes, des courses, la chasse, des exercices violens, voilà ce qu'il faut pour faire passer ce beau tems, ce tems charmant, ce tems orageux; si l'on ne met pas trop de prix à ce que l'amour peut y mêler de son pouvoir, il y aura des indiscrétions, de la légèreté, et alors il n'y a plus à craindre de parti sérieux. Point de libertinage cependant, ce seroit encore pis; point de débauche, de crapule, de cette manière brutale, qui a l'air de satisfaire des besoins, et fait fuir la volupté. Il faut toujours que le goût règne même dans ses folies, dans ses écarts; c'est ce qu'on ne peut guère exprimer. On ne fait souvent que ce que d'autres font, et ce qu'ils font a mauvaise grâce; avec

du goût on fait tout ce qu'on veut, et cela réussit. Quand on a le tact juste, tout s'en ressent; on ne voit jamais la mauvaise compagnie en hommes, elle est odieuse; en femmes, elle est trop ennuyeuse; et, si on se la permet par hasard, c'est sans conséquence; car on se lasse d'abord de ces prétendues parties de plaisirs, de ces soupers, où l'on périt d'ennui. On dit que ce qui peut arriver de plus heureux à un jeune homme, est de faire sa cour, de s'attacher pendant quelque tems à une femme qui a dix ou douze ans plus que lui, et qui connoît bien le monde : je le croirois assez. Elle corrige, par exemple, de tout ce tapage, qui n'est plus à présent du bon genre, de ce carillon des rues d'autrefois; elle met du choix dans les amis; elle en impose aux mauvaises têtes; elle prévient les affaires, arrête les plaisanteries, inspire de la délicatesse, entretient, éclaircit, anime les principes de l'éducation.

La matinée d'un officier est employée d'elle-même : elle passe bien vite entre l'exercice, la visite de la garde, celle des chambrées, l'appel, la parade, et une demi-heure d'étude du réglement. Il y a eu un tems en France, sous Louis XIV et chez nous, sous Charles VI, que le cabaret étoit à la mode. Comme ce

n'étoit que pour les gens de la cour, ou d'autres bien élevés, les suites de cet usage n'étoient pas dangereuses. Il n'y avoit que les pédans, les intrigans, et les mauvaises consciences que les redoutoient. Une pinte de vin les auroit mis à découvert. Les bons enfans ne craignoient rien, se disoient tout, et s'en aimoient davantage; mais comme on ne peut pas composer un régiment comme on voudroit, ceci seroit très-mauvais à présent. Les uns en prendroient l'habitude; d'autres passeroient les bornes, et perdroient leurs camarades, ou se perdroient eux-mêmes. Les mauvaises affaires, l'insubordination, l'indélicatesse, viendroient gâter l'esprit du corps. Dans le tems du prince Eugène, qui ne faisoit que rire d'un souper peut-être trop gai, il y avoit beaucoup de jeunes gens étrangers, et de la plus grande distinction; et d'ailleurs ce n'est qu'à Vienne que les scènes se passoient. En garnison, ou en cantonnement, cela eût même alors été dangereux. Ainsi point de cabaret pour mon jeune homme. Je lui passe le café. C'est un rendez-vous militaire, où, après avoir parlé nouvelles, on parle guerre. Les vieux racontent aux jeunes ce qu'ils ont vu. Il y a souvent à profiter. C'est avec ses camarades qu'on apprend à être doux, complaisant, à entendre plaisanterie, à ne se

fâcher de rien, à prendre le parti des malheureux, à les assister, à cacher leurs défauts, à les plaindre, à éviter les suites de l'inconduite, de la boisson, de la bassesse et de l'inapplication. On parle de tout cela et on nomme les coupables. On se moque des mauvais officiers: on leur fait même souvent des reproches; et encore sans le savoir, sans s'en douter, on se met à parler service. D'ailleurs, à force de parler, on en parle comme d'autre chose, et on ne sauroit trop en parler. C'est ce qui donne cet esprit militaire, si on ne l'a pas reçu en naissant. On voit tout; on juge tout militairement, et on finit par aimer et par faire ce qu'on dit. Si l'on est sûr de bien s'amuser d'abord après dîner, je conseille très-fort d'en profiter; mais il sera bien difficile de passer dix ou onze heures dans le plaisir. Tout ce que je connois de pis, c'est de ne rien faire ou de faire des riens; se laisser ennuyer sans profit est odieux. C'est encore ce qui arrive aux paresseux; les travailleurs emploient leur tems; les gens sages le passent gaîment; les gens d'esprit le laissent passer; les sots le tuent. On ne feroit pas mal de rentrer chez soi, pour admirer, lire, méditer, étudier, et savoir par cœur les grands hommes de guerre : mais point d'assujettissemens serviles de ceux qui veulent faire les bons

sujets, par des notes et des extraits. Quand on a l'âme militaire, les grandes actions s'y gravent d'elles-mêmes.

Si l'on est timide, il faut voir beaucoup de monde, pour savoir parler à sa troupe, l'instruire, lui apprendre son devoir, la corriger en public, à l'exercice, et la prêcher dans les casernes en peu de mots cependant. Il n'est rien qu'on ne doive faire pour se donner de l'assurance.

Point trop de talens. A force d'en avoir, on n'en a aucuns. Pas trop de langues étrangères; au lieu de choses, on ne tient que des mots.

On gagnera insensiblement l'heure du spectacle, où il y a beaucoup à profiter du côté de l'agrément : il entretient la gaîté, donne du maintien, de la grâce, de l'envie de plaire, du plaisant dans l'esprit, des applications, des citations heureuses, des traits, de l'intelligence, de la philosophie même. C'est une école de morale. C'est l'école du monde. Quand Corneille parle, c'est l'école de l'honneur. Voyez le *Cid*, *Cinna*, *Sertorius*, *les Horaces*, *Nicomède* même. Allez, jeune homme, étudier les plans de campagne, les ressources, les résultats du génie militaire et politique dans Mithridate. Allez élever votre âme à Gaston et Bayard, à quelques tirades du

connétable de Bourbon et de Coriolan. Cherchez de beaux vers sur la guerre, partout où l'on peut en trouver. Sachez par cœur le poème de Frédéric. Tout ce qui tient à l'ouverture de l'esprit aux comparaisons et à la connoissance des hommes, est indispensable.

Si la journée a été remplie ainsi, il n'est rien que je ne passe après l'heure du spectacle, jusqu'à ce qu'on se couche, pourvu que ce soit en bonne compagnie. C'est le moment de la liberté; qu'on s'y livre: le souper dédommagera du travail du jour; et il ne s'agit plus que de pouvoir passer agréablement la nuit, mais que le goût pour son métier ne la fasse pas pousser trop loin, et que le militaire qui a été aussi aimable le soir que le grand Condé l'étoit chez Ninon, aussi brillant après souper que le maréchal de Saxe, qui l'étoit là comme ailleurs, soit d'aussi bonne heure à sa troupe que M. de Turenne, lorsqu'il faisoit en Hollande le dur apprentissage de l'art des héros (1).

---

(1) Il faut chercher de la pratique où l'on peut. Si la Russie est en guerre, il faut demander la permission d'y aller. C'est là que l'on apprend qu'il n'y a rien d'impossible. S'il y a dans quelque autre pays des camps, de grands simulacres de guerre, et surtout

Aux chefs du militaire des Provinces.

Ce n'est point la grande représentation, depuis une heure après midi, que je vous demande. Tant mieux si l'on trouve des gens puissans qui en imposent par une magnificence, qui fait honneur au service et du bien au pays. Mais c'est depuis onze heures jusqu'à midi, à la parade, que je désire la décence, la tranquillité, l'exactitude, la sévérité, l'air pénétré ou enthousiaste, et tout l'apparat possible des cérémonies militaires. Que les honneurs et les dignités y soient bien observés. Que les fanfares, la musique et la beauté des habits de ceux qui la composent, des plumes sur les bonnets des soldats, et tous les ornemens dont

---

des siéges, il faut tâcher de les aller voir. On a beau faire tout ce que je dis, apprendre chez soi tout ce qu'on veut, la guerre arrive : on sait tout, hors ce qu'on doit savoir. Au commencement de la guerre de sept ans, je fus commandé avec des ouvriers, pour faire faire une flèche. J'étois nourri de tous les auteurs militaires. Je ne savois pas comment on faisoit une fascine ; et sans un vieux bas-officier de ma compagnie, je n'en serois jamais venu à bout.

l'on est susceptible, attirent les curieux à cette espèce de culte religieux du dieu des armées. Que nos mystères ne soient pas cachés. J'aime à voir les généraux au milieu d'un cercle de braves et brillans militaires, qui sont entourés eux-mêmes par tous les habitans d'une ville, ou des tentes voisines si l'on est en campagne. J'aime, dis-je, à voir ainsi les chefs, avec toute la pompe possible, y descendre de cheval, donner leurs ordres, entrer dans tous les détails, recevoir les rapports, accepter les plaintes, questionner, louer les uns tout haut, gronder les autres tout bas, annoncer les grâces qu'ils auront procurées à ceux qui en méritent, animer par d'excellens propos, tenus d'un air militaire, peut-être de sévérité, s'il y en a sujet par hasard; et sans cela, de gaîté ou de bonté. Il faut toujours que les chefs d'une armée ou d'une garnison fassent effet; car si un seul jour ils n'inspirent pas, en se montrant, la crainte, la confiance ou l'amitié, les voilà nuls pour toujours. Que chacun choisisse de ces trois choses ce qui va le mieux à sa physionomie. Un rien fixe, détermine, amène, ou repousse, ou ramène les esprits. La figure et la manière dont on s'habille, ou monte à cheval, contribuent même à ces sortes de succès auprès de ses inférieurs. Si parmi ceux-ci il y

a un officier général qui mérite d'avoir la tête lavée, il ne faut pas que ce soit d'une manière à le faire mépriser, mais à donner aux autres la crainte d'en avoir autant, et donner idée de sa fermeté et de sa justice : on n'osera pas pour cela manquer de respect au général grondé. Il n'y a rien pour le bien-être et l'eclat du premier service de l'Europe, que ne doivent faire tous ceux qui ont l'honneur d'être à la tête de nos puissantes armées.

FABLE.

Je m'étois ennuyé long-temps, et j'en avois ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt. J'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'étoit à l'heure de l'affût. Quantité de lapreaux paroissoient, disparoissoient, se grattoient le nez, faisoient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite que je n'avois pas le tems de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : propre comme un lapin), voyant que je le tenois au bout de mon fusil : Tire donc, me dit-il, qu'at-

tends tu? Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!..... Je n'avois jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier, ou je meure. Moi, point du tout, me répondit-il, je suis un vieux lapin de La Fontaine. Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds : je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'étoit exposé. Eh! d'où vient cet ennui de vivre?..... De tout ce que je vois..... Ah, bon Dieu! n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savois avec qui je suis obligé de passer ma vie. Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon tems. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisoit autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je? D'autres qui ne parlent qu'allemand ; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même, je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne

en avoit davantage que les singes de ce tems-ci. Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurois soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvoit encore. Il me promit de me dire ce qu'il disoit à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'étoit pas tout-à-fait morte, quoiqu'il l'eût dit, étoit de la plus grande modestie en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours. Ses crapauds, ses cigales chantoient mieux que nos rossignols. Ses loups valoient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

Mémoires pour les nouveaux Grecs.

Je trouve qu'on a l'air d'être remonté aux plus beaux tems de l'antiquité, en les nommant : je me suis senti transporté quand j'en ai vu quelques petites colonies ; et j'enrage toujours, lorsque j'entends dire : un marchand grec, le rit grec, la religion grecque. On ne la suivoit pas à Athènes ; et le grand-prêtre du

temple de Delphes ne ressembloit sûrement pas à l'archevêque de Novogorod.

En revanche, tous ces Grecs qui n'en sont pas, souffrent d'un reproche qu'ils ont, par la fureur d'être Grecs, la fatuité de prendre pour eux : ce qui leur fait du tort en politique et dans le commerce.

C'est la foi grecque qu'on cite toujours, comme on sait, ainsi que le titre de grec en fait de jeu ou de commerce, et encore en autre chose. Je ne sais pourquoi cette *fides græca* est tellement reçue dans le monde.

C'est Ulysse qui en est cause avec son grand diable de cheval de Troye, et il falloit que les Troyens ne fussent pas de grands Grecs pour en avoir été la dupe. Ils n'étoient pas plus malins que les Académiciens de Troyes en Champagne.

Ce vers de Virgile pouvoit cependant les faire passer aussi pour des fripons :

. . . . Timeo Danaos et dona ferentes ;

mais je trouve qu'on s'est trop constamment réuni à dire : *fides græca*, au lieu de *fides punica :* chose bien plus généralement reçue, et prouvée par chaque jour de Carthage depuis sa naissance jusqu'à sa destruction.

On étoit trop léger et trop aimable à Athènes et trop sévère à Sparte pour être de mauvaise foi. Alcibiade n'en mettoit que vis-à-vis des femmes, et quelquefois de Socrate. Les sept sages de la Grèce, l'académie, le portique étoient de fort honnêtes gens. Voyez Périandre causer fort honnêtement avec les premiers, dans le fameux souper que leur donna ce tyran de Corinthe.

Les vainqueurs ne sont jamais de mauvaise foi : ce sont les vaincus. Dès que la Grèce a été conquise, certainement elle a changé de caractère, ou plutôt elle n'en a plus eu. Les Grecs qui étoient à Rome, étoient des complaisans : on en faisoit venir pour être précepteurs, comme à présent, dans les pays étrangers, on fait venir un abbé de Paris.

Lorsque les Romains furent las de se bien porter, ils firent venir de la Grèce des médecins; mais ce qu'on n'a pas remarqué peut-être, c'est que lorsque le théâtre romain baissa après la mort de Roscius, de Térence et de Plaute qui, faute de bons acteurs, furent bientôt oubliés, on fit venir aussi de Grèce des farceurs. Leur théâtre étoit déjà mort depuis long-tems. Il est singulier qu'excepté Aristophane, leur meilleure scène fût tragique. Les Grecs, plus gais que les Romains, avoient

Euripide et Sophocle ; et ceux-ci avoient les deux comiques que j'ai cités.

Vaincus par des gens d'esprit, les Grecs purent en montrer encore long-tems ; mais soumis à des imbécilles, ils font tout ce qu'ils peuvent à présent pour le cacher.

Si la république française existe malgré tout ce qu'on pourroit faire pour l'écraser, et si, mieux organisée et munie de nouveaux républicains, au lieu d'en faire malgré eux, elle alloit se jeter sur les Turcs pour refaire les républiques grecques ; du crime naîtroit peut-être la vertu, et nous y verrions encore des Périclès, des Thémistocles, des Lycurgues et des Solons.

L'esclavage n'a changé ni leur figure, ni leurs beaux yeux, ni leur intelligence. J'en ai entendu les réponses les plus fines à des jeunes gens établis à Barczizarai (je ne sais s'ils y sont encore), et plusieurs autres de Candie qui me sont venus trouver, pour que j'engageasse l'empereur Joseph à faire, pour les conquérir, un armement à Trieste, étoient charmans de corps et d'esprit. Les Académistes, ou cadets grecs dans les écoles, sont toujours les premiers en tout.

La preuve que Catherine II avoit plus du romain que du roman, c'est qu'elle ne s'est point laissé aller au projet qui lui venoit sou-

vent en tête, de refaire les républiques grecques. Quand la guerre avec les Turcs arrivoit, elle oublioit les beaux noms de Cythère et de Lesbos, pour en prononcer de barbares, et disoit : Qu'on me prenne Ackirman, Goezibey, Galacz, etc. Mais à présent je crois que CATHERINE-LE-GRAND y penseroit, pour prévenir les Français d'à présent.

L'empire des Grecs ne me faisoit pas plus de plaisir à Constantinople que celui des Turcs. Je n'aime ni Byzance, ni Stambout ; et si Constantin avoit laissé l'Empire à Rome, tant de choses que nous avons lues et vues ne seroient point arrivées. Ce n'étoient plus déjà les Grecs d'autrefois. Il n'y avoit plus d'Alcibiade, ni d'Anacréon. Le Christianisme ne leur alloit pas ; et, rétréci encore par le rit grec, il est moins favorable à l'imagination que le rit catholique. Cette religion a été encore plus détruite par les sectes de leur secte. Je ne connois rien de pis que leurs briseurs d'images, les froids iconoclastes.

Je voudrois qu'on travaillât, dans ce moment de paix générale, à tirer des mains des Musulmans au moins l'Archipel, en les menaçant de l'indignation générale, qu'on leur manifestera les armes à la main, s'ils n'y consentent. Il n'y a que quelques vilains bachas à qui cela feroit du tort : et, soumis à leurs lois d'autrefois, avec

quelques changemens peut-être, à cause des temps, ces îles redeviendroient ce qu'elles ont été.

Je sens bien qu'il étoit plus aisé autrefois d'y être aimable. On ne fera plus à Gnide les sacrifices qu'on y faisoit; mais les arts y reviendroient chercher leurs berceaux. L'architecture de Saint-Pierre rappelleroit plutôt les beaux temples du Soleil et de Jupiter, qu'une petite chapelle à Saint-Nicolas, le Dieu des Grecs d'aujourd'hui.

Le temple d'Amathonte n'avoit pas les cinq clochers courts, gros, mal dorés et peints des Grecs de nos jours. Il n'y avoit autrefois à la vérité ni Pope d'un côté, ni pape de l'autre; mais le climat est le même. La volupté aura pour assaisonnement la défense d'en avoir. Les figures célestes des deux sexes y pourvoiront.

On leur permettroit une petite marine marchande; et l'exportation de leurs vins et de leurs grains les rendroit bientôt assez florissans pour rebâtir leurs villes enchanteresses, qu'on a supposé habitées si souvent par les Dieux.

Si les Turcs font encore un jour les méchans, comme cela arrive quelquefois lorsque quelques cours bonnes chrétiennes les détachent contre quelques autres, les Grecs lâchés

contre eux, et bien soutenus, seroient leur première pénitence.

Je nommerois tuteurs des républiques grecques et de l'Archipel l'empereur de Russie et la république de Venise. On y jugeroit les différends s'il y en avoit dans leur intérieur, et on s'armeroit pour eux si on leur en vouloit.

De l'excellent port de Sebastopol il est si aisé d'aller porter à Constantinople la seconde pénitence, qu'il ne faudroit pas que la flotte russe partît de Cronstadt pour faire ce tour si long et si cher; et si, comme j'ai proposé à S. M. l'impératrice de toutes les Russies, on faisoit quelques commanderies en Crimée pour la chevalerie de Malte, les commandeurs en seroient les garde-côtes et garde-marins, et plus heureux que sur leur rocher. On pourroit leur assigner un port tout-à-fait à eux, à Balaklava par exemple, et ils rendroient bon compte de tout ce qui voudroit sortir du canal vers la Tauride.

D'un autre côté, Venise menaceroit de reprendre la Morée si l'on faisoit quelque chose à mon Archipel. Le grand-seigneur s'obligeroit à contenir la canaille mahométane des Barbaresques et de la mer, pour quelque tribut que les Grecs s'obligeroient à lui payer; et on entendroit encore parler la langue d'Homère,

au lieu du grec vulgaire des esclaves qui composent le peuple.

Celui-ci redeviendroit bien vite aussi fier par sa liberté qu'il l'étoit jadis ; et moins fou que celui qu'enflammoit Demosthène, ne courra sûrement jamais aux armes.

Le voyage de l'Archipel, entouré de puissances qui en garantiront la protection, deviendra sûr ; et on ira voir les Grecs, comme on alloit voir les Français, il y a quelques années.

Cela leur rapportera beaucoup d'argent ; et ne pouvant plus élever leurs temples à la belle Mythologie, ils en élèveront à l'hospitalité. On construira de superbes bâtimens pour tous les étrangers.

Les Grecs des autres parties de la domination de la Porte la quitteront bien vite pour être des espèces de rois chez eux. Mais point de mélange : qu'on ne s'y méprenne point, et qu'un paysan des bords de la Newa on du gouvernement de Woronetz ne vienne pas dire *Je suis Gree aussi*, parce qu'il parle de travers du Saint-Esprit.

Les archevêques devront être grecs de nation encore plus que de religion ; et, très-fins vraisemblablement, ils sauront bien s'y prendre pour ménager, s'attirer et instruire

le peuple. C'est à eux que je voudrois qu'on donnât l'éducation des enfans ; et ils leur parleroient certainement plus d'Homère que de Saint-Bazilowitz et de Pindare, que de Saint-Nicolas.

Si un Platon pouvoit instruire sa république, permis à lui. Mais elle seroit aussi ridicule que l'amour connu sous ce nom-là, et aussi impossible : mais si avec bien des modifications, changemens et lois praticables, il y en a une toute à la véritable philosophie, on verra comme cela ira dans une petite île, et si, en agrandissant l'échelle, cela est possible dans une plus grande.

Je n'aime les républiques que dans l'eau, voyez l'Angleterre, la Hollande et Venise : la liberté ne se met point à la nage pour gâter les autres pays, et convient aux insulaires. Chaque île de l'Archipel en seroit une fédération, et essayeroit les lois qui lui conviendroient le mieux sous la direction d'un véritable sage de Grèce.

Si le roi d'Angleterre trouve mauvais que j'appelle ainsi son royaume, je lui dirai : Sire, je sais bien qu'on vous sert à genoux et qu'on chante pour vous au spectacle : *God save the King ;* mais on vous hue quand vous y arrivez trop tard ; et quand les femmes de votre au-

guste cour, et qui sont pourtant de l'opposition, sont jolies, celle-ci est à la mode, et votre pouvoir est à bas.

J'en reviens à mes Grecs. Adroits et rusés, et enchantés d'avoir échappé aux chaînes, ils trouveront moyen d'être bien avec tout le monde pour ne pas perdre le bien précieux qu'ils ont recouvré.

Permis à eux d'être aussi roturiers que la philosophie en a envie par prédilection. *Egalité, fraternité;* voilà des mots encore pour un petit terrein entouré d'eau salée. On ne diroit point : le marquis Chilon ni le baron Bias. Qu'on ne donne ni ne paye les titres. Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse, dit un jour Joseph II à M. de Cazanova (1) ; et celui-ci, dont chaque mot est un trait et chaque pensée un livre, lui dit : Et ceux qui la vendent, sire?

Quand jadis on faisoit un chevalier, c'était pour un fait d'armes à cheval, dans un com-

(1) Cet homme célèbre par son esprit gai, prompt et subtile, ses ouvrages, l'érudition la plus profonde, ses voyages, ses aventures, son fameux duel avec le grand-général de Pologne Branicky, sa fuite des plombs de Venise, et l'amitié de tous ceux qui le connoissent, demeure à Dux en Bohême.

bat : mais ici il n'y aura ni cheval ni combat. Les ânes porteront ma philosophie à la promenade, et les vivres au marché. On n'a jamais fait un duc pour un prix gagné à l'Académie : et il n'y aura que des récompenses d'argent, ou de couronnes de fleurs communes pour le Grec qui aura fait une belle ou bonne action pacifique.

Ainsi que Cicéron et presque tous les jeunes gens qu'on destinoit aux sciences, on ira encore apprendre en Grèce la véritable philosophie, celle du bonheur adapté à chaque pays. Le sage qui l'enseignera, dira au sujet d'une monarchie : N'allez pas y porter notre genre d'administration qui ne va qu'à nous. Respectez votre souverain, et ne vous avisez pas de rien changer chez lui. Mais voici des leçons d'histoire, de logique, de morale, de rhétorique et de politique.

Fuyez, dira le démonstrateur de celle-ci, celle de nos voisins les Turcs, ou de quelque petit royaume qui ne roule que sur des mensonges, des demi-moyens, des demi-volontés, et un voile qu'on jette sur tout pour ne répandre que de l'incertitude, et détourner passagèrement l'opinion. N'attendez pas les événemens, prévenez-les en les faisant naître. Ne gagnez pas les gazetiers. Repoussez les intri-

gans. Ne rougissez pas de paroître au grand jour ; mettez-y aussi votre manière d'agir ferme et franche ; c'est le moyen d'attraper tout le monde. Soyez secrets, mais point mystérieux. Ne cachez pas un événement malheureux pour qu'on n'en croye pas davantage, et qu'on croye celui qui est heureux, quand cela arrivera : chassez les intrigans, et ne consultez que les premiers de l'état en rang, actions ou lumières.

Ne faites des alliances que pour n'avoir point d'ennemis. Mais ne comptez pas sur des amis. Ne vous engagez pas trop pour pouvoir les abandonner sans trahison. Ne trompez pas, mais ne vous laissez pas tromper. N'insultez point, mais ne vous laissez point insulter. Nattaquez pas, mais ne vous laissez point attaquer.

C'est ainsi que parleront les successeurs de Solon, qui choisiront les Thémistocles, s'ils sont obligés de faire la guerre. Et, l'histoire grecque à la main, son explication vaudra mieux que le droit qu'on apprend dans les universités, ou chez des professeurs qui n'entendent pas ce qu'ils expliquent, et ne savent pas l'appliquer.

Voici, dira le professeur de l'art oratoire, des exemples de nos grands hommes du tems

passé : examinez combien de choses se trouvent dans ce peu de mots. Voici le moyen d'y jeter de l'harmonie.

Ces nouveaux Grecs, précepteurs du genre humain, seroient aisément habiles dans toutes les langues de l'Europe, car ils ont de l'aptitude à tout. Ils l'emporteront sur les anciens, en ce que la plaisanterie de ce tems-ci l'emporte sur le sel attique, dont on parle tant et qui ne m'a jamais fait rire.

C'est bien loin aller à l'école, dira un maître d'hôtellerie de Göttingue. Mais, Monsieur, examinons ceux qui auront logé chez vous, et ceux qui viennent de l'Archipel, où l'air qu'on respire contribue à l'ouverture de l'esprit.

L'éducation sera une branche de commerce pour mes Grecs ; et il y aura encore plus de gloire que de profit à former des ministres et des administrateurs. Évitant l'exagération, on n'admettra en tout qu'une théorie pratique ; et insensiblement la bonne foi, qu'on représentera même sous la figure de l'intérêt, si l'on veut ; la science et toutes les vertus passeront les mers sur les vaisseaux des voyageurs, pour se répandre et se propager sur tout notre continent.

Mémoire sur les Égyptiens, dits Bohémiens.

Ce mémoire sera court; car je ne sais presque rien sur ce peuple errant. Les pages, les concierges, les valets, les femmes de chambre, et presque tous les gens de la cour de Louis XIV, ont écrit l'histoire de ce grand prince, en plus de deux cents volumes. Celle des peuples connus l'est dans toutes les langues; et, répétée, compilée avec des variations, elle est à peu près la même. Celle des Nègres et de l'origine des Maures et des Mores ne l'est pas assez: mais celle-ci ne l'est pas du tout. La Hongrie paroît le pays favori de ces Zigeuner, Zingari, Bohémiens. Ne pourroit-on pas, à force d'en questionner, en trouver un qui donnât quelque idée de ce qu'ils ont été autrefois? Ils ont de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique dans leurs figures, et rien du tout de l'Europe. L'air sorcier qu'ils ont, qu'ils se donnent, et le hasard singulier, mais fréquent, de rencontrer juste dans leur divination, les fait prendre même pour des échappés de l'enfer. On devroit savoir pourquoi ils ne veulent point avoir de Dieu ni de patrie. La vie errante qu'ils aiment à mener les a empêchés de

profiter des bontés de Joseph II, dont la vigilance se portoit sur tout, et qui n'a réussi qu'à en établir très-peu dans les villages bâtis pour eux, en substituant à leur nom d'Égyptiens celui de nouveaux paysans. Cela ne prend pas ; ils préfèrent de courir les cabarets de Hongrie, et les bois des pays du Nord, et quelquefois les champs de l'Empire, à une vie sédentaire et tranquille, et portant partout leur mine et leur musique infernale. Ni chassés, ni tolérés, ni encouragés, ils existent toujours. Leurs yeux vifs et la promptitude de leur esprit, annonceroient des talens pour beaucoup mieux que cela. On en a vu qui se nourrissoient de la chair morte des animaux, et qui n'en mouroient pas ; ils se donnoient la peine de la rôtir, à la vérité ; ce qu'ils ne font pas toujours de la chair fraîche qu'ils peuvent voler en passant chez un boucher. Il n'assassinent point, quoiqu'ils en ayent bien l'occasion, dans le coin des forêts où j'en ai rencontré des bandes auprès d'un petit feu. Il sont braves, quand on en prend de force pour servir dans nos régimens hongrois, craintifs pour les châtimens et point pour les dangers. Leur amour de tous les genres, leur propagation en famille, sont encore une bonne chose à étudier ; quand je dis famille, c'est l'union

momentanée de frères, sœurs, père et filles, et jamais de grands vieux parens; est-ce peut-être cette famille qui voyage ensemble ? car il n'y a jamais d'émigration générale, même d'une province à l'autre. Je n'ai jamais vu plus d'une douzaine de ces Égyptiens à la fois ; ce nom s'entend, car ils peuvent et doivent même l'avoir pris en naissant en Égypte, d'où vraisemblablement ils se sont répandus en Europe et en Asie. Ils s'appellent entre eux Pharaon : le mystère dont ils aiment à se couvrir, et que leur langue indéchiffrable pour toute la terre sert à merveille, empêche de savoir si c'est un mot de ralliement, ou le nom de quelques individus. Il y a des gens qui prétendent que ce sont des émigrés de la façon de Tamerlan, qui, en le fuyant, se sont séparés et répandus partout sur le globe. Le nom de Bohémiens qu'on leur donne presque partout, m'a toujours paru déplacé. Je m'imagine que c'est parce que Sigismond, roi de Bohême, donna des passeports en 1417 aux premiers qui se firent voir en Allemagne, et dont il fut fort aise de se défaire. Dix ans après, la même petite bande parut en France. D'abord ce ne fut que douze pénitenciers ou pélerins, qui se montrèrent avec des chiens de chasse,

et ne couchant jamais dans un lit. Ils avoient l'air de cacher une naissance et des aventures distinguées, affectant tantôt le paganisme, tantôt un reste de croisade, comme persécutés par les croisés, plutôt qu'en ayant fait partie. Des femmes de figure orientale vinrent, de ne sais où, les joindre. Ils devinrent trop nombreux pour ne pas alarmer les provinces, où cependant ils se divisèrent en 1560. Ils furent condamnés aux galères par le parlement, et se sauvèrent en Angleterre; mais le pays étoit trop éclairé pour qu'ils s'y soutinssent long-tems.

On a cru que M. de Voltaire avoit écrit sur eux; mais point du tout, c'est Raphaël de Volterre, qui s'est contenté de dire qu'il les croyoit descendus des Euxiens, peuple de Perse qui se mêloit d'astronomie, et de là ils se sont faits astrologues : ils n'ont assurément rien de Bohême dans leur figure, et paroissent tenir de l'Asie. Pourquoi les appelle-t-on Zigeuner en allemand, et Zingari en italien? J'ai lu, j'ai questionné; je les ai vus et interrogés; je n'en suis pas plus avancé. Que font-ils de leurs vieillards? leur rendent-ils peut-être le même service que ce peuple qui veut leur épargner le malheur de leur âge, et l'inutilité de leur existence? leur culte est comme leur

croyance ; l'un et l'autre ne les occupent pas. Quand on leur en parle, ils se regardent et se mettent à rire. Je crois que c'est à un détestable goût qu'ils doivent leur peu de multiplication. Les femmes en voyage, couchées à terre pour un moment, accouchent, attachent leurs enfans à leur sein, et continuent à marcher. J'en reviens à la religion de ces athées ou déïstes, sans le savoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne connoissent pas plus l'eau du baptême que le canif de la circoncision. Je sais qu'ils n'ont ni des prêtres de Jupiter, ni de Mahomet. Mais ont-ils entre eux des mystères cachés? ont-ils un chef ? d'où vient leur langue inintelligible pour leurs voisins, quelque contrée qu'ils habitent? elle n'a rapport avec aucune. Comment vivent-ils ? de quoi vivent-ils ? que font-ils dans le monde ? Ils travaillent eux-mêmes à leurs instrumens, pour faire danser ou se faire danser eux-mêmes ; ils poussent des hurlemens affreux ; les femmes qui figurent devant eux se barbouillent de rouge de brique, et s'excitent par des cris et des chants les plus lubriques, prenant des attitudes en conséquence. Les paroles sont tout ce qui leur vient de sale dans la tête : elles sont en feu et à la nage de sueur. Les bacchantes avoient l'air de religieuses en comparaison des

belles possédées dont je parle ; car il y en a souvent de charmantes, et toutes ont même les plus beaux yeux du monde. Mais j'aurois défié Rubens, malgré la magie de son coloris et ses grands effets, s'il avoit voulu salir ses pinceaux, Breughel d'Enfer et Albert Durer, avec son pinceau de fer, de les peindre telles que je les ai vues en Moldavie et ailleurs. J'en ai trouvé entre autres une bande attachée à Alexis Orloff dans une de ses maisons de campagne. Tendre Albane, sublime Corrège, correct Raphaël, habile Michel-Ange, détournez vos yeux d'un spectacle pareil à celui de leur joie ; car le peu de vêtement qu'elles ont, se défaisant insensiblement à force de s'agiter, découvre une carnation enflammée au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Il n'y a presque plus, pour se couvrir alors, que leurs longs cheveux noirs dont elles font semblant de se cacher comme elles peuvent ; leurs gorges ne s'en trouvent pas mal ; leurs jambes y gagnent ; l'affreuse volupté sourit, mais la tendre, la décente, et peut-être un peu hypocrite, en rougit.

Mémoire sur les Cretins (1).

Voici encore un sujet que je propose à traiter. Je ne conçois pas que les Suisses, qui vivent autour d'eux, et qui sont gens de lettres et observateurs, ne nous les ayent pas fait connoître davantage. On prétend que la famille du Valais, qui n'a pas son Cretin, en est de fort mauvaise humeur. Il est clair que c'est une assez pauvre petite fable qui ne valoit pas la peine d'être inventée, et que personne ne peut croire qu'un monstre lui porte bonheur. Le goître qu'ils ont de commun avec tant d'autres, surtout dans les montagnes, à cause de l'eau de neige fondue, n'étant point compressé par leur vêtement, puisque j'ai vu ces monstres se traîner tout nus sur leurs genoux au soleil, ajoute par cette difformité à leur laideur. Pourquoi et

(1) C'est le nom qu'on donne dans le haut Valais à des êtres disgraciés de la nature, dont la plupart sont goîtreux, muets, imbécilles, et si mal organisés, qu'ils n'ont aucune sensation, aucune idée, et passent leur vie sans changer de place.

d'où viennent tant de sourds et muets! Ceux-ci poussent quelquefois un cri sombre et inhumain. Inaccessibles à toutes les sensations, il m'a paru qu'il n'y avoit que le bel astre qui nous éclaire qui fît impression sur eux. On m'a dit qu'ils s'approchoient quelquefois les uns des autres, peut-être par hasard, avec des reins presque sans ressorts, pour en chercher les rayons presque en troupeaux. L'indifférence des parens, des médecins, des philosophes; je dirai plus, des prêtres mêmes, à cet égard, m'a toujours étonné. C'est donc aux limbes, selon notre religion, que ces pauvres diables sont condamnés. Les payens n'en auroient sûrement pas voulu dans les champs élysées. Épicure et les autres fameux ou élégans de ce tems-là ne se seroient pas soucié de rencontrer dans leurs promenades des objets si hideux et humilians pour la condition humaine.

Nous nous enorgueillissons d'être supérieurs, par notre âme immortelle, à des singes qui ont souvent plus d'esprit que nous, à des abeilles qui ont de meilleures lois, à des castors qui savent mieux leur métier, à des fourmis qui entendent mieux leurs affaires. Mais c'est dommage qu'un Cretin ait la même âme que Periclès et Aspasie; et, puisqu'il

l'a, c'est bien fait qu'il soit heureux pendant l'éternité, pour le dédommager du malheur de ce monde-ci. Que de gens d'esprit à leur mort, troublés par des remords, et inquiétés par la crainte des supplices éternels, voudroient n'avoir été que des Cretins pendant leur vie! Il est singulier de voir presque un peuple de Nabuchodonosors. Je ne l'ai jamais vu que dans une estampe de l'abbé de Royaumont; mais il avoit encore plus la figure humaine, et le cuir moins tanné. Des bains, des électricités, des inoculations, même des maladies, ne pourroient-elles pas agiter, faire circuler ce sang qui met vraisemblablement leurs facultés en stagnation. Il faudroit essayer, si cela ne réussissoit pas, les abbés de l'Épée; point pour faire faire les mêmes tours qu'aux petits enfans, qui me rappellent ceux qu'on apprenoit à la chienne savante, et qui ne servent qu'à les faire apercevoir de leur malheur. On pourroit les employer peut-être à quelque ouvrage machinal. Ils porteroient, traîneroient, rouleroient. Il faudroit peu de conventions avec eux pour en tirer parti; un signe feroit assez d'effet. Qu'importe qu'ils sachent écrire et dessiner; un doigt serviroit de professeur; un sourcil froncé de correcteur; point de papier, ni ardoise, ni

crayon ; mais des instrumens de labourage, par exemple ; et que sait-on ? Si l'on peut parvenir à aligner ces pauvres malheureux, un bataillon de Cretins seroit plus sûr, un jour de bataille, qu'un bataillon de gens d'esprit. Si on parvenoit à leur faire donner quelques signes de reconnoissance, on sauroit peut-être ce qu'ils pensent de l'Être suprême, et cela ouvriroit les yeux sur les pensées innées, mais suspendues. L'humanité, l'état et la religion y gagneroient, et je recommande aux Suisses de s'occuper d'une partie de leurs compatriotes, c'est-à-dire, aux gens les plus éclairés de l'Europe, de faire plus d'attention à ceux qui ne le sont pas du tout.

Mémoire sur les Juifs.

Ils n'ont jamais été à la mode, depuis que Dieu les a abandonnés ; c'est pour cela que les Chrétiens ne se sont jamais occupés d'eux : et d'un autre côté les philosophes n'y ont pas pensé, parce que leur figure apparemment ne leur revenoit pas. Il y a si peu de Juifs en France et en Angleterre, les deux pays de la philosophie, que cela ne leur est pas venu dans la tête. Les Hollandais ont trouvé plus simple de les faire payer, les Italiens de les tourmenter, les Espagnols et les Portugais de les brûler. Le premier brevet de philosophie a été pour l'auteur qui le premier a cru avoir bien de l'esprit, en écrivant que les nègres sont des hommes ; et le second pour celui qui a dit qu'il falloit massacrer cent mille blancs, plutôt que de permettre qu'un noir ait un coup de bâton qu'il auroit mérité par sa méchanceté. Voilà un des égaremens du maudit esprit des gens d'esprit de ce tems-ci. Comme ils n'ont pas daigné jeter les yeux sur les Hébreux, ils ne trouvent pas mauvais que les petits garçons leur jettent de la boue ou de la neige ; et ils

trouvent cruel un chasseur qui tue quelque bête malfaisante ou inutile. Nos femmes, si sensibles qu'elles ne peuvent point voir écraser une araignée, ou brûler un papillon sans se trouver mal, trouvent fort bien d'insulter un de leurs prochains, parce qu'il n'est pas aussi bien tenu que leur voisin.

M. de Voltaire pourroit se passer du petit mot pour rire sur le compte des Juifs de l'ancien tems, dont il nous a souvent rabâché l'histoire qui seroit ridicule si ce n'étoit pas l'histoire sainte, et extraordinaire si tout n'étoit pas possible à Dieu : et la seule chose qu'il dit en faveur des nouveaux pour lesquels il n'est pas plus tolérant que pour le christianisme, et surtout le catholicisme, tout en prêchant la tolérance, c'est qu'il ne les fera pourtant pas brûler. Il finit ainsi son chapitre.

M. de Voltaire ne s'est déchaîné autant contre Jésus-Christ que parce qu'il étoit né parmi une nation qu'il abhorroit. Il en étoit le Fréron, et c'est le seul tort de M. de Voltaire. Si son curé avoit eu l'esprit, à sa mort, de sortir de chez lui avec un air content, et par un pieux mensonge de dire qu'il s'étoit converti et avoit bien rempli ses devoirs de catho-

lique, il auroit converti par-là tous les prétendus esprits forts que M. de Voltaire avoit égarés.

Je reviens aux Juifs de notre tems. Si les Chrétiens n'ont ni l'adresse ni la bonté de les tirer de l'état où ils sont et d'en faire quelque chose, je voudrois, pour leur bonheur (car ils me font rire, ou pitié tous les jours), que quelqu'un de ceux qui sont en Turquie, fût assez habile pour prendre du crédit auprès du grand-seigneur qui leur rendroit le royaume de Judée, où ils se conduiroient sûrement mieux qu'autrefois.

Les Juifs bien élevés, banquiers, commerçans, quelquefois barons, presque nobles, établis dans les capitales des Chrétiens, renonceroient à Jérusalem, et cesseroient d'être maltraités en Europe, qui y perdroit beaucoup sans cela, et le mériteroit; il y en a plusieurs dont on connoît le mérite et l'honnêteté, qui ont des amis, à qui l'on rend justice pour de belles actions d'humanité.

Je ne parle, pour retourner en Israël, que des pauvres diables et des intermédiaires entre les riches et les déguenillés. Veut-on avoir leur

portrait? toujours suans à force de courir les places publiques, les cabarets, pour y vendre; presque tous bossus, une barbe rousse ou noire et toujours crasseuse, teint livide, brèche-dents, nez long et de travers, le regard craintif et incertain; tête branlante, cheveux crépus épouvantables; genoux picotés de rouge et découverts, pieds longs et en dedans; les yeux caves, menton long, effilé; bas noirs troués et tombant sur leurs jambes desséchées; chapeau jaune à Avignon, manche jaune à Prague, bonnets de grenadiers en Pologne, ailleurs bonnets de poil sous un grand vieux feutre percé et rabattu, ou petit chapeau pointu, la pointe en l'air... Voilà comme sont en Europe dix millions d'Hébreux.

Le degré d'avilissement où les gouvernemens les laissent, la pauvreté dont ils ne peuvent pas sortir, leur mauvaise nourriture, le mauvais air de leurs synagogues et de leurs rues, pepétuent ces figures et ce costume; et on peut dire encore: *Jacob genuit Isaac* semblable à lui.

Les enfans de Juda, qui ont plutôt l'air des enfans de Judas, ont certainement l'air réprouvé; et, plein de foi pour les prophéties, je

suis convaincu qu'ils doivent l'avoir; mais ils l'auroient moins, si, outre qu'ils sont réprouvés de Dieu, ils ne l'étoient pas des pays même où ils sont soufferts.

C'est ce qui les rend trompeurs, peureux, menteurs et bas. Ces quatre sentimens, marqués sur leurs figures, ne les embellissent pas. Ils ne sont ni voleurs, ni assassins, ni méchans; donnez-leur un état ou un bon asyle, et ils cesseront d'être ce que j'ai dit qu'ils sont. Si même ils sont filous dans leurs marchés, c'est qu'ils apprécient les peines qu'ils se donnent, et qu'ils veulent se faire payer des humiliations continuelles qu'ils éprouvent.

Je crains toujours d'alarmer le peu de bonnes consciences qui restent encore, et d'ailleurs de diminuer ce qu'il est surtout nécessaire à présent de conserver.

Qu'on s'arrange avec le pape, s'il existe encore, et avec les livres saints, pour voir jusqu'où on peut aller à l'égard des Juifs, sans vouloir faire mentir les prophètes, ce qui d'ailleurs est impossible.

Il y a dans tout plein de capitales de l'Europe des villes de Juifs; qu'on les leur rebâ-

tisse proprement avec un ruisseau qui coule dans toutes les rues ; qu'on leur donne un habillement long et oriental, avec un bonnet de même, et de jolies couleurs, un genre d'ouvrage conforme à leurs dispositions, et leur pullulation semblable à celle de la vermine qui se promène, à notre vue, sur leurs barbes, leurs crains rougeâtres, et leurs affreux vêtemens, deviendra une population du double, saine, propre, belle et utile.

Ils sont faciles en tout, et portés à une propagation étonnante. La Pologne et la Bohême surtout présentent partout de ces fourmillières noires, hideuses et dégoûtantes.

Excepté faiseurs de tours de gibecière, ce qui prouve leur adresse, et maquignons, à qui toutes les religions permettent d'être des fripons, on ne voit presque parmi eux de métier que celui de graveur. Il n'y a qu'un pas de là à être joailliers, orfévres, metteurs en œuvre, tourneurs, manufacturiers ; ils aimeront mieux faire des armes que les porter, et construire des charrues que les conduire. Le goût pour l'argent, et leur industrie pour en gagner, les rendroient bientôt propres à tous les arts qu'ils perfectionneroient. C'est en qualité de persé-

cuté qu'ils ont cet air paresseux qui les fait baguenauder dans une rue pour chercher une commission à faire, ou gagner six kreuzers, en vendant quelque chose d'un paquet sale qu'ils portent sous le bras, encore après avoir fait cent révérences inutiles. Voyez, malgré cela, la beauté de leurs femmes et de leurs filles, échappées à la misère ou couvertes de haillons. On croit être bon chrétien, en disant : Elles ont de beaux yeux, mais elles ont l'air juif. C'est avec un peu plus de dureté peut-être, et moins de cette charmante volupté moelleuse, le genre de la beauté des grecques ; et toutes ces figures orientales sont au-dessus de celles de notre triste et vulgaire occident, qui est ce qu'il y a de moins piquant.

Cette dureté dans les yeux et les traits tient à celle de leurs principes. Elles sont extrêmement sages et décentes, même au milieu des nations qui le sont le moins. Leur religion, leurs usages et la triste vie qu'elles mènent, les éloignent de la galanterie ; de même que les préjugés sévères de leur législature, et surtout leur manière de se coiffer sans montrer les cheveux, les préservent de la coquetterie. En a-t-on jamais rencontrées dans les lieux de débauche? On en voit, un carton à la main, avec

des échantillons, entrer quelquefois dans une maison où le libertinage, même à prix d'argent, échoue devant leurs principes. Rendues à la société par la classe des citoyennes, où leurs talents les placeroient, elles y seroient sans doute aussi agréables qu'utiles, vêtues avec grâce ; comme les anciennes filles de Juda que nous voyons dans les chœurs d'Athalie, elles se feroient chrétiennes, s'il le falloit, pour plaire aux Chrétiens qui en seroient amoureux, et remonteroient toutes les races au lieu d'abrutir et d'enlaidir la leur. Les Juifs ont des espèces de vertus : jamais ivres, toujours obéissans, exacts et prévenant les ordonnances ; sujets fidèles aux souverains au milieu des révoltes, et jamais en colère ; unis entre eux, quelquefois hospitaliers, et les riches aidant leurs pauvres. Ils ne sont méchans qu'en Pologne, où, pour se venger des humiliations, ils abusent de l'autorité, que je dirai ailleurs qu'on leur donne dans les villages mal-à-propos.

Qu'ils soient heureux et considérés, ils seront bons. Comment peuvent-ils l'être avec leur habit et leur figure ? On changeroit celle-ci en changeant celui-là.

Mais voyez-les après avoir trouvé grâce devant le portier d'une maison où ils ont sonné

vingt fois, turlupinés dans une antichambre par tous les valets, quand, avec leur air de singe et s'inclinant avec des contorsions de synagogue, ils viennent prier qu'on les annonce; et puis comment sont-ils reçus? Le petit chien les mord, le petit enfant en a peur; le grand les contrefait, les filles de la maison disent: Quelle odeur! et le père les fait chasser.

Encore une fois, qu'on les décrasse: l'habit oriental ôte la disgrâce et donne de la noblesse. Une boutique propre attireroit des chalands; et, au lieu de vendre des misères et de se mettre en eau en courant toute la journée pour gagner un kreuzer, le Juif l'attendroit gravement chez lui. Marchant d'un petit gain à un plus grand, industrieux et grand calculateur, il deviendroit homme d'affaires, maître-d'hôtel, régisseur, intendant.

Ils sont capables de tout, et s'entendent à tout. J'en ai rencontré excellens maîtres de postes, et par le désir d'une bonne récompense et la peur d'être rossés, postillons à bride abattue. Ce talent engagea en 1787 le prince Potemkin à en faire des cosaques. Rien ne m'amusoit plus que de voir ce commencement qui s'appeloit Israelowsky. Nous en avions déjà

deux escadrons ; leurs piques, la terreur qu'ils avoient de leurs chevaux, en attendant celle de l'ennemi, les rendoient comiques ; et c'est à cheval qu'ils ont plus encore l'air de singes.

On croit avoir horreur des Juifs, à cause de leur religion ; et ce n'est qu'à cause de leur tournure. Ils sont à plaindre sûrement ; mais ils ne seront pas plus damnés que bien d'autres qu'on voit tous les jours ; et peut-être que, plus mêlés avec les chrétiens, la beauté de leurs filles pouvant attirer les jeunes gens des pays où ils seront bien traités, ils deviendront chrétiens eux-mêmes : voilà ce qu'il faut dire à un souverain dévot.

Il faut représenter à celui qui ne l'est pas, mais qui n'est qu'intéressé, que les Juifs, tels qu'ils sont, s'emparent du commerce des petits bourgeois, trompent les paysans et ruinent les Seigneurs par l'usure.

Il faut dire au souverain qui aime plus l'humanité : Ces gens n'ont presque pas la figure humaine, tant ils sont pauvres et maltraités ; et ce sont pourtant des hommes comme vos autres sujets qui croient peut-être en Jésus-Christ, mais pas en son vicaire sur la terre ; ce qui est

pourtant un article de foi. A propos de cela, il est assez singulier qu'ils soient aussi attachés à la fable la plus grossière et la plus ridicule, puisque, si le Messie n'est point encore arrivé sur la terre, il y a apparence qu'il n'y viendra plus. Cela prouve du caractère.

Comment, intéressés comme ils sont, ne s'en départissent-ils jamais? Cet entêtement leur coûtera cher dans l'autre monde, mais leur fait honneur dans celui-ci. Ils ne sont donc pas aussi vils qu'on le dit. Voyons encore ce qu'on peut en faire; je suis comme cet homme qui, voyant les jeux de deux joueurs, les conseilloit en même tems.

Voyez les charmantes Israélites du grand monde, leur beauté et une sorte de gaucherie qui a de la grâce, fixant tout les regards; il y en a beaucoup à présent partout de mieux élevées que les personnes de la société : et au salut de leur âme près, que je leur recommande, elles ont tort de rougir d'être ce qu'elles sont. Il y a la plus grande analogie entre ce peuple et les Turcs, qui ont emprunté une partie de leurs usages et de leurs noms. Si Dieu avoit permis à Moïse d'être un conquérant, comme Mahomet a pris sur lui de l'être, les deux tiers

du monde seroient juifs au lieu d'être mahométans. Son nom est Mohammed, qui vient de Moïse, comme Solyman de Salomon, Ibrahim d'Abraham, Jusuff de Joseph, Achmet d'Isaac, Salim de Salomé, Zaïre de Sara ; et moins barbares que nous à leur égard, ils ne les regardent pas comme des chiens, ainsi qu'ils ont la bonté de nous appeler, les méprisent un peu, et les font bien payer sans les insulter. Ils sont, à l'exception du turban, et de quelque différence encore, à peu près vêtus de même. Leurs Juifs contractent avec eux le goût des libations fréquentes et quelque propreté à leurs divans.

Quelle différence d'un véritable Turc habillé à sa manière, d'avec celle d'un de nos hébreux tel que je l'ai peint ! Tout concourt à élever le premier et à abaisser le second. Examinez la noblesse et l'étendue des mouvemens du premier, et le rétréci et mesquin des mouvemens du second.

La politique des Turcs doit continuer à n'avoir pas le sens commun, ne savoir ni lire ni écrire, et ne se corriger presque de rien, pour exister toujours. S'ils prenoient quelques Juifs habiles pour penser à leur place, ils leur apprendroient, sans s'en douter, ce qu'ils leur man-

quent ; ou plutôt ils l'introduiroient sans le leur apprendre, car il faut toujours respecter la religion et les lois. Ces Juifs deviendroient Mahométans, s'il le falloit ; et il n'y a qu'un bien petit pas à faire, le canif de la circoncision étant le premier qui égalise ces deux sectes ridicules. Ils prendroient place au divan : il ne faudroit pour cela qu'un empereur musulman, ou un grand-visir un peu raisonnable, pour y consentir. Les Juifs qui, outre cela, auroient retrouvé leur patrie, seroient obligés d'y faire fleurir les arts, l'industrie, l'agriculture et le commerce de l'Europe. Jérusalem, petit trou horrible à présent, qui fait mal au cœur aux pauvres diables de pélerins qui y vont de tems en tems, redeviendroit une capitale superbe. On rebâtiroit le temple de Salomon sur ses ruines, qui en feroient retrouver le tracé, joint aux descriptions et aux estampes que nous en avons. On fixeroit les eaux du torrent de Cédron qui fourniroit des canaux de circulation et d'exportation. On retrouveroit le jardin d'Eden, et les quatre sources des fleuves, qui en feroient le plus beau jardin anglais du monde. Les déserts seroient défrichés et habités. On ne rencontreroit plus les hordes de voleurs arabes qui infestent tous les lieux saints et sacrés, puisque personne n'y touche.

Je conçois très-bien l'origine de l'horreur qu'inspirent les Juifs ; mais il est bien tems que cela finisse. Une colère de dix-huit cents ans me paroît avoir duré assez long-tems.

On rend souvent les hommes tels qu'ils sont. On a dit : Les Juifs sont sales et fripons : ils l'ont été ; qu'on les décrasse ainsi que je l'ai dit, et qu'on ait de la confiance en eux, ils ne seront ni l'un ni l'autre ; et voici d'abord ce que je dis aux Turcs, pour leur apprendre à résister à leurs ennemis.

Si vous attirez les Juifs chez vous, servez-vous-en comme les Romains se servoient des Grecs, qui étoient leurs médecins. Ceux-là peuvent l'être de votre gouvernement. Ils ont assez écouté aux portes chez nous pour savoir les usages des armées chrétiennes et les défauts des vôtres.

Ils vous conseilleront de ne pas imiter les Chrétiens, comme vous le disent à présent quelques sots renégats ; mais ils vous conseilleront beaucoup de réserves, et plusieurs lignes les unes derrière les autres pour soutenir votre première attaque, dont il ne faut pas changer le genre.

Ils vous diront de ne pas crier toutes les nuits vos prières sur vos remparts, si haut que vous n'entendez jamais le bruit qu'on

fait à l'ouverture de la tranchée qui, établie à notre aise, décide de la prise de vos forteresses.

Ils vous apprendront à les rendre plus en état de se défendre; et seront vos entrepreneurs de vivres à meilleur marché.

Ils pourront rendre, à vos îles de l'Archipel, du commerce et de la population; observer vos Grecs à qui vous ne pouvez guère vous fier; et ils s'entendront mieux que vous à tout ce qui concerne les Échelles du Levant.

Le profit que les Juifs feront chez vous, vous garantit leur fidélité. Que le bacha le moins bête d'entre vous soit le bacha de Judée, et qu'il vous envoie ceux de cette nation qui peuvent être les plus utiles à Constantinople et aux autres provinces de l'Empire.

C'est pour cela qu'à présent me tournant vers les Chrétiens, je leur conseille de ne pas laisser aller les Juifs, mais d'en faire ce que j'ai dit.

Supposé qu'on ne puisse pas les rendre agriculteurs, puisqu'on les croit paresseux pour ce genre de travail : si on leur donnoit à défricher les landes de Bordeaux, les bruyères de la Hongrie, les steps des Tartaries russes, ils chercheroient des colons, des ouvriers; et les Juifs les plus riches aidant les plus pau-

vres, en tireroient un si bon parti, que dans dix ans ils seroient en état de payer de bonnes contributions à la couronne.

Les moines, jadis grands défricheurs, sont devenus des Juifs : les Juifs deviendroient des moines et n'abandonneroient pas l'État dans les momens de grande détresse. Ils feroient le calcul qu'on n'a jamais voulu faire par une avarice insensée, pendant toutes les révolutions de tous les pays, qu'il faut donner la moitié de sa fortune pour conserver l'autre.

Plus on fourniroit l'occasion aux Juifs de s'enrichir, et plus on pourroit les pressurer dans les grands besoins des finances d'un Etat.

Ce ne seroit pas aux dépens du petit peuple, dont ils enlèvent à présent, par leur activité ennuyeuse, importune et pressante, le petit gain ; on la leur feroit porter sur de plus grands objets.

Vous conserverez, leur dira-t-on, votre mauvaise réputation, si vous continuez à surfaire de la moitié. Prenez le genre opposé ; n'ayez qu'un mot, et vous nous attraperez en ne nous attrapant point. Vous ferez tort aussi aux marchés des bons Chrétiens qui continueront à surfaire.

C'est avec cet air de sincérité, en ne se

laissant pas marchander, que trompent souvent les Herrnhuters ou Frères Moraves, ainsi mal appelés. Il y auroit un terrible pas à franchir pour que de la grande saleté des Juifs ils passassent à la grande propreté de cette secte très-commerçante; mais c'est cependant celle-là qu'ils devroient imiter.

Elle est peu nombreuse dans chaque pays, et rapporte infiniment. Il faudroit que les Juifs s'occupassent de même à faire oublier toutes les marchandises d'Angleterre, afin que l'argent n'y allât pas. Le cuir des Herrnhuters est, par exemple, une des bonnes branches de leur commerce.

Tous ces pâles Hébreux si pauvres, qu'on trouve dans des petites villes et villages de Bohême, seroient jetés dans les manufactures des riches, et le deviendroient. Si l'on dit qu'ils feront tort aux autres sujets, je soutiendrai que non. La plus grande partie y gagnera; les Juifs achèteront la matière première dans les villages, et feront meilleur marché que les grands faiseurs d'entreprise des capitales, qui ont déjà assez gagné.

Le premier État qui feroit ce que je dis, y auroit un grand avantage, outre celui de *démagotter* et *déshumilier* une nation nombreuse. Si les autres, successivement, suivent la même

marche, il y aura une grande circulation et union de plus en Europe ; puisque l'Israélite Hollandais ou Portugais n'est ni Hollandais ni Portugais, il n'est que Juif. Il faudroit des rabins habiles, sans cesse en course dans chaque pays, pour faire des inspections, empêcher les abus des seconds chefs, ou les torts des individus. Ce général-rabin seroit une espèce d'ôtage de la conduite de son peuple auprès de chaque gouvernement, et s'attacheroit surtout à veiller à la propreté des établissemens et des barbes ; il n'y a pas de minutie aux yeux d'un législateur, qui doit entrer dans tous les détails, pour en étudier les rapports.

Si l'industrie des petits Juifs leur fait donner la préférence sur les pauvres ouvriers chrétiens, on exigera d'eux, dans chaque ville, une petite caisse pour les dédommager par des aumônes, ou quelque petite direction en emploi que les Juifs pourroient leur donner. Mais je trouve que ceux-ci, se chargeant de tous les grands et petits trafics, laisseront toujours les gros ouvrages des villes et des campagnes au militaire et à l'agriculteur. On ne voit point un Juif maçon, et surtout, en qualité de peureux, on n'en voit pas couvreurs d'ardoises. Le petit marchand clinquaillier, au lieu d'établir une mauvaise petite baraque à une foire, où il dé-

pense plus qu'il ne gagne ; sera peut-être laboureur comme son père. On ne verra plus ces vilaines ravaudeuses de bas ; ces tristes marchandes de pommes, moins ridées qu'elles ne le sont elles-mêmes, gâter une rue, où cacher le bas d'un bel édifice par leur vilaine petite maison de planches, où elles s'enrhument. On ne sentiroit plus le long d'une promenade publique l'odeur des haillons, et tout cela se trouveroit dans les jolis quartiers des Israélites, au milieu desquels ils élèveroient un joli temple, au lieu de la vilaine et puante synagogue qu'ils ont ordinairement dans un carrefour au bout d'un égoût.

Les Juifs font les aristocrates, quand les gentilshommes leur affermeront leurs terres. Ils y exercent des tyrannies affreuses, ne parlent aux paysans que le fouet à la main et du haut de leur vilaine petite taille ; et les plus humbles de la terre, jusqu'à ce qu'ils ayent de l'autorité, ils cesseront d'être tyrans, ou tyrannisés, lorsqu'en les observant le gouvernement leur confiera une direction.

Ils se tirent bien de celle des charrois, où ils sont tour à tour cochers et postillons ; et lorsqu'ils sont attrapés dans un cabaret, ce qui est bien rare, par des recruteurs, ils deviennent bientôt bas-officiers.

L'empereur Joseph n'acheva pas son projet sur eux en Gallicie. Le marquis de Langallerie expia, dans une prison de Vienne, le sien sur des rassemblemens. Le prince Potemkin n'osa pas continuer sa levée, de peur de se brouiller avec la sainte écriture.

Qu'on tire au clair, si cela se peut, ou non; et quand la race sera un peu remontée, on n'a qu'à les faire servir. Le bâton, plus prochain d'eux que le canon de l'ennemi, les y fera marcher; d'ailleurs, pourquoi ne redeviendroient-ils pas aussi braves que sous les ordres de Josué, Gédéon et Abner? Mais j'en reviens aux malotrus. La population des villes est souvent aux dépens de celle de la campagne, où elle est plus utile. En se servant des Juifs pour tous les métiers où je les destinerois, il y auroit moins de bourgeois chrétiens, et plus de paysans.

Voilà encore une bonne profession pour les Hébreux, qui s'empareront de cette branche de commerce, ainsi que de quantité d'autres. Au lieu des foires de Leipzick et de Francfort, qui attirent tant d'étrangers et d'argent, chaque ville de Juifs dans la capitale de chaque province seroit une foire continuelle, où cet argent des voyageurs se partageroit, et circuleroit au profit de l'État, qui, outre cela, gar-

deroit le sien. Et les Israélites, enfin, en attendant les décrets impénétrables de la providence sur leur endurcissement, dans le genre des torts de leurs aïeux, seront, au moins dans ce monde-ci, heureux, utiles, et cesseront d'être le plus vilain peuple de la terre.

MÉMOIRE SUR LA POLOGNE,

Que je remis au prince Czerwertinsky, et à quelques autres grands seigneurs Polonais qui sont venus à Élizabeth-Gorod, en 1788, *et dont j'envoyai une copie au prince-évêque de Wilna.*

Qui n'aimeroit pas la Pologne, les Polonais, et surtout les Polonaises? L'esprit, le courage des uns; la grâce, et la beauté des autres, qui ont toutes, même celles qui sont le moins aimables, un *laissez-aller*, une élégance, un piquant et un charme supérieur à toutes les femmes des autres pays? Qui ne préfère pas aux autres villes le séjour de Varsovie où règne le meilleur ton de la France joint à une tournure orientale, le goût de l'Europe et de l'Asie, l'urbanité des mœurs des pays les plus civilisés, l'hospitalité des pays qui ne le sont pas; qui

n'admire pas la nation où l'on trouve les figures nobles ou agréables, les manières douces ou simples de la politesse ou de la franchise, de la prévenance dans la capitale, ou une rudesse de bonhommie dans les campagnes, la compréhension facile, la légèreté et l'agrément de la conversation, une bonne éducation, tous les talens, ceux des langues, des exercices du corps, et surtout l'équitation, l'instruction, un bel organe, de l'éloquence, de la générosité, le faste de la représentation, le goût de la dépense et des beaux arts, le luxe, la galanterie, les fêtes, les spectacles de société, les danses nationales, le costume un peu sauvage, les usages extraordinaires, la magnificence, la facilité à vivre, la bonté, la sensibilité et de la reconnoissance.

Pour la mienne, elle est sans bornes. L'honneur que vous m'avez fait de m'admettre parmi vous, de me recevoir dans une belle, grande et superbe nation; les applaudissemens que son consentement unanime, en me donnant cet illustre indigénat, m'a procurés dans la salle auguste de votre assemblée, ne s'effaceront jamais de mon cœur.

C'est parce qu'il est tout à vous, que j'ose vous soumettre quelques réflexions sur notre patrie. Si, au lieu de trois empires et d'un

royaume, elle étoit entourée de l'océan : tranquille au sein des mers et de ses lois, elle feroit admirer les siennes, dont plusieurs sont plus raisonnables que celles de cette île fameuse qui passe pour le séjour des Sages ; sa constitution ne l'auroit pas fait durer aussi long-tems que vous durez avec la vôtre. C'est une espèce de miracle : mais craignez qu'il ne finisse. La plus petite partialité vis-à-vis d'un de vos voisins donnera aux trois autres le prétexte de vous faire disparoître de la surface de la terre ; et, sans se déchirer entre soi, ni même vous déchirer davantage, on divisera et envahira vos patrimoines, vos titres, et vos terres. Il y a bien loin de sentir les ressorts modérés d'une influence politique, à éprouver le poids onéreux de la domination. Oui, sans doute, depuis un-tems immémorial, la Russie, par sa force, sa langue, et la géographie, vous couvre de ses ailes en double aigle ; protecteur si vous le ménagez, mais dévorant si vous l'outragez.

Si quelquefois ses serres se font sentir, à présent qu'il vous veut du bien, quoique vous cherchiez à lui échapper, et si celles de l'aigle blanc, trop foibles pour y résister, en ont souffert ; ne vous en plaignez qu'à vous-mêmes. Souvent des cabales, des demi-volontés, une

résistance toujours inutile et renouvelée presque chaque année, ont mis la Russie dans le cas d'employer la vigueur pour s'opposer à la ruine totale, à laquelle les esprits de parti vous font courir.

Je dis vigueur, et non pas rigueur ; s'il y en a eu, c'est malgré une souveraine qui ne l'aime ni ne l'emploie.

Obtenez de S. M. I. un tribunal ou un commissaire qui sévisse contre ceux de ses employés chez vous, ou dans votre voisinage, de quelque rang qu'ils soient, qui vous oppriment, ou vous humilient. Faites ôter à des agens cruels, peut-être d'une alliance tutélaire, leur autorité.

Faites-lui parvenir à elle-même les plaintes des plus petits abus commis à son insu en Pologne, par ses ministres, ou ses généraux, elle y remédiera. D'ailleurs ceux-ci sont sortis de votre pays avec leurs troupes.

Voilà presque la première fois depuis le commencement du siècle qu'on ne voit plus des habits verts dans vos villes et dans vos champs qui ont souvent été pour eux des champs de victoire. Vous vous souvenez que Pierre Ier, moitié par force, moitié par séduction, réduisit votre armée, en 1716, à 18,000 hommes.

Bénissez ce moment de modération qui au-

roit dû arriver peut-être plus tôt : mais n'en abusez pas. *On me parle ; on me fait parler*, m'a dit souvent l'impératrice ; *que m'importe que la femme d'un castellan ait un amant dans mon armée, une palatine dans mon ministère, et la sœur d'un staroste dans un parti contraire.*

Que me font leurs procès, dont ils veulent que je me méle ; qu'ont-ils besoin de mes rubans ? n'ont-ils pas les leurs ? Je donne le choix pour une épingle de mon Saint-Anne avec leur Saint-Stanislas ? et pourquoi cette fureur pour mon Saint-André ? Quand on m'écrit : *Cette famille n'est pas dans les intérêts de la Russie,* je dis : *La Russie a été supplantée apparemment dans ses amours par l'Autriche ou la Prusse, et je ris pour la Russie.*

La morale de cela, Messieurs, c'est qu'il ne faut plus courir à Vienne, Berlin et Pétersbourg. Soyez Polonais, voilà la seule grâce que je vous demande. J'en reviens à la Russie.

Cette puissance s'est plus occupée de vous, à la vérité, que les deux autres qui s'occupent trop souvent l'une de l'autre, pour le trouver mauvais. Si l'une des deux vous le dit, ne la croyez pas, ou croyez que ce sera pour ses intérêts.

Je vous réponds de l'empereur, et je suis autorisé par lui à vous le déclarer. Je vous ai montré les lettres à votre sujet. Frédéric-Guillaume, à qui je crois de la loyauté, vous en promettroit peut-être autant, si vous l'engagiez à s'expliquer clairement, et tiendra sa parole, à moins que vous ne lui tendiez à lui-même des piéges à cet égard. Alors, ne vous en prenez pas même à son ministère si, en vous trompant vous-même, vous l'engagez à des démarches dangereuses par des demi-confidences de votre part et des demi-protections de la sienne; encore une fois, ne vous en prenez qu'à vous.

Ne pleurez plus sur l'ancien partage, mais redoutez-en un nouveau.

Témoin de l'entrevue intéressante de votre roi, le meilleur, le plus aimable et le plus intéressant des hommes, avec la grande Catherine, je l'ai été d'une sanction de concorde et d'un renouvellement touchant de connoissance et d'amitié privée et générale, de liaison et de politique.

Quand, l'année passée, Stanislas-Auguste, encouragé par Joseph II, à qui il demanda : Puis-je compter qu'on ne veut pas me faire mourir de chagrin, en s'emparant encore de quelque partie de mon malheureux royaume ?

Je vous le promets, dit l'empereur, je vous réponds de moi. *Pas un arbre*, dit-il, ce sont ses propres termes. Tous les deux me l'ont raconté. *Donnez-moi la main*, dit le roi, touché jusqu'aux larmes de l'air de franchise de l'autre monarque : *La voilà*, dit celui-ci, *et ce qui est plus fort, foi de gentilhomme.* Vous, prince Czerwertinski, et vous, Messieurs, vous savez que je vous ai fait promettre hier, par le prince Potemkin, quarante mille fusils qu'on vous fera venir de Toula, pour armer une confédération, sous prétexte de vous opposer aux Turcs, mais pour vous défendre même contre la Russie, si elle vouloit vous prendre une seule starostie. Pour vous prouver qu'elle ne vous craint pas offensivement, mais qu'elle veut qu'on vous respecte défensivement, je m'engage à la faire consentir à ce que vous ayiez cent mille hommes sous les armes si vous le pouvez. Portez ces paroles à votre belle nation que j'idolâtre ; et qu'elle songe aux moyens de reprendre son antique splendeur, par des arrangemens sages et des douces innovations d'un plein gré général pour son intérieur.

Point de cachotterie, surtout à la Russie. Point d'incohérence dans vos principes. Que les grandes familles ne se brouillent pas entre

elles. Que les honnêtes gens ne se trompent point et ne se laissent point tromper par ceux qui ne le sont pas. Ne vous accusez pas les uns les autres, en disant : Celui-ci est Russe, celui-là est Prussien. On engage souvent à l'être de bons patriotes qui n'y pensoient pas. Oubliez vos anciennes querelles particulières, vos petits malentendus; et chassez ces petits intrigans subalternes qui, après vous avoir brouillés les uns avec les autres, se moquent de vous, et priez vos dames de ne penser qu'à vous plaire et point à politiquer.

Commencez par faire un roi; car Stanislas, toujours contrarié et injurié, ne l'est pas. Ce n'est plus le tems de n'en avoir que des simulacres. Voyez ce qui va arriver en France, dont le roi s'est fait roi de Pologne en assemblant ses notables, et peut-être les États-Généraux. Faites-le vôtre roi de France, c'est-à-dire qu'il en ait presque l'autorité. La Diète (1) seroit bien en droit de la diminuer, s'il en abusoit. Mais qu'on ne lui ôte pas le pouvoir de faire du bien.

Le roi est le seul qui ne le soit pas. Chacun de vous l'est davantage à l'égard de ses

(1) Barrière plus forte que les parlemens qui n'ont pas un sabre au côté.

malheureux paysans. Vous serez plus riches, si vous voulez leur donner assez de liberté et d'argent dans les commencemens, pour établir des fermes qui font la richesse et la population d'un État. Il n'y a pas plus de république chez vous que de royaume. La république de Pologne jusqu'à présent n'a existé que dans la permission que se donnent cinq ou six cents des sujets de ce roi, de lui dire des sottises en public. A peine ont-ils fini de s'égosiller, exactement pour la galerie, qu'ils viennent baiser la main de leur souverain, et lui demandent pardon, et des grâces en même tems. Qu'ils continuent, si cela leur fait plaisir; mais cependant pour les en corriger, qu'on demande à chaque grand-seigneur, s'il voudroit avoir une diète aussi dans ses terres, où les paysans puissent le traiter, comme eux traitent le roi à celle de Varsovie. Ils seront plus circonspects à son égard, et à celui de leurs vassaux.

On a vu dans d'autres écrits de ma part ce que je pense de l'administration, de l'éducation publique, et de la perception des finances. C'est en Pologne que je mettrois tout cela bien vite en pratique. Je voudrois une banque où seroient appelés les plus riches et honnêtes banquiers de l'Europe, chez qui les grands

seigneurs emprunteroient sur leurs terres à six pour cent. S'ils n'étoient pas exacts à payer ces intérêts, ces terres appartiendroient à la couronne qui payeroit les six pour cent à sa propre banque.

On ne verroit plus ces grandes maisons si anciennes, si respectables, finir par la misère. Le sang des Jagellons ne seroit appauvri d'aucune manière. Vos petits gentilshommes sortiroient des mains des Juifs, qu'on ne verroit plus, le fouet à la main, diriger leurs terres, et faire trembler leurs villages. Ces superbes palais de Varsovie seroient éclairés. Cette foule de valets de plusieurs classes, reste de la grandeur passée, qu'on a peine à percer pour arriver jusqu'à un salon d'or et d'azur, ne seroit plus déguenillée; et les gentilshommes et les pages qu'il faut même reprendre, pour que vous redeveniez ce que vous avez été, seroient bien nourris. Ce cortége, qui n'est point indifférent, fait considérer les grands par les petits, chez qui l'argent d'ailleurs se répand de même que l'harmonie de tous les ordres de l'État, pour concourir au bien général.

En relevant les grands seigneurs, on relève la majesté du roi. Il faut qu'ils imposent, par beaucoup de faste, à un peuple vif, fermenté et capable de se remuer, si l'on ne le retient

pas par plusieurs cordes. Je ne lâcherois que celle qui est nécessaire pour l'humanité et le profit. A cela près, je la retiendrois dans la plus profonde soumission et subordination de toutes les classes, l'une à l'égard de l'autre. Quant aux finances du roi : pour ne pas confondre ses intérêts particuliers avec ceux de la patrie, quoiqu'ils fassent certainement cause commune, je voudrois qu'on lui donnât un million, par mois, de florins de Pologne, qui sont trois d'Allemagne par an ; avec cela, il auroit la Cour la plus agréable, les fêtes les plus variées, les plus jolis spectacles, et deux maisons de campagne charmantes, où l'art caché embelliroit la nature. Avec cela il empêcheroit les grands seigneurs d'aller faire des dettes en France, et les retiendroit par une chaîne de plaisirs et de distinctions. On conserveroit dans le royaume tout l'argent que le plus petit gentilhomme, dès qu'il a coupé sa moustache, et quitté son habit long et respectable, se croit obligé d'aller porter à Paris à une fille, un tailleur, un hôtel-garni, un perruquier, un tripot, un chirurgien, et un commissaire pour les frais de la police, avec qui il a toujours affaire.

On rétabliroit l'habit national, et on banniroit jusqu'aux culottes et bottes qu'on porte avec

les gurtka. On permettroit seulement qu'on ôtât la tunique pour monter à cheval et pour tout le militaire : mais il faut les grandes culottes, le bonnet bien polonais et l'air le plus oriental. Peut-être que je composerois pour la tête rasée. Je voudrois quelque accommodement, quelque frisure pittoresque, en épis, à peu près à la Charles XII.

Je ne trouve pas la formation de l'armée difficile. Chaque homme d'un palatinat, qui ne voudroit pas porter les armes, se racheteroit de cette obligation, en en mettant deux ou trois à sa place. Les régimens porteroient le nom et l'uniforme du palatinat. Les couleurs des culottes seroient autres que celles des espèces de gillet : pardon si j'entre dans de si petits détails, mais la coquetterie est nécessaire, surtout pour votre belle nation qui aime à plaire. Il faut un beau coup-d'œil à votre armée, et de la magnificence, presque pareille à celle de la cavalerie circassienne que j'ai vue, où tout reluit d'argent.

Je voudrois un sabre pas aussi courbé tout-à-fait que celui des Turcs, et dont la tête de la poignée seroit creusée comme celle des Handschar, pour pouvoir y régler son fusil et bien viser, en fichant le sabre en terre. Ce sabre en bandoulière, trente cartouches dans

la ceinture, un fusil court et léger, et une baguette, espèce de pique, qui se plieroit en deux, seroient notre armure polonaise. Je voudrois réunir, dans l'armée, aux anciens usages polonais, tout ce qu'il y a de mieux chez les Turcs et les Chrétiens. Le génie des premiers cadrant fort bien avec celui des Polonais, j'aurois plus de leur tactique que de celle des autres, mais moins folle, et perfectionnée par les moyens généraux connus. J'aurois aussi un petit drapeau pour cinquante oulans, avec les lances et les banderoles ordinaires, qui font (je l'ai vu) très-souvent impression sur les chevaux de l'ennemi.

On rassembleroit tous les ans, pendant un mois, l'armée; et si, en ôtant insensiblement aux diètes la liberté de nuire à tout ce que le roi propose, le roi peut enfin faire le bien pour la première fois de la vie; il pourra avoir une armée très-peu coûteuse de cent mille hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie. Avec cela, on ne craindroit aucun des voisins qui d'ailleurs ne s'entendroient plus assez bien ensemble pour nous envahir une seconde fois. Outre ces troupes de campagne, j'aurois encore cinquante mille de milices destinées à garder trois camps retranchés qui vaudroient mieux que trois forteresses. L'un seroit

contre la Galicie, l'autre contre la Russie blanche, et le troisième contre Graudenz.

Je me plairois à les faire attaquer par notre armée de campagne, et à faire manœuvrer toutes les troupes de manière à n'en craindre aucune dans le monde entier. L'armée nageroit comme les poissons, l'infanterie grimperoit sur les arbres, monteroit en croupe, feroit à pied et à cheval tout ce qu'on peut attendre du plus beau peuple de l'Europe, et le plus facile à prendre les impressions qu'on veut lui donner.

Je voudrois, pour les chevaliers de l'ordre de votre pays, que le sabre fût attaché au ruban bleu, au lieu de l'*Aigle blanc*. On en seroit bien sobre et on rendroit ce cordon-là, et d'autres peut-être qu'on instituëroit encore, le prix de la valeur, de l'élévation, de la sensibilité et de l'humanité; et, soit rouge, vert ou jaune, il serviroit toujours à soutenir le sabre. En attendant ces marques d'honneur, les Polonais le suspendroient à une écharpe rouge et argent, et les soldats à un cuir bien blanchi.

Je voudrois que Varsovie réunît Athènes et Sparte à la fois. Pour réussir au dernier genre, on n'a qu'à conserver d'anciens usages qui rappellent les temps austères d'une vertu encore brute. Il sera aisé de réussir dans l'autre qui

ressemble en tout plein de choses à celui de la Pologne ; par son brillant et même son frivole. On rassembleroit aisément tous les contrastes de sévérité et sauvagerie sarmate campagnarde, avec les grâces des modernes voyageurs, des jeunes gens et femmes de la Cour. On attireroit insensiblement des colonies de mécontens du voisinage, et on augmenteroit aussi fort aisément celle des Tartares qui sont en Lithuanie. Je les ai vus très-braves à la guerre ; et puis, outre cela, leur fidélité à toute épreuve, qui fait qu'on leur confie tout l'argent possible à porter, mérite qu'on cherche à les augmenter et récompenser.

On diminueroit, par la suppression de quantité d'emplois inutiles dont on ne laisseroit que les noms, la dépense de l'intérieur ; et au-dehors toutes ces places de ministres dans les cours étrangères, qui n'y font rien. C'est une bonne armée et un bon amas de trésor, qui opère plus sur leur esprit que les ambassadeurs qu'on envoie pour demander leur amitié.

Il n'y auroit que trois bons agens, l'un à Vienne, l'autre à Pétersbourg, et le troisième à Berlin, bien sages, bien intelligens, pour faire aimer la Pologne, et l'instruire bien vite des projets du ministère étranger, ou des intrigans de son propre pays. Qu'importent les

autres cours à la république? On ne sait pas à Madrid et à Lisbonne qu'elle existe; et on ne le sait à Rome que par l'argent qui y arrive pour les divorces. Je n'ai garde de les désapprouver; mais je voudrois qu'on dît au pape : Saint-Père, vous les permettez; donc ce n'est pas contre la religion, donc nous continuerons sans vous donner un sol pour cela.

Les *projeteurs* de finances qui disent : *Pour que la patrie ait de l'argent, je vais prier tous les citoyens de lui donner une partie de ce qu'ils ont, et je les obligerai à payer l'autre*, ne me paroissent pas bien habiles. Ceux qui disent : *Otez tout au clergé*, sont aussi dans ce genre-là. Ce que je vais proposer n'est pas plus malin, mais seroit bien plus utile et permis; ce seroit, sans alarmer les consciences, et troubler en rien les bons citoyens, de confisquer, au profit de la caisse de la république, tous les *ex-voto* et les argenteries des églises. Avec des impôts sur le luxe, et une capitation sur tous ceux qui auroient plus de deux florins de Pologne par jour, on seroit sûr de soutenir sa liberté; celle qu'on donneroit au peuple, et l'indépendance vis-à-vis des voisins à qui l'on feroit peur, s'ils voulôient vous envahir; car, malgré la force que je vous donne, vous seriez bientôt subjugués;

mais votre armée, unie à la puissance qui vous défendra contre une autre, peut aisément vous conserver.

Pour tirer parti des juifs et des moines, je leur donnerois tous les steps à défricher. Je rendrois les premiers agriculteurs, et j'engagerois les autres de la religion grecque à se marier, pour avouer et soigner leurs enfans. Les plaines arides de l'Ukraine seroient bientôt le grenier du Nord. Le clergé, qui verroit ainsi renaître ses richesses diminuées par des dons gratuits, seroit facile aux impôts, aux emprunts, et ne croiroit pas qu'il doit être plus riche que le roi et toute la nation.

Mais je ne vois pas le droit qu'on auroit d'ôter des titres, de grands droits ou de grands noms, ou charges simplement honorifiques, et les propriétés des prêtres et de la noblesse. Il faut plus d'aristocratie que jamais en Pologne, et faire du bien au peuple sans le lui dire, et lui donner le droit de le demander. Qu'on ne le rassemble que pour se divertir, et qu'on supprime même les diétines des provinces; qu'on boive en famille tant qu'on veut, mais point en assemblée générale; qu'on y boive à Varsovie, c'est un moyen de plus que le roi peut employer pour obtenir ce qu'il

veut ; car les buveurs sont tendres, et les deux seuls défauts du roi sont de ne pas boire et d'avoir de beaux cheveux, au lieu d'être coiffé et habillé à la polonaise. *Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre*, disoit Frédéric II pour faire un beau vers ; elle l'est encore souvent, quoique l'auguste Stanislas ne le soit jamais. Hélas ! la nature, la fable, le roman et l'histoire, l'avoient destiné à la couronne. Vous savez l'anecdote superstitieuse de sa naissance, lorsqu'une vieille femme dans son jardin s'écria : *Qu'on prenne garde à cet enfant ; la comtesse accouche d'un roi.* Vous savez qu'on se trompa en lui envoyant la plaque de l'ordre de l'Aigle blanc ; c'étoit celle du roi même, son prédécesseur, où il y avoit *pro grege*, au lieu de *pro lege* des chevaliers.

Il est encore tems qu'il soit heureux. Eh ! qui le mérite mieux que lui ? qu'il monte à cheval, habillé comme je l'ai dit, dans les camps dont j'ai parlé ; sa figure, son amabilité, le doux son de sa voix, lui gagneront tous les cœurs ; qu'il voyage ensuite pour voir cent choses intéressantes et faciles à faire. Par exemple, on sait la paresseuse habitude de brûler les bois, au lieu de les couper : il en faudroit replanter ou semer de nouveaux, car il en manque dans plusieurs palatinats. Les grands

chemins et les canaux feroient circuler partout l'or, les planches, le lin et le blé.

Pour réussir à tout cela, je sens bien qu'il faut que le roi soit encore intrigant. Il le seroit pour la dernière fois de sa vie. Ses prédécesseurs l'ont été sans grands desseins. Ses successeurs n'auront plus besoin de l'être. Les bienfaits, les ordres, les titres, la considération, les plaisirs, les fêtes et la galanterie, attireroient d'abord dans le parti du roi les femmes, qui font beaucoup en Pologne, où toutes les affaires d'état sont affaires de société. Mais point de préférence pour aucune. Ce roi-ci a été trop honnête homme avec elles, ainsi qu'avec tout son royaume. Il est amoureux de bonne foi, et souvent inconstant de la meilleure foi du monde encore; voilà le plus grand reproche qu'on lui fait; et c'est ainsi qu'il s'est souvent jeté dans un parti contraire au sien, qu'il diminuoit par-là; qu'il soit un peu méchant pendant un an, il sera heureux toute sa vie.

Obligé de livrer la capitale à la corruption (parce qu'il n'y a pas moyen de lui arracher une capitale), il faudroit en préserver au moins les provinces, et les faire rentrer dans leur ancienne pureté, soutenue par l'ivresse qui, faisant dire tout ce qu'on a sur le cœur,

exclut nécessairement la fausseté qui est presque toujours le partage des buveurs d'eau et des gens policés.

Ces usages hospitaliers, ces réceptions d'un voisin qui amène plusieurs fois avec lui cinq cents chevaux en visite, ces santés au bruit du canon, ces musiques turques, ces verres cassés, ces révérences qui marquent le degré juste où l'on est vis-à-vis de ceux à qui on les fait, soit d'amitié ou de respect, rappellent des temps effacés dans tous les pays, et conservés encore dans celui-là ; et tout cela ensemble, je l'ai déjà dit, seroit excellent à entretenir et augmenter.

Si tout cela pouvoit s'établir à Varsovie, où les palatinats les plus éloignés en apportent des échantillons à la diète, on seroit trop heureux. Peut-être qu'insensiblement on parviendroit à y réintroduire l'esprit national ; d'abord en engageant les femmes à ne plus se mettre ni saluer à la française, mais à l'orientale ; en leur faisant voir que (ce qui est vrai) leurs grâces naturelles valent mieux que les grâces empruntées de mademoiselle Bertin et de M. Léonard ; et que, sans imiter aucune nation, la polonaise est aussi légère que la française, aussi profonde que l'anglaise, aussi ferme

que la russe, aussi fine que l'italienne, et plus aimable que ces quatre-là quand elle veut.

Si l'attachement aux devoirs de l'amitié d'un mari pour l'autre l'empêche d'avoir sa femme, ce qu'il lui avoueroit étant ivre, voilà insensiblement les mœurs qui prennent la place de la séduction. Pour empêcher les élégans de faire le malheur des ménages, et les élégantes du gouvernement, par leurs intrigues d'amour, de politique, et de société, il faudroit, sans blesser la religion ni la décence, désirer que de petites colonies grecques, de la Morée, de l'Archipel, du Caucase, de la Georgie, etc., arrivassent dans la capitale, pour y plaire et se marier. Elles entretiendroient la pureté de corps et d'âme, la gaîté, l'union, et la santé du plus beau pays du monde, selon moi, qui, moyennant ce que je viens de dire, en deviendroit le plus heureux. Plusieurs de vous assuroient, il n'y a pas encore un an, à Joseph II, qu'ils étoient autrichiens. *Je vous en remercie et vous en dispense*, dit-il ; *pourvu que mes Galliciens le soient, cela me suffit.* Vous nous faites bien valoir le salut de Vienne en 1683. Nous vous en sommes certainement très-obligés ; mais si on savoit mieux l'histoire chez nous, toutes les fois que vous en parlez, nous vous dirions que la maison d'Autriche vous a

délivrés de la Suède qui vous avoit conquise sous le règne de son Charles-Gustave. Personne ne cherchera à vous entamer si vous ne vous éloignez pas (ce que vous êtes prêts à faire , pour votre malheur) de la Russie ; elle est intéressée à votre repos ; et n'a rien à démêler qu'avec les Turcs, qui , comme vous voyez vous-même avec moi tous les jours , vous, prince Czerwtinski , ne peuvent pas lui résister.

Ce que je vous demande de changement dans votre régime, ne peut pas lui déplaire. Mais s'il s'y en fait un , quelque petit qu'il soit à son insu, cela peut avoir de terribles suites.

Vous avez trois vanités dans ce moment-ci à ménager , et trois vengeances à craindre ; l'impératrice Catherine et son empire. Si elle vous faisoit du mal, mon empereur ne prendroit pas votre parti. Attaché personnellement à son alliée, il ne se brouillera pas avec elle pour vous.

Si quelque autre puissance vous promet sa protection et gagne vos cœurs ou vos maîtresses , dites : *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Il faut être Turc pour faire la guerre à une puissance qui peut envoyer soixante mille Cosaques ravager des plaines, et cent mille esca-

ladeurs de places ; et ceci ne durera pas long-tems. Je vous en avertis. Que les anti-Russes ne comptent pas davantage sur la Suède, si, comme il en est question, elle a l'imprudence de se mettre en jeu. Prenez garde, chers et illustres compatriotes, à fournir des prétextes. Contens de conserver encore plus de pays que vous ne savez gouverner, oubliez, comme je vous l'ai dit, celui que vous avez perdu ; ou ne vous en souvenez que pour n'en pas perdre le reste.

Je vous ai montré une lettre que j'ai écrite à notre excellent et malheureux roi, sans royaume à la vérité. *Sire*, lui disois-je, *ne voyez-vous pas l'orage se former sur votre tête ? Oui*, me répondit-il, dans une lettre pleine d'esprit, de sens, d'humanité et de sensibilité, comme tout ce qui vient de lui ; *mais je vais tâcher de placer un conducteur pour faire tomber la foudre ailleurs*. Cela est bien difficile. Le plus sûr est de dissiper les nuages ; et il en est encore tems. Vous-même, prince Czerwertinsky, vous m'avez montré plusieurs lettres du ministre Hertzberg à Antoine Sulkowsky. Un zèle indiscret, et celui des gens qui lui succéderont, animés de son esprit, lui fait servir son maître plus qu'il n'a envie de l'être, et il s'apercevra trop tard des engagemens que l'astuce

la plus déliée lui fait prendre, sans que lui, ni peut-être un autre souverain à sa place, puisse s'en douter. Qu'importe, diront les mauvaises têtes de la nation, nous serons libres, nous échapperons à un joug, nous ne rentrerons pas dans un autre; car on nous aide au contraire : si l'on nous trompe, nous mourrons avec honneur.

Dites-leur : *Messieurs, vous ne mourrez pas;* les intéressés vous châtieront; les indifférens se moqueront de vous, et vos enfans vous maudiront. Rendons-nous indépendans, nous l'avons déjà été, disent quelques bons patriotes un peu ignorans, mais de bonne foi, à qui je pardonne cet enthousiasme. Examinons votre puissance d'alors, plus considérable de moitié que les trois dont je vous parle toujours. Au commencement du quatorzième siècle, vous avez eu un Wenceslas, roi de Bohême, couronné en cette qualité l'an 1297, et élu par vous trois ans après; il en régna cinq sur ces deux royaumes, appuyés encore par son mariage avec la fille d'André, roi de Hongrie. Un autre Wenceslas, son fils, fut assassiné à Olmutz, en y passant pour aller se faire couronner à Cracovie. Vous avez eu dans le même siècle, je crois, Louis-le-Grand, roi de Hongrie, qui avoit succédé à Casimir-le-

Grand, et dont la fille Hedvige épousa, en 1382, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui s'appela Ladislas V. N'ayant point de livres avec moi dans ces déserts, je ne me souviens pas de ce qui arriva à Ladislas V et Ladislas VI. Je me rappelle seulement qu'il y avoit alors de grands hommes de guerre. Jean Huniade, sous le règne du premier, qui ne régna pas, à ce qu'il me semble, en Pologne, humilia le sultan Amurat. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ladislas VII devint roi de Hongrie en 1440, six ans après avoir été élu roi de Pologne.

Vous avez eu, dans le seizième siècle, depuis 1575 jusqu'à 1586, Etienne Batory, grand prince de Transylvanie; ces tems, très-peu philosophiques, n'étoient pas celui des parlements, ni des diètes, diétines, ni des notables, ni des insolens. Un grand seigneur faisoit trembler un gentilhomme; un gentilhomme faisoit trembler ses vassaux; les rois faisoient trembler les grands seigneurs, et rien n'étoit plus absolu et plus majestueux alors que les majestés polonaises. Oui, sûrement, nous l'avons vu, la nation indépendante et victorieuse de ses voisins; ce fameux Etienne Batory, dont je viens de parler, avoit ses régimens de heydoucks et de houssards; et, outre ses Pancénis, quarante mille Zaporogues, vingt mille Co-

saques de l'Ukraine, et ces Tartares de Lithuanie, appelés *Oulans*, du nom de leur premier chef. Où sont vos forces maintenant et vos grands hommes? Revenons au tems présent. Je n'ai pas montré aux Russes ces lettres à Antoine Sulkowsky; mais je les ai envoyées à S. M. l'empereur, qui vous fait dire en bon voisin de prendre garde à vous.

Voltaire a dit : *Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre.* L'impératrice ne doit pas perdre votre amitié, parce que le prince Potemkin a reçu ces jours-ci plusieurs d'entre vous, à Elisabeth-Gorod, sans culottes; cette nudité, repoussante pour ceux qui ne le connoissent pas, est une marque de confiance. Je suis fâché que quelques Polonais n'ayent pas assez souvent dîné peut-être avec Catherine II à Kiow, ou que la femme ou la maîtresse de quelques autres n'ait pas reçu le cordon de Sainte-Catherine, ou que la physionomie de quelques autres ne lui ait peut-être point paru agréable; mais, en vérité, ce n'est pas de quoi faire le malheur de huit millions d'habitans.

L'ambasseur Stackelberg, qui pouvoit vous faire tant de tort à tous, a caché à sa souveraine toutes les imprécations et les blasphèmes indécens vomis contre elle dans votre diète de l'année passée; j'en ai vu arriver ici les

auteurs en tremblant, et tous s'en sont retournés contens. L'intérêt des trois puissances est de vous en donner assez pour être une barrière entre elles. Mais qui sait si l'intérêt particulier de quelques particuliers, ou les circonstances, ne feront pas passer sur cet intérêt général? Celui de la Russie est d'empêcher tous les partages (je le lui dis sans cesse), parce qu'elle a de l'influence sur toute la république, et qu'elle n'en auroit alors que sur la partie dont elle s'empareroit.

Faites valoir ceci, mes chers compatriotes, pour vous préserver d'être encore morcelés, divisés, privés même de votre nom : ce que je vous dis, presque en versant des larmes. Je viens de déposer mes craintes à ce sujet dans le sein d'un des êtres les plus distingués des quatre parties du monde; je lui ai écrit, à ce prince Adam Czartorinsky, à qui je suis attaché tendrement dès notre enfance. Ses qualités brillantes, essentielles et sociales, ses manières, ses vertus, ses talens, sa générosité, son amabilité, tout enfin en lui est fait pour que vous le croyiez, et qu'il me croye. Un autre de vos plus grands seigneurs, qui ne croit que sa conscience, Félix Potocki, soupçonné, dans la dernière diète, d'amertume contre la Russie, m'a touché aux larmes,

lorsque l'autre jour à Nimirow, où il étoit venu de sa petite armée, qui mouroit de faim sans lui, à propos de la confédération dont j'ai parlé, il me répondit : Je vendrai mes terres; je donnerai mes diamans, et jusqu'à ma dernière chemise, pour empêcher la Pologne de perdre un pouce de terrain. Depuis plus de trente ans, accoutumés à attendre des nouvelles de Pétersbourg, vous les receviez au milieu des fêtes; vous ne vous aperceviez pas qu'on se mêloit quelquefois de vos affaires. Si quelque mécontent de n'avoir pas le Saint-André qu'il avoit demandé se plaignoit de cette cour, on le laissoit dire, et l'on ne s'en amusoit pas moins.

Varsovie étoit brillant; l'on étoit heureux, malgré les canons, la figure et le nom du général Romanoff.

Des lieux communs sur cette dépendance exerçoient vos orateurs à la diète; quelques parodies des Romains et des Anglais attiroient les applaudissemens. Le soir on n'y pensoit plus; on dansoit des mazours, et on prenoit un Russe pour amant.

Quel démon, si ce n'est celui de la discorde, vous porte à présent à manifester une haine *implacable*, disent les têtes chaudes, qui, dans le fond, ne sont que des têtes légères;

on diroit qu'on veut profiter de la guerre de la Russie avec les Turcs. Cela n'est ni délicat ni profitable; elle finit presque aussitôt qu'elle commence, et vingt mille hommes envoyés chez vous feront, contre soixante mille sur le papier, ou même en nature, ce que quatre mille faisoient autrefois contre douze dans les derniers tems des confédérations.

Vos orateurs n'ont ni canons, ni talens, ni argent. La désunion se mettroit d'abord parmi vos chefs. On ne vous avouera pas, ou l'on vous désavouera; on ne vous soutiendra pas, mais on vous envahira.

Voici les derniers avis d'un compatriote qui vous aime et que son devoir éloignera peut-être bientôt de votre voisinage. Assez initié, dans ce moment-ci, dans les affaires de l'Europe et la connoissance du caractère de ceux qui les mènent, je mérite votre croyance; je dis plus, votre confiance. Laissez-moi vous donner plus que jamais celle du prince Potemkin qui s'est refait Polonais, comme vous savez, qui aime le roi et sa nation : imitez son respect pour Stanislas-Auguste. Cet homme puissant de corps, d'esprit, de richesse et de forces, a été son premier courtisan à ses deux entrevues, et lui a baisé la main de cet air soumis qui marque combien il faut donner de

l'autorité dans ce moment-ci aux souverains. Qu'il en ait beaucoup, Messieurs, celui-ci, je le rèpète encore ; il n'en abusera pas. Si vous êtes tous Polonais, il ne sera ni Russe, ni Prussien. Si vous voulez, à tête reposée, puisque rien ne presse, et que Sa Majesté se porte bien, priez-le de se choisir un successeur parmi vous. On aura le tems de savoir s'il en est digne, s'il réunit les vertus et les vœux, s'il ne déplaît pas aux trois puissances, s'il a de quoi en imposer ou de quoi plaire généralement à la Pologne.

Que ce coadjuteur voyage, qu'il travaille, qu'il écrive, qu'il arrête les abus, en corrige quelques-uns avec l'air de ne pas innover et assiste le roi, comme le fils aîné d'un bon père de famille.

Vous parlez quelquefois de rendre le royaume héréditaire. Le passage de l'élection à la succession n'est pas aussi facile qu'on pense. La nation qui se dépouille de ce beau droit, exige de terribles conditions, et reprochant bien souvent qu'on ne s'est donné que pour être protégé, se réserve le droit de refuser hommes et argent, lorsqu'on en a le plus besoin. Il seroit dur pour un autre souverain d'être réduit à intriguer dans un royaume qui ne fait que se plaindre, représenter et menacer, et

qui, au lieu de faire partie du grand ensemble, n'est qu'une espèce de mauvais allié de plus. Un petit prince étranger vous écorchera ; un grand prince étranger vous mangera ; des alliances, des guerres, où il se servira de vous, vous détruiront. Un roi de Pologne, soit électif, soit héréditaire, meurt. Toute l'Europe est en l'air. Tout le pays est en alarmes. Tout est forcé. L'on se dépêche d'élire, ou de faire succéder ; on s'en repent. Vous aimez, Messieurs, à faire des lois. Faites celle de choisir, comme je vous ai dit, ce coadjuteur, bon, instruit, courageux et sage, seigneur, ou gentilhomme polonais. Cherchez-le à la cour, à la chasse, ou à la charrue, peu m'importe, et que ce roi soit plutôt despote que républicain. Si ce mot de despote vous effarouche, permettez-moi seulement de lui souhaiter un grand pouvoir militaire ; et que tout de suite, par exemple, au risque d'être puni comme David, il fasse le dénombrement de ses sujets, et par la conscription assemble une armée de cent mille hommes pour commencer. En attendant, je le répète : Soyez tranquilles, et soyez tranquilles. Si vous remuez, vous êtes morts.

PORTRAIT D'UNE ESTER,

Cent fois plus charmante que celle d'Assuérus.

Esther est grande et belle. Son genre de beauté est la noblesse sans une majesté imposante, et le calme sans uniformité ; son front est bien dessiné et serein ; mais sa physionomie rend parfaitement ce que son âme éprouve. Esther se croit malheureuse ; ce qui jette sur son visage quelquefois une teinte de mélancolie qui la rend extrêmement intéressante. Son regard est si beau que si, par hasard, ses yeux se tournent sur quelqu'un, c'est une espèce de bienfait qui lui attire une foule d'hommages. La vérité habite sur ses lèvres, et y est bien logée. Quand elle parle de quelque chose d'intéressant, elle y a un petit mouvement dirigé par la candeur, qui laisse voir de jolies dents. De belle qu'elle est, elle devient jolie, parce que la grâce l'anime autant que son son de voix séduit.

Sa taille est superbe, sans roideur et sans négligence ; son maintien est naturel, et sa marche agréable : elle a de beaux cheveux ; et en attendant qu'on détaille pourquoi elle

plaît, son ensemble produit l'effet le plus agréable.

Esther est née pour aimer, comme un général est né pour gagner des batailles, et un poète pour faire des vers. Plus elle en retarde le moment, et plus elle court risque de le mal choisir. Elle est froide, parce qu'elle ne l'est pas ; elle est dissimulée, parce qu'elle ne l'est pas ; elle a trop d'imagination ; ses idées se croisent ; cela lui donne du vague dans l'esprit, et de l'incertain dans le cœur. De volcan qu'elle doit être, elle se fait glacière ; et de femme supérieure, femme à préjugés.

Elle perdra sa réputation à force de vouloir la conserver. On ne s'imaginera jamais qu'avec le caractère de sensibilité dont sa figure est imprégnée, elle soit sourde aux accens de l'amour. Sa destinée étant d'en suivre les lois, il vaut mieux qu'elle s'y prête tout de suite de bonne grâce ; et si, par la sincérité, on s'en aperçoit, au bout de huit jours on n'en parlera plus.

Sa santé, son bonheur, tiennent à cela ; l'un et l'autre, sans cela, s'éloigneront d'elle. Esther est aimable ; mais quelle différence d'amabilité, si la confiance, le plaisir et la reconnoissance l'animoient ! Quelle augmentation de charmes répandus sur toute sa personne !

Il n'y en a qu'une d'agréable ; il y en auroit vingt de charmantes dans la même. Ses beaux yeux qu'on soupçonne avoir répandu des larmes, n'en verseroient que de tendresse ; et comme les gens qui savent pleurer savent rire, on lui verroit des accès de gaîté qui orneroient sa raison des grelots de la folie. Elle en a bon besoin, cette raison ; car, à force d'en avoir, on n'en a pas.

L'amitié est une nourriture trop légère pour le cœur d'Esther. Celle des femmes tient à si peu de chose, qu'un bonnet, une chaîne, une plume, et plus de succès dans le monde, la dérangent. Elle répond à cela qu'elle aime son frère le major. Plus un brave hussard est fait pour son métier, et moins il l'est pour celui de tous les raffinemens de la paisible amitié. En conséquence ce frère, fait lui-même pour la gloire de l'amour, ne peut pas perdre son tems destiné à ses deux genres assurés de succès, à remplir froidement le vide d'une âme trop vive d'ailleurs pour s'en contenter.

Si Esther, parmi ses amies, en a une digne d'elle, ce dont je ne doute pas, elle recevra avec plaisir les épanchemens de son âme, lorsqu'elle aura été touchée par l'amour. C'est à cela que sert l'amitié qui par-là devient plus solide et satisfaisante tous les jours.

Esther est une enchanteresse, cela se voit d'abord; mais elle est aussi un peu sorcière : qu'elle interprète bien ses songes, elle verra que le diable la punira d'être rebelle aux lois de la nature en général, et de sa nature en particulier.

Esther est de la religion réformée : elle verra, par les lois de la prédestination, qu'elle ne sera pas coupable aux yeux de Dieu, qui lui a laissé son franc arbitre, non pour la chose, mais seulement pour le choix.

Esther a une liberté qui la gêne; raison de plus pour la perdre, de manière pourtant à la reprendre, si, par hasard, elle se trompoit. Elle est plus veuve de cœur que veuve de mari : elle a besoin de devoirs, et peut-être de contradiction et de contrariété. Celles même de l'amour lui feroient plus de bien que l'apathie d'une triste tranquillité pour laquelle elle n'est pas faite.

Sa conversation commence quelquefois avec peine, et presque avec distraction, mais l'intérêt augmente à mesure qu'elle parle : elle développe sans le savoir, toujours de plus en plus, de l'âme et de l'esprit, des mots justes, de l'élévation, presque de la singularité, et des sentimens distingués. Esther ne

peut manquer d'être généreuse, compatissante, douce dans la société, et indulgente.

Pourquoi n'est-elle sévère que pour elle-même? Elle est exagérée sur de prétendus principes, et met sur le compte de sa santé ou de ses affaires la tristesse qui ne lui vient que de sa non-existence : elle ne peut l'avoir qu'en suivant mes conseils et, si j'ose le dire, mon exemple. Je ne puis le lui offrir que vis-à-vis d'elle, et cet exemple est celui de la passion la plus ardente qu'on ne peut avoir pour une autre. Les charmes d'un sexe enchanteur nous sont refusés ; il nous séduit, mais nous pouvons le convaincre. C'est sa première vue qui nous subjugue. Que ce soit l'examen de notre âme qui rende sensible celle de la personne que nous adorons. Quoique l'air de mélancolie aille à merveille à Esther, un rire involontaire qui lui échappe quelquefois l'embellit encore, et ses joues alors se couvrent de roses.

Esther n'est affectée en rien. Si sa manière de lever ou baisser les yeux, sans les tourner, tourne les têtes, que seroit-ce de ces yeux, si on y lisoit un peu de sensibilité? que deviendroient-ils? ou plutôt que deviendroit-on? Si un petit *je vous aime* prononcé modestement entre ses dents sortoit un peu de sa bouche!...

Je ne me permets pas de m'arrêter là-dessus, encore moins de m'étendre sur tout ce qui en seroit une suite délicieuse. Si j'étois l'Albane, mon pinceau exprimeroit la volupté et la décence. On passe tout à un bon peintre; mais celui qui ne l'est qu'en écriture, suspend et purifie son style; il n'ose pas se livrer aux tableaux d'une tendre et vive imagination. Peut-être que l'Albane voudroit la peindre, lisant la nouvelle Héloïse; moi, je ne prends seulement pas la liberté de penser au bosquet de Clarens, à la lettre quatorzième, et à deux autres que je n'ose pas nommer. Si Julie étoit devenue veuve, oh! sans doute, elle auroit aimé; et avec son expérience, elle auroit choisi celui qui lui en auroit paru le plus susceptible, en reconnoissant son cœur. Julie auroit été heureuse; et le vainqueur de Julie auroit été comme celui d'Esther, un Dieu sur la terre. Quand l'amour de la gloire se mêle à l'autre, et lorsqu'on sent le prix de la victoire à la guerre, comme en amour, qui dompte la fierté; il n'y a ni raison, ni possibilité que cela finisse.

Esther s'ennuie, s'ennuiera, sortira sans savoir pourquoi, rentrera de même, ne saura pas s'occuper, réfléchira, se couchera, dormira peu. Si elle aime, chaque moment sera rempli, parce que son âme le sera. Ses talens

reviendront; elle dessinera; les auteurs français les plus profonds, ou les plus sensibles, passeront successivement entre ses mains. Si elle les remet sur la table pour penser, elle verra que sa modestie et sa méfiance d'elle et des autres sont des torts qu'elle ne veut plus avoir. Elle jouira du bonheur d'en procurer; elle remerciera le ciel d'avoir fait un heureux; elle donnera le ciel elle-même, et elle y sera; et elle verra que le pis-aller d'un amour réciproque est l'amitié la plus vive, et la seule qui soit sûre. Elle ne peut l'être que par les gages de la tendresse, chaînes de fer par la solidité, et de fleurs par la légèreté, et tous les plaisirs à la fois.

Esther auroit été un brave garçon, et, je crois, un grand homme, si elle n'étoit pas femme. Son âme est fière; son esprit est ferme; et je lui crois un grand caractère. Elle supporteroit tous les malheurs, excepté ceux qui sont une suite de la plus belle partie de nous-mêmes, la sensibilité.

Elle n'est pas femme comme une autre; car je parie qu'elle ne connoît ni l'envie, ni la curiosité, ni toutes les petitesses d'un sexe qui en est rempli, et parmi lequel il est si difficile de faire un choix pour sa vie.

Je ne sais pas si elle n'en a pas un défaut,

comme, par exemple, d'être un peu cachée; c'est-à-dire, d'avoir des doutes ou des peines qu'elle ne confieroit pas; de ne pas témoigner assez si elle approuve ou blâme, si elle est contente ou si elle ne l'est pas.

Esther frappe au premier moment qu'on la voit : elle touche au second, et ravit au troisième : elle ne connoît pas le mot de coquetterie; et elle a la plus sûre, c'est celle de n'en pas avoir.

Qu'on me montre un homme qui l'adore, j'en aurai bonne opinion. Je dirai : il aime la décence, car c'est la décence même que toute sa figure et sa personne.

Si on ne l'aime que comme on aime ordinairement, comme une belle femme à qui, par fatuité, oisiveté, ou goût pour le plaisir, on voudroit plaire; je mépriserois autant celui-ci que j'estimerois l'autre.

Esther est peut-être un peu romanesque, tant mieux. Si elle réalise une partie de son idéal, elle sera heureuse, et on sera heureux. Sa figure est romanesque; son goût est romanesque, car elle aime la campagne. Cela seul donneroit bonne idée d'elle; on est pur quand on se plaît dans les champs et les bois; ne doit-elle pas chérir la nature à qui elle a tant d'obligations?

C'est en disciple et ami de la nature que je m'étends sur celle que je crois, à peu de chose près, une perfection. Hélas! je ne puis encore la connoître à fond ; mais il ne peut y avoir que des qualités célestes dans une si belle enveloppe, image de la divinité.

Lettre et Portrait.

Vous savez, princesse, qu'un abbé savant et, ce qui vaut mieux, fort aimable, et un abbé houssard, se sont écrits des douceurs en monosyllabes. Eh bien ! moi qui ne suis pas tout cela, et à qui on n'écrit pas tout cela, j'ai l'honneur de vous envoyer le portrait du prince de ***, sa vie privée, et des monosyllabes tant qu'on veut. D'abord il est question de vous.

Qui veut voir trait pour trait le Grand de la cour qui lui a pris son cœur ? Je veux qu'il soit aux yeux de tous dans tout son jour. Il en est le plus grand et le mieux fait. Quel air ! c'est un port de roi. O le beau corps ! il a le col long, et ne le tend pas du tout. Mais il tend la main à qui n'a pas de pain. Un jonc est moins droit. Il est droit dans le cœur, droit sur ses pieds, droit par tout, droit en tout.

Je sais bien ce que je fais, quand je dis du

bien de lui. Je fais bien, car rien n'est plus beau que le vrai; et il est beau, et il est vrai. Il sert bien le roi que je ne sers pas; il rit quand on le prend en flanc; il fait un bond, et puis il court au trot aux coups.

Il se bat..... oh! c'est dans le plus grand feu qu'il le faut voir; c'est là qu'il se fait beau; il y est fier, il y est si gai; il a le nez haut ces jours-là, il a l'air de Mars, et il en a le jeu.

Il a bien du nerf. Il n'est pas dur, mais il est vif quand il le faut. Il ne fait pas de cas du tout des pieds plats ni des fats, très-peu des sots, car les sots ne sont pas bons. Ses mots sont pleins de sons et de sens. Je ne sais s'il a de la voix; il fait tout et fait bien. Il est bon fils et a bien du goût pour ses sœurs. Il fait grand bien au sieur de Poix, qui est mieux tous les jours, qui est bien né, qui a un bon cœur, qui est doux, qui n'est pas grand, mais qui n'est ni nain ni vain. Dans la paix il suit le roi quand il va au pas à la mort du cerf, et il ne s'y tient pas mal.

Il prend du thé dans son lit; vers le soir un peu de fruit, et puis il dort fort bien. Un jour un œuf lui fit grand mal; sans sel, un œuf n'est pas sain; mais lui qui en met à tout, que n'en met-il là? Il n'est pas au col du tiers et du quart, mais il n'est pas froid pour ceux qui lui

sont chers. Il ne prend rien à tic, mais il ne prend pas tout en gré. Il est fait pour le plus grand sort.

Il n'est pas duc, mais il vaut mieux que tous les ducs. Ce roi, dont je ne dis pas le nom qui est trop long, dit un jour : Il est du bois dont on les fait. J'eus peur qu'il ne le fût, et je dis, moi : Fi donc !

Son nom, mis en deux, a deux sens, dont l'un est fort bon mis au pot. Il est du mois de mars, ou de mai, du moins je le crois.

Il boit sec, je ne l'ai point vu gris; mais il est blond, beau front, teint bleu, des yeux à fleur de peau. Qui veut voir qui le peint? C'est moi qui ne suis pas bien vieux; un peu fou, dit-on. Eh bien! fou, soit, fou tant que je le peux, et fou le plus tard que je puis; fou, très-fou. Peu de mœurs, pas le sou; mais je suis gai, moi.

Portrait d'Iphise.

Iphise ne va pas à la messe; elle se croit un esprit fort. Elle n'a pas d'amant; elle se croit vertueuse. Mais c'est une aristocrate de vertu; elle ne parle qu'à des gens qui en ont, comme elle, seize quartiers. Elle ne fait du bien à per-

sonne; elle se croit économe. Elle ne dit du bien de personne; elle se croit sincère, et ennemie de la flatterie. Iphise ne lit pas; elle croit qu'elle réfléchit. Iphise n'est ni à Dieu, ni aux hommes, ni au diable : Iphise est à elle-même, et c'est tout ce qu'il y a de pis.

Portrait de Rosamonde.

J'avais voulu attendre que mon amour pour Rosamonde fût passé, pour la peindre. Il ne passe pas, ce n'est point ma faute. J'ai montré son portrait; on le trouve impartial; je l'imprime dans mon livre, comme il est imprimé dans mon cœur. J'ai quelque idée d'avoir vu une figure à peu près aussi belle et agréable dans l'histoire romaine. Elle n'a ni le profil, ni le sérieux de la Grèce, dont la noblesse est rarement tempérée par le gracieux; c'est ce que possède celle de Rosamonde, qui a une mobilité étonnante dans les yeux et la coupe de son visage, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'étude de l'âme, l'amour du beau, le goût pour l'intéressant, le désir de peindre les passions plutôt que de les ressentir, lui ont donné, sans savoir comment, le talent de rendre le désespoir, la vengeance, la peur, la pitié, les malheurs de famille ou ceux de l'amour, dans

une perfection inouie et inattendue. Grand Dieu ! qu'elle en exprimeroit bien le bonheur, si elle vouloit ! Sage, profonde, raisonnée, et cependant inspirée dans ses attitudes, sa superbe personne est la plus belle galerie que j'aye vue. Elle ne doit qu'à l'esprit l'*animation* de ses traits (mot nouveau que je lui dédie), car ses traits ne paroissent pas assez prononcés pour exprimer si bien. Mais une bouche charmante et si fraîche, plus ou moins ouverte ; un cercle de joie ou d'infortune autour de ses yeux, aussi vifs, brillans, enchanteurs, incertains ou éteints qu'elle le veut, produit cette magie. Tremblez, juge, sur votre tribunal de sévérité, si Rosamonde vient ainsi vous demander la grâce d'un coupable ; mais, roi sur votre trône, bénissez le génie de la beauté et de l'âme qui viendroit parler pour un innocent. Je n'ai parlé que de sa tête, belle au-dehors, belle-au dedans, ornée et bien organisée ; cette tête est extrêmement bien attachée au plus beau cou du monde, entre deux épaules, où commence sa grâce. C'est de là que part l'arrondissement, le plus ou moins de retenue ou d'étendue de ses beaux bras. De ce cou d'argent dépend le plus ou moins de tête baissée, qui détermine le corps ensuite, ou à se tourner comme sur une espèce de pi-

vot, ou à se jeter presque tout en avant, de côté ou en arrière, les yeux vers le ciel, et finalement à terre, avec un bruit qui fait, d'horreur ou d'intérêt, tressaillir les entrailles.

Il n'y a pas un instant de rudesse, d'aigu, de promptitude, de transition, ni d'art dans ses mouvemens. Il y a une gradation et un moelleux extraordinaires : elle peut être la nature souffrante, mais jamais défigurée ; sa beauté ne fait que changer, et ne cesse jamais. La mobilité de son esprit fera que celle de ses traits, pour les grandes aventures, ne sera jamais un jeu. Sans cela, *Rosamonde* seroit un torrent que rien n'arrêteroit, si elle s'y livroit ; mais elle est arrêtée par la crainte de rendre malheureux ses alentours sacrés. Elle a tant de douceur, de complaisance, et d'ignorance de ce qu'elle vaut, que cela seul la rendroit aimable ; elle a l'air d'être des trois pays dont elle possède la langue et la littérature à merveille. Elle ne seroit pas si bien, si elle avoit été tout-à-fait d'un seul ; et celui qui lui a fait le plus de bien, c'est l'Angleterre, parce qu'elle n'y est venue qu'après son mariage. Elle n'en a ni le dédain, ni le roide de l'Empire, ni le confiant et le laissé-aller de la France. Elle a des manières nobles et indépendantes des anglaises, qui n'y ont jamais rien de mesquin ni de vul-

gaire, comme tant de femmes les ont ailleurs. *Rosamonde* soutient encore avec plus d'esprit une mauvaise cause qu'une bonne ; elle rit, arrête, déjoue, et se tire toujours bien de quelque conversation qu'elle ait ; elle la commence, sans savoir à peine ce qu'on dit, et tout de suite une idée neuve, originale, exprimée gaîment, vient la servir à merveille. Elle a deviné le monde avant de le connoître, et pouvoit s'y égarer avant d'y entrer. Mais elle se moquera trop de ses amans pour en avoir : si on l'aime trop, on est perdu ; si on ne l'ennuie pas, elle dit : On doit être malheureux de ne pas être aimé. Son rire quelquefois part comme une fusée, et de ressouvenir. Dieu sait quand alors il s'arrête : sa mémoire n'est chargée que de beaux vers français, anglais, allemands, et de traits intéressans. Elle est menteuse, mais ce n'est que sur elle. Elle prétend qu'elle est capricieuse, cela n'est pas vrai ; qu'elle n'aime pas les femmes, et elle a des amies ; qu'elle n'aime pas le monde, et elle y est fort à son aise ; qu'elle n'aime pas la solitude, et elle sait s'occuper. Pour les petites choses indifférentes, elle ne sait pas trop ce qu'elle veut ; sortir, déjeuner, se chauffer, ouvrir ou fermer les fenêtres, prendre un livre ou ses tricots qu'elle tient maladroitement, sa belle tête tombant

presque gauchement sur son aiguille; mais son imagination est prompte et brillante ; son âme est vive est ferme , et je crois que tout en elle, depuis les pieds jusqu'à la tête exclusivement, est digne d'éloge et d'admiration.

Portrait de la princesse Louise Radzivil.

Héroïse s'appèle ainsi, à ce qu'on m'a dit, à cause d'une douzaine de héros qui donnent le nom à sa famille, parmi lesquels il y a eu une couple de dieux. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle a un trait imperceptible à la racine du nez, et près des yeux, qui fait voir qu'elle auroit été le plus joli héros du monde, si elle avoit été du métier. Ce que je trouve là de ce genre de noblesse (je ne parle qu'à de fins physionomistes), devient dans une femme le signe de beaucoup de fermeté et d'un grand caractère. Je ne dis pas pour cela qu'elle soit une héroïne de vertu, car elle ne lui coûte point, n'ayant rien de mieux à faire que d'aimer la perfection idéale réalisée ; elle embrasse avec tant de tendresse et si cordialement tout ce qui lui appartient, que tout ce qui ne lui appartient pas voudroit lui appartenir.

Héroïse est une recette contre le jacobinisme, près des trônes, des puissances et des dominations ; elle n'a qu'à se montrer et voyager pour se faire aimer. Ce sang héroïque, mêlé à celui des Jagellons, promet de reproduire à la terre tout ce qui lui a fait plus d'honneur; en attendant, son genre de beauté, sa facilité à vivre et la grâce de la bonhommie (si l'on peut s'exprimer ainsi) lui attireront tous les suffrages et les hommages de tous les cœurs.

Portrait de la princesse Angélique Radzivil.

Angela ne pouvoit être peinte que par Michel-Ange et Raphaël, qui se connoissoient en anges; cependant ils prièrent Albane et Corrège de s'en mêler. Les premiers se chargèrent de la grâce, de la décence et de l'émanation de la divinité; les autres se chargèrent de la grâce profane qu'on admiroit dans celles qui accompagnoient la mère des amours. Si son premier genre de figure les tient à une certaine distance, éloignés d'elle, son second genre les rappelle toujours, et Angela est la seule personne qui ne s'en aperçoit pas. Le dessin de son intérieur est aussi parfait que celui de l'extérieur qui charme et attire. C'est

une merveille qui n'est pas merveilleuse, malgré tous les droits qu'elle y a; mais comme elle les ignore, elle n'y a pas grand mérite. On voit bien que je ne suis pas son flatteur, puisque je déjoue de cette manière sa modestie; il n'y a que sur elle qu'elle n'a pas les yeux ouverts. Ce n'est pourtant pas par bêtise; car elle ne peut regarder, se remuer et réfléchir, sans qu'on voie dans tout autant d'esprit que de tact et de goût. Cet esprit est enfin juste et enchanteur comme sa voix : il n'y a rien de joli comme son parler. Elle a une charmante prononciation, de même qu'en chantant, et sa manière prompte et agréable de jeter ses paroles ajoute du piquant à ce qui est déjà agréable et distingué. Son rire est amusant; il est court aussi et précipité, et est un peu plus haut qu'une espèce de murmure qui anime la gaîté. Elle est belle et jolie, en ne faisant ou ne disant rien; mais, pour peu qu'elle fasse ou qu'elle dise, qu'elle danse, chante et s'accompagne, cela l'embellit encore. Si le diable a jeté les yeux sur elle pour faire tapage dans les cœurs, les anges la réclament à cause de son nom, et disent, voyant qu'elle fait et fera le bonheur de tout ce qui l'entoure : On voit bien qu'Angela est une œuvre angelique.

Portrait de la Princesse Radzivil d'Arcadie.

Armidowska fait honneur à la nature, à qui elle rend un bel hommage par son âme, ses enfans et ses ouvrages ; mais elle ne peut faire honneur à son peintre ; elle est trop aisée à peindre, quoique les traits de son caractère et de son visage soient délicats. C'est le composé de cinq ou six magiciennes : mais sa magie est blanche comme ses cheveux. Comme elle ne peut être ordinaire en rien, une autre magicienne, avec qui elle étoit en guerre, qui s'appelle l'Adversité, a cru faire tort à sa figure, en faisant tomber sur sa tête une pluie d'argent. Mais elle a été attrapée, car elle sert à merveille, par un contraste heureux, les yeux les plus vifs, le teint le plus frais, les plus belles dents du monde, et un air de jeunesse répandu sur sa personne comme sur son esprit. Elle est comme une belle pierre qu'un accident rend plus précieuse.

Quand on voit Armidowska de côté, on la prend pour un grand-prêtre qui va faire des sacrifices quand on la voit en face, elle a l'air de la Divinité à qui on en fait ; mais elle ne le garde pas long-tems, car il seroit imposant,

et elle ne l'est pas. L'abondance et la richesse de son imagination s'annoncent par de grands mouvemens. Elle n'a pas assez de bras, de mains, pour ses gestes. Elle peint tout, exprime tout aussi à l'aide de ses yeux. Sa gaîté ne sachant comment faire pour sortir tout à la fois, s'annonce par un cri, deux, trois cris, peut-être, avant de rire, surtout si c'est quelque chose à quoi elle ne s'attend pas, qui la frappe: elle se courbe, s'agite, se remue, crie encore, et rit d'un rire communicatif qui me fait rire en y pensant.

Le moins qui lui arrive dans tout cela, et malgré tout cela, c'est d'avoir toujours l'air grande Dame, lorsqu'elle n'a pas celui de magicienne ou de divinité.

Écoutez Armidowska; elle a un choix heureux, noble, animé et riche, d'expressions. Examinez son âme, elle est ferme et sensible; elle est trop aimable pour elle et pour les autres, et elle s'aime trop elle-même pour ne pas vouloir que tout le monde soit heureux autour d'elle.

Sa famille, ses amis l'aiment de tendresse et de reconnoissance, mais aussi comme si c'étoit une étrangère dont l'égalité d'humeur et la société leur conviennent. Armidowska a fait très-aisément les plus beaux jardins du

monde. Ayant plus de poésie, de peinture et de philosophie dans la tête que toutes les Fées, elle devoit l'emporter sur elles. Son calme devoit y conduire celui des champs et des prés. Le peu de gêne de ses idées douces et agréables devoit dessiner les contours de ses gazons, et bannir la roideur de la régularité. C'est en qualité de musicienne, ayant la plus belle voix du monde, qu'elle a, comme Amphion, fait danser assez bien les pierres, pour se ranger en temples magiques, et qu'elle a, comme Orphée, attiré les ours, car il y en a qui vont quelquefois voir l'Arcadie. Et moi,

Je voudrois être aussi pasteur en Arcadie.

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces lieux, où Radzivil a tant de fois chanté.
Mais je jure par elle, et ses œuvres sublimes.
Oui, du Riesengebürg je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, dans ses bosquets sacrés,
Admirer les Beaux-Arts qui les ont inspirés.

Portrait de feu Sa Majesté Impériale de toutes les Russies.

Catherine-le-Grand (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), *Catherine-le-Grand* n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurois pas pu hier les écrire; mais je serai plus libre de donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir.

Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue.

Elle étoit encore bien il y a seize ans. On voyoit qu'elle avoit été belle plutôt que jolie; la majesté de son front étoit tempérée par des yeux et un sourire agréable, mais ce front disoit tout. Sans être un *Lavater*, on y lisoit comme dans un livre : Génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté. La largeur de ce front annonçoit les cases de la mémoire et de l'imagination; on voyoit qu'il y avoit place pour tout : son menton, un peu pointu, n'étoit pas absolument avancé, mais il étoit loin de se retirer et avoit de la noblesse. Son ovale n'étoit pas bien dessiné moyennant cela, mais devoit plaire infiniment, car la franchise et la gaîté habitoient ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur et

une belle gorge ; celle-ci ne lui étoit arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille, qui avoit été mince à rompre ; mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle étoit recherchée dans sa coiffure ; cependant, si elle n'avoit pas tant fait tirer ses cheveux, qui auroient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle auroit été bien mieux.

On ne s'apercevoit pas qu'elle étoit petite ; elle m'a dit lentement qu'elle avoit été extrêmement vive, chose dont on ne pouvoit pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme, à la Russe, se faisoient toujours de même, en entrant dans un salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout étoit chez elle mesuré et méthodique. Elle avoit l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avoit l'air d'entendre quand même elle pensoit à autre chose. Elle ne parloit pas pour parler, et faisoit valoir ceux qui lui parloient. L'impératrice *Marie-Thérèse* avoit pourtant plus de magie et de séduction. Elle contentoit et entraînoit davantage à la première vue, étant entraînée elle-même par le désir de plaire à tout le monde en général, et par sa grâce qui lui en fournissoit des moyens moins étudiés.

Notre impératrice enlevoit. Celle de Russie

laissoit augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisoit.

Celle-ci lui ressembloit en ce que l'Univers écroulé les eût trouvées *impavidas ferient ruinæ* ; rien au monde ne les eût fait céder. Leurs grandes âmes étoient cuirassées contre les revers ; l'enthousiasme couroit devant l'une, et marchoit après l'autre.

Si le sexe de *Catherine-le-Grand* lui eût permis l'activité d'un homme qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y auroit pas eu un seul abus dans son empire. A la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que *Pierre Ier*, et n'eût jamais fait sa honteuse capitulation du Pruth. *Anne* et *Élisabeth* au contraire eussent été des hommes médiocres, et, comme femmes, leur règne ne fut pas sans gloire. *Catherine II* joignit les qualités qu'elle leur trouva à toutes celles qui l'ont rendue plutôt créatrice qu'autocratice de son empire. Elle fut aisément plus grande politique que ces deux impératrices, ne risqua jamais rien comme *Pierre-le-Grand*, et, victorieuse ou pacificatrice, n'eut jamais un seul revers.

L'impératrice avoit tout le bon, c'est-à-dire, tout le grand de *Louis XIV*. Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste,

lui ressembloient. Elle tenoit mieux sa cour, parce qu'elle n'avoit rien de théâtral ni d'exagéré ; mais le mélange militaire ou asiatique, qui présentoit le riche costume de plus de trente nations différentes, étoit imposant. A meilleur marché *Louis* se croyoit *nec pluribus impar*, et Alexandre, fils de Jupiter Ammon. Les paroles de *Catherine* étoient sans doute d'un grand prix, mais elle n'avoit pas l'air d'y en mettre. Ce n'étoit point l'adoration extérieure qu'elle exigeoit. On trembloit à la vue de Louis XIV ; on étoit rassuré à celle de *Catherine II*. *Louis* étoit ivre de sa gloire ; *Catherine* la cherchoit, et l'étendoit sans en perdre la tête. Il y avoit de quoi, au milieu de la féerie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des escadres, des escadrons, des illuminations à dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit ; au milieu des succès, des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase, et des familles de princes persécutés qui venoient lui demander du secours ou un asyle. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, elle me dit, en visitant le champ de bataille de Pultawa : *Voilà donc à quoi tiennent les empires ; un jour en*

décide. Sans cette faute que vous me faites remarquer, Messieurs, que firent les Suédois, nous ne serions pas ici.

Sa Majesté Impériale parloit du rôle qu'on doit jouer dans le monde, mais savoit que c'est un rôle. Tout autre, et dans quelque classe qu'elle eût été obligée d'en jouer un, elle s'en fût aussi bien acquittée par son profond jugement. Mais le rôle d'impératrice alloit le mieux à son visage, à sa démarche, à l'élévation de son âme, et à l'immensité de son génie aussi vaste que son empire; elle se connoissoit, et connoissoit le mérite. Il y avoit du bonheur ou de la faveur dans les choix de *Louis*. *Catherine* faisoit les siens à tête reposée, et mettoit chaque homme dans sa case. Elle me disoit un jour : *Je ris souvent toute seule, voyant les alarmes d'un général ou d'un ministre, quand je traite bien ses ennemis. Ils ne sont pas les miens pour cela, dis-je en moi-même. Je les emploie parce qu'ils ont du talent, et je me moque de ceux qui s'imaginent que je ne me servirai plus des gens qu'ils n'aiment pas.*

Elle balançoit même souvent le crédit des uns par celui des autres, qui, moyennant cela, redoubloient de zèle et s'observoient davantage. C'est d'après tous ses moyens de se faire servir et de n'être menée par personne, que

je lui écrivis une fois : *On parle tant du cabinet de Pétersbourg. Je n'en connois pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces de dimension. Il s'étend depuis une tempe à l'autre, et de la racine du nez à celle des cheveux.*

L'impératrice, en quittant un des gouvernemens qu'elle avoit visités, faisoit encore, en montant en voiture, des complimens, des remercîmens et des présens. Je lui dis : *Votre Majesté paroît bien contente de tous ces gens-ci.* — *Point du tout*, me répondit-elle ; *mais je loue tout haut, et je gronde tout bas.*

Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en pourrois citer mille ; mais jamais de bons mots. *N'est-ce pas*, me dit-elle une fois, *que vous n'en avez jamais entendus de moi ? Vous ne vous attendiez pas à me trouver si bête ?* Je lui répondis qu'à la vérité j'avois cru devoir toujours avoir l'esprit sous les armes avec elle, qu'elle se permettoit tout, et qu'elle étoit un vrai feu d'artifice ; et que j'aimois mieux sa conversation négligée, qui ne devenoit sublime que lorsqu'il s'agissoit de beaux traits d'histoire, de sensibilité, de grandeur ou d'administration.

Quelle figure me supposiez-vous ? Grande, roide, des yeux comme des étoiles, et un grand panier. Cela l'amusoit, quand elle s'en souvenoit ; et elle me le reprochoit souvent. Je

croyois, ajoutois-je, qu'il n'y avoit jamais qu'à admirer; et l'admiration est bien ennuyeuse. C'est ce contraste de simplicité, dans ce qu'elle disoit dans la société, avec les grandes choses qu'elle faisoit, qui la rendoit piquante. Elle rioit d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise, et s'amusoit d'un rien. Elle prenoit part à la plus petite plaisanterie, et s'en servoit le plus drôlement du monde. Je lui avois raconté que, pour me débarrasser d'un reproche que me faisoit une dame de Pétersbourg, de ce que je ne parlois pas assez, et de ce que j'avois l'air ennuyé chez elle, je lui avois répondu que je venois d'apprendre qu'une tante, qui m'avoit élevé, étoit à la mort; et lorsque l'impératrice s'ennuyoit, les grands jours de représentations, elle me disoit quelquefois : *Je suis au moment de perdre mon oncle.* J'entendois dire derrière moi : Nous allons avoir un deuil. On cherchoit cet oncle dans l'almanach, et on ne l'y trouvoit pas.

N'est-ce pas, me dit-elle un jour, *que je n'aurois pas assez d'esprit pour Paris? Je suis persuadée que si j'avois été comme les femmes de mon pays qui y vont, en voyageant, on ne m'y auroit jamais donné à souper.* Elle me disoit quelquefois : *Votre imperturbable*, en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'âme, je lui disois que

c'étoit la sienne. Ce mot, qu'elle étoit un quart-d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusoit; et surtout quand, pour l'allonger encore, elle disoit: *J'ai donc de l'imperturbabilité.*

Que voulez-vous, disoit-elle, *mademoiselle Gardel ne m'en a pas appris davantage. C'étoit une de ces vieilles gouvernantes françaises réfugiées. Elle m'en avoit assez appris pour me marier dans mon voisinage. Mademoiselle Gardel et moi, nous ne nous attendions pas à tout ceci.*

C'est ainsi qu'il y avoit dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède: *C'est au bruit du canon qui fait trembler les vitres de ma résidence, que votre imperturbable vous écrit.* Je n'ai rien vu de plus prompt, et de mieux fait, que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince *Potemkin*, pendant notre siége d'*Oczakow*. Il y avoit au bas: *Ai-je bien fait, mon maître?*

L'impératrice s'accusoit toujours d'ignorance; et un jour qu'elle me poussoit là-dessus, et que je lui avois prouvé qu'elle savoit par cœur *Périclès*, *Lycurgue*, *Solon*, *Montesquieu*, *Locke*, et les beaux tems sérieux

d'Athènes, de Sparte, de Rome, de la moderne Italie, de la France, et l'Histoire de tous les pays ; je lui dis : Puisque Votre Majesté le veut, je dirai d'elle ce que le laquais du père *Griffet* me disoit de lui, en se plaignant à moi de ce qu'il ne savoit jamais où il mettoit sa tabatière, sa plume ou son mouchoir. — Croyez-moi ; cet homme n'est pas tel que vous le supposez : hors sa science, il ne sait rien.

L'impératrice se servoit de cette prétention à l'ignorance, pour se moquer des médecins, des académies, des demi-savans, et des faux connoisseurs. Je convenois avec elle qu'elle n'avoit pas de connoissance en peinture ni en musique ; je lui prouvai même un jour, plus qu'elle ne vouloit, que son goût en bâtimens étoit médiocre. *Avouez*, me dit-elle, en me montrant son nouveau palais de Moscou, *que voilà une magnifique enfilade.* C'est, lui répondis-je, la beauté d'un hôpital ; mais, pour une résidence, c'est pitoyable. Les portes sont trop hautes pour chaque appartement, et sont malgré cela nécessairement trop petites pour une suite aussi longue de chambres qui, de même qu'à votre hermitage, se ressemblent toutes.

Malgré quelques défauts d'architecture, et à son goût près pour onze maisons gothiques

que je lui connois ; ses édifices publics et particuliers rendent Pétersbourg la plus belle ville du monde. Ses goûts lui tenoient lieu du goût que je lui refuse, de peur de la trouver sans cesse admirable. Elle n'en a pas moins ramassé, dans sa résidence, des chef-d'œuvres de tous les genres. Elle se vantoit de se connoître en médailles ; mais je n'en réponds pas.

Lorsque son oreille anti-musicale s'opposoit à ses progrès dans le mécanisme des vers, qu'au moins le comte *de Ségur* et moi nous voulions lui apprendre, dans sa galère sur le Borysthène, elle nous dit : *Vous voyez bien, Messieurs, que vous ne me louez qu'en gros, mais qu'en détail vous me trouvez une ignorante.* Je lui dis qu'au moins elle devoit convenir d'une science. — *Et quelle est-elle ?* celle des à-propos. *Voilà, par exemple, ce que je ne comprends pas.* Votre Majesté n'a jamais rien dit, fait dire, changé, ordonné, commencé, et fini qu'à point nommé. — *Peut-être*, dit-elle, *que tout cela a bon air ; mais qu'on examine à fond. C'est au prince Orlow que je dois l'éclat d'une partie de mon règne ; car c'est lui qui m'a conseillé d'envoyer ma flotte dans l'Archipel. C'est au prince Potemkin que je dois la Tauride, et l'expulsion de toutes les sortes de Tartares qui menaçoient toujours*

l'empire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que j'ai élevé ces Messieurs. C'est au maréchal Romanzow que je dois mes victoires. Voilà ce que je lui ai dit : Monsieur le maréchal, on va se donner des coups : il vaut mieux en donner qu'en recevoir. C'est à Michelson que je dois la prise de Pugatschew, qui a manqué de venir à Moscou, et peut-être plus loin. Croyez-moi, je n'ai que du bonheur; et si l'on est un peu content de moi, c'est que j'ai un peu de fermeté et d'égalité dans mes principes. Je donne beaucoup d'autorité à ceux que j'emploie. Si on s'en sert quelquefois dans mes gouvernemens voisins des Persans, des Turcs et des Chinois, pour faire du mal, tant pis. Je cherche à le savoir.

Je sais bien qu'on y dit : Dieu et l'Impératrice nous puniroient; mais l'un est bien haut, et l'autre est bien loin. Mais voilà les hommes, et je ne suis qu'une femme. Elle m'a dit aussi : *On m'accommode bien mal, je parie, dans votre Europe, à vous autres. On dit toujours que je vais faire banqueroute; que je fais tant de dépenses. Eh bien, mon petit ménage va toujours son train.*

Elle aimoit cette expression ; car quand on lui faisoit l'éloge de l'ordre et des heures qu'elle

mettoit à son travail, elle répondoit souvent : *Il faut bien arranger son petit ménage.*

La force de son esprit se montroit dans ce qu'on appelle improprement la foiblesse du cœur. Parmi ceux que le délassement ou le partage de ses travaux a quelquefois appelés à sa plus intime confiance, et placés par la sensibilité dans son palais, aucun n'a jamais eu ni pouvoir ni crédit. Mais quand on avoit été formé par Sa Majesté Impériale elle-même aux affaires, après y avoir été essayé par la communication de celles sur lesquelles elle vouloit bien s'ouvrir, on lui étoit utile. Ce choix, toujours honorable de part et d'autre, étoit le droit de dire et d'entendre la vérité. Ainsi j'ai vu le comte *Momonow*, qui professoit parfaitement cette vertu, toujours prêt à lui sacrifier sa faveur ; ainsi je l'ai vu contredire, défendre, protéger, recommander, insister, résister. Ainsi j'ai vu qu'on lui en savoit bon gré, et qu'on admiroit sa fidélité à l'amitié, sa loyauté et son désir continuel de faire le bien, et du bien.

Elle me disoit : *Ma prétendue prodigalité est une économie ; tout cela reste dans le pays, et me revient un jour. J'ai bien quelques petites ressources encore ; mais puisque vous m'avez dit que vous vendriez, joueriez,*

ou perdriez les diamans que je vous donnerois, en voilà seulement pour cent roubles autour de mon portrait en bague.

Elle a eu tous les genres de donner : outre celui de l'espèce de profusion dont je viens de parler, qu'elle avoit comme grand et puissant souverain, elle donnoit par générosité, comme une belle âme ; par bienfaisance, comme une bonne âme ; par compassion, comme femme ; et par récompense, comme homme qui veut être bien servi. Je ne sais si c'est de l'esprit qu'elle y mettoit, ou seulement le style de son âme ; mais elle donnoit à tout une singulière tournure. Par exemple, elle écrivit au comte Suwarow : *Vous savez que je n'avance personne hors de son tour. Je suis incapable de faire tort à un plus ancien ; mais c'est vous qui venez de vous faire maréchal vous-même par la conquête de la Pologne.*

Elle portoit toujours en voyage le portrait de *Pierre Ier* sur sa tabatière ; et elle me disoit : *C'est pour que je me demande à moi-même à chaque instant de la journée : qu'ordonneroit-il, que défendroit-il, que feroit-il, s'il étoit à ma place ?* Elle m'a assuré qu'une des choses qui lui faisoit aimer *Joseph II*, outre l'agrément qu'il mettoit dans la société tous les jours avec nous, c'étoit sa ressemblance avec

Pierre Ier pour l'activité et le désir de s'instruire et d'instruire, et son dévoûment à l'État. *Il a l'esprit sérieux*, me disoit-elle, *et pourtant agréable. Il est toujours occupé de choses utiles, et sa tête travaille toujours.* Malheur aux gens injustes qui n'ont pas senti tout ce qu'il valoit!

L'impératrice étoit fort aimée de son clergé, dont elle avoit pourtant diminué et borné les richesses et l'autorité. Lorsque *Pugatschew*, à la tête de ses brigands, parcourant les campagnes, entroit le sabre nu dans les églises pour faire prier pour lui, un curé, à son approche, prit le Saint-Sacrement, et alla à sa rencontre : Augmente tes crimes, scélérat, lui dit-il, en me massacrant, portant notre Seigneur Jésus-Christ dans mes bras. Coupe-moi la tête, si tu oses. Je viens de prier pour notre grande impératrice.

On ne pouvoit jamais dire du mal de *Pierre Ier* ni de *Louis XIV* devant l'impératrice, ni la plus petite chose sur la religion ou les mœurs. A peine pouvoit-on se permettre quelque chose d'un peu hasardé, mais extrêmement gazé, dont elle rioit tout bas. Elle ne se permettoit jamais une légèreté, ni dans ce genre-là, ni sur personne; et c'étoit en présence de celui que la plaisanterie concernoit, qu'elle en ris-

quoit quelquefois une bien douce, qui finissoit par lui faire plaisir à lui-même.

J'eus bien de la peine un jour à me faire pardonner une remarque aux dépens de *Louis XIV*, en me promenant avec l'impératrice à *Czarsgoselo*. Au moins, lui ai-je dit, Votre Majesté conviendra qu'il falloit toujours à ce grand roi une allée bien droite de cent vingt pieds de large, à côté d'un canal qui en avoit autant, pour s'y promener ; il ne savoit pas, comme vous, ce que c'est qu'un sentier, un ruisseau et une prairie.

J'ai eu occasion de remarquer son courage. Avant d'entrer dans *Barczisarai*, douze chevaux, trop foibles pour soutenir notre grande voiture à six places, nous emportèrent à une descente, ou plutôt furent emportés eux-mêmes. Il y avoit à croire qu'on se casseroit le cou. J'aurois eu bien plus peur, si je n'avois pas voulu voir si l'impératrice en avoit. Elle étoit calme, comme au déjeuner que nous venions de quitter.

Elle étoit difficile pour ses lectures. Elle ne vouloit rien de triste ni de trop délicat en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimoit les romans de *Le Sage*, *Molière* et *Corneille*. *Racine n'est pas mon homme*, disoit-elle, *excepté dans Mithridate*. *Rabelais* et *Scarron*

l'avoient fait rire autrefois, mais elle ne s'en souvenoit plus. Elle n'avoit que peu de mémoire pour tout ce qui étoit frivole ou de peu d'intérêt, et n'avoit jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimoit *Plutarque d'Amyot*, *Tacite d'Amelot de la Houssaye*, et *Montaigne*. *Je suis une Gauloise du Nord*, me disoit-elle, *je n'entends que le vieux français; je n'entends pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos Messieurs les gens d'esprit en* istes, *je les ai essayés. J'en ai fait venir. Je leur ai quelquefois écrit. Ils m'ont ennuyée, et ne m'ont pas entendue* (1). *Il n'y avoit que mon bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire; et il m'a appris bien des choses, en m'amusant.* L'impératrice n'aimoit ni ne connoissoit la littérature moderne, et avoit plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages

(1) Un seul homme, appelé par S. M. I. depuis ce temps-là, lui a convenu pour les idées en gouvernement et en littérature, et a été honoré de sa confiance, et de sa correspondance, jusqu'à sa mort. Je souhaite qu'il continue l'histoire de Russie qu'il a commencée, sur laquelle l'Impératrice lui a souvent écrit de sa main pour lui donner des éclaircissemens.

frivoles, comme ses Comédies, par exemple, avoient un but moral, comme la critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des sectes, et surtout des Martinistes, qu'elle croyoit dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignoit; et puis de la gaîté et de la bonhommie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté. Ses ouvrages sérieux sont profonds. Son *Histoire de Russie* vaut, à mon avis, les *Tablettes chronologiques* du président *Hénault*. Mais les petites nuances, le charme des détails, le coloris, n'étoient pas son fort. *Frédéric II* n'avoit pas de coloris non plus; mais il avoit quelquefois le reste, et étoit plus homme de lettres que *Catherine*.

Elle me disoit quelquefois: *Vous avez envie de vous moquer de moi. Qu'ai-je donc dit?* Un vieux mot français qui ne l'est plus, ou bien un autre mal prononcé. Votre Majesté dit *baschante*, au lieu de *bacchante*, par exemple. Elle me promettoit de se corriger, et puis me faisoit encore rire, à ses dépens, comme lorsqu'avec grâce, et en en accordant une à quelqu'un, elle faisoit un coup de trois

au billard, qui me faisoit gagner une douzaine de roubles.

Sa plus grande dissimulation étoit de ne pas dire tout ce qu'elle pensoit, et ce qu'elle savoit : mais jamais rien de louche, ni d'insidieux n'est sorti de sa bouche. Elle étoit trop fière pour tromper; et quand elle se trompoit elle-même, pour s'en tirer, elle s'en remettoit à son bonheur, et à sa supériorité sur les événemens qu'elle aimoit à dompter. Quelques idées cependant sur les revers de la fin du règne de Louis XIV se présentoient, mais passoient comme des nuages. Je suis le seul qui ai vu qu'un quart-d'heure seulement, la dernière déclaration de guerre des Turcs lui fit penser modestement que rien n'étoit sûr dans le monde, et la gloire et les succès incertains. Elle sortit de son appartement, avec l'air serein, comme avant son courrier, et la confiance qu'elle inspira d'abord à tout l'empire.

J'avois fait son procès de son vivant, comme on faisoit aux rois d'Égypte après leur mort : me faisant jour au travers du voile de l'ignorance et de la malice, qui couvre souvent l'histoire. J'aurois perdu le charme de sa société, ou plutôt je ne m'y serois pas livré. Ses traits d'humanité étoient journaliers. Un jour elle me

dit : *Pour n'avoir pas voulu faire lever trop matin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé mon feu moi-même. Un petit ramoneur, qui croyoit que je ne me lèverois qu'à cinq heures et demie, étoit dans ma cheminée. Il a crié comme un démon. J'ai éteint bien vîte mon feu, et lui ai bien demandé pardon.*

On sait qu'elle n'a presque jamais envoyé en Sibérie, où d'ailleurs on étoit fort bien traité : elle n'a jamais ordonné la mort de personne. L'impératrice sollicitoit souvent les juges, contre les jugemens. Elle recommandoit d'éclaircir pour prouver qu'elle avoit eu tort, et a fourni souvent des moyens de défense aux accusés. Je lui ai pourtant vu une sorte de méchanceté ; c'est un regard de bonté, et quelquefois un bienfait, pour embarrasser ceux dont elle avoit à se plaindre, mais qui pourtant avoient du mérite ; quelque grand de l'empire, par exemple, qui tenoit des propos sur son compte. Voici un trait de despotisme : c'est d'avoir défendu à un homme de sa société sa propre maison, en lui disant : *Vous aurez dans la mienne, deux fois par jour, une table de douze couverts. Ce monde que vous aimez à avoir chez vous, vous l'aurez chez moi : je vous défends de vous ruiner;*

mais je vous ordonne de continuer à faire de la dépense, puisque cela vous fait plaisir.

La calomnie qui n'a pas respecté la plus belle, la meilleure, la plus sensible, la plus aimable des reines, dont je suis le plus à portée de justifier l'âme et la conduite, va peut-être, sans respect pour la mémoire du plus illustre des souverains, couvrir de ronces son tombeau. Elle a arraché les fleurs qui devoient couvrir celui d'*Antoinette*. Elle voudra arracher les lauriers de celui de *Catherine*.

Les prétendus trouveurs d'anecdotes, les libellistes, les faux furets de l'histoire, les indifférens, pour dire quelque chose de piquant, ou gagner de l'argent, les malintentionnés, et les méchans de profession, voudront peut-être diminuer sa célébrité; mais elle en triomphera. On se rappellera ce que j'ai vu moi-même, en faisant 2,000 lieues avec elle, dans ses Etats : l'amour et l'adoration de ses sujets, et dans ses armées, l'amour et l'enthousiasme de ses soldats. Je les ai vus dans la tranchée, bravant les balles des infidèles, et toutes les rigueurs des élémens, se consoler ou s'animer au nom de *Matouschka*, leur mère et leur idole.

J'ai vu enfin ce que je n'aurois jamais dit de l'impératrice pendant sa vie, et ce que mon

amour pour la vérité me fait écrire le lendemain de la nouvelle, que l'astre le plus brillant qui éclaira l'hémisphère, venoit de disparoître.

Sur le troisième volume du cours de littérature de M. de la Harpe.

On peut parodier pour M. de la Harpe ce vers de la tragédie d'Inès sur les gouverneurs des souverains, et dire : *Qui forme les auteurs, est presque leur égal.* Qu'on lise ses parallèles entre Démosthènes et Cicéron qui font plus de la moitié de ce volume, on trouvera une école de jugement, d'histoire, de morale et de politique. L'éloquence de Démosthène fut nuisible ; celle de Ciceron fut utile ; il avoit plus de vanité que d'ambition ; il n'auroit pas fait courir les Athéniens aux armes. Il étoit plus homme de lettres, plus avocat et plus philosophe que les Grecs, qui se laissoient entraîner par l'amour de la gloire : car c'étoit cet intérêt personnel qui ne nous quitte jamais, qui étouffe la raison, et combat avec les armes de la mauvaise foi. On commence par se tromper, pour pouvoir tromper les autres.

Avoir attendu si long-tems un jour dans l'antichambre de César, peut avoir contribué à le mettre dans le parti de Pompée. Peut-être qu'une légèreté de Catilina, une chanson, une épigramme l'a porté à se déclarer contre lui. L'orateur qui voit une plus belle occasion de briller dans une cause que dans l'autre, l'entreprend. Ce que la Harpe dit du danger ou de l'utilité de l'art de parler, me fait penser à l'utilité de plaider toujours en public; c'est-à-dire que je voudrois que l'homme accusé, ou accusant, ou son avocat, lût tout haut, s'il n'a pas la parole à la main. Le public, dont on craindroit l'inimitié, arrêteroit par des huées les sophismes qu'un juge, dans son cabinet, ne remarque peut-être pas. Des conseillers paresseux, ignorans ou corrompus discutent avec lui une affaire qu'un rapporteur est censé avoir mise sous leurs yeux. Mais quand il y a mille juges impartiaux, dont l'admiration ou l'indignation s'annoncent, le véritable juge ne peut guère se tromper. Qui sait si Verrès n'auroit pas gagné son procès, et Milon perdu le sien, à notre manière. En lisant les débats de l'Angleterre dans les gazettes, chacun, dans l'Europe, se constitue juge du Parlement; et le parti qui a montré le plus de mauvaise foi, est au moins condamné par l'opinion publique. On

y prend garde ; et dans un autre pays, tout le traitant avec obscurité, il ne peut pas y avoir d'opinion.

Si Démosthène et Cicéron s'étoient contredits, dans leurs plaidoyers, que de voix ne se seroient point élevées pour les en faire apercevoir! A Rome et à Athènes, le client savoit aux premières séances passées sans une sorte de murmure, accompagné d'un demi-rire, ou demi-approbation, à quoi s'en tenir. Si sa juste cause commençoit à se développer, il alloit se coucher tranquillement. A présent, après s'être endormi au sein de la confiance dans la validité de ses raisons, on se réveille ruiné.

La jurisprudence a altéré l'éloquence et l'équité. Voyez Démosthène et Cicéron. Ils ne citent pas de loin. C'étoit l'opinion qui vaut mieux que Cujas et Barthole, qui n'interprète pas des lois, qui d'ailleurs n'ont pas prévu tous les cas. Qu'on lise les Causes Célèbres de Gayot de Pitaval. Démosthène et Cicéron auroient perdu bien des procès.

Quand la Harpe compare l'éloquence de Cicéron avec celle de Pline, cela ne peut pas se faire. Un panégyrique n'est pas piquant comme une Catilinaire, ni une Philippique. Je regarde cet ouvrage de Pline comme le Bré-

viaire des Souverains : car en disant ce qu'il étoit, ou ce qu'il n'étoit pas, il dit ce qu'on doit être. Il y a autant de morale que d'esprit. Je ne conçois pas comment il y a eu autant de lacunes dans le style épistolaire, depuis Pline jusqu'à madame de Sévigné. Quand je donne ce nom connu et mal entendu, je m'en sers malgré moi. Le talent de bien écrire n'en a pas. C'est un laissé-aller qui va à la physionomie de la personne qui adresse ou qui reçoit la lettre. Pline conte avec grâce. M. de Voltaire est le premier qui en a mis dans sa correspondance. Le débrouillé de madame de Sévigné et ses commérages alloient bien à une femme.

Pline le jeune est un des hommes supérieurs que je connoisse, par son goût, son caractère aimable, son humanité, et tous les genres de littérature. Il a tant écrit de volumes que c'est en son nom que je demande grâce, d'en avoir tant écrit moi-même. Il y a contre nous Jésus-Christ; l'un a eu, à la vérité, quatre secrétaires, et l'autre a eu Platon.

Je n'aime l'oncle naturaliste que parce que le neveu étoit son admirateur. La manière incertaine de raconter les deux histoires d'esprit de l'un, et d'une apparition de l'autre, me donnent envie de croire qu'ils y ajoutoient foi, mais sans qu'ils voulussent qu'on le crût.

Pour ce qui regarde les historiens, la Harpe ne nous apprend que ce qu'on l'on savoit déjà, pour peu qu'on fût instruit. Mon favori est Xénophon ; il est pour moi dans ce genre ce que sont les Pline dans le leur, Horace pour la poésie, Cicéron pour l'éloquence, et César pour la guerre.

Et quant au chapitre des harangues, je ne serai jamais de l'avis de M. de la Harpe. Tite-Live rend ses généraux des bavards, et se fait passer pour menteur. Salluste, à qui on reproche tant ses mauvaises mœurs, je ne sais pourquoi, a eu ce défaut-là, mais un peu moins. Tacite point du tout. Ce qu'il fait dire a sûrement été dit. Je ne sais pas pourquoi on met dans la seconde classe des historiens ceux que cite la Harpe. Le parallèle de Philippe et d'Alexandre devroit en mettre l'auteur dans le premier. J'aime Quinte-Curce dans son débit, mais non dans le tort que je reproche à Tite-Live. Encore voit-on bien qu'il n'étoit pas militaire. On lit l'histoire pour s'instruire et non pour s'amuser, quoi qu'en dise Cicéron. Je me méfie des éloquens et des aimables. Je les dispense d'être philosophes. C'est moi qui dois l'être, après les avoir lus. Qu'ils soient durs et secs tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils soient vrais, et point trop abrégés pour vouloir être

concis. C'est à moi à choisir ce qu'il me convient de retenir ou oublier. J'estime pourtant Patercule, Justin et Florus qui sont les présidens Hénault de ce tems-là. Mais c'est Plutarque, le seul Plutarque au monde, qui donne à penser.

Encore un mot sur l'histoire. Il devroit être défendu aux auteurs d'écrire la vie des hommes de guerre et les opérations militaires. C'est ce qui fait que Polybe, la Retraite des dix mille, et César, sont les seuls ouvrages dont on peut tirer parti. Qui se reconnoîtroit aux ordres de bataille de M. Rollin? Ce que l'on sait de celui de Thymbris, Cannes, Leuctres et Mantinée, a été développé plutôt par la géométrie que par la tactique. On sait qu'il y avoit des philosophes qui l'enseignoient. Mais tout cela, depuis le changement des armes, ne peut plus servir qu'à comparer et donner quelques idées militaires.

La seconde partie de ce troisième tome est savante, mais bien ennuyeuse, et ce que M. de la Harpe appelle une historiette (mot que je désapprouve dans un ouvrage comme le sien) ne l'égaye pas. Il fait de Platon un saint, et même un capucin, en rapportant le dialogue de Gorgius, et l'ennemi des sophismes et des calembours; car c'est ce qu'on entendoit par jeux de mots. On croit prouver beaucoup pour

la religion, en en supposant à deux ou trois grands philosophes qu'on fait presque chrétiens, en insérant ou interprétant quelques phrases, comme on fait des impies de la même manière. Il n'y a jamais eu un payen de bonne compagnie. Les poètes auroient-ils cru aux dieux qu'ils faisoient? Quel est l'homme un peu éclairé qui reconnut un Dieu aux voleurs et aux libertins? La fièvre pour déesse et un *Crepitus?* Mais de même que la mythologie n'étoit connue que du grand monde, le petit monde, avide du merveilleux, à qui il a besoin d'avoir recours dans sa pauvre classe, a fait des Lares, des petits dieux de bois sans nom, et dans de certains pays, comme on sait, des oignons, des bœufs et des chats : tout cela est plus naturel, mais moins joli que Vénus, Hébé, les Grâces, et un homme à bonne fortune comme Jupiter. Il y auroit eu conscience à désabuser là-dessus, comme les Russes de leur goût pour l'image de saint Nicolas, les habitans de la Bohême, pour saint Jean-Népomucène, les processions, les espèces d'adorations, de colonnes, statues, etc. Quand même la confiance dans le saint patron de leur village, ou celui dont on porte le nom, seroit trop grande, Dieu n'est point capable de jalousie; il sait que c'est pour aller jusqu'à lui. Il n'y avoit que Paul Ier, qui trouvât mauvais

qu'on fît sa cour à ses ministres. J'avois dans mes terres un saint Gervais qu'on alloit un certain jour toucher d'un bâton, qui, après avoir touché chaque cheval de fermier, le préservoit de maladie. Saint Donat, et, je crois, saint Julien, sont fameux pour le tonnerre, et en ôtent la peur à ceux qui, sans eux, en auroient; ainsi des autres. Il n'y avoit pas d'athée au moins parmi les payens; et le décret pour qu'il y en eût en France, sera à jamais le monument le plus plaisant d'une bêtise de gens d'esprit qui ne peuvent se trouver que dans ce pays-là.

Si j'y avois pensé, lorsque j'ai été à Ferney, j'aurois dit à M. de Voltaire : Promenez-vous avec moi dans ce village dont vous êtes le créateur, et faites le bonheur. Voyez ce paysan qui vient de perdre son veau ; il a l'espérance de le retrouver, parce qu'il a fait dire une messe à Saint-Antoine de Padoue; auriez-vous la barbarie de la lui ôter ? Non, auroit-il répondu de sa voix de tonnerre : je m'en vais brûler tous mes livres contre la religion. Il l'eût fait bien plus sûrement, si je lui avois montré qu'un de ses paysans, après en avoir lu un par hasard, se livroit au désespoir d'un rhumatisme universel, depuis qu'il avoit jeté une relique qu'un récollet lui avoit donnée pour le faire passer. S'il avoit été chef d'une secte, autre que celle des philosophes, dont il n'y a

pas de mal d'envoyer les âmes d'une centaine au diable, il auroit prêché l'irréligion dans son village, et c'est ce qu'il n'a pas fait. J'en reviens au déiste Platon : il étoit si obscur dans ses idées, se contredisoit si souvent, si exagéré dans sa vertu, si théorique, systématique et si métaphysique, que ce n'est que par air qu'on le cite, sans que qui que ce soit, je parie, se soit donné la peine de le lire tout entier.

C'est précisément en ce que je viens de reprocher à Platon, que l'un de ceux qui l'avoient le plus étudié, Plutarque, l'emporte sur lui. Il est comme Montaigne pour la pratique, et quelquefois presque aussi bavard, sans être pourtant jamais aussi aimable. M. de la Harpe choisit toujours si bien ses exemples, qu'il fera toujours adorer ou abhorrer les gens qu'il voudra, mais sans lui j'aimois déjà Plutarque à la folie. Douze de ses sentences feroient faire un livre à tous nos moralistes. J'avois oublié ses deux charmantes histoires de babillard. Qui sait s'il n'a pas été utile à Boissy pour sa petite excellente comédie?

Nous voici encore de retour à Cicéron philosophe. Il est impossible d'avoir plus raison et de raison que lui. Sa manière de faire dialoguer toutes les sectes philosophiques, donneroit envie de traiter de même celles des sectes chrétiennes et musulmanes, parmi les-

quelles il n'y a pas tant de différence. Cicéron est sans contredit un des plus grands hommes du monde; en métaphysique, si l'on pouvoit n'être que confus, il ne le seroit pas ; mais en morale, rhétorique, logique, politique, quel homme ! Il n'y a pas un mot à perdre dans les extraits et les jugemens de la Harpe. Mais, à peu de choses près, qui peut nier le souverain bien d'Epicure ? C'est à chacun à l'interpréter suivant sa santé et ses principes.

Pour Sénèque, quel plaisir fait-il à lire ? La Harpe appuie trop sur lui. Quand on trouve : *Le bien est un corps*, cela doit en dégoûter tout de suite, de même que sur les gens tués par le tonnerre. Ce que la Harpe loue à regret et trop foiblement sur la mort de Callisthènes, est digne de Bossuet s'il en avoit fait l'oraison funèbre. C'eût été la véritable place de ce morceau d'éloquence. Pourquoi surtout, aussi mal à-propos, dire tant de bien de la Rochefoucault ? Quelle supériorité que celle de la Bruyère ! Sénèque, dont les sentences sont si différentes, s'embarbouille sur le suicide, le conseille, et puis se moque de ce qu'il appelle la passion de la mort. Est-ce par rivalité de maxime que la Rochefoucault fût si injuste pour Sénèque ? Je suis fâché d'apprendre en passant que Caton et Brutus prêtassent à la petite semaine, dans les rues de Rome, aux

jeunes gens de famille qui se ruinoient. Comme philosophe, Sénèque, réduit à un petit volume, auroit été le premier après Ciceron et Plutarque. Comme courtisan, on peut l'excuser d'une lettre un peu flatteuse à un favori de Néron ; comme poète, d'avoir fait l'apoloquintose contre Claude ; comme orateur, son oraison funèbre ; comme moraliste, d'avoir accumulé des richesses ; comme homme du monde, d'avoir eu Julie, sœur de Caligula ; il en faisoit un bon usage ; comme ministre, d'avoir fait un manifeste sur un crime d'Etat, dont j'espère, pour son honneur, qu'il n'étoit pas même instruit, mais dont il vouloit peut-être tirer parti pour faire, par son autorité, le bonheur de l'Empire ; comme auteur mélancolique, qui avoit toujours prêché le mépris de la mort, de se l'être donnée.

Heureusement que c'est toujours avec un grand charme qu'on revient avec M. de la Harpe aux mêmes gens ; mais on ne peut se débarrasser d'aucunes. Ciceron, Quintilien et vingt autres sont nommés à chaque page. Il auroit pu se passer du dernier chapitre, où il nous peint Denys d'Halicarnasse comme un mauvais auteur, mais cependant extrêmement utile, exact et instruit (chose contradictoire), et Lucien comme un bouffon.

Je crois faire comme la Harpe ; je reviens

à Sénèque, sans qu'on m'en prie ; mais c'est pour dire que M. de la Harpe fait un peu trop le gai, l'aimable, et est plutôt un peu lourd sur le compte de Diderot ; il est toujours l'épée dans ses reins, pour chaque réflexion qu'il se permet sur Sénèque ; et dès qu'il en dit du mal (ce qui prouve qu'il est impartial), la Harpe se met à en dire du bien.

ANECDOTES, BONS MOTS, JUGEMENS.

Sur Marie-Antoinette, rèine de France.

Piccini, à son arrivée en France, répéta les deux premiers actes de son *Roland* devant la reine, où ils réussirent beaucoup. La reine voulut chanter devant lui, lui proposa de l'accompagner au piano, et choisit précisément un morceau d'*Alceste* ; de façon que la première chose que fit Piccini à Versailles fut d'accompagner un air de *Gluck*.

La reine m'a raconté elle-même cet heureux et plaisant mal-à-propos, dont elle rioit et rougissoit encore. La grâce qu'elle mettoit à réparer ces petits malheurs qui lui arrivoient souvent par une sorte d'ingénuité qui lui alloit si bien, peignoit la bonté et la sensibilité de la plus belle des âmes, qui ajoutoient des charmes à

sa figure, sur laquelle on voyoit se développer, en rougissant, ses jolis regrets, ses excuses, et souvent ses bienfaits. Combien de fois n'ai-je pas surpris tous ces mouvemens qui se succédoient les uns aux autres, quand, pour me faire rire, je tendois des piéges à Sa Majesté ! J'aurois voulu qu'on ne lui en eût jamais tendu d'autres. Encore n'en a-t-on pas abusé, comme on l'a cru. Cette malheureuse princesse n'a que trop prouvé, en courant à la mort, son trop de délicatesse, en n'osant point prendre sur elle de contredire le roi ni ses ministres. La seule affaire sérieuse dont je l'ai vue occupée, a été d'empêcher, comme française et autrichienne à la fois, la guerre qui, sans elle, se seroit allumée au sujet de l'Escaut. Les dix millions qu'elle engagea le roi à prêter à la république de Hollande, pour payer les frais et appaiser l'empereur, son frère, ont donné occasion à la plus bête de toutes les calomnies, qu'elle lui faisait passer des trésors. Nous n'en avions pas besoin ; la maison d'Autriche était mieux dans ses affaires que la maison de Bourbon. Les reproches sur son luxe étoient aussi mal fondés. Il n'y a jamais eu de femme de chambre, de maîtresse de roi, ou de ministre qui n'en eût davantage. Elle s'occupoit si peu de sa toilette, qu'elle se

laissa pendant plusieurs années coiffer, on ne peut pas plus mal, par un nommé Larceneur, qui l'étoit venu chercher à Vienne, pour ne pas lui faire de la peine. Il est vrai qu'en sortant de ses mains, elle mettoit les siennes dans ses cheveux, pour s'arranger à l'air de son visage. Quant au reproche sur son jeu, je ne lui ai jamais vu perdre plus de deux mille louis, et encore étoit-ce à ces jeux d'étiquette, où elle avoit peur de gagner à ceux qui étoient obligés de faire sa partie. Souvent, à la vérité, après avoir reçu le premier jour du mois cinq cents louis qui étoient, à ce que je crois pouvoir me rappeler, l'argent de sa poche, elle n'avoit plus le sou. Je me souviens d'avoir quêté un jour, parmi ses valets de pied, et dans son antichambre, vingt-cinq louis qu'elle vouloit donner à une malheureuse femme qui en avoit besoin. Sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié, et peut-être distingué, pour une ou deux personnes, et une coquetterie générale de femme et de reine, pour plaire à tout le monde. Dans le tems même où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvoient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous, qui avions le bonheur de la voir tous les jours, qui osât en abuser, par la plus petite

inconvenance ; elle faisoit la reine sans s'en douter, on l'adoroit sans songer à l'aimer.

A l'occasion de ses finances, je me souviens qu'un jour elle s'amusa beaucoup, lorsque je me moquois de sa cassette, où je savois qu'il n'y avoit pas un louis, et que j'avois vu partir de Fontainebleau au grand galop et entourée de gardes, suivant un usage ridicule de la cour; celui-là et bien d'autres, comme de payer par exemple, soixante mille fr. en ficelle pour empaqueter. On fit supprimer, pendant plusieurs années, les grands voyages. La reine se moquoit elle-même des abus qu'elle n'osoit point faire réformer, et surtout de son poulet qui coûtoit cent louis par an. Je ne sais plus si c'étoit la feue reine, ou Anne, ou Marie-Thérese d'Autriche, qui en demanda un, un jour l'après-dîner, pour elle ou pour son petit chien. Il ne s'en trouva pas; et tous les ans, depuis ce tems-là, on en fit un établissement, à la même heure, ce qui devint ensuite un profit ou une charge à la Cour.

Croiroit-on, à propos de cela, que Louis XV, assassiné le jour des Rois 1757, fut obligé de se passer de bouillon, parce qu'il survint une dispute entre le département de la bouche et celui qui y est le plus opposé, c'est-à-dire l'apothicairerie ? celui-ci soutenoit que celui-là

n'avoit rien à faire que lorsque sa S. M. jouissoit d'une parfaite santé.

Sur le vaudeville en France.

Les circonstances des temps amènent en France des vaudevilles plus ou moins gais, plus ou moins méchans. Les maîtresses et les jésuites de Louis XIV, madame de Pompadour, madame du Barry, en étoient une source inépuisable. *Une petite bourgeoise, mesurant tout à sa toise, etc.*, sur la première, étoit une très-jolie chanson, comme sur la seconde : *Princesse, drôlesse, etc.*

Il s'est élevé malheureusement un autre genre de gloire dans ce genre-là, mais sérieux et dangereux. Ce sont les hymnes patriotiques dont on n'a fait que trop usage pour le malheur de l'Europe. Elles n'ont pas peu servi à en conquérir les pays ou l'opinion. La *Marseillaise*, la *Marche des Pyrénées*, le *Réveil du Peuple*, sont sublimes en paroles et en musique; et même *Ça ira* et la *Carmagnole* ont leur mérite.

Sur les Prédicateurs.

Je ne sais pas comment tous les Prédicateurs

n'apprennent pas par cœur Bourdaloue et Massillon, pour les prêcher, plutôt que leurs mauvais sermons. On diroit : nous allons entendre aujourd'hui du Bourdaloue, comme on diroit : nous allons entendre aujourd'hui du Corneille à la Comédie française.

Un Prédicateur, je crois que c'étoit un petit abbé dont on n'attendoit pas grand'chose, se conduisit ainsi en province ; il choisissoit dans Fléchier, Bossuet, Mascaron. On l'admiroit, on crioit au miracle. Son dernier sermon de carême fut sur la restitution ; et, après avoir encore étonné, il finit par dire qu'il vouloit lui-même en donner un exemple, en rendant à chacun ce qu'il avoit pris, et il dit à son auditoire tout ce qu'il avoit emprunté des orateurs chrétiens, qui apparemment n'étoient guère connus dans l'endroit.

Sur le voyage de l'Empereur Joseph II en France.

L'Empereur savoit bien à Vienne, avant de voyager, que sa Cour n'étoit pas aussi brillante que celle de Versailles, et que l'Océan et la Méditerranée portoient d'autres bateaux que le Danube. Ce qui l'a le plus frappé, sans le surprendre, ce sont le port de Marseille et les

canaux. Assurément il ne pouvoit pas les rivaliser ; mais trois cent mille hommes bien disciplinés, le grain et le vin de la Hongrie, le peu d'impôts et l'estime de ses sujets, le consoloient bien de ce ce qu'il ne pouvoit pas avoir. L'humeur qu'il montra quelquefois, venoit des questions indiscrètes qu'on lui faisoit et des plaisirs qu'on vouloit lui procurer malgré lui. Le maréchal de Mouchy, me dit-il un jour, me menoit par force à la Comédie ! encore je l'aurois passé au maréchal de Richelieu. On lui demanda une fois s'il étoit pour les Anglais ou les Américains : Je vous avoue, répondit-il, que je suis un peu royaliste. Quand on lui demandoit s'il avoit de bons acteurs à Vienne, et comment ils s'appeloient ; si l'on s'apercevoit à Vienne du flux et du reflux de la mer noire ; s'il tiroit aussi bien à la chasse que Louis XVI ? cela le faisoit rire, mais ne l'amusoit pas. Quand le maréchal de Broglie passa toute une soirée qu'on espéroit l'entendre causer (ce qu'il faisoit à merveille), à lui raconter sa petite victoire de Bergen, cela le fit rire, parce qu'il vit que cela contrarioit son auditoire. Il répondoit avec plaisir aux questions saugrenues du peuple ; et lorsqu'une femme d'auberge lui demanda un jour qu'il se faisoit la barbe, en descendant de son cheval de poste, ce qu'il étoit chez l'Em-

pereur? il lui dit : j'ai quelquefois l'honneur de le raser.

Sur ce vers de la Pucelle de M. de Voltaire :

O mes amis ! vivons en bons chrétiens.

Un curé, qui avoit défendu au prône de lire *la Pucelle*, fut bien étonné des vers qui commencent ainsi, qu'un de ses paroissiens lui récita. Messieurs, leur dit-il en chaire, voyez comme on trompe un bon pasteur! Je vous recommande la lecture de cet ouvrage : *O mes amis*, ajouta-t-il, *vivons en bons chrétiens !* c'est ce qu'on y trouve : apprenez la suite par cœur, je vous prie.

Sur le malheureux penchant des Français à tout fronder.

Ce sont ces maudites fronderies des Français contre le pauvre Louis XV, qui ont précipité Louis XVI dans la tombe. Il étoit à la mode de résister. On attendoit à la première poste M. de Choiseul partant pour son exil. On couroit à Chanteloup ; on crioit contre ce parlement Maupeou : et cet homme, qui connoissoit son pays, fit acheter à madame du Barry, qui me l'a raconté elle-même, le tableau de Charles Ier, afin que le roi vît tous

les jours la suite de la foiblesse. C'étoit la première noblesse, la plus ingrate, la plus comblée de bienfaits de la cour, qui, royaliste beaucoup trop tard, bravoit alors la royauté. S'il y a des champs élysées, la belle et malheureuse reine me dira qu'elle se ressouviendra que, lorsqu'elle me racontoit quelque horreur qu'on lui faisoit, je lui parlois de ses charmans vilains sujets, voyant déjà alors ce que peuvent la légèreté et l'ingratitude, sans pouvoir prévoir que ces sujets cesseroient d'être charmans, et deviendroient ce qu'ils ont été depuis 1788 jusqu'en 1797.

Sur Madame Denis.

Il m'arriva quelque chose d'assez plaisant avec madame Denis à Ferney. Je lui racontai devant son oncle une histoire qui lui étoit arrivée, croyant que c'étoit à madame de Graffigny. Le marquis de Chimènes lui dit un jour : Je parie que, quelque vers que vous me citiez, je vous en dirai l'auteur. Madame Denis en cita. Chimènes rencontroit toujours. Quoiqu'avec assez peu d'esprit, mais à force de se frotter à celui de M. de Voltaire, elle fit sur-le-champ quatre vers, et demanda à M. de Chimènes de qui ils étoient, bien sûre de le prendre en dé-

faut. Eh bien ! Monsieur, lui dit-elle, de qui sont-ils ? C'est de la chercheuse d'esprit, Madame, lui répondit le marquis. *Excellent, excellent*, dit M. de Voltaire en riant ; *comme cette femme en sera restée bête ! ah le bon tour ! elle a eu son paquet ; elle l'a bien mérité.*

Bon mot de Beaumarchais.

Tout le monde a entendu parler du procès de M. de Beaumarchais avec le comte de la Blache. Celui-ci lui proposa de vider leur querelle au champ d'honneur. Beaumarchais, qui peu de tems auparavant avoit éludé une affaire de ce genre avec le duc de Chaulnes, répondit à M. de la Blache : *Je ne puis point, j'ai refusé mieux.*

Sur les opinions religieuses de M. de Voltaire.

O que M. de Chateaubriant est juste et sublime sur M. de Voltaire ! Il nous le montre un impie inconséquent, un anti-chrétien de circonstance ; mais ce qu'il en rapporte en faveur de la religion, pourroit faire un livre de prières. Pour moi, si j'avois été aussi bon chrétien que je le suis à présent, et moins jeune que lorsque j'étois à Ferney, je parie

que je l'aurois raccommodé avec Jésus-Christ, surtout en lui disant que ses sots ennemis n'y croyoient pas, et qu'on disoit partout qu'il étoit juif. Le lendemain libelle contre les juifs, les incrédules. Eh! vite, père Adam, auroit-il dit, laissez-là vos enfants ; dites-moi la messe, j'y crois et j'irai tous les jours.

Sur Fléchier.

Peindre Fléchier seulement comme évêque, ne suffit pas. Pourquoi ne pas le mettre à côté de Fénélon, en disant que celui-ci n'auroit pas pu faire ses Oraisons funèbres, pas plus que Fléchier n'eût fait Télémaque? Mais son successeur à l'évêché de Nismes donna bien une preuve de son esprit, de son goût, de son attachement à son métier d'église et de prélat, par sa réponse à Louis XIV. Il effaça le nom de madame de Montespan, qui avoit été mis à la craie sur la porte de la chambre qui lui avoit été destinée dans son palais, par les fourriers de la cour, qui passoient par Nismes. Les courtisans ne manquèrent pas d'en dire au roi leur sentiment pour lui plaire. Lorsqu'il entra chez l'évêque pour y loger : *Vous n'êtes pas galant, M. de Nismes*, dit Louis XIV, *quelques personnes auront droit de s'en plaindre.*

Oui, *Sire*, lui répondit-il, *par exemple le plus bel homme de votre royaume; mais j'aurai pour moi le fils aîné de l'Église.*

Quel est le pays où l'on diroit de ces choses-là? Le sel attique n'avoit pas de grâce et souvent peu de sel. Les Romains ont dit des sentences souvent très-communes; mais ceci ne peut être que de la patrie du goût, de la justesse de la répartie, de l'amabilité, de l'esprit, de la noblesse et de la décence, quand un grand roi l'inspire.

Petit exemple du grand art que possédoit Beaumarchais de mystifier le monde.

Je fus chargé par M. le prince de Conti d'aller chercher M. de Beaumarchais au coin de la rue Colbert, à un reverbère éteint; de le mener dans un fiacre jusqu'au Bourget, d'où je l'envoyai dans une de mes voitures à Gand, à un de mes gens d'affaires, qui le fit passer en Angleterre. Cet homme extraordinaire prétendoit que sans cela il seroit arrêté, et huit jours après il étoit déjà dans le cabinet de Louis XV, qui lui avoit donné une commission secrète, et qu'il couvrit de ce jeu pour nous mystifier.

Sur Bernard.

J'ai beaucoup vécu avec ce gentil Bernard qui ne l'étoit ni de figure, ni de manière, ni même d'esprit; car il y a plus de grâce, d'esprit et de goût dans ses vers, que de gentillesse qui suppose de l'abandon, de l'enfance et de la gaîté, trois choses qui lui manquoient; mais avec les trois que je viens de dire qu'il possédoit, il pouvoit s'en passer : et je ne l'aurois jamais remarqué et fait remarquer, sans ce nom de *gentil* qui m'a toujours fait rire. Il avoit plutôt l'air dur, ainsi que son organe; et, assurément, il ne l'étoit pas. C'étoit un grand, assez gras, beau, brun, aimable, facile, complaisant, homme de bonne compagnie, aimé de tout le monde, ne faisant ni esprit, ni complimens, bien gourmand et lisant à merveille son *Art d'aimer*. Pourquoi en a-t-on dit tant de bien, il y a trente ans, et tant de mal à présent? C'est un joli petit poème qui doit plaire et dont les vers sont faits pour être retenus; qui ne sait pas ceux de son charmant début? Son portrait de Clarisse, et tous ses vers de société sont charmans aussi. Mais à propos de cela, qu'est devenu un *Art d'aimer* que j'ai eu, quand j'avois des livres? Hélas! ils sont entre les mains de gens qui n'ont pas le tems

de lire : et j'en fais sans en avoir. Voilà vingt-sept volumes imprimés ; et je n'en ai consulté aucun des autres. Je n'ai recours qu'à ma mémoire pour travailler.

Quant à cet *Art d'aimer* dont je viens de parler, il étoit en vers alexandrins, étincelans d'esprit et de beauté. Je ne sais qui l'a fait. Je me ressouviens de quelques vers heureux ; par exemple, pour se moquer de l'usage d'aller faire les beaux sur le théâtre de la Comédie française, sur les bancs, où je ne manquois jamais, et où l'on alloit alors plutôt pour se donner en spectacle que pour le voir :

On attendoit Burrhus, on vit paroître un fat.

Et après avoir représenté des talons rouges au milieu du sénat, il dit qu'on entendoit prêt à sortir de la coulisse :

Persiffler Mithridate et tutoyer César.

Sur le Spectacle de la Cour à Versailles.

La reine avoit eu la bonté de me permettre de me placer sous sa loge, d'où je pouvois causer avec elle. Je ne pus m'empêcher de la regarder, le même jour que les notables furent nommés, lorsque Cassandre dit, dans le Tableau parlant : *Les notables du lieu vont ici*

s'assembler. La reine me fit des yeux terribles pour me faire taire, en cas que je voulusse faire l'aimable là-dessus, et eut bien de la peine de s'empêcher de rire. Plus elle avoit été contre cette maudite invention, et moins elle vouloit le faire voir; tenant à ce principe de ne paroître jamais condamner ce que faisoit le roi; mais rien n'étoit plus plaisant que l'air de prudence qu'elle prenoit alors.

Sur le Comte de Ségur.

Le comte de Ségur est véritablement un homme de lettres : il est plus correct que le vicomte. Son espèce d'histoire de Frédéric-Guillaume est excellente, à la Pologne près, sur laquelle il a mal vu. Par trop d'amour pour le bien imaginaire dont son cœur ardent de bonté et son esprit ardent d'imagination lui firent embrasser l'ombre, il vit mal aussi un peu sur son pays; mais par sa délicatesse, son horreur pour le crime, et ceux qui en commettoient, le bien qu'il disoit et désiroit pour le roi, et les dangers qu'il a courus, il a acquis encore plus de droits à l'intérêt. Estimé de Joseph II, ami de Catherine II, aimable, simple avec l'air peut-être de ne pas l'être, facile à vivre, point gâté par tous les succès de

société qu'il eut dès son entrée dans le monde, distingué dans sa carrière, il devint philosophe d'une autre manière qu'il avoit peut-être conçu la philosophie. La véritable racheta l'égarement de l'autre, dont la source étoit aussi pure que son âme. Je confirme tout le bien que j'ai dit, pensé, écrit de lui, et j'abjure mes torts de lui en avoir cru de considérables.

Sur le Poème de Fontenoi.

Quoique M. de Voltaire n'ait jamais mis aucun prix à ce poème, on n'en doit pas moins convenir que cet ouvrage étoit nécessaire, agréable pour la circonstance, et capable d'enflammer et de faire aller les plus jolis seigneurs de la cour à l'immortalité.

Monaco perd son sang et l'amour en soupire.

Et deux cents vers aussi heureux font plaisir à rencontrer. Voltaire a mis un fait mémorable et véritable en vers : et Boileau a eu plus de peine à décrire le passage du Rhin que Louis XIV à le traverser : car sa grandeur ne devoit pas l'attacher au rivage; c'étoit une opération bien facile où le poète a dû mettre toute son imagination.

Je me souviens qu'ayant eu le bonheur, à

douze ans, d'attraper un Voltaire, je le lisois la nuit; et le plaisir et le désir de gloire que j'ai senti à ce petit poème ne se conçoivent pas; j'étois transporté et aurois consenti de périr à la première bataille pour y être nommé en vers. J'avois entendu le canon et la mousqueterie de celle-là, étant bien petit; je m'en souviens. Fontenoi est à moi; tout cela m'a échauffé pour ce poème. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Louis XV a cru que c'étoit le curé qui lui avoit réellement présenté cette requête dont a parlé la Harpe, et qui est une critique du poète Roi sur le roi des poètes. Le roi de France n'y a pas entendu malice et a donné six cents francs de pension à mon curé qui, long-tems après, en a ri avec moi.

Sur la Noblesse.

Il m'est impossible de considérer la noblesse autrement que par le service militaire et une belle action à la guerre qui l'a établie. Celle de la faveur ou de l'argent ne peut me paroître noble. On peut faire ainsi des grands seigneurs, mais jamais des gentilshommes. Un cordon bleu étoit en France de la classe des premiers, quoiqu'il n'eût peut-être que cent ans de noblesse; et le premier qui l'avoit reçu, avoit

peut-être acheté une charge de secrétaire du roi ; car il ne falloit que cela : et c'est ce qu'on appeloit *savonnette à vilain*. Si l'on attache du prix à la pureté du sang noble, les ducs et pairs, dont les duchesses et mères étoient des financières, avoient des pères philosophes, mais pensant peu noblement. Les mésalliances que je pardonnerois en faveur de l'amour, me paroissent, en faveur de l'argent, détestables ; les premières produiroient de beaux enfans, et les autres, à la longue, de petites figures de courtauts de boutique. Je sais bien que le gourmé de sa noblesse, le guindé dans son maintien, est souvent un sot : mais il impose. Son fils craint d'être accusé de bassesse, s'il ne soutient pas même avec exagération sa gentilhommerie ; la raison y perd : mais la délicatesse y gagne, et des parchemins la noblesse passe à l'âme.

Sur le comte et le vicomte de Ségur.

La maréchale de Luxembourg appeloit le comte son garçon. Son *Coriolan* vaut mieux que tous les autres. Plus de vingt de ses chansons sont de petits chef-d'œuvres ; ses petites pièces de théâtre, quoique faites plutôt pour vivre que pour rire, sont de jolies bluettes. Ses rapports comme ministre en Russie, et toutes

ses dépêches étoient supérieurs en politique, diplomatie, et presque en littérature pour la partie de l'Histoire. C'est le premier Français qui ait connu ce pays-là. Le vicomte de Ségur a moins de correct, plus de négligé, avec moins de trait, mais pourtant un piquant agréable dans ses ouvrages. Ils méritoient leurs succès de société. Chacun les eût désirés, pour leurs fils, leurs frères et leurs amis. Le comte de Ségur a été aimable, même l'épée à la main, dans une couple d'affaires que je lui connois, et où il mit de la grâce, de la plaisanterie, du sang-froid et du courage. A propos du dernier, dont pourtant nous n'avions pas besoin, sortant de souper dans la rue de Bourbon par un tems affreux, trop paresseux pour aller, bien loin peut-être, chercher un fiacre : Faisons-nous arrêter, dîmes-nous. On nous en amènera un pour nous conduire chez un commissaire. Là-dessus nos flamberges au vent et des cris... ah! ah! eh! eh! êtes-vous blessé? Non, recommençons. Les patrouilles du guet passoient et repassoient près de nous au pont-royal (car nous y avions pris notre champ de bataille) sans nous arrêter; et mourant de rire, de froid et de lassitude, nous fûmes obligés de finir et de nous en aller à pied chez nous.

Sur le Duc de Nivernois.

Le duc de Nivernois écrivoit mieux que le duc et le menuisier de Nevers, cet ancien maître Adam, qui se servoit si souvent des chevilles de son métier; mais il étoit aussi délicat d'esprit que de corps, et cela ne l'a mené qu'à sept ou huit fables très-ingénieuses. Beaucoup d'agrémens dans la société, d'aménité dans les mœurs, le ton excellent d'un grand seigneur, homme de cour et peut-être un peu trop homme de lettres; car il protégeoit souvent mal-à-propos des espèces qui s'en mêloient.

Sur mon voyage à Versailles, lorsque j'y apportai la relation de la bataille de Maxen.

On me fit des questions singulières et de beaux présens. Le roi me demanda si le maréchal Daun portoit perruque; M. de Belle-Isle, pourquoi nous n'avions pas plus tôt fait ce que nous venions de faire; madame de Pompadour, pourquoi notre cour n'envoyoit pas sa vaisselle à la monnoie, comme celle de France; s'il faisoit froid en Saxe, et s'il y avoit beaucoup de vieillards à Vienne? On ne revenoit pas de ce que je savois si bien le français, et de ce que je ne savois pas l'hongrois. Après avoir bien fait des

connoissances, des étourderies, des observations et des dettes, après l'hiver le plus charmant que j'aye passé de ma vie, au milieu de tous les genres de plaisir, je m'en retournai à l'armée, que je retrouvai près de Dresde, où je l'avois laissée.

Sur l'abbé Casti.

L'abbé Casti ne se gênoit pas avec l'empereur Joseph II. Un jour Sa Majesté le rencontrant, lui dit : Le grand-duc de Russie va arriver ici ; faites-moi des paroles, l'abbé. — Qui fera la musique, répondit celui-ci ? — Elle est déjà toute faite, dit l'empereur, car j'ai rencontré Salieri plus tôt que vous. —Comment, dit Casti tout en colère, voilà certainement la première fois que cela est arrivé ! Savez-vous ce que je ferai ; je mettrai sur la scène un seigneur de village qui veut donner une fête, ou un *impresario* qui dira : *Primo la musica, e poi le parole.* Ce sera là le titre de ma pièce ; je n'avertis Votre Majesté, et le public la regardera quand on annoncera l'opéra. — A la bonne heure, dit l'empereur en riant, allez votre train.

Bons mots de Caraccioli.

Il y a vingt bons mots à citer de M. Carac-

cioli, que j'aimois beaucoup, entre autres deux au roi. Un jour, à son lever, il lui dit en parlant du poste de vice-roi, où il fut nommé : On dit que c'est une belle place. — Oui, Sire, mais j'aime mieux celle de Louis XV. — M. l'Ambassadeur, faites-vous l'amour à Paris ? — Non, Sire, je l'achète tout fait. C'est lui qui disoit si plaisamment en Angleterre, où je l'avois connu auparavant, qu'on ne pouvoit pas vivre dans un pays où l'on parioit tout; comme sur ma vie, par exemple. Mon cheval m'emporte un jour; il se tuera, ou ne se tuera pas, disent deux Anglais : 50 guinées; tope. Il y avoit une barrière. J'espère que les commis m'arrêteront : Point, ils leur crient : Il y a gageure; mon chapeau tombe d'un côté, ma perruque de l'autre, et moi aussi par terre, ne sachant qui avoit gagné.

Sur madame du Deffant, la maréchale de Mirepoix et la comtesse de Boufflers.

Je promenois, l'été, dans les environs de Paris, très-souvent, dans une grande berline, cette femme distinguée par tant d'aventures et de mots, madame du Deffant, et la maréchale de Mirepoix. C'est celle-ci qui avoit cet esprit doux, enchanteur, parce qu'il lui four-

nissoit pour plaire à chacun, sans fadeur ni compliment, mais avec une manière cachée de faire valoir et d'attacher. Vous auriez juré qu'elle n'avoit pensé qu'à vous toute sa vie. Quelle société! où en trouvera-t-on comme cela? et puis une comtesse de Boufflers, un peu paradoxale, mais qui, dans un cadre de simplicité, faisoit pardonner son sophisme et sa supériorité d'éloquence, bonne, protégeante dans la société, facile à vivre; qui, oubliant quelquefois qu'elle étoit maîtresse de M. le prince de Conti, répondit un jour à quelqu'un qui lui reprochoit d'oser dire qu'elle méprisoit une femme qui avoit un prince du sang : *Je veux rendre à la vertu par mes paroles ce que je lui ôte par mes actions.* Cette maudite phrase lui en attira une autre plus piquante de la maréchale de Mirepoix qui, forcée dans ses retranchemens, sur le reproche que lui fit la comtesse de Boufflers, de voir madame de Pompadour, la première fille du royaume, dit-elle, au bout du compte, lui répondit : Ne me forcez pas de compter jusqu'à trois. La seconde étoit mademoiselle Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans.

Les Émigrés Français à Mayence.

Dans une fête que donna l'électeur aux

Princes Français, de jeunes émigrés s'emparèrent de la table de l'électeur, au point que son Altesse Électorale ne put point y trouver place. Un d'eux qui s'en aperçut lui dit : *C'est assez singulier, Monseigneur! il n'y a que vous ici d'étranger.*

Sur M. de Pezai et M. Necker.

M. Necker avoit employé M. de Pezai à écrire à Louis XVI des lettres anonymes pour dire du bien de lui, et lui donner des conseils. Louis XVI les lisoit avec plaisir. M. Necker voulant savoir si elles lui en faisoient, fait écrire par Pezai qu'il ne continuera plus, si le roi, en sortant de la porte de glace de son cabinet dans la galerie, ne regarde pas d'un certain côté, et ne fait pas un signe. Il se fait; Pezai continue, nomme M. de Sartine, comme le connoissant, cause avec lui un jour, et est deviné, lorsque le roi demande à ce ministre quel peut être l'auteur de ces lettres. Sartine compte jouer un rôle. Necker joue celui qui a perdu la France. Pezai plaît à M. de Maurepas, fait des sottises, est grondé et meurt de chagrin. Il alloit dans ses lettres jusqu'à souffler au roi ce qu'il devoit dire. « Vous ne pouvez pas régner par la grâce, Sire, lui écrivoit-il.

La nature vous en a refusé ; imposez-en par une grande sévérité de principes. Votre Majesté va tantôt à une course de chevaux ; elle trouvera un notaire qui écrira les paris de M. le comte d'Artois et M. le duc d'Orleans. Dites, en le voyant : Pourquoi cet homme ? faut-il écrire entre gentilshommes ? La parole suffit. » Cela arriva. J'y étois. On s'écria : Quelle justesse, et quel grand mot du roi ! voilà son genre.

Réponse du maréchal de Lacy au duc de Bragance.

On a beaucoup d'esprit quand on en a aux coups de fusil. J'aime les périodes arrondies au milieu du plus grand feu. C'est ainsi que j'ai entendu répondre au maréchal de Lacy, à Torgau, au duc de Bragance, qui lui dit : Si vous n'envoyez pas quatre bataillons à la hauteur de Siptiz, on dira : Vous faites perdre la bataille ; si vous les envoyez, on dira : Vous la gagnez. *Je n'ai besoin, M. le duc, ni d'éperons ni d'encens.*

Sur l'abbé Baudeau, grand économiste.

L'abbé Beaudeau parloit, on ne peut pas plus mal, de l'art qu'il professoit. Ce qui prouve

que ce n'est pas un art, mais que c'est un métier ; comme il étoit de mon conseil, sans que je lui en demandasse jamais, je le menai un jour à la campagne. Après m'avoir parlé de toutes les économies politiques et rurales, je lui prouvai, par celle-ci, que certainement il ne pouvoit point entendre l'autre davantage. Je le mis aux prises avec quelques fermiers, manœuvres, ouvriers, journaliers, paysans de plusieurs villages et plusieurs terrains, et j'admirai le bon sens du marchand de Smyrne, où il est question d'une charrue faite par un savant. Louis XVI disoit assez plaisamment : Je crois toujours entendre nommer des chiens de chasse lorsqu'on me parle de tous ces économistes, Turgot, Baudeau, Mirabeau, etc.

Le soufflet rendu.

Le très-brutal père de Frédéric-le-Grand passoit, l'après-dîné, dans une petite île qu'on montre à Berlin, à fumer et à boire de la bière avec ses généraux et ses ministres. Celui de l'empereur Charles VI, M. de Seckendorf, y étoit admis. Il étoit assis entre le roi et son premier ministre. Sa Majesté se fâcha d'une de ses réponses, et ayant la repartie moins à la main que le soufflet, en donna un à M. de Sec-

kendorf. M. de Seckendorf rendit le soufflet au premier ministre et lui dit : Faites-le passer.

Sur la Maréchale de Luxembourg.

Esprit doux, dit Saint-Lambert, de la maréchale de Luxembourg, qui en réparoit l'aigreur par le piquant de ses mots, le goût sévère et plaisant, sa manière de définir et de juger ; qui se plaisoit à embarrasser tout le monde, qui avoit une manière extraordinaire d'interpeller, qui dictoit sans rappel les lois du ton excellent qui sans elle n'eût plus existé en France ; qui ne passoit rien à personne, ni une expression, ni un tutoiement, ni une autre familiarité ; qui racontoit si plaisamment, d'un air détaché ; qui déjouoit si bien ceux qu'elle n'aimoit pas, qui étoit l'exemple et le précepteur de la bonne compagnie, quoiqu'elle ait été, par sa conduite, bien mauvaise compagnie dans sa jeunesse. Elle chantoit jusqu'au quatrième vers, qu'elle marmottoit entre ses dents, la chanson qu'on avoit faite contre elle du temps de son premier mari :

Quand Boufflers parut à la Cour,
On crut voir la mère d'Amour ;
Chacun s'empressa de lui plaire,
Et chacun l'avoit à son tour.

Soupçonnant le comte de Tressan d'en être

l'auteur, elle lui dit : Connoissez-vous cette chanson ? Elle est si bien faite, que d'ailleurs, en faveur de la vérité, non seulement je pardonnerois à celui qui l'a faite, mais je l'embrasserois.

Eh bien ! lui dit Tressan, comme le corbeau au renard, par l'odeur alléché : C'est moi, madame la maréchale. Elle lui appliqua une paire de soufflets.

Sur M. de Chamilly.

C'est à moi que M. de Chamilly a dû sa statue. Le roi entendit un jour que je recommandois quelqu'un à M. d'Angivilliers ; il me dit : Je parie que c'est un mauvais sujet à qui vous voulez faire avoir une place. Je lui répondis : Je souhaite que Votre Majesté en ait beaucoup comme cela ; c'est celui qui a défendu Graves. Vous avez raison, dit le roi ; il donna l'ordre de faire sa statue, et il me parla de sa défense et de ses actions à merveille.

Sur le spectacle de la cour, à Fontainebleau.

Leurs Majestés se moquoient de mes applaudissemens soutenus par personne, aux pièces que je ne soutenois que par reconnoissance de l'amitié de l'auteur pour moi. Le roi

bâilla à tous ces spectacles, et ne s'amusa que des chiens qu'il reconnut, et nomma tout haut, par leur nom, à mesure qu'ils traversoient le théâtre, à la suite du grand Vestris, dans *Ninette à la cour*. Le ballet de *la Chercheuse d'esprit* plut davantage, grâce à la grâce de mademoiselle Guimard. Pour ne pas me fatiguer à demander des billets aux capitaines des gardes et aux gentilshommes de la chambre, j'arrangeai une petite planche entre ceux-ci et l'orchestre, dans l'angle, où j'étois comme sur un strapontin. Le roi, qui m'y aperçut, me dit avec sa gaîté brusque de bonhommie et de bonne amitié, que j'étois un impertinent. Je lui dis : Ne m'ôtez pas, Sire, la seule place que je puisse et veuille avoir à la cour.

Sur les diverses espèces de Mouches, dites Mouches du coche.

De toutes les Mouches du coche, celles que je méprise le plus ce sont les militaires et les ministérielles ; les autres Mouches ne sont qu'amusantes à suivre, et ne font mal à personne.

Celles de chasse, par exemple ; elles ont tout fait, elles ont revu du cerf, elles ont crié :

Tayau? elles ont rompu les chiens, ou elles les ont mis sur la voie, etc.

Celles de comédie de société, qui croyent que, pour souffler quelquefois mal-à-propos, s'agiter dans les coulisses ou sur le théâtre, elles font tout aller.

Les Mouches du coche de l'administration d'un pays, qui croyent avoir tout l'empire sur les épaules, tandis que c'est l'empire qui les porte souvent sur les siennes.

Les Mouches de la cour, qui s'imaginent que le service d'un chambellan, ou d'une grande ou petite charge, fait l'honneur et le bonheur du souverain, et que toute l'Europe a les yeux fixés sur eux, lorsqu'ils ont l'honneur de marcher devant lui à une procession.

Les Mouches de l'Eglise, où l'on voit l'enfant de chœur courir partout, le sous-diacre remuer l'encensoir, le diacre lever la chasuble pour ne pas la gâter, en s'asseyant pendant l'épître, et le suffragant tenir la mitre. Il faut que tout cela se fasse, cela est tout simple, et notre culte est nécessaire et majestueux; mais c'est le prix qu'y mettent ceux qui n'ont pas à remplir les devoirs mystérieux et sacrés qui est plaisant.

Les Mouches de parade et d'exercice, drôle d'espèce de Mouches encore. Les Mouches

de fêtes, de bal, de concert; il y en a dans tous les états, les métiers, les manufactures, les institutions, les éducations, les hôpitaux, les couvens, les colléges et les villages, comme à la ville et à la cour.

Et moi, pauvre Mouche littéraire, qui prétends peut-être être utile par des réflexions que d'autres font, sans se donner la peine de les écrire. Cela n'est-il pas risible aussi? Nous en sommes au point qu'il faut même pardonner aux Mouches; il n'y a pas grand mal à cela. C'est aux insectes qu'il faut en vouloir; c'est à ceux qui s'attachent, qui sucent le corps humain, qui piquent et qui incommodent, même en chatouillant.

Hélas! combien d'hommes n'y a-t-il pas qui marchent à quatre pattes, ou qui rampent, pour faire du mal? La Mouche, au moins, s'envole quand on la chasse; mais on ne se défait pas aisément des autres.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE. Page j
Fragment d'une lettre à l'impératrice de Russie. 1
*Lettre à M. ***.* 2
*Fragment d'une lettre à M. ***.* 5
—— *d'une lettre à M. de V....* 9
Lettre à M. L... S... 11
—— *au prince de Kaunitz.* 18
—— *à M. de la Harpe.* 21
—— *au méme.* 25
—— *à M. Schœfflin.* 27
—— *au méme.* 28
—— *au méme.* 34
—— *au méme.* 39
—— *au méme.* 46
—— *au méme.* 50
—— *à MM. mes frères et amis.* 52
—— *à Eulalie sur les spectacles.* 65
—— *à la méme.* 68

Lettre à la même. Pag. 76
Pensées diverses. 94
Mémoire sur le comte de Bonneval. 113
Relation du voyage du comte de Bonneval en Turquie. 160
Sur la mort. 183
De ce qu'on nomme vulgairement grâce d'État. 185
Coup-d'œil sur les jardins. 186
Mes Écarts ou Ma Tête en liberté. 227
De la vie d'un militaire. 272
Aux chefs des militaires des provinces. 280
Fable. 282
Mémoire pour les nouveaux Grecs. 284
—— *sur les Égyptiens, dits* Bohémiens. 297
—— *sur les Cretins.* 303
—— *sur les Juifs.* 307
—— *sur la Pologne.* 327
Portrait d'une Esther. 358
Lettre et portrait. 366
Portrait d'Iphise. 368
—— *de Rosamonde.* 369
—— *de la princesse Louise Radzivil.* 373
—— *de la princesse Angélique Radzivil.* 374
—— *de la princesse Radzivil d'Arcadie.* 376
—— *de feu S. M. I. de toutes les Russies.* 379
Sur le troisième volume du Cours de littérature de M. de la Harpe. 399

Sur Marie-Antoinette, reine de France. 410
Sur le Vaudeville en France. 414
Sur les Prédicateurs. *ibid.*
Sur le Voyage de l'empereur Joseph II en France. 415
Sur un vers de la pucelle de M. de Voltaire. 417
Sur le malheureux penchant des Français à tout fronder. *Ibid.*
Sur madame Denis. 418
Bon mot de Beaumarchais. 419
Sur les opinions religieuses de M. de Voltaire. *Ibid.*
Sur Fléchier. 420
Petit exemple du grand art que possédait Beaumarchais de mystifier le monde. 421
Sur Bernard. 422
Sur le spectacle de la Cour à Versailles. 423
Sur le comte de Ségur. 424
Sur le poème de Fontenoi. 425
Sur la noblesse. 426
Sur le comte et le vicomte de Ségur. 427
Sur le duc de Nivernois. 429
Sur mon voyage à Versailles. *Ibid.*
Sur l'abbé Casti. 430
Bons mots de Caraccioli. *Ibid.*
Sur madame du Deffant, la maréchale

de Mirepoix et la comtesse de Boufflers. Pag. 431
Les Émigrés Français à Mayence. 432
Sur M. de Pezai et M. Necker. 433
Réponse de M. le maréchal de Laci au duc de Bragance. 434
Sur l'abbé Baudeau, grand économiste. *Ibid.*
Le Soufflet rendu. 435
Sur la maréchale de Luxembourg. 436
Sur M. de Chamilly. 437
Sur le spectacle de la Cour à Fontainebleau. *Ibid.*
Sur les diverses espèces de Mouches, dites Mouches du Coche. 438

FIN DE LA TABLE.